

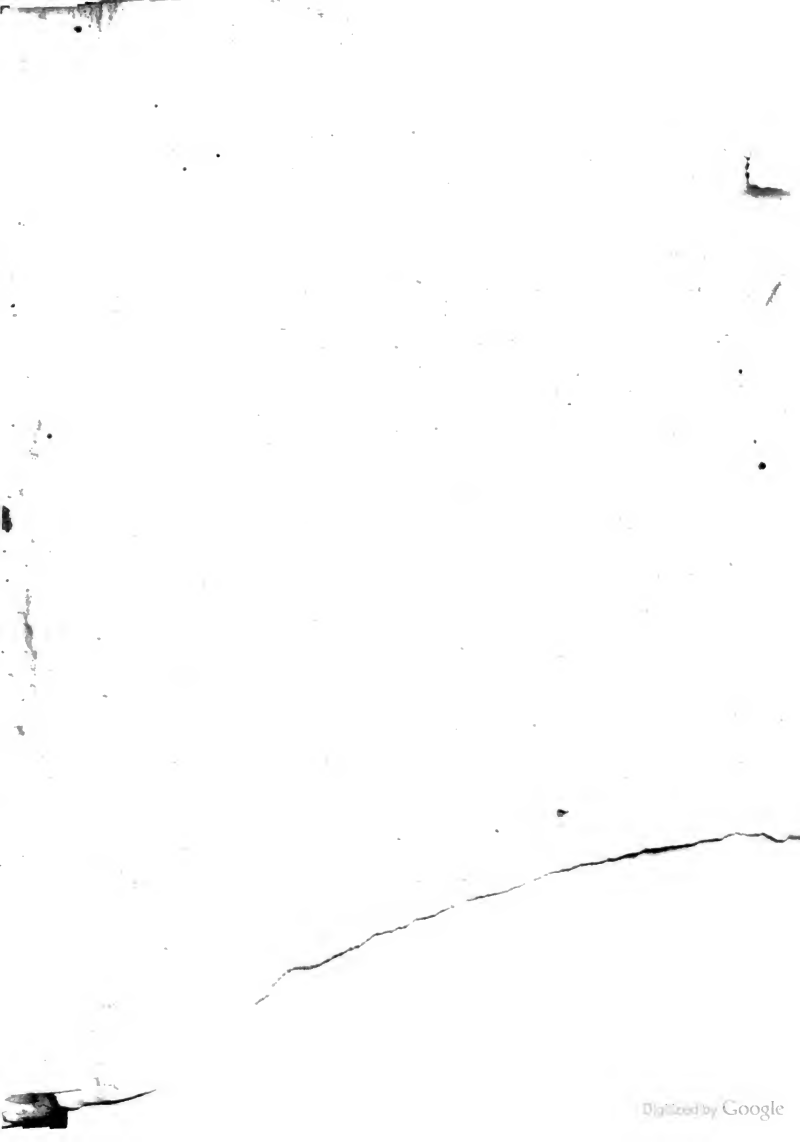




Ex Bibliotheca
majori Coll. Rom.
Societ. Jesu

6-37-a-20

13-a-24



23.8.28

23

2

28

LETTRES
DE
MONSIEVR ARNAVLD
D'ANDILLY.



A PARIS,
Chez la Veuve JEAN CAMUSAT,
ET
PIERRE LE PETIT, rue Saint Jacques,
à la Toyson d'Or.

M. DC. XLV.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.



A
MADAME D'ORLEANS
 RELIGIEVSE BENEDICTINE,
 & Mere de Monsieur le Duc de Rets.

LETTRE PREMIERE.



ADAME,



Si vous iugez des effets par la volonté, j'auoüe vous auoir rendu seruice, puis qu'il n'y a rien que ie souhaitte avec plus d'ardeur que de vous témoigner par mes actions l'honneur que ie porte à vostre eminente vertu : Mais comme ie n'ay pû estre si heureux que d'accomplir en cela mon desir ; aussi n'ay-je pas la presumption de m'estimer digne de la faueur que vous me faites par vostre lettre. Je la reçois, Madame, comme vne obligation que

A ij



auoir bien peu de sentiment de pieté, pour ne desirer pas avec ardeur de vous témoigner en cette occasion combien ie suis

De Rotien, ce 25. Decembre 1617.

A Monsieur le Cardinal de Retz.

LETTRE II.

MONSIEGNEVR,



Je suis contraint de faire par cette lettre, ce que M^r * * * m'a empesché de faire moy-mesme ; & j'aurois regret de m'acquiter en cette sorte d'un si grand deuoir, si la faueur que j'ay receuë de vous en l'affaire de Port Royal, ne surpassoit de beaucoup tous les remerciemens que ie vous en sçaurois rendre : Mais puis qu'il faut que mon impuissance paroisse, ie n'ay pas sujet de desirer qu'elle se voye plustost en mes paroles qu'en mes lettres. Les personnes que vous auez principalement obligées en cette occasion suppléeront à mon deffaut, & en rendant graces à Dieu de celle qu'il leur a faite par vostre moyen, elles ne luy demanderont pas moins de benedictions pour vous, que pour elles mesmes. Cette recompense, Monseigneur, ne vous sçauroit estre.

A iij

desagréable, puis que vous n'en cherchez point d'autre dans le zele qui vous porte à employer pour le service & pour la gloire de Dieu, toute l'autorité qu'il vous a commise : Et cela mesme m'osteroit la liberté de vous en parler, si mon ressentiment ne me contraignoit de dire l'honneur que vous meritez d'vser si dignement du pouuoir que vous auez de bien faire ; & si cette consideration jointe à tant d'autres qui m'attachent des-jà à vostre service, ne m'obligeoit encore plus estroitement à demeurer toute ma vie

De Tours, ce 10. Juillet 1619.

A un Prince.

LETTRE III.

MONSIEUR,

Je laisse à M^r * * * à vous mander particulièrement les sentimens de vos Amis, & de vos Seruiteurs sur ce qui vous touche, dont ie l'ay entretenu à loisir. Si le Comte de Mansfeld n'entreprend rien contre la France, ce discours est du tout inutile : Mais s'il assiege quelque place, & que vous puissiez vous jeter dedans avec moyen de la defendre ; il n'y aura que ceux qui enuieront vostre

leur, qui manqueront à louer vostre action. Je sçay bien que quand vous ne le feriez pas, vous n'en sçauriez estre blasmé, puis que vous n'avez point d'employ qui vous y oblige: Mais si vostre generosité demeurait dans les bornes des deuoirs ordinaires, elle ne meriteroit ny des louanges extraordinaires, ny la gloire que vous avez d'estre en plus grande estime dans l'esprit des gens de merite, par la consideration de vostre vertu, que par celle de vostre naissance, qui n'auroit pas seule le pouuoir de me rendre aussi veritablement que ie le suis

De Beziers, ce 24. Iuillet 1622

A Monsieur l'Euesque d'Aire, depuis Euesque de Lizieux.

LETTRE IV.

MOn Tres-cher Pere,

Si ie ne sçauois que la Charité est la plus grande & la plus liberale de toutes les vertus Chre-
stiennes, & qu'elle regne dans vostre cœur, j'aurois peine à recevoir comme s'adressant à moy, les témoignages si extraordinaires que vous me donnez de vostre affection, dont pour estre digne à vn si haut

poinct, il faudroit estre vn autre vous-mesme : Mais puisque vous auez voulu me donner la qualité de vostre Fils ; & que toutes les autres obligations ne sont que des ruisseaux dont cette premiere est la source, ie n'offencerois pas moins vostre bonté en m'estonnant de la continuation de vos faueurs, que vostre humeur si ennemie des ceremonies en vous rendant de nouveaux remerciemens. Ainsi pour n'estre point ingrat par mon silence, & ne vous pas déplaire par mes paroles, il ne me reste qu'à rendre graces à Dieu de celle que vous m'avez faite, & qui m'a acquis en vn instant par le mouuement si puissant qu'il vous donna de m'aymer, ce que ie ne pouuois meriter en toute ma vie : Mais si mon respect & mon affection sont capables de me conseruer à iuste titre cette sainte adoption dont vous m'honorez, j'ose vous asseurer que vous n'aurez iamais sujet de me desauoüer pour

De Pezenas, ce 11. Aoust 1622.

A Monsieur le Cardinal Bentinoglio.

LETTRE V.

MONSEIGNEVR,

Je croy vous dire beaucoup plus par mon silence
que

que ie ne pourrois faire par mes lettres, puis qu'il témoigne que les obligations que ie vous ay font au dessus de toutes mes paroles. Et ainsi c'est seulement pour me contenter moy-mesme que ie vous renouvelle les protestations de mon tres-humble seruice, duquel vous ne sçauriez douter quand vous penserez aux faueurs dont vous honorez continuellement mon frere : Mais vostre generosité estant capable de vous les faire oublier, cette lettre ne sera pas possible inutile pour vous faire souuenir de la seule chose en quoy vous manquez de memoire. Je vous supplie tres-humblement, Monseigneur, de vouloir bien l'auoir meilleure en cela à l'aduenir, afin que vous me croyez autant que ie le suis

Du Camp deuant Montpellier, ce 3. Septembre 1622.

*A Madame la Marquise de Senecey, sur la
mort de Monsieur son Mary.*

LET TRE VI.

MADAME,
C'eust esté à mon aduis vne si grande in-
humanité que de vouloir arrester vos larmes dans les
premiers mouuemens de la plus iuste, & plus violente

B

douleur qui se puisse éprouver dans le monde, qu'au lieu de m'excuser d'avoir différé quelques iours à vous escrire, j'aurois plustost sujet de craindre de m'acquitter trop tost de ce devoir : Mais la grace estant incomparablement plus puissante que la raison, i'ose esperer qu'elle commence à produire en vous des effets que l'on ne pourroit de long-temps attendre de l'autre ; n'y ayant qu'une force surnaturelle qui soit capable d'élever si tost une ame au dessus des sentimens de la Nature, & luy faire voir le iour à trauers de tant de troubles & de nuages qui remplissent nos sens, & offusquent nostre esprit, lors que la vie nous deuient ennuyeuse par la perte d'une personne, que nostre affection aussi bien que nostre devoir nous rendoit plus chere que nous mesmes. Ainsi, Madame, sans l'obligation que vous avez à Dieu d'avoir pris un pouuoir si absolu sur vostre cœur, que par une heureuse seruitude vous avez comme perdu la liberté de resister à ses volontez, il faudroit vous parler d'une autre sorte, & pour tascher d'adoucir vostre douleur incapable des vrais remedes, demeurer dans les termes des consolations ordinaires : Mais puisque vous estes si esloignée de l'erreur de ceux qui cherchent tout leur bon-heur sur la terre ; & que les sentimens des Chrestiens si contraires à ceux du siecle, font que depuis tant d'années le Ciel a tousiours esté le principal objet de vos desirs & de vos esperances, ie vous dois tenir un autre langage. Iusques icy,

Madame, vos affections estoient partagées : Vous auiez dans le monde vn Mary que vous aymiez plus que vostre vie; & dans le Ciel vn Dieu que vous aymiez plus que vostre ame. Vostre passion vers le premier vous portoit à mille soins pour luy sur la terre; & l'amour du second vous faisoit mespriser toute la terre, oublier les creatures, & vous mesme pour n'estre qu'à luy. Ainsi tantost la Nature, & tantost la Grace occupoient vos pensées; Et bien que l'un & l'autre peussent compatir avec vne eminente vertu, ce ne pouuoit estre sans violence, & sans trembler souuent à la veüe de tant de malheurs qui peuuent arriuer aux hommes. Combien de fois l'apprehension de ces épouuantables combats qui ioignent à la perte du corps celle de l'ame, vous a t'elle fait transir de frayeur, & souhaitter de voir vostre vie avec celle de Monsieur vostre Mary, dans cét heureux port où l'on est pour iamais en assurance. Maintenant qu'il y est arriué, toutes vos affections & vos pensées sont reünies, puisque vous le trouuez dans ce mesme séjour de gloire où vostre esprit va si souuent chercher vostre Dieu. Ainsi vos vœux pour son salut estant exaucez, dequoy vous pouuez vous plaindre, sinon de ce que cette bonté infinie en le tirant du monde, luy donne plustost qu'à vous l'eternelle felicité qui vn iour vous sera commune. C'estoit vne preuue d'affection parmy les Payens que de pleurer avec excez la mort de ses Amis, pource que tout leur bon-heur

ne passant pas cette vie, ils ne pouuoient leur desirer rien de meilleur: Mais parmy nous qui sommes instruits en l'école d'un Dieu mourant par amour sur vne Croix, & duquel la mort rend la nostre, lors que nous sommes en grace, vne vie de gloire & d'immortalité, ce ne seroit pas aymer un Mary plus que soy mesme; mais au contraire s'aymer plus que luy, que de s'affliger de le voir quitter les miseres de la terre pour posséder eternellement les felicités du Ciel: C'est pourquoy, Madame, estant tres-assuré que vous aymiez incomparablement dauantage Monsieur vostre Mary que vous ne vous aymez, ie ne doute point que cette consideration ne soit encore plus puissante sur vostre esprit que toutes vos douleurs dans vostre cœur; & qu'ainsi vostre ame ne reprenne bien-tost l'empire qu'elle doit auoir sur vos sentimens. Que sçauiez-vous, Madame, si le zele avec lequel Monsieur vostre Mary a sacrifié sa vie pour le seruice de son Roy dans vne guerre si sainte, ne luy a point obtenu la recompense dont il iouit à cette heure. Cela estant, comme il y a si grand sujet de le croire, voudriez-vous en luy rendant la vie, s'il estoit en vostre puissance, luy arracher vne couronne qu'il a si iustement meritée? Si vostre bouche le dit, vostre foy & vostre charité la desauoient, & plus puissantes que vostre affliction, elles ne permettront iamais que vous vous plaigniez d'auoir dans le Ciel la plus chere partie de vous mesme. Vous voyez, Madame, que ie vous

parle selon la verité', & non pas selon mon ressentiment, qui au lieu de me permettre de vous consoler, m'engage à pleurer avec vous la perte d'un homme dont j'admirois la vertu, & qui m'honorait d'une amitié toute extraordinaire. J'espère, Madame, de trouver désormais en vous l'affection dont vous m'obligez l'un & l'autre, puisque tous mes devoirs se rassemblant maintenant en vous seule, personne ne sauroit être tant que moy

Du Camp deuant Montpellier, ce 12. Octobre 1622.

*A Monsieur de Montraue Premier President
au Parlement de Tolose.*

LETTRE VII.

MONSIEUR,

Je veux commencer à douter de vostre affection; puisqu'il semble que vous doutiez de la mienne, en la voulant augmenter par tant de nouvelles protestations d'amitié, qui seroient inutiles si vous vous teniez aux premières que nous auons faites si solennellement, y ayans appellé pour témoins les Vertus & les Muses, qui ont esté cause de nostre vnion; mais avec tout l'auantage de vostre costé: n'y ayant apporté:

B iij

de ma part que le desir de les honorer en vous, au lieu que desia vous les possediez. Vous voyez, Monsieur, par mes reproches le gré que ie vous sçay de vos complimens, que ie tiens à offense, parce qu'ils sont indignes de nostre amitié, & que ie desire que la vostre soit parfaite, & parfaite pour moy, de qui vous serez tousiours aussi parfaitement honoré que d'homme du monde.

D'Arles, ce dernier Octobre 1622.

*A Monsieur de Sponde depuis Euesque
de Pamiers.*

LET TRE VIII.

MONSIEVR,

Les faueurs que vous me faites témoignent combien vous estes iuste: Car puisque mon Frere ne sçau-
roit auoir plus d'affection que moy à vous honorer &
à vous seruir, il ne seroit pas raisonnable que vous
nous traitassiez differemment. Ainsi les preuues qu'il
reçoit de vostre amitié vous engagent à celles dont
vous m'obligez: Mais ie ne sçay comment ie pourray
m'acquitter de ce que ie vous dois, & de ce qui est dû
à vostre vertu, si ce n'est qu'en m'employant pour

vostre seruice vous me donniez moyen de vous faire
connoistre avec quelle verité ie suis

De Marseille, ce 9. Nouembre 1611.

*A Monsieur le Colonel d'Ornane depuis Maref-
chal de France, sur le sujet d'une tres-grande
maladie qu'eut Monsieur de Ma-
zargues son Frere.*

LETTRE IX.

MONSIEVR,

Ie n'ay point de paroles quand ie pense à l'affliction
que vous ressentez du peril où est Monsieur vostre
Frere, dont j'auoie esté en telle peine que ie n'ay vn
seul moment de repos, ma douleur estant si fort acréüe
par la part que ie prens à la vostre, que ie ne pourrois
supporter ce déplaisir, si ie ne sçauois que c'est main-
tenant que nous deuons pratiquer les resolutions
que nous auons tant de fois prises de nous resigner
absolument entre les mains de Dieu, de la seule vo-
lonté duquel nous sommes obligez de dépendre, & de
ne considerer nostre affection pour nos plus proches,
& pour nos Amis, que comme vne étincelle de l'a-
mour que nous deuons auoir pour luy. Representez

vous donc s'il vous plaist, Monsieur, à vous mesme ce que vous me diriez en pareille occasion; & ayez sans cesse deuant les yeux que les Ames fideles à Iesus-Christ ne sçauoient rien perdre, puis qu'elles retrouuent en luy toutes choses avec vn accroissement infiny de graces. Si c'est vn Frere que vous regrettez, il ne refuse point d'estre le vostre; si c'est vn Frere & vn Amy tout ensemble, il prend plaisir à vous seruir de l'un & de l'autre: Vous ne sçauriez luy tant demander, pourueu que vos demandes soient accompagnées d'amour & de foy, qu'il ne vous donne encore dauantage. Ainsi vous trouuerez grace deuant vn Dieu en supportant patiemment pour l'amour de luy la perte d'un homme, qu'il vous rendra dans l'Eternité après l'auoir mis au nombre des Anges.

D'Auignon, ce 17. Nouembre 1622.

A Monsieur le Cardinal Bentiuoglio.

LETTRE X.

MONSEIGNEUR,

Encore que la gratification accordée à mon Frere m'apporte vne grande ioye d'autant que c'estoit vne affaire d'honneur, & que celles là seules me touchent,
 le

le contentement que ie ressens de vous en auoir toute l'obligation surpasse de beaucoup celuy que ie reçois de cette faueur, pource que vos eminentes qualitez me font autant desirer de me voir de plus en plus vostre redevable, comme ie craindrois de l'estre à vn autre. Et puisque vous prenez tant de plaisir de nous attacher pour iamais mon Frere & moy à vostre seruice, vous ne pouuiez, Monseigneur, rencontrer vne occasion plus propre à nous le faire paroistre, veu les difficultez qu'il y a maintenant d'obtenir de semblables graces: Mais si nul autre que vous n'estoit capable de les surmonter, nul autre ne pouuoit aussi en auoir vn plus grand ressentiment que celuy que mon Frere me témoigne, puisqu'il égale le mien, & que personne ne sçauroit estre dauantage que ie suis

De Lyon, ce 15. Decembre 1622.

A Monsieur le Marechal de Schonberg lors qu'il fut esloigné de la Cour en 1623.

LETTRE XI.

MONSEIGNEVR,

Si ie vous pouuois témoigner avec quel ressentiment d'obligation i'ay receu la lettre qu'il vous

C

a pleu de m'écrire par M^r de la Iaille, vous connoistriez que toutes les bonnes fortunes de la terre ne me scauroient apporter vn pareil contentement, n'ayant iamais rien tant souhaitté que l'honneur de vostre affection au point que i'ay sujet de me la promettre en suite des assurances que vous m'en donnez. Tout ce que ie possède au monde, & ma vie, que ie vous offre, sont de trop foibles preuues à mon gré du desir que i'ay de me rendre digne de cette faueur. Mais ie renonceray tous mes Amis s'ils ne sont les vostres; & penseray par ce moyen m'acquitter en quelque sorte de ce que ie vous dois, puisque le moindre d'eux vaut beaucoup mieux que moy, & ne se donneroit iamais à vn moins vertueux que vous. Iusques icy, Monseigneur, la gloire de vos actions estoit obscurcie par des complaisances & des flatteries qui luy ostoient vne partie de son lustre: Maintenant qu'elle paroist en sa pureté, vous auez cét auantage que jamais homme dans vne semblable rencontre n'a esté plus hautement ny plus vniuersellement loué de tous les gens de bien. C'est veritablement triompher de la Fortune que de tirer ainsi de l'aduantage de ses défaveurs: Mais Dieu qui est juste n'auoit garde de manquer à recompenser tant de traux que vous auez supportez, & tant de perils que vous auez courus & recherchez pour son seruice. Possible qu'il a voulu par vn effet de sa prouidence, dont les causes sont incomprehensibles aux hommes, vous procurer le repos dont vous allez iouir

deformais, afin de vous reseruer à des actions encore plus illustres que les premières; Et puis que vous sçavez mieux que moy la soumission qu'il faut rendre à la conduite d'un si grand Maître, ie n'ay qu'à vous demander pardon, Monseigneur, de m'estre laissé emporter par mon affection à vous dire ce que j'ay si souvent appris de vous

De Paris, ce 22. Januier 1623.

A Monsieur le Marechal de Schonberg.

LETTRE XII.

MONSEIGNEUR,
Ie parlé hier au Roy fort à loisir durant son souper; & rendis les témoignages que ie dois à vostre vertu, & à vostre probité. Cela se passa tres-bien, ainsi que M^r de la Haille vous le pourra dire: Mais ie vous supplie tres-humblement de me pardonner si ie vous ay desobey en ne parlant point du tout de moy à sa Majesté, puis que vous sçavez que ie ne vous l'ay nullement promis; ny mesme d'accepter les offres que mes Amis m'ont faites sur ce sujet. Ie me confirme de plus en plus, Monseigneur, en la creance que la meilleure fortune qui me sçauroit

C ij

arriuer, c'est de participer à vostre mauuaise fortune; Et nul contentement ne peut égaller celuy que ie reçois de publier si hautement vostre merite, que l'enuie mesme est contrainte d'écouter vos loüanges sans y oser répondre. Je voy tous les jours tellement croistre le nombre des personnes qui parlent de vous avec toute sorte d'honneur & d'estime, que ie pense qu'à la fin vous serez l'un de ceux qui s'étonneront le moins de voir vos seruices si mal recompensez; & ie m'estimerois trop heureux si ie pouuois par de plus grands deuoirs me rendre digne de l'honneur de vos bonnes graces, que ie m'efforcerais de meriter par vne telle passion à vous seruir, que nul ne se pourra dire plus veritablement que moy

De Paris, ce 24. Ianuier 1623.

A Monsieur le Marechal de Schonberg.

LET TRE XIII.

MONSEIGNEVR,

Ie m'estime heureux de voir que mes lettres vous sont si agreables; Et ie le seray beaucoup dauantage lors que mes actions me rendront plus digne que mes paroles de l'honneur de vos bonnes graces; l'ay

vne si forte passion de vous plaire, que ie me hayrois moy-mesme, si ie ne vous donnois sujet de m'aymer. Et plus ie vais auant, plus i'ay sujet de louer Dieu de ce qu'il m'offre des occasions de faire voir combien ie m'esprise les faueurs de la Fortune. Je n'en souhaitte point de meilleure que de posseder avec ma liberté le bon-heur de passer doucement avec vous vne partie de ma vie, qui est vn contentement auquel ie ne mets point de prix lorsque ie pense à la faueur que vous me faites de le tant desirer

De Paris, ce 16. Ianuier 1623.

A Madame la Marquise de Lyancour.

L E T T R E X I I I L

M A D A M E,

S'il y auoit quelque chose dans le monde au dessus de l'excellence de l'amitié, j'aurois honte que vous eussiez pris pour moy la peine d'écrire vne si excellente lettre. Mais vne plus noble cause ne pouuoit produire ce rare effet de vostre esprit, dont i'ay fait part à tant de vos Amis, qu'au moins ne m'accusera-t'on pas de vouloir posseder seul vn si grand tresor. Je n'ose vous dire combien on l'estime, tant ie crains que vostre modestie vous fasse offenser la verité

C iij



en l'accusant de flatterie. Et d'autre costé l'apprehension de l'offenser moy-mesme m'oblige à vous témoigner que jamais lettre n'a esté plus admirée. Iugez donc ie vous supplie si ie ne dois pas estre en grande peine, puisque ne pouuant vous louer sans vous déplaire, ie ne sçauois y manquer sans desagrée à Madame la Marquise de Ramboüillet, qui ne peut cacher sa joye de voir que vostre esprit aussi bien que vostre vertu égale l'estime qu'elle fait de vous. Je pense que ie feray mieux de vous laisser terminer entre vous ce different, où chacune a pareil auantage, puisque l'une combat pour la modestie, & l'autre pour la verité; & que vous honorant également, ie ne sçauois quel party prendre : Mais de quelque costé que la victoire tourne vous y gagnerez toutes deux : Car comment pourriez vous vous plaindre d'estre contrainte par la verité à reconnoistre les graces que Dieu vous a faites : Et comment Madame la Marquise de Ramboüillet, qui vous aime si parfaitement, seroit-elle faschée de voir que vous en rehaussiez le lustre par la qualité de toutes la plus estimable aux Femmes qui est la modestie

De Paris, ce 26. Ianuier 1623.

A Monsieur le Marechal de Schonberg.

L E T T R E X V .

MONSEIGNEUR,

Il n'ay point maintenant vn plus grand plaisir que de voir quelqu'un qui vienne de Nantheuil , pource que tous m'assurent que vous ne vous portastes jamais mieux : Mais je seray encore plus content lorsque j'auray le bon-heur d'y passer quelques journées aupres de vous, ainsi qu'il vous plaist de me le mander, pouuant dire avec verité qu'il n'y a rien au monde que j'estime d'auantage que la part qu'il vous plaist de me promettre en l'honneur de vostre amitié, qui est vn terme dont je n'userois pas, si vous ne l'auez voulu. Mais puisque vous me l'ordonnez, & que je reconnois combien les tres-humbles seruices & les deuoirs ausquels il m'oblige vont au delà des respects qui s'expliquent par d'autres paroles plus ordinaires & moins veritables, je vous supplie tres-humblement, Monseigneur, de croire que je ne trouueray jamais rien de difficile pour meriter cette faueur, qui me rend beaucoup plus que je ne le sçauois dire.

De Paris, ce 27. Ianuier 1623.

A Monsieur le Marechal de Schonberg.

LETTRE XVI.

MONSEIGNEUR,

Vous apprendrez par les lettres de Monsieur de Lyancour comme son discours avec le Roy s'est beaucoup mieux passé que vous ne vouliez le vous promettre. Ce qui me donne sujet de croire que si la Fortune vous trompe encore, ce sera en vous faisant des faueurs que vous dédaignez maintenant de recevoir d'elle : Car quelque aveugle qu'elle puisse estre, enfin elle sera contrainte de voir l'éclat de vostre vertu, & de reconnoistre son iniustice

De Patis, ce 28. Ianuier 1623.

A Monsieur le Marechal de Schonberg.

LETTRE XVII.

MONSEIGNEUR,

Mon principal souhait est accompli, puisque mes
actions

actions vous sont si agreables. Apres ce contentement je ne sçauois estre malheureux : Et si vostre bonté plustost que mon merite ne me l'auoit acquis , toutes les bonnes fortunes de la terre ne seroient pas capables de me satisfaire, pource que rien ne touche mon esprit à l'égal de mon deuoir ; & que connoissant plus particulièrement que nul autre vostre vertu , & les seruices ausquels m'oblige l'entiere confiance dont vous m'avez tousiours honoré , je n'auray jamais vne plus forte passion que de vous témoigner par mon ressentiment que je ne suis point ingrat de vos faueurs ; & par mon obeïssance combien je desire me rendre digne del'honneur de vos bonnes graces

De Paris, ce 2. Feurier 1623.

A Monsieur le Marechal de Schonberg.

LETTRE XVIII.

MONSEIGNEVR,

L'estime qu'il nese peut rien adjouster à la resolution que je voy que vous avez prise par le memoire que M^e de la Haille m'a apporté , tant elle est prudente & genereuse, qui sont deux manières d'agir si excellentes, & que vous avez si constamment tenuës

D

jusques icy, que rien ne vous sçauoit estre plus ad-
uantageux selon mon aduis que de ne vous en departir
jamais: Il n'est pas croyable combien cela vous
reüssit dans l'esprit de tous les gens de bien, dont je
sçay que l'estime est seule capable de vous contenter:
Et jen'ay point veu d'action plus louée en choses sem-
blables, que ce que vous n'avez ny recherché, ny de-
siré de voir le Roy lors qu'il a esté si près de Nanteüil.
Vos raisons pour ne point demander à prendre con-
gé de luy auant que partir, sont aussi extremement
approuuées de tous vos Amis, & le seront vn jour s'il
plaist à Dieu de sa Majesté mesme quand elle sera
mieux conseillée. Vostre vie est vne suite continuelle
de grandes actions; Vostre seule passion a tousiours
esté de meriter les plus importants employs, sans vous
foucier des auantages que les autres recherchent en
les possédant; Et Dieu vous a fait la grace de reüssir
encore au delà de ce que vous osiez vous promet-
tre. Il ne faut pas, Monseigneur, demeurer au milieu
de la carrière: Je sçay aussi que vous choisiriez plu-
tost la mort que de l'auoir fait, & vous demande
pardon de ce que ma passion à vous honorer & à vous
seruir m'emporte si facilement à vous dire ce que
vous sçaez mieux que moy: Enquoy je suis ce me
semble excusable, puisque cela mesme est vne preu-
ue de la verité qui me fait estre

De Paris, ce 25. Mars 1623.

A Monsieur le Marechal de Schonberg.

L E T T R E X I X.

MONSEIGNEUR,

L'estimerois inutile de vous dire de quelles différentes affections j'ay esté touché en la maladie & en la guerison de Monsieur de Lyancour; & combien vostre consideration a encore augmenté mes ressentimens. L'honneur que j'ay d'estre aymé de vous, & les devoirs qui m'y obligent vous en donnent assez de connoissance: Mais ie vous supplie tres-humblement de me permettre de loüer Dieu avec vous de la grace qu'il vous a faite de vous conseruer vne personne si chere lors que selon le monde il n'y auoit plus sujet de l'esperer, ie veux croire que cette maladie sera la crise des trauerfes qu'il luy a pleu de vous enuoyer pour éprouuer vostre vertu qui ne le pouuoit assez estre dans les seules prosperitez. Les grandes ames comme la vostre témoignent leur fermeté dans les plus violentes agitations: Il falloit que cette derniere trauerfast les contentemens que vous vous proposiez de receuoir cét Esté à Duretal, ausquels, puis que vous les remettez à Paris & à Nanteüil, j'espere de prendre la

D ij

part qu'il vous plaist de m'y offrir, & de vous y renouveler les assurances de la verité avec laquelle ie suis

De Paris, ce 15. Avril 1623.

A Monsieur le Marechal de Schonberg.

LETTRE XX.

MONSEIGNEUR,

N'ayant rien plus cher que l'honneur de vos bonnes graces, ie m'estimerois obligé à de grands remerciemens des nouvelles assurances qu'il vous plaist de m'en donner par vos lettres, si mes paroles n'estoient de trop foibles témoignages de mes devoirs, dont ie reconnois ne me pouvoir acquitter que par des seruices, & ne me tiendray jamais plus heureux que lors que ie rencontreray des occasions de vous en rendre. Les resolutions que vous continuez à prendre sont si dignes de vous, que ie ne sçaurois assez vous dire combien elles confirment la creance que tous les gens de bien ont de vostre vertu : Et la sorte dont vous vivez donne plus de sujet d'enuier la grandeur de vostre courage, que de plaindre l'injustice que vous receuez de la Fortune, dont les changemens presens de la Cour fournissent tant de sujet de parler,

qu'il ne se passe jour maintenant que vostre merite ne recoiue vne partie des louanges qui luy sont deües. Dieu veuille qu'elles soient bien-tost conuerties en des recompenses telles que vos signalez seruices les ont meritées. Il est difficile de vous souhaïter dauantage, & impossible d'estre plus que moy

De Paris, ce 18. May 1623.

A Monsieur le Marechal de Schonberg.

LET TRE XXI.

MONSEIGNEVR,

Aussi-tost apres vous auoir écrit, j'appris le commandement que vous auez receu à Duretal; Et depuis Monsieur vostre Fils me fit l'honneur de me montrer la copie de la lettre du Roy, & de vostre responce qui ne peut estre jugée que tres-digne de vous. Je reconnois dans l'esprit des gens de bien que l'estime de vostre vertu s'augmente par les oppositions qu'elle rencontre; Et la sorte dont vous estes allé en vostre Gouvernement, y auez esté receu, & y estes demeuré jusques icy nonobstant les desseins que l'on auoit au contraire, fait paroistre clairement que la Prouidence de Dieu veille pour vous. Il n'appartient qu'à

D iij

luy de tirer la lumiere des tenebres ; Et j'espere que ces nuages estant passez, la France vous reuerra avec plus d'éclat qu'auparauant continuer les signalez seruices qui luy ont esté si vtiles & si necessaires. Je m'estimerois tres-heureux si ie pouuois par les miens vous témoigner mon obeïssance, puis qu'elle tient rang entre les preuues de la verité qui me fait estre

De Paris, ce 7. Iuin 1623.

*A Monsieur le Comte de * * **

LET T R E X X I I .

MONSIEVR,

Vos reproches sont si obligeans qu'ils m'osteroient le regret d'auoir failly, si vostre contentement ne m'estoit plus cher que le mien: Mais quelque effet que mon silence produise à mon auantage, ie ne laisse pas de le condamner & de vous en demander pardon, puisqu'il vous a esté desagreable. Vous ne me trouuerés pas neantmoins, côme ie l'espere, si coupable que vous pensez, lors que vous sçaurés les raisons qu'il m'est permis de vous alleguer en suite de la satisfaction que ie vous ay faite. Vous vous plaignez, Monsieur, de ma negligence à vous écrire, & de ce que ie ne vous

mande rien de mes interets. Je respons au premier, que c'est vne grande preuue de ma confiance en l'honneur de vostre amitié que de juger ces petits deuoirs indignes d'elle : Et si cela vous semble vne faute, preparez-vous, s'il vous plaist, à m'en remettre souuent de pareilles, puisque ie ne sçauois m'empescher de tomber en celles que mon estime pour vous me fait commettre. Quant à ce qui touche mes interets, ie n'auois garde, Monsieur, de vous en écrire, vous pouuant jurer avec verité que c'est l'vne des choses du monde à laquelle ie songe le moins. Et afin de vous parler à cœur ouuert, Les pensées de mon salut, mes Amis, & mes liures sont les seules choses qui occupent maintenant mon esprit. I'ayme parfaitement la Campagne, parce que j'y passe vne vie toute contraire à celle de la Cour ; j'éprouue des douceurs nompareilles dans ma famille ; ie goust le contentement d'un repos sans oyfueté precedé par des traux inutiles ; & ce que la pluspart recherchent avec tant d'ardeur ne me semblant pas digne de l'ambition d'un homme de courage, il m'est fort facile de le mépriser. Voila, Monsieur, en peu de mots ma confession de foy. Trente lettres de complimens ne vous seroient pas à mon aduis si agreables que celle-cy. Souffrez donc, s'il vous plaist, qu'elle satisfasse pour le passé, & m'imposez pour l'auenir telle loy qu'il vous plaira, elle sera religieusement obseruée. I'en dis autant à Madame vostre Femme. Et si vous ne voulez tous

deux entreprendre vne chose impossible, ne pensez jamais à trouuer vne personne qui soit dauantage que moy

De Pomponne, ce 10. Aoust 1623.

A Monsieur le Duc de Montmorency.

LETTRE XXIII.

MONSIEGNEVR,

Il n'y a que mes actions, si mon bon-heur les pou-
uoit égaler à ma passion pour vostre seruice, qui
soient capables de vous témoigner mon ressentiment
de la faueur d'une lettre aussi obligeante qu'est
celle qu'il vous a plu de m'écrire: Car quand ie pense
qu'outre mes deuoirs hereditaires, mon inclination à
vous honorer s'est rencontrée si particulièrement fa-
uorisée de la vostre que vous auez tousiours pris
plaisir à me donner des marques d'une bien-veillance
non commune; j'auoüe que ie ne scaurois sans vne
joye toute extraordinaire receuoir par de nouuelles
preuues del'honneur de vos bonnes graces la confir-
mation des premieres, dont ie n'ose dire, Monsei-
gneur, que ie sois indigne, si elles se peuuent mériter
par la plus parfaite fidelité qui soit au monde, puis
qu'ayant

qu'ayant la mesme passion pour mon-devoir, que tant d'autres ont pour leur Fortune, ceux qui me font l'honneur de m'aymer ne scauroient craindre avec raison d'y auoir regret. Et vous, Monseigneur, moins que nul autre, pouuant dire veritablement que l'on ne scauroit estre plus que ie suis

De Pomponne, ce 25. Aoust 1623.

*A Monsieur de Virazel depuis Euesque de
Saint Brien.*

LETTRE XXIII.

Puisque le silence se peut en quelque sorte comparer au dormir, ie n'auray pas tort de dire que nous nous sommes tous deux en mesme temps comme réueillez d'un profond sommeil; vostre billet m'ayant esté donné lors que vous receuiez le mien. Ainsi ie ne crains pas que vous m'accusiez justement d'une faute en laquelle j'ay eu l'honneur de vous imiter, ne pouuant faillir à vostre exemple, si ce n'estoit en me faisant tirer neuf palettes de sang, au lieu de fortifier ma santé dans mon desert, comme vous deuez faire dans le vostre, & non pas vous tuer de peur de profiter au Public, qui est un double manquement de charité & vers vous, & vers le prochain

De Pomponne, ce 14. Octobre 1623.

E

*Au Pere Gregoire Capucin, & Prouincial de la
Prouince de Guyenne.*

LET TRE XXV.

MOn Reuerend Pere,

Je ne ſçauois aſſez vous témoigner avec quelle joye j'ay receu voſtre lettre, y ayant ſi long-temps que ie n'auois eu de vos nouuelles, & eſtimant au point que ie fais le bon-heur de voſtre amitié. Je louë Dieu pour vous de ce que vous vous portez bien; & pour toute voſtre Prouince de ce que vous voila de nouveau en charge: Car la charité eſtant dautant plus eſtimable qu'elle eſt plus eſtendue, ie ſuis obligé de preferer à voſtre repos particulier l'auancement de tant d'ames ſous voſtre ſage conduite. Il n'eſt pas raifonnable qu'un tel Capitaine que vous dans la vie Religieuſe, où il faut continuellement combattre de ſi puiffans ennemis, ſe contente de faire le ſoldat: Voſtre vertu, & voſtre experience vous engagent à mener les autres à la guerre, & à mourir les armes en la main à la teſte de cette petite armée d'hommes Ange-
liques qui ne font autre vſage de leur vie que de la ſacrifier continuellement au ſeruice de celuy, qui eſtant Dieu n'a pas dédaigné de ſe rendre homme,

afin de perdre la sienne pour eux. Quant à moy qui suis inutile à tout, ie demeure à l'ombre tandis que vous estes dans le trauail couuert de sueur & de poussiere, & j'ouïs icy d'un si grand repos, que si dans cette douce vie j'auois autant de vertu que de contentement, je serois sans doute trop heureux. Je vous supplie de tout mon cœur de le demander à Dieu pour moy, afin que vos prieres suppleant au defaut des miennes, je deuienne digne de l'affection si particuliere dont vous m'obligez

De Pomponne, ce 15. Octobre 1623.

A Monsieur Bouthillier Euesque d'Aire.

LETTRE XXVI.

MONSEIGNEVR,

Vous ne pouuiez tirer vne plus forte preuue du pouuoir absolu que vous auez sur moy qu'en m'obligeant d'écrire à Monsieur l'Abbé de Saint Cyran pour luy conseiller de differer son retour d'avec vous jusques à la fin de l'Hyuer. L'auoüe que cette demande m'a fort surpris ; Mais toutes mes volontez cedant aux vostres, je n'ay pû contredire à la seule chose que je vous aurois refusée si j'estois capable de vous deso-

E ij

beir. Je me trahis, donc afin de vous estre fidele, si l'on peut nommer trahison ce que l'on fait contre soy pour vn autre soy-mesme, qui est le seul nom que je vous puis donner digne de nostre amitié, laquelle je ressens tous les jours produire des effets dans nostre esloignement, & nostre silence que peu de personnes pourroient esperer dans la presence & la conuersation continuelle. C'est estre au dessus des ordres de la nature que de tirer ainsi de nouvelles vnions de nostre separation, & faire contribuer à l'affermissement de nostre amitié ce qui affoibliroit celle des autres : Mais puis qu'elle ne regarde que le Ciel, pourquoy seroit-elle assujettie aux loix de la terre, dont nous auons protesté tant de fois de mépriser les grandeurs & les vanitez ? Je louë Dieu de tout mon cœur de ce que vous auez desia reduit ces resolutions en pratique, en vous acquittant si dignement d'une des premieres charges de l'Eglise. Quant à moy puis qu'il ne me reste que les desirs de bien faire, ie m'efforceray avec la grace de Dieu de les conseruer si entiers, que vous ne puissiez trouuer à redire que mon impuissance, dont vous estes trop juste pour m'accuser, & nostre parfait Amy trop equitable pour y consentir.

De Pomponne, cc16. Octobre 1623.

A Monsieur l'Abbé de Saint Cyran.

L E T T R E X X V I I .

IE vous laisse à juger qu'elle est ma peine de me voir contraint à vous conseiller de laisser passer la rigueur de l'Hyuer auparauant que de reuenir icy: Mais bien que d'un costé je ressenté vn extreme déplaisir de vostre absence en vn temps où j'esperois de vous dérober quelques journées, & que rien ne me scauroit estre plus cher ny plus auantageux tout ensemble: Neantmoins quand je considere de l'autre les incommoditez de la saison pour entreprendre vn si long voyage, & la passion si juste & si violente qu'à Monsieur l'Euesque d'Aire de profiter de cette rencontre pour vous retenir encoré; je suis contraint de parler contre moy-mesme, & de combattre mes propres sentimens, qui me faisoient desia trouuer l'Automne trop long, sans y adjouster encore l'Hyuer, lequel je craindray plus que jamais, me souuenant qu'il m'aura ramené à Paris, où je passe vne vie si esloignée de la tranquillité de la Campagne, que le seul moyen de jouir du repos que j'ay quitté seroit de vous voir, puisque je le retrouverois avec vous au milieu de tous les orages du monde

De Pomponne, ce 15. Octobre 1623.

E iij

A Monsieur l'Abbé de Saint Cyran.

LET T R E X X V I I I .

L'Affaire de * * * vient présentement d'estre terminée. Jamais rien ne s'est mieux passé : Et je suis trompé si Dieu n'a permis ces nuages pour en tirer vne nouvelle lumiere. Je desirerois de tout mon cœur que M * * * eust entendu ce qui s'est dit de luy sur ce sujet, & jusques à quel point chacun ressent luy estre obligé. Ainsi en voulant seulement procurer le bien des autres, on en reçoit pour soy-mesme que l'on ne trouueroit pas si on le recherchoit; & la charité obtient par de bonnes voyes, ce que l'ambition ne peut acquerir par de mauuaises

De Paris, ce 29. Octobre 1623.

A Monsieur l'Abbé de Saint Cyran.

LET T R E X X I X .

IL me semble que je seray bien coupable si je ne fais mon profit de l'instruction que Dieu me donne dans l'exemple de * * * pour m'empescher

de tomber en semblables fautes: Car cecy est à mon aduis vne leçon viuante & animée par des actions veritables qui se sont passées deuant mes yeux; au lieu que ces discours ordinaires de vertu qui combattent des vices qui ne font que dans l'imagination, ressemblent aux peintures lesquelles n'ont autre rapport à la verité, que celuy que leur donnent les ombres & les couleurs: Ce qui sans doute ne sçauroit agir si puissamment sur nos esprits, pource qu'ils ne sont touchés que par nos sens; Au lieu que dans cette autre maniere d'instruction ils le font non seulement par tous nos sens, mais par toutes nos passions, qui ayant eu part à ce qui s'est passé, nous font connoistre par autrui, & par nous mesmes, jusques où peut aller le transport de nos imperfections naturelles, si la grace qui est la raison des Chrestiens ne les arreste, & ne les domine. Mais voyez je vous supplie dequoy je me melle d'oser ainsi parler deuant vous, j'espère que vous excuserez cette faute, puisque dans la liberté que nostre amitié me donne de vous dire mes premieres pensées, il n'y a que les secondes qui soient coupables quand elles sont mauuaises

De Paris, ce 30. Octobre 1623.

A Monsieur l'Abbé de Saint Cyran.

L E T T R E X X X.

C O M M E je pensois vous écrire M^r de ★ ★ ★ m'a monsté sa lettre qui m'a fait tomber la plume des mains, non par déplaisir de ne le pouuoir surpasser, mais par honte de ne le pouuoir imiter. Le premier seroit vne vanité dont vous me blasmeriez; le second est vne honneste emulation que vous ne condannerez pas. Si vous n'auiez vn esprit aussi penetrant que judicieux, je dirois que vous ne sçauiez pas jusques à quel point vous m'obligiez lors que vous nous donnastes l'vn à l'autre: Mais tant s'en faut que je veuille diminuer par cette pensée le prix de la faueur que vous m'avez faite par vn si rare present, que j'estime au contraire que vous connoissez encore mieux que moy les auantages que j'en reçois, lesquels je compteray tousiours entre les principaux de ma vie. Et puisque l'excellence de nostre amitié me defend de vous en remercier, pource que nous ne sommes qu'vn, & qu'ainsi ce seroit me remercier moy-mesme, j'emprunteray les paroles de Monsieur l'Euesque d'Aire pour m'acquitter de cet office: Mais en cela je me trompe aussi; car puis qu'il entre en tiers dans cette parfaite amitié, il n'y est pas plus propre que

que moy. Dieu soit loüé de ces deffauts, & nous fasse la grace d'en voir tousiours augmenter le nombre

De Paris, ce 5. Novembre 1623.

A Monsieur de Saint Pierre.

LETTRE XXXI.

QVand vous seriez non seulement à Lorette, mais au bout du monde, cette lettre ira vous y trouver; & je suis assuré qu'elle sera la tres-bien venue, puis qu'elle vous dira, &c. Certes ma joye s'augmente quand je pense à celle que vous en receurez, connoissant tellement vostre cœur, que j'y puis lire comme dans le mien: Après cela je vous laisse à juger si vous auez quelque aduantage sur moy en amitié, & si je conserue religieusement l'vnion inuiolable de nos volontez faite par cette ame heroïque qui nous a si fraternellement aymez, & qui jouit maintenant dans l'éternité de la recompense dueë aux actions qui rendent sa memoire immortelle parmy les hommes.

De Paris, ce 6. Novembre 1623.

*A Monsieur le Marquis de Vallencé lors qu'il
commandoit à Montpellier.*

L E T T R E X X X I I .

MONSIEVR,

L'auoüe que j'ay trop attendu à vous témoigner l'extreme contentement que je ressens des signalez seruices que vous rendez au Roy dans l'un des plus importans emplois qui soient aujourd'huy en son Estat: Mais la connoissance que chacun en a, doit ce me semble me seruir d'excuse, puisque ce n'eust esté que vous dire ce que toute la France public; & qu'estant aussi particulierement que je le suis vostre tres-humble seruiteur, j'ay sujet de desirer des occasions particulieres pour vous faire connoistre combien je suis

De Paris, ce 16. Decembre 1623.

A Monsieur le Marechal de Schonberg.

L E T T R E X X X I I I .

MONSEIGNEVR,

Toutes mes lettres ne feroient que des remerciemens, si la crainte de vous ennuyer en vous redisant tousiours vne mesme chose ne m'empeschoit de m'acquiescer de ce que je dois à tant de témoignages de vostre affection, & particulièrement à ceux que Monsieur vostre Fils m'a fait l'honneur de m'en donner avec vostre dernière lettre. Il a veu en arrivant icy la cheute de ceux qui ont trouvé leur ruine en l'éloignement qu'ils vous avoient procuré, & qui vous donne l'avantage sans pareil de triompher par vostre seule vertu de l'injustice de la Fortune. Tant de personnes vous auront écrit les particularitez de ce qui s'est passé en ce dernier changement, que j'estimerois inutile de les vous mander: Et bien qu'il ne le soit pas moins de vous assurer de ma passion à vostre service, je vous supplie tres-humblement de me permettre de vous dire, puis qu'il est veritable, que j'aymerois mieux mourir que de cesser d'estre

De Paris, ce 7. Mars 1624.

F ij

A Monsieur le Marechal de Schonberg.

L E T T R E X X X I I I I .

MONSEIGNEUR,

Si la connoissance que j'ay de vostre merite & de vostre esprit, ne m'auoit accoustumé à n'attendre de vous que des choses excellentes, j'aurois encore plus admiré la lettre que vous écriuez au Roy sur le sujet de l'esloignement de vos ennemis. Mais vos paroles répondant à vos actions, je ne dois non plus m'étonner des vnes que des autres : Et puisqu'il vous plaist me tant honorer que de vouloir que je vous mande ce qu'il me semble de cette réponse, je suis obligé de vous dire, que le juste ressentiment que vous témoignez, sans neantmoins vous y laisser trop emporter, & la confiance que vous faites paroistre d'auoir en la sincerité de vos intentions, & en la fidelité de vos seruiques, font tout ensemble reluire si clairement vostre prudence & vostre generosité, que cette lettre merite à mon aduis la plus grande loüange que je luy sçauois donner, qui est de l'estimer digne de vous. Il n'appartiendroit pas à vn moins vertueux que vous estes de parler de la sorte : Et vn aussi vertueux que vous auroit

mauvaise grace de parler autrement : Car tant de bonnes actions doiuent preceder ce langage , qu'il ne faut pas s'étonner s'il est si rare en ce siecle : Et les vostres sont telles que le principal de mes souhaits pour vous est qu'elles soient recompensées selon leur merite ; comme le plus grand de mes souhaits pour moy est de vous obliger par mes tres-humbles seruices à me croire aussi veritablement que je suis

De Paris, ce 10. Mars 1624.

A Monsieur le Marechal de Schonberg.

LET TRE XXXV.

MONSEIGNEVR,

Puisque vostre modestie vous fait trouuer excessiues les justes louanges que l'on vous donne , je n'oserois plus vous dire ce que je pense de vos actions de crainte de vous déplaire, ou de parler contre ma conscience : Mais au moins me sera-t'il permis de vous rendre les tres-humbles remerciemens que je vous dois de l'affection qu'il vous plaist continuer à me témoigner par vos lettres, dont j'auray toute ma vie vn tel desir de me rendre digne, que si manque d'occasions mes seruices ne me peuuent faire meriter ce bon-

F iij

heur, j'espère que mes autres devoirs vous feront connoître que personne ne sçauroit estre plus véritablement que moy

De Paris, ce 19. Mars 1624.

A Monsieur le Marechal de Schonberg.

LET TRE XXXVI.

MONSEIGNEUR.

Il n'estoit pas raisonnable que Monsieur le Colonel d'Ornane fust plus fauorisé que vous de la Fortune, puisque vous l'estes tous deux également de la Vertu. Les prosperitez sont de trop foibles épreuues pour des ames semblables aux vostres; Il les faut voir dans l'orage, & non dans le calme, afin de conuertir leur estime en admiration. Les moindres vaisseaux endurent la mer durant la bonace; mais les seuls rochers sont capables de résister à ses tourmentes. Il n'y en a gueres de plus grandes que celle qu'a souffert Monsieur le Colonel: Et toutesfois la verité m'oblige à vous témoigner qu'elle est si disproportionnée à son courage, qu'il en soustiendrait aisément de plus violentes. Il faut auoüer neantmoins que sa gloire est beaucoup diminuée par l'affection nonpareille dont

Monsieur luy a rendu tant de preuues en cette rencontre, puisque ses actions & les seruices sont trop dignement recompensez par vne telle reconnoissance. Vous verrez, Monseigneur, par la lettre que je vous enuoye combien il se tient heureux en son malheur d'auoir esté traitté comme vous, qui estes le premier auquel il écrit, ainsi que je le seray tousiours à rechercher par toutes sortes de deuoirs de meriter l'honneur que vous me faites de me croire

De Paris, ce 10. Iuin 1624.

A Monsieur le Marechal de Schonberg.

LETTRE XXXVII.

MONSEIGNEUR,

Vous aurez sceu comme depuis la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de Duretal, Monsieur le Colonel d'Ornane a esté mené à Caën, où l'on le traite avec toute sorte de rigueur, & où l'on l'a mesme mis dans le Donjon, & beaucoup plus mal logé qu'à la Bastille. On luy a aussi osté vn Page & vn Laquais qu'il auoit auparauant, & laissé seulement vn Valet de Chambre, sans oublier aucune de toutes les autres circonstances qui peuuent accompagner vne

prison tres-estroitte. Le doute neantmoins s'il est à plaindre dans vn si mauuais traitement, puisque ceux qui l'ont conduit par commandement du Roy rendent de si grands témoignages de sa constance, qu'il semble que sa mauuaise fortune ne serue qu'à releuer dauantage sa vertu. Le jour qu'il partit vn Exempt des Gardes fit commandement à Madame sa Femme de sortir de Paris dans 24. heures : Ce que ne pouuant executer à cause qu'elle se trouuoit fort mal, le Roy luy permit d'y demeurer encore quelque temps pour se guerir. Voila Monseigneur en quel estat sont ceux que vous auez laissez dans la Cour, dont ils goustent maintenant les amertumes tandis que vous iouïssiez à la Campagne des douceurs, & des contentemens que vous donne la fermeté de vostre esprit, & la satisfaction d'auoir si dignement seruy le Roy & l'Estat, que moins les hommes le reconnoistront, & plus Dieu prendra plaisir d'estre luy-mesme vostre recompense. Quant à moy puisque l'honneur que vous me faites de m'aymer me rend excusable si je parle de mes sentimens en fuite des vostres, dont ils ont dependance, j'auoüe que Duretal & Caën partagent tellement mon esprit, qu'à peine sçay-je quelle opinion je dois auoir de ma condition presente : Car si d'vn costé je m'estime heureux lors que je pense à vostre repos & à celuy que j'ay choisi, & dont je jouis icy pour vous imiter, je m'afflige de l'autre quand je me represente ce que souffre Monsieur le Colonel.

Colonel. Toutesfois après auoir bien considéré que le veritable bon-heur des gens de bien se rencontre ordinairement dans leurs infortunes apparentes, je trouue tant de sujet d'esperer pour luy, qu'au lieu de m'attrister je me resioüis en la creance de vous voir vn jour l'vn & l'autre arriuer par vostre seule vertu dans les honneurs eminens ausquels le bien de l'Estat & vostre reputation vous appellent. Il faut vser du nom de Charges pour ceux dont les forces sont si disproportionnées aux grandes dignitez qu'ils possèdent, qu'elles seruent de fardeaux pour les accabler : Mais à des hommes tels que vous & Monsieur le Colonel, ces mesmes dignitez sont veritablement des honneurs; puis qu'ainsi que les Enfans portent le nom des Peres, elles doiuent prendre celuy de l'honneur que vous auez acquis, dont elles sont le fruit & la recompense. Dieu veüille que nostre Siecle soit assez heureux pour jouïr de l'effet de mes esperances; & que je le sois aussi assez pour vous témoigner par mes tres-humbles seruices, que nul ne sçauroit estre dauantage que moy

De Paris, ce 15. Iuillet 1624.

*A Monsieur le Marquis de * * * sur la prison
de Monsieur le Colonel d'Ornane.*

LET TRE XXXVIII.

MONSIEUR,

Lors que j'auray le bon-heur de vous voir, & de vous dire sur le sujet de Monsieur le Colonel d'Ornane mille choses dont le papier est incapable, sa Vertu vous donnera tant d'admiration qu'elle vous confirmera celle que vous auiez des jugemens de feu Monsieur le Marquis de Senecey, qui estimoit peu d'hommes en France à l'égal de luy, & enuieroit maintenant sa défaueur plustost que de la plaindre, si la felicité dont il jouït dans le Ciel ne l'auoit affranchy des passions de la terre. J'ay receu vn contentement extreme de voir sur ce sujet par la derniere lettre qu'il vous a pleu de m'écrire, que vous sçauiez tirer profit des afflictions d'autruy aussi bien que des vostres, en vous soumettant absolument aux volontez de Dieu, & en rapportant toutes choses à sa prouidence. Puisque vous estes, Monsieur, dans cette disposition, vous n'avez plus rien à craindre; Quelques perils qui vous environnent vous serez tousiours en seureté; & quelques orages qui s'eleuent pour agiter vostre esprit, il

demeurera tousiours dans le calme. Si je disois à vn autre que j'espere avec l'assistance de Dieu de mettre le mien en cete assiette, je pourrois estre accusé de presumption ; & si je vous le raisois , j'offencerois l'amitié dont vous m'honorez , qui m'oblige à vne entiere franchise , principalement en vne chose aussi importante que celle où il s'agit de mépriser toutes les vaines felicitéz du monde ; se donner parfaitement au Createur en se détachant des Creatures ; ne plus viure que pour bien mourir , & pour trouuer mesme dans la mort vne heureuse immortalité. Tout autre dessein est indigne de l'ambition des Chrestiens , qui ne peuvent meriter ce nom si glorieux & si auguste , qu'en preférant , à l'exemple de leur Redempteur , les couronnes des Martyrs à celles des Roys , les promesses de Dieu à celles des Hommes , & les moindres effets de la Grace aux plus riches dons de la Nature. Laissons donc , Monsieur , ceux qui sont charmez par les vanitez du Siecle courir après ces ombres & ces fantosmes qui s'éuanoüissent quand ils les pensent embrasser ; & attachons-nous plus fortement que jamais à la recherche de ces seuls biens veritables , qui ne tromperont nos esperances qu'en ce qu'ils les surpasseront infiniment , lors que dans la plenitude des felicitéz eternelles nos desirs seront abîmés dans la jouissance d'un bon-heur que nos esprits ne pourront comprendre. Il nous reste si peu de temps pour vn si grand ouura-ge , qu'il y auroit trop d'imprudence à le perdre : Je

ſçay que vous l'employez beaucoup mieux que moy :
Auſſi ce que je diſ n'eſt pas tant pour vous donner
courage , que pour m'engager à vous imiter. Je ſeray
bien aïſe neanmoins qu'il ſerue également à l'un &
à l'autre ; noſtre amitié eſtant trop pure pour paſſer
de l'emulation à l'enuie , & trop charitable pour vous
permettre de ne me vouloir paſſirer après vous lors
que vous me precederez dans le chemin que nous
voulons ſuiure. Nous n'aurons garde d'y rencontrer
ceſeſclaves de la Fortune, qui nous eſtiment auſſi ſim-
ples de quitter le preſent pour l'auenir , comme nous
les jugeons miſerables de preferer vn moment incer-
tain à vne eternité aſſeurée. Ils n'auroient pas moins
de honte de marcher ſur nos pas, que nous de déplaiſir
à les ſuiure ; Et ce mépris qu'ils font de noſtre condui-
te doit augmenter la pitié que nous auons d'eux ; ainſi
que la vaine ſageſſe dont ils ſe vantent nous doit faire
connoiſtre dauantage leur folie, dont il ne faut point
de meilleure preuue, que ce que ceux meſmes qui ont
mis entre les Diuinitez cette Fortune qu'ils adorent,
ont eſté contraints d'auoüer qu'elle eſtoit aueugle :
Mais ce ſujet merite vn plus long entretien que celuy
d'une lettre. Il faut donc, Monsieur, le remettre avec
tant d'autres dont nous auons à parler, & qui rendent
excusable le deſir extreme que j'ay de vous voir, lequel
j'exprimerois bien par des termes plus ciuils en appa-
rence, ſi je ne ſçauois qu'en effet les complimens fe-
roient tort au veritable reſpect que je vous porte,

puis qu'estans comme le fard des affections ordinaires, ils sont indignes de la nostre

De Pomponne, ce 16. Juillet 1624.

*A Monsieur le Comte de *** sur la prison de
Monsieur le Colonel d'Ornane.*

LETTRE XXXIX.

MONSIEVR,

Vous avez eu raison de vous étonner de demeurer si long-temps sans recevoir de mes lettres depuis la nouvelle que vous avez apprise touchant Monsieur le Colonel d'Ornane : Mais mon retardement est excusable en vne occasion, où plus il y a sujet de parler, & moins il y en a d'écrire. Encore ne sçay-je maintenant que vous mander, d'autant que le respect que je dois au bras que l'on a poussé à frapper le coup, m'oste la liberté de vous représenter combien les effets en sont dommageables ; Et la seule chose que je ne puis refuser à la vérité, c'est de vous dire que la grandeur de la disgrâce de nostre Amy est si petite en comparaison de la Vertu, qu'il n'y a point d'homme de courage qui ne doive plustost souhaiter d'estre malheureux comme luy, que favorisé de la Fortune com-

G iij

me beaucoup d'autres. Vous auriez peine à croire ce que j'en ay veu lors que je vous le conteray vn jour, si vous n'auiez vne entiere confiance en moy : Mais sçachant combien vous me tenez veritable, j'auray soin de me souuenir de tout ce que j'ay remarqué en cette rencontre: enquoy je n'auray pas grande peine, puisqu'il n'est pas moins graué dans mon cœur que dans ma memoire. La seule chose que je crains est de vous faire manquer au deuoir de l'amitié par l'enuie que vous porterez sans doute à celuy qu'un moins genereux que vous penseroit auoir grand sujet de plaindre. J'auray toutesfois beaucoup de plaisir à vous voir faillir de la sorte, & j'en receurois encore dauantage, si mes seruices pouuoient éгалer le desir que j'ay de vous témoigner combien je suis

De Paris, ce 16. Iuliet 1614.

*A Monsieur le Marquis de * * **

LETTRE XL.

MONSIEVR,

Je me plains de demeurer si long-temps sans recevoir de vos nouuelles qui ne m'ont jamais esté si cheres que maintenant : Le peu de reconnoissance que

l'on a de vostre Vertu m'en augmente l'estime ; La prosperité est comme vn voile qui m'empesche de bien discerner les perfections de mes Amis : Dans les disgraces , au contraire , il me semble que je les voy clairement, & les admire. Les mauuais succez qui leur arriuent ne m'estonnent point ; La Fortune ne seroit pas aucugle si elle sçauoit choisir les hommes pour leur merite ; ou si les ayant vne fois choisis, elle sçauoit les conseruer. Il faut estre bien lasche pour vouloir estre esclau d'une si inconstante Maistresse ; & bien genereux pour pouuoir en ce siecle triompher d'elle. C'est ce qui doit conuertir en admiration l'estime que nous auions de Monsieur le Colonel d'Ornane : Il surmonte avec mépris les trauerses qui feroient trembler les autres, & son courage se fortifie de telle sorte, qu'il n'y a plus de proportion entre ce qu'il souffre & sa constance. Je vous laisse à penser, Monsieur, quel jugement je fais de vous, puis que j'ay mesme opinion de la vostre ; & quel pouuoir vous auez sur moy, puis que je ne m'y en reserve pas dauantage que je vous y en donne

De Paris, ce 17. Iuillet 1624.

A un Prince.

L E T T R E X L I .

MONSEIGNEUR,

Vos faueurs tiennent de vostre Vertu , elles sont toutes extraordinaires : Et il semble que vous preniez plaisir à me combler de joye aussi bien que d'honneur, en adjoustant aux rémoignages que vos lettres me rendent de vostre affection, tant de bonnes nouuelles ensemble, qu'elles me font croire que vous auez perdu pour quelque temps tout autre soin que celuy de m'obliger. Et bien que les euenemens qu'il vous plaist me mander donnent lieu à mille diuerses pensées, j'auoüe, Monseigneur, que nulle ne m'a plus touché que la consideration du contentement que doit receuoir Monsieur de ★ ★ ★ de n'estre pas désormais inutile à vostre seruice. Ce que j'estime l'une des meilleures fortunes qui luy sçauroit arriuer, puisqu'il a celle-là il auroit sujet de mépriser toutes les autres : Mais comme je suis jaloux de vostre gloire, je n'ay pas receu moins de plaisir voyant que l'experience aussi bien que la raison fait connoître à tout le monde combien les disgraces des personnes que vous honorez de vostre bien-veillance sont preferables à

la

la faueur de ceux que vous ne jugez pas dignes d'estre ayez de vous. Et pource que je sçay, Monseigneur, que vostre generosité n'a point de bornes, je n'ay garde de douter qu'elle ne s'étende tres-auant sur celuy dont vous me faites l'honneur de m'écrire, puisque nul n'a plus de passion que luy de vous imiter, & de conseruer par toutes sortes de deuoirs la part que vous luy auez promise en vos bonnes graces, qui sont aujourd'huy comme vn prix que tous les gens de merite recherchent, & que vous feriez autant de conscience de leur refuser, que vous auriez de honte de les accorder à d'autres. Dieu veuille que nostre Siecle soit assez heureux pour receuoir de voustous les auantages que vous estes capable de luy donner, s'il sçait proportionner vos emplois à vostre esprit, & à vostre courage. Mais je crains, Monseigneur, de vous ennuyer d'une trop longue lettre: Enquoy si je paroiss indiscret, au moins je me témoigne veritable, rien ne faisant mieux juger de mon extreme joye que ce qu'elle m'emporte à abuser de vostre loisir, & de l'honneur que vous me faites de me croire

De Pomponne, ce 14. Aoust 1624.

H

A Monsieur Bouthillier Eueſque d'Aire.

L E T T R E X L I I .

MONSEIGNEVR,

Si Dieu vous a retiré, comme je l'eſpere, d'entre les bras de la mort pour vous redonner à l'Egliſe, & à vos Amis, je ſuis obligé de luy rendre des graces infinies de cette nouuelle vie qui garentit la mienne d'une affliction que le temps ne pourroit guerir. Ce n'eſt pas dans une amitié telle que la noſtre qu'il eſt capable d'effacer les ſentimens de la douleur, & ſi les premiers ſont plus violens, les autres en recompenſe ſont plus raisonnables: Mais je n'oſe vous en dire dauantage; & il me ſuffit de vous **témoigner** par ce peu de paroles, que ſçachant qu'elle eult eſté ma perte, je connois auſſi l'eſtime que je dois faire du bien que Dieu m'aura conſerué en vous conſeruant. Vous n'eſtes pas maintenant en eſtat de lire de longues lettres; & j'eſpere de n'y eſtre jamais de faire rien qui vous puiſſe nuire

De Paris, ce 20. 1624.

*A Monsieur * * **

L E T T R E X L I I I .

IL semble que la Fortune prenne plaisir à traver-
ser la Vertu. Vous devez néanmoins vous en con-
soler puis qu'il vaut incomparablement mieux auoir
de la Vertu sans Fortune, que de la Fortune sans Ver-
tu. l'espere que vostre tour viendra : Mais quand cela
ne seroit pas, vous auriez tort de vous en plaindre,
sçachant qu'il y a vne autre vie non seulement meil-
leure, mais incomparablement plus excellente; non
seulement plus longue, mais eternelle; non seulement
plus honorable, mais la gloire mesme. Il ne faut pas
enuier le bon-heur du monde à ceux qui n'en desirent
point d'autre: C'est le moindre partage qu'ils puissent
auoir, & la moindre chose dont nous puissions estre
priuez pour acquerir ce que nous souhaittons, & ce
que nous devons esperer de la misericorde de Dieu.
Vous sçavez que ce ne sont point icy des paroles pro-
noncées seulement des lèvres : aussi est-il raisonnable
que je parle du cœur lors que je parle à vn autre moy-
mesme.

De Paris, ce 16. Aoust 1624.

H ij

A Monsieur le Marquis de Poyane.

L E T T R E X L I I I I .

MONSIEVR,

Vos lettres peuuent bien me donner de nouueaux témoignages de l'honneur de vostre amitié, mais non pas m'en augmenter la creance, puisqu'il y a long-temps que je possède ce bon-heur à vn tel point, que je ne voudrois changer contre personne la part que je pretens en vos bonnes graces; si ce n'est contre M^r l'Abbé de Saint Cyran, dont j'auoüe que la vertu merite toutes sortes dauantages sur moy, & les luy cede avec l'humilité que je dois. Il sçait mieux que nul autre combien je vous honore; & prend tant de plaisir à m'obliger, que je suis assuré qu'il n'a pas manqué de vous le dire: Mais il n'est pas juste, Monsieur, que vous continuiez plus long-temps à nous le rauir; & veüilliez conuertir en acquisition le prest que nous vous en auons fait pour quelques mois: Ce que je ne dis pas moins pour nostre autre excellent amy que pour luy. La Gascogne n'est pas toute la France pour posseder seule deux si grands trefors: Il est raisonnable que Paris en jouïsse à son tour; & vous auriez tort de les luy enuier, puisque vous y auez en

Messieurs vos Enfans deux autres vous mesmes, tels en verité que vous ne sçauriez les souhaiter plus dignes du nom qu'ils portent: Ce qui est tout dire. M^r de Benjamin en témoigne tant de satisfaction, que vous auriez peine je m'assure à cacher vostre joye si vous l'entendiez parler d'eux; comme moy à dissimuler la mienne si j'estois assez heureux pour égaler mes seruices à la passion que j'ay de vous en rendre.

De Paris, ce 20. Aoust 1624.

*A Monsieur le Comte de *** sur la liberté de
Monsieur le Colonel d'Ornane, & le retour
de Monsieur le Marechal de Schonberg.*

LETTRE XLV.

MONSIEVR,

Vous aurez receu la nouuelle de la glorieuse liberté de Monsieur le Colonel en mesme temps que vostre lettre m'a confirmé les assurances que j'auois de vos sentimens pource qui le touche. Iamais homme n'est rentré dans la Cour avec vne plus grande & plus generale estime de vertu; Et jamais Prince n'a témoigné vne affection plus forte & plus genereuse que

H iij

celle que Monsieur luy a fait paroistre. Adjoustez, s'il vous plaist, à cela l'extreme honneur avec lequel Monsieur le Comte de Schonberg a esté rappellé dans les affaires ; & puis faites tel jugement que vous voudrez de ma joye, pourueu que vous n'oubliez pas l'accroissement qu'elle reçoit d'estre compagne de la vostre

De S. Germain en Laye, ce 5. Septembre 1624.

A Monsieur le Cardinal de Richelieu.

LET TRE XLVI.

MONSEIGNEVR,

Vous aurez sceu par Monsieur Bouthillier ce que la crainte de vous importuner m'empescha Ieudy au soir de vous dire : Et maintenant je prens la hardiesse de vous renouereller ma tres-humble supplication, afin qu'il vous plaise d'empescher par vostre autorité que mon Oncle en demeurant compris en la taxe de la Chambre de Iustice, ne recoiue vne injustice qui luy feroit plustost choisir vne prison que de souffrir d'estre traité de la sorte après auoir vescu dans vne telle probité, que si chacun luy ressembloit, le nom de maluerfacion feroit encore inconnu dans les Fi-

nances. Il me semble, Monseigneur, que l'on se de-
uroit contenter de ce qu'au lieu de s'enrichir avec le
Roy comme font tant d'autres, quatre de mes Oncles
ont perdu la vie, & la plus grande partie de leur bien
en le servant tres-dignement, sans vouloir encore
faire payer au seul qui reste de tant de Freres vne par-
tie de ce que l'on offre pour vne Abolition à laquelle
il renonce. l'auoüe, Monseigneur, que je ne serois
pas assez sage pour supporter avec patience vn trait-
tement si injuste en vne chose qui feroit brèche à
l'honneur du nom que je porte, & que j'ose dire estre
en quelque estime parmy ceux qui ayment la Vertu.
Ce qui vous oblige, Monseigneur, à vous en rendre
protecteur, & moy à tenir cette faueur pour la plus
grande de celles qui me font estre

De Paris, ce 20. May 1625.

A Madame de la Trimoüille Abbessè du Lys.

LETTRE XLVII.

MADAME,

Il paroist bien que Dieu veut verser sur vous ses
graces en abondance, veu qu'en suite de l'heureux
commencement de l'affaire qui regarde le General de

vostre Ordre, il a fait reüssir si auantageusement celle qui vous touche en particulier. Aussi est-ce regner que de seruir vn si bon Maistre; & puis que vous luy donnez vn absolu pouuoir sur vostre cœur, vous ne deuez point douter, Madame, que vous n'en ayez dans vostre Maison autant que vous en aurez besoin pour vostre salut & pour sa gloire. Vous verrez par ce que m'écrit Monsieur le President Marion comme vous auez plus obtenu que vous n'eussiez osé esperer: Mais que ne doiuent point se promettre celles qui ont vn Dieu pour Epoux, lors qu'elles demeurent dans l'inuiolable fidelité qu'elles luy ont promise? Entre tant de choses admirables que nostre excellent Amy poussé d'vn esprit plus fort que le sien vous dit dernièrement, souuenez-vous, s'il vous plaist, de la perfection à laquelle vous oblige cette action si heroïque que Dieu vous a donné le courage & la force d'entreprendre & d'exécuter, en renonceant à toutes choses & à vous mesme pour estre vniquement à luy. Dans cette sainte pensée vous ne trouuerez rien de difficile que de ne souffrir pas assez pour son seruice, & admirerez vostre bon-heur d'auoir esté appelée de si bonne heure à vne si haute vocation, que vous n'avez pas sujet de regretter comme beaucoup d'autres qu'une grande partie de vostre vie se soit passée dans les vanitez du monde

De Fontaine-bleau, ce 16. Aoust 1635.

A Monsieur

*A Monsieur le Duc de Montmorency, sur le
sujet de la Bataille Nauale qu'il gangna
contre les Rochellois en 1625.*

L E T T R E X L V I I I .

MONSEIGNEUR,

Puisque mes desirs ont precedé de plusieurs années l'extreme honneur dont vous jouissez maintenant, il n'est pas juste que je sois des derniers à vous donner les louanges que merite vne action si glorieuse : Et je ne scaurois mieux prendre mon temps que dans l'ardeur de vostre victoire pour vous faire souuenir que j'auois raison de ne vous souhaiter autre Maistresse qu'une Charge dont les fonctions sont de gangner des batailles, & qui ne connoist point d'autres bornes que celles qui empeschent la Mer d'inonder toute la Terre. L'auoüe qu'en cette sorte je seray auy desormais que vous soyez amoureux ; & de voir qu'après que le Roy sera las de triompher par vous de ses propres Sujets, vous irez luy acquerir des trophées, & vous charger de palmes en des guerres que nulle paix n'a le pouuoir de faire cesser. Il faudroit que Dieu creast de nouveaux Mondes pour donner vn champ plus ample à vostre valeur : Ce qui vous oblige, Monseigneur, à vne

I.

telle reconnoissance des graces dont il vous fauorise, que je m'estimerois coupable, dans la liberté que vous m'auez tousiours donnée de vous parler franchement, si au milieu de tant de flateries qui se pourront mesler avec les loüanges qui vous sont deües, je ne vous faisois souuenir que vous estes homme; & que le vray moyen d'obtenir du Roy des Roys tout ce que vous sçauriez justement desirer, c'est de rapporter à sa seule bonté tout vostre bon-heur; & d'auoir autant de jalousie pour la gloire de son nom, comme vous conseilleront d'en auoir pour le vostre ceux qui ne sont pas aussi veritablement que je suis

De Fontaine-bleau, ce 24. Septembre 1625.

A Madame la Marquise de Lyancour.

L'Estat ou vous estes, & ma joye de ce que Dieu vous a retirée d'entre les bras de la mort s'accordent fort bien ensemble; l'un ne veut point ouïr parler, & l'autre ne se peut exprimer par des paroles. Il demeure donc aisément d'accord de ne point nuire à vostre santé, pourueu que vous lisiez dans mon cœur ce qu'un autre s'efforceroit de vous faire voir dans vne lettre

De Paris, ce 20. Octobre 1625.

A Monsieur le Cardinal Bentinoglia.

L E T T R E X L I X .

MONSEIGNEUR,

S'il me restoit quelque chose à vous offrir, vous devriez l'attendre de moy depuis le retour de mon Frere, avec les paroles les plus passionnées qu'un extreme ressentiment sçauroit produire : Mais il y a si longtemps que vos faueurs m'ont mis dans l'impuissance d'estre dauantage vostre seruiteur, que ce seroit vous oster ce qui vous appartient des-jà que de vous donner de plus grandes assurances de ce que je vous suis; Et la seule chose enquoy je reconnois quelque nouuel effet de mon affection, c'est la jalousie qu'il me semble que j'ay contré mon Frere, dans la crainte que vous estimiez auoir plus de pouuoir sur luy que sur moy. Vous estes si juste, Monseigneur, que j'espere qu'en cela vous ne me trouuez pas déraisonnable; Car puisque je le tiens comme vn autre moy-mesme, nous deuons estre également à la personne du monde qu'il honore le plus; & dont le merite si extraordinaire m'est en telle reuerence, que je conserueray toujours aussi chere que ma vie la qualité de

De Chantilly, ce 10. Nouembre 1625.

I ij

*A Monsieur le Cardinal de Marquemont, sur
sa promotion au Cardinalat.*

L E T T R E L.

MONSEIGNEUR,

La dignité que vous possédez maintenant estoit deüe il y a si long-temps à vos seruices & à vostre vertu, que ce que plusieurs obtiennent par faueur vous estant donné pour recompense, on se doit resioiür en vostre Promotion, non pas de vostre bonne Fortune, mais de ce que la Fortune n'y a point de part. Lors que le Roy vous a fait justice en vous procurant cét honneur, il se l'est renduë à luy-mesme; Et si les remerciemens qu'il en receura se mesurent à l'obligation, ceux de l'Eglise, & de la France surpasseront de beaucoup les vostres. Ce seroit vous diuertir inutilement, Monseigneur, que de m'étendre dauantage en mes sentimens sur ce sujet, puisque la reuerence que je porte il y a tant d'années à vostre merite, & les faueurs dont mon Frere vous est redevable vous assurent plus que toutes les paroles du monde avec combien de verité je suis

De Paris, ce 7. Fevrier 1626.

A un Premier President d'une Compagnie souveraine, sur sa promotion en cette Charge.

LETTRE LI.

MONSIEUR,

L'amitié dont vous m'honorez portant mon respectiment au delà des devoirs ordinaires, je n'ay pû me résoudre plustost à vous témoigner mon extreme joye de vous voir appelé par le Roy en vne Charge où vostre merite vous appelloit il y a si long-temps, de crainte que mes lettres se rencontrant avec les complimens que vous receuiez lors de tous costez, il semblast que je donnasse seulement à la coustume ce que je dois à vostre vertu: Mais maintenant, Monsieur, que chacun s'est acquitté de ces premiers respects que reçoivent indifferemment tous ceux qui entrent dans les grandes Charges; & que ce n'est plus qu'à vous mesme que je les puis rendre, je vous supplie me permettre de vous asseurer que personne n'a plus resenty que moy le bon-heur que reçoit le public de vous voir remplir l'une des premières places de vostre Prouince. Et son auantage en cela me semble si fort surpasser le vostre, que ce n'est pas moins avec tous les gens de bien qu'avec vous que je pense

qu'il se faut réjouir d'un choix si digne du Roy, si digne de vous, & si digne d'une telle charge: Ou dans le combat continuel de vostre prudence, de vostre courage, de vostre sçavoir, & de vostre probité à qui vous fera meriter le plus d'honneur, je prendrois grand plaisir d'entendre les benedictions que reçoivent les Princes lors que par une seule action, en éléuant une personne de grand merite à une grande dignité, ils produisent infinies autres actions pour le bien de leurs peuples, & pour eux-mêmes; toutes celles de ces grands personages leur deuant à bon droit estre attribuées, puis qu'ils ne sont que les organes de leur puissance, & n'agissent qu'autant qu'elle leur est communiquée. Mais où m'emporte, Monsieur, ma passion pour vostre vertu, & la reconnoissance des obligations que je vous ay: Il n'est pas juste que m'ayant empesché de vous rendre au commencement des devoirs qu'on eust pû attribuer aussi tost à l'usage ordinaire qu'à l'affection, j'oublie aujourd'huy que vos heures sont trop cheres, & trop peu à vous pour les dérober au public. Je me contenteray donc, Monsieur, de vous supplier de ne vous laisser point de me continuer l'affection si particuliere que vous auiez pour feu mon Pere, puisqu'il ne m'a rien laissé qui me soit plus cher que la qualité de

De Fontaine-bleau, ce 23. Avril 1626.

*Au Seigneur Jean de Gleffetti Maistre d'Hostel
ordinaire du Pape Urbain VIII.*

L E T T R E L I I .

MONSIEVR,

Vn silence de tant d'années estant ce me semble, aussi bien que le sommeil, vne image de la mort; & ne voulant nullement mourir en vostre memoire, il faut que je le rompe, & vous renouelle le souuenir d'une des personnes du monde qui vous honore dauantage. Nous sommes coupables tous deux d'une trop longue negligence: Et comme elle n'est pas du tout criminelle estant fondée sur la certitude de nostre amitié, elle n'est pas aussi du tout innocente lors qu'elle passe au delà des bornes. Il y a cinq ans que je n'apprens de vos nouuelles que par ceux qui viennent de Rome: Il est temps de vous en demander à vous mesme; & vous n'avez eu que trop de loisir pour vous preparer à me répondre. Mandez-moy donc je vous supplie ce que vous jugez necessaire pour contenter ma juste curiosité en vn sujet qui m'est si sensible: Et quelque amour que vous ayez pour le plus beau séjour de la terre, ne craignez point d'en perdre le souuenir durant quelques momens, pour reuenir voir

en esprit au delà des Alpes vn Amy que vous eustes tant de regret de quitter en quittant la France. Je vous enuoye vn petit ouurage dont je vous demande vostre jugement tres-exact accompagné de vostre sincerité ordinaire, afin de le donner à l'vn de mes Amis au lieu du mien qu'il me presse de luy dire. Si toutes les tromperies ressembloient à celle dont j'vse en cela, elles ne seroient pas moins auantageuses pour ceux à qui on les fait, que je suis veritable quand je vous proteste d'estre parfaitement

De Fontaine-bleau, le 26. Avril 1626.

*A la Mere Marie Magdelaine lors Superieure
du grand Couuent des Carmelites.*

LETTRE LIII

MA Reuerende Mere,

Auriez-vous bien pû croire que pour n'auoir jamais veu de vostre écriture je püsse m'éconnoistre vostre lettre ; & que la charité portant lumiere, celle dont elle est pleine ne m'en eust pas assez donné pour juger qu'elle vient de vous. Dieu m^{me} garde d'estre si indigne du bon-heur de cette journée, qui en m'acquiesçant vostre amitié nous vnit en celuy qui pour s'vnir parfaite-

parfaitement à nous n'a pas dédaigné de joindre les foiblesses d'une humanité miserable à la force d'une Diuinité toute-puissante, & de faire descendre son Saint Esprit du Ciel en la terre pour lier par le nœud d'un amour diuin les ames qui ne s'ayment qu'en luy, & qui embrassent ensemble sa Croix, afin de le posséder vn jour en sa gloire. Cecy ne sont que des paroles, ma Mere, mais vous en produisez les effets. Et puis que cette mesme charité ne vous permet pas de penser moins aux autres qu'à vous, & principalement à ceux à qui elle vous a si fort engagée, priez pour moy, si l vous plaît, afin que je m'efforce de vous imiter & de vous suivre

A Paris, ce 16. May 1617.

*A Monsieur le President Marion Controlleur
general des Finances.*

LETTRE LIIII.

Monsieur mon Oncle,

Je vous remercie tres-humblement de vostre lettre qui ne me permet plus de douter des bonnes nouvelles que nous auons sceües, & qui ont encore depuis esté confirmées par d'autres Courriers. Il paroist bien

K

osent refuser les portes à leur Maistre, il sera permis alors d'apprehender l'esloignement de sa Majesté, & à moy de me plaindre d'estre si long-temps sans vous voir, & vous assurer de viue voix combien je suis

De Paris, ce 12. Novembre 1627.

*A Monsieur le Marechal de Schonberg, sur la
défaite des Anglois en l'Isle de Ré en 1627.*

LETTRE LV.

MONSEIGNEUR,

Puisque le bon-heur de l'Estat se rencontre avec le vostre, & que la gloire qui vous est deuë en a tant acquis à la France, il faudroit estre du party de ses Ennemis pour ne se pas réjouir avec vous d'une action si illustre & si importante: Mais outre cette raison generale, mon affection particuliere à vostre service m'y oblige si étroitement, que dans la multitude de vos occupations vous ne vous tiendrez je m'assure point importuné de voir que je m'acquitte d'un deuoir si juste. Parce qu'il vous a plu me dire autresfois je puis témoigner, Monseigneur, que le plus grand de vos souhaits est maintenant accompli: Vous avez commandé une Armée pour le service du Roy; vous

K ij

l'avez menée au Combat, & ramenée victorieuse : Mais permettez-moy je vous supplie de vous demander, si vos esperances auoient esté jusques là, que de voir la plus grande partie des Seigneurs & de la Noblesse de France marcher comme simples Soldats sous vos commandemens ; d'auoir à combattre les principales forces d'un des plus puissans Royaumes de l'Europe ; & de les vaincre à la veüe de vostre Maistre, après auoir vaincu la mer, qui pour augmenter vostre gloire s'estoit si violemment opposée à vostre passage. Certes connoissant comme je fais vostre modestie, j'estime que vous auoüerez ne vous estre jamais proposé dans vn employ tant de circonstances admirables. Dieu veuille que les effets surpassent tousiours ainsi vos pensées, & que je rencontre de nouvelles occasions de vous faire paroistre combien je suis

De Paris, ce 13. Nougmbre 1647.

A Monsieur le Marquis de Fontenay.

LETTRE LVI.

MONSIEVR,

Vous répondez si serieusement à mes railleries, que je n'oseray plus vous faire la guerre, ny vous

témoigner combien je me tiens obligé de vos lettres, de crainte de vous donner trop de peine en continuant à m'écrire. Je n'auois rien sceu de vostre indisposition, & je souhaite maintenant plus que jamais vostre santé, puisque vous auez à passer l'Hyuer dans le trauail, & les incommoditez d'une armée. Les Rochellois pourroient vne fois en leur vie faire vne chose excellente, en ouurant les portes au Roy, & abolissant par ce moyen ces fascheux noms d'assiegeans & d'assiegez, qui donnent aujourd'huý tant de sujet à leurs craintes, & à nos esperances. S'ils ne sont pas assez sages pour cela; j'estime avec vous que le succez d'une si grande entreprise dépend de celle de fermer leur port; & que l'on ne sçauroit trop louer les soins qui la pourroient faire reüssir. Je ne vous mande point de nouuelles, puis qu'elles naissent seulement en vos quartiers. Mais ne pouuant vous payer en cette monnoye, vous en receurez sans doute vne autre meilleure, qui est la veritable affection avec laquelle je suis

De Paris, ce 15. Decembre 1627.

*A Monsieur le Duc de Mantouë auparavant
Duc de Nevers.*

L E T T R E L V I I .

MONSEIGNEVR,

C'est vne chose si rare & si excellente de voir la vertu jointe à la Souueraineté, que tous les gens de bien sont obligez à se réjouir, de ce que ces deux qualitez se rencontrent maintenant en vous, & que pour vostre regard la Fortune n'est point injuste. Mais ceux qui meritent autant par leur affection que par leur naissance le nom de François ont double sujet de joye dans cet euenement, qui augmente à Vostre Altesse le pouuoir de témoigner sa passion pour la France. Et j'ose dire qu'entre les autres j'ay droit d'en ressentir vn contentement extreme, puisque la profession si particuliere que je fais d'estre vostre tres-humble seruiteur, & la bien-veillance dont il plaist à V. A. de m'honorer, m'engage d'une façon non commune à prendre part en vos interests. Des raisons moins puissantes sur mon esprit ne m'auroient pas fait prendre la liberté de vous donner la peine de lire cette lettre dans le peu de loisir que vous laissez tant de grandes & importantes occupations: Mais j'espere

que V. A. n'aura pas mon zele desagreable; Et pour ne point abuser de cette faueur, je ne vous demande plus, Monseigneur, que le temps de vous protester, qu'entre tous ceux qui honorent encore dauantage vostre merite que vostre condition, nul ne fera jamais plus veritablement que moy

De Paris, ce 15. Ianuier 1628.

A Monsieur de Noyers.

LETTRE LVIII.

MONSIEVR.,

J'ay receu vostre lettre avec la joye que vous vous pouuez imaginer, & que ne sçauoient comprendre ceux qui n'ont point de passion pour le public. Vostre zele augmente le mien pour le succez de la plus juste, plus importante, & plus glorieuse entreprise que Roy de France fera jamais: Et vos esperances m'en donnent vne si grande, que je commence ce me semble à ressentir par auance le contentement, qui doit naistre de ses trauaux & de ses peines. Dieu est trop bon pour ne les auoir pas agreables; & les Rochellois trop méchans pour n'éprouuer pas enfin les effets de sa fureur, après s'estre si long-temps seruy d'eux pour le

chastiment de nos pechez. Rien n'est impossible sur la terre à vn grand Roy qui se rend digne des benedictions du Ciel. C'est pourquoy vos esperances fondées sur les vertus du nostre ne scauroient estre vaines; ny la vie de tant de Noblesse plus heureusement employée, qu'à contribuer à la gloire d'un Prince du seruice duquel celuy de Dieu est inseparable

De Paris, ce 20. Ianvier 1628.

A Monsieur le Duc de Mantoue.

LET TRE LIX.

MONSEIGNEVR,

Encore que la lettre si obligeante dont il a pleu à vostre Altesse de m'honorer semblast me donner la liberté d'y répondre; neanmoins la crainte de vous diuertir dans les plus importantes occupations que puisse auoir vn Prince m'a empesché de vous écrire depuis que mon Cousin & mon Frere sont auprès de vous: Mais V. A. pardonnera, s'il luy plaist, à mon extreme affection, si je ne puis differer dauantage à luy témoigner ma joye du bon-heur qu'ils ont d'employer leurs vies pour son seruice: Car si les guerres les plus justes sont les plus honorables; & si c'est vn
auantage

avantage sans pareil que d'estre commandé par celuy mesme pour l'amour duquel on se sacrifie, quelle gloire peut égaler celle qu'ils ont de courir la mesme fortune que V. A. pour s'opposer à la plus tyrannique usurpation que l'Espagne ayt jamais entreprise. Il ne falloit pas, Monseigneur, vne constance moindre que la vostre pour soustenir ce puissant orage; & il ne falloit pas de moindres efforts que ceux de la Maison d'Autriche jointe ensemble pour faire voir à toute l'Europe ce que peut le courage d'un Prince, qui joignant heureusement la pieté aux plus eminentes qualitez de ceux de sa condition, ne connoist que Dieu seul qui soit capable de le faire craindre: Mais puisque vostre cause est la sienne; qu'en defendant vos États contre des Vsurpateurs, vous defendez ses autels contre des sacrileges; & que la France, n'ayant point de plus sensibles interets que les vostres, ne sera jamais en repos que vous ne soyez paisible; je ne sçauois croire, Monseigneur, que toutes ces trauerses ayent autre succez que le rehaussement de vostre grandeur, & de vostre vertu, qui s'étendant beaucoup plus loing que vostre Souueraineté, me rend autant que vos propres Sujets le sçauoient estre

De Paris, ce 27. Fevrier 1628.

L

A Monsieur le Duc de Montmorency.

LETTRE LX.

MONSIEUR,

Puisque je serois indigne de l'honneur de vos bonnes grâces, si je manquois aux devoirs qui me les peuvent conserver, je vous supplie très-humblement de trouver bon qu'au défaut de mes services, je vous renouvelle au moins les protestations du desir extrême que j'ay de vous en rendre. Il ne dépend que de moy de n'estre pas ingrat des obligations dont je vous suis redevable ; mais il dépend de la Fortune de m'offrir des sujets de vous en donner des preuves. Et comme vous estes trop juste, Monseigneur, pour ne vous contenter pas de ce qui est en ma puissance ; vous estes aussi trop genereux pour n'aymer que ceux de vos serviteurs qui vous sont utiles. L'ose esperer au contraire que la connoissance que vous avez de ma passion hereditaire pour vostre service tient quelque rang parmy les choses, qui bien qu'elles ne vous soient maintenant de nul usage, ne laissent pas néanmoins de vous estre agreables. Encore prenez-vous quelquesfois plaisir à voir dans vos Cabinets & dans vos Maisons des tableaux & des statues, qui, quel-

que prix que l'art leur puisse donner ; ne sçauroient jamais vous rendre aucun seruice : Et ce seroit vous faire tort de croire que l'affection d'un homme, qui n'a besoin que d'occasions pour en produire des effets, vous soit en moindre consideration que ces ornemens muets, & ces marques inanimées de la magnificence des Grands. Ainsi, Monseigneur, vous pouvez ce me semble avec justice me conseruer part en l'honneur de vostre souuenir : Mais cela n'empeschera pas que je ne le reçoie à beaucoup de grace ; & que le ressentiment de cette faueur n'augmente l'impatience que j'ay de vous faire voir par mes actions combien je suis

De Paris, ce 15. May 1628.

*A Madame la Marquise de Magnelay, sur la
mort de Monsieur le Marquis de
Ragny son Beau-frere.*

LETTRE LXI.

MADAME,

Dieu vous ayant mise par vne grace particuliere dans la pratique des maximes que son Fils est venu luy-mesme enseigner aux hommes par ses paroles &

L ij

par ses actions; & ces maximes estant entierement contraires à celles du monde, je penserois vous faire tort de vous tenir vn langage ordinaire sur le sujet de la nouuelle perte qui vous est arriuée. En la regardant du costé de la terre, elle est si sensible, qu'elle ne reçoit point de consolation. Vn homme de grande reputation, de grand merite, dans vn grand employ, & dans le chemin d'une grande fortune, estre enleué en vn moment, & emporter avec luy tant d'avantages pour ses Enfans, & tout le bon-heur d'une Femme, que la vertu, & la proximité du sang rendent vn autre vous mesme: Ce sont des raisons de s'affliger si justes & si fortes, qu'il n'y a dans la nature que le temps qui soit capable d'y apporter du remede: Mais la grace ayant détruit l'ordre d'une conduite si basse que celle qui se renferme dans les seuls interests de cette vie, je trouue du costé du Ciel les mesmes sujets de vous réjouir, que vous auriez autrement de vous plaindre, & vos afflictions par vn heureux échange estre deuenues vos consolations: Car ayant parfaitement comme vous faisiez Monsieur vostre Beau-frere; & ces lasches affections qui ne nous font pleurer nos amis que pour l'amour de nous mesmes, n'estant pas celles qui vous font jetter des larmes, quelle occasion vous peut-il rester de vous affliger, puisque selon Dieu & selon les hommes Monsieur le Marquis de Ragny ne pouuoit ny plus chrestienement, ny plus glorieusement finir sa vie? C'est vn extreme

bon-heur que de l'employer pour le service du Roy; C'est vn bon-heur qui n'a point de nom que de la perdre pour le service de Dieu : Mais par vne rencontre admirable il a donné la sienne pour vn interest commun entre le Roy & le Roy des Roys, & dans lequel le Ciel est tellement joint avec la Terre, que l'vn ne sçauroit vaincre sans quel'autre triomphe. Il y a plusieurs années qu'il cherchoit continuellement vne mort si auantageuse : Il trouuoit dans le trauail de la guerre le plaisir que les autres possèdent dans le repos de la paix ; & cette guerre estant toute sainte, Dieu l'a recompensée d'une paix dont il jouït maintenant pour l'éternité. Faut-il luy enuier des couronnes qu'il a si justement méritées ; & s'affliger de sa félicité sous prétexte de plaindre sa perte ? Je n'apprehende nullement, Madame, vne telle action de vous : Il n'appartient qu'aux vices à produire des Monstres ; Vostre vertu tousiours semblable à elle mesme n'a pour règle de ses volonteés que la volonté de son Maïstre, qui bien que Dieu s'estant soumis aux hommes, oblige les hommes, par cét exemple adorable, à se soumettre au moins à vn Dieu : Mais je deurois auoir honte de vous dire, Madame, ce que j'ay si souuent appris de vous ; & d'interrompre par vne lettre l'excellent vsage que vous en faites. Cette mesme raison m'empesche d'écrire à Monsieur vostre Frere, qui par vne action qui est au dessus de toutes paroles ayant sacrifié toutes les affections du monde aux

pieds de la Croix de Iesus-Christ, n'est plus animé que de son esprit, & ne vit plus que de sa vie. Je vous supplie tres-humblement, Madame, de me conseruer en l'honneur de ses bonnes graces, & de croire que personne ne sçauroit estre plus veritablement que moy

De Pomponne, ce 30. Iuillet 1618.

*A Madame * * * sur la mort de la Mere Souf-
prieure du Couuent des Carmelites de la
Mere de Dieu à Paris.*

L E T T R E L X I I .

MADAME,

S'il vous plaist de mesurer plustost par mon deuoir que par vostre bonté l'obligation que je vous ay, vous jugerez comme moy qu'estant au dessus de tous remerciemens, j'entreprendrois en vain de vous en rendre; & qu'il vaut mieux en laissant les complimens pour ceux qui n'ont pas tant de sincerité, permettre à ma douleur de se soulager en se joignant à la vostre, puis qu'en semblables rencontres il arriue par vn renuersement estrange, que nostre mal pour diminuer doit auparauant s'accroistre, en s'vnissant à celuy d'vn

autre qui le ressentent autant que nous ; & qu'ainsi le contentement que nous donne cette conformité d'affections adoucisse & console nostre perte. Je receus dès hier cette nouvelle, & me trouué pour la recevoir dans vne merueilleuse preparation. Car au mesme temps que je l'appris le dernier de mes Enfans venoit de rendre l'esprit à Dieu, qui voulut ce semble me faire connoistre par experience, combien les liens de la Nature sont au dessous de ceux de la Grace, & me faire sentir par vne autre douleur la grandeur de celle-cy. Ainsi vous n'avez pas esté la premiere à me donner vn avertissement si triste : Mais vous avez esté la premiere à me faire part d'infinies choses que je desirois extremement de sçavoir, & dont je n'auois pas néanmoins le courage de m'enquerir, mon esprit estant trop attaché à la pensée de cette sainte Ame, pour la quitter, en m'arrestant à demander de ses nouvelles aux lieux où elle n'est plus. Et puis que nous serions indignes d'auoir reçu tant d'effets de la charité si nous n'en profitons dans vn si grand besoin, laissons, s'il vous plaist, le langage ordinaire du monde pour ceux qui n'ont pas eu le bon-heur de luy parler ; Et après auoir permis à nostre foiblesse ce que nous ne pouuions luy refuser dans la violence des premiers sentimens, sortons de la pensée de nos intersts pour entrer dans la consideration de l'éternelle felicité d'une personne qui nous estoit si chere, afin que si nous n'auons pû durant la vie luy témoigner

assez combien nous l'aymions, nous nous acquittions au moins de ce deuoir après sa mort, en ne nous ayant pas dauantage qu'elle, comme il arrieroit si nous plaignions plus nostre perte, que nous n'aurions de joye de son bon-heur

De Pomponne, ce 20. May 1629.

*A la Mere Marguerite Prieure du Couuent des
Carmelites de la Mere de Dieu à Paris, sur
la mort de la Mere Souſprieure
de ce Monastere.*

LET TRE LXIII.

MA Reuerende Mere,

Ie ne receus qu'hier vostre lettre, laquelle m'eust appris la premiere la nouuelle que vous me mandez, si on me l'eust apportée avec autant de soin que vous en auez eu de me l'écrire. La maladie de ma Sœur de Port Royal aura sans doute esté cause de ce retardement, qui ne me rend pas moins vostre obligé de vous estre si particulièrement souuenü de moy: Mais comment vostre bonté eust-elle pû m'oublier dans vne telle rencontre, & ne me faire point de part des dernieres actions sur la terre d'une des personnes
du

du monde que j'y ay le plus honorée, & à qui j'estois aussi redevable. Vous sçavez, ma Mere, de quelle sorte je vous en ay tousiours parlé : Et puisqu'il ya des silences criminels, le mien seroit coupable d'ingratitude si je ne vous témoignoïs le ressentiment que je conserveray toute ma vie de tant d'effers de sa bonté pour moy, dont mon vnique consolation est qu'elle en reçoit maintenant la recompense ; & que si le soin de mon salut a fait icy bas vne partie de ses travaux, il fait aujourd'huy dans le Ciel vne partie de sa Couronne. Car comment celuy qui pour la moindre chose donnée en son nom promet le Paradis, laisseroit-il sans reconnoissance l'ardeur de tant de prieres que sa charité luy a fait faire pour vne ame ? l'auoüe que si j'auois assez de vertu, je gagnerois beaucoup en cette perte, qui en mettant le corps dans le tombeau, affranchit l'esprit de ses liens, & l'eleue dans vn estat de gloire, où je puis desormais luy parler à toute heure, luy demander assistance dans mes besoins, & la recevoir plus puissamment mille fois que dans le monde, dont je dois auoir appris par tant de diuers exemples à mépriser le neant, & à ne faire cas que des personnes qui vous ressemblent

De Pomponne, cc 21. May 1629.

M

*A Monsieur le Marquis de Portes, sur la mort de
Monsieur le Marquis de Portes son Frere,
tué au siege de Prinas en 1629.*

L E T T R E L X I I I I .

MONSIEVR,

Je n'ay jamais mieux éprouué quel est le bon-heur des Chrestiens qu'en vous écriuant cette lettre, dont le sujet m'eust fait tomber la plume des mains, si dans la consideration des accidens du monde nous estions contrainsts de demeurer dans les sentimens de la nature, & de la raison : Mais la Grace faisant franchir ces bornes aux Enfans de l'Eglise ; & par vn vol inconnu à toute la sagesse payenne, nous éleuant au delà des Cieux, où la foy nous fait voir des veritez, dont ils n'apperceuoient pas seulement les ombres ; Nous sommes obligez, puisque nos connoissances & nos pensées sont si differentes, de parler vn autre langage. Laissons donc ceux qui ne lisent pas dans vostre cœur vous donner des consolations ordinaires pour vne douleur qu'ils mesurent selon l'ordinaire. Il n'importe qu'ils se trompent en vous voulant guerir, puisque c'est d'un mal que vous n'avez pas : Mais pour moy qui sçay que les sujets de vos déplaisirs & de vos

joyes regardent vn autre temps, vn autre monde, vne autre vie; comment vous consolerois-je, Monsieur, d'une perte qui a fait, comme je l'espere, gagner le Ciel à vne personne que vous aymiez à l'égal de vous mesme? Ce n'est pas à vos premiers sentimens que je parle; il faut ceder à leur violence: Mais cét orage estant passé entrons dans le calme je vous supplie; & voyons si vous deuriez desirer que ce cher Frere vescu encore. Si c'estoit son honneur que vous aymiez; luy en pouviez vous souhaiter vn plus grand, que de mourir dans les fonctions d'une des plus importantes charges de la guerre, à la venue de toute sa Prouince, aux yeux de toute la Cour, en presence de son Maistre? de voir son tombeau trempé des larmes de tout ce qu'il y a de plus genereux & de plus élevé dans le Royaume; sa memoire honorée des regrets & des louanges du plus grand Monarque de la terre; & cette Ville rebelle qui luy a donné la mort expier son crime par son sang, par son embrasement, & par le comble de toutes sortes de miseres? Si c'estoit sa vie qui vous estoit chere; réjoüissez-vous, Monsieur, au lieu de vous affliger; il n'a jamais esté veritablement viuant que depuis sa mort: Car est-ce viure que d'aller continuellement au cercueil, & d'estre agité par tant de passions qui s'eleuent à toute heure dans nostre cœur, & combattent sans cesse le repos de nostre vie? Est-ce viure que d'estre tousiours sous la tyrannie de ce Monstre d'un faux honneur, qui tient dans le peril d'une eter-

nelle mort ceux qui ont le courage de feu Monsieur vostre Frere, qui a si souuent esté prest de sacrifier aux Demons ce mesme sang qu'il a si heureusement répandu pour la querelle de Dieu, le bien de l'Estat, & le seruice de son Prince. Mais c'est viure veritablement & dans le Ciel, & dans la Terre que d'estre mort en cettere forte : Car comme son ame jouït eternellement dans le Ciel d'une immortelle vie, par la possession du Dieu viuant qui luy-mesme deuiant sa vie, & une vie de gloire; ainsi sa reputation demeure à jamais viuante dans la memoire des hommes, par une vie de gloire qui est comme une image de cette autre, fort imparfaite à la verité, mais qui telle qu'elle est ayant le pouuoir de se faire acheter au prix de la vie, doit eleuer nos esprits en l'admiration de cette veritable vie de gloire qui vous rendroit coupable, si sous pretexte de plaindre Monsieur vostre Frere vous vous affligiez de ce qu'il en jouït, par un injuste regret de ne le voir plus icy bas, d'où il falloit necessairement partir pour la posseder. Ainsi ny son honneur, ny sa vie ne pouuant avec raison vous faire desirer qu'il fust encore au monde, il n'y auroit que la douleur de vostre separation presente qui fust capable de vous abattre: Mais le bon-heur eternal d'un Frere vous estant sans doute plus cher que le contentement de le voir encore quelque temps, je vous ferois tort de vous croire touché de ce sentiment indigne de vostre vertu, qui est instruite en une trop bonne école pour separer l'E-

glise triomphante d'auecla militante, & juger selon les yeux plustost que selon l'esprit, de la presence, & de l'absence de ceux qui estant vnis auec nous par vn mesme Chef Iesus-Christ, nous sont plus étroitement conjoincts quand ils sont dans le Ciel, que lors qu'ils estoient sur la terre, pource que leur vnion auec luy rend ce nœud beaucoup plus fort & plus durable. Vostre vnique ambition pour Monsieur vostre Frere, & pour vous, estoit de posseder ensemble dans le Paradis vne mesme gloire: Courage donc, Monsieur, la moitié de vos souhaits est accomplie: les soins que vous auiez de son salut se doiuent changer maintenant en des Cantiques de louange. Il a combattu; il a vaincu; il est couronné: Et pource qu'il a trouué la mort dans le reſtabliſſement des Autels du Dieu viuant, elle est deuenüe ſeconde pour luy, & ſource eternelle de vie. Seroit-il bien poſſible que vous fuſſiez marry d'eſtre des-ja en partie dans le Ciel; & que les ſentimens de Frere ne peuſſent ceder à ceux de Chreſtien; dont la qualité eſt ſi eminente & ſi auguſte, qu'elle nous rend Freres non ſeulement d'un Prince, d'un Roy, d'un Monarque, mais du Roy des Roys, du Dieu des Armées, du Souuerain du Ciel & de la Terre; duquel ce ſeroit mépriſer, & non pas adorer la grandeur, ſi par vne ingratitude ſacrilege, au lieu de nous réjoûir nous nous affligions des faueurs qu'il nous fait en la perſonne de ceux qui nous aiment. Voila, Monsieur, ce que vous

diriez à vn autre qui seroit en vostre place : Receuez donc, s'il vous plaist, cette lettre comme vn miroir que je vous presente pour vous y voir vous mesme; Reconnoissez-y vos pensées, & vos sentimens; & dans le combat de vostre bon naturel & de vostre raison, ne doutez point que Dieu ne vous assiste, puisque c'est pour l'amour de luy que vous prendrez les armes contre vous mesme

De Pomponne, ce 25. May 1629.

*A Monsieur de Bignon Aduocat General
au Parlement.*

LETTRE LXV.

MONSIEVR,

Vous sçavez par experience quel est le desir de plaider vne premiere cause à ceux qui n'entreprennent vne profession si difficile que pour acquerir de l'honneur. Mon Neveu le Maistre est maintenant dans cette passion : Mais son trauail sera inutile s'il ne vous plaist de luy mettre les armes en la main: Ce que je tiens pour vne rencontre tres-auantageuse: Car se trouuant si obligé à celuy qu'il s'est proposé pour exemple, l'enuie de se rendre digne de

cette faueur, estant jointe à celle de vous imiter, augmentera sans doute son courage pour faire des actions qui meritent d'estre honorées de vostre estime. Il vous representera, Monsieur, plus particulièrement que je ne sçauois vous l'écrire le besoin qu'il a de vostre assistance. Que si je ne craignois de vous déplaire en vsant, pour vous demander cette grace, de conjurations plus fortes que celle de l'honneur de vostre amitié, j'aurois recours à la memoire de feu Monsieur Marion, & de mon Pere, afin d'obtenir de vous pour leur petit Fils le moyen de faire reuiure dans le Parlement la reputation qui leur a cousté tant de trauaux, & tant de veilles; Et je suis assure que vous ne refuseriez pas cette faueur au souuenir de celuy dont vous remplissez si dignement la place, & à l'affection si particuliere que vous avez tousiours eüe pour l'autre: Mais puisque nostre amitié est uiuante, il n'est point besoin d'alleguer les morts pour vous persuader d'adjouster cette nouuelle obligation à tant d'autres qui me font estre

De Pomponne, ce 10. Iuin 1629.

*A Monsieur le Marquis de Portes, sur la mort
de Monsieur l'Euesque d'Agde son
second Frere.*

LETTRE LXVI.

MONSIEVR,

Je ne sçauois assez louer Dieu de la constance qu'il vous donne pour soustenir tant d'accidens ensemble, dont vn seul seroit capable d'abattre vne vertu moindre que la vostre. Mais rien n'est impossible à ceux qui sont soustenus de sa grace, laquelle ne triomphe jamais avec plus d'éclat que lorsque la nature est vaincue, & que du milieu de nos infirmités, on voit naître vne force qui ne nous pouuant estre attribuée, élue nos pensées jusques à Dieu pour en rechercher la source. J'estimois n'auoir à vous consoler que de la perte d'un Frere; & vostre lettre m'apprend que Dieu les a voulu prendre tous deux, & vous oster aussi vn amy que vostre affection & sa vertu vous faisoient mettre en mesme rang. Que ferois-je, Monsieur, en cette rencontre, si vous n'auiez des-jà tout fait? Comment entreprendrois-je de vous consoler en mesme temps de trois afflictions si extraordinaires, si Dieu en vous les donnant d'une main n'auoit voulu les soulager

soulager de l'autre, & faire ceder la grandeur du mal à celle de son assistance. Que vous estes heureux de commencer ainsi à viure dans la Terre comme on vit dans le Ciel ; & mesme avec quelque sorte d'avantage, puisque dans l'vnion à la volonté de Dieu, on voit avec joye dans le Paradis sa justice exercée contre ceux que nous auons aymez sur la terre lors qu'ils se sont rendus indignes de ses miséricordes : Mais cela sans peine & sans souffrance de nostre part , la gloire en estant incapable ; au lieu que maintenant par cette mesme vnion aux volonteiz de Dieu , vous considerez avec contentement les effets de sa rigueur contre vous mesme ; & souffrez sans contradiction de la partie la plus eminente de vostre ame, qu'il vous arrache le cœur en vous separant des personnes auxquelles vous l'auiez dénné, & que l'on pouuoit dire n'estre avec vous qu'une mesme chose.

De Pomponne, ce 6. Iuillet 1629.

*A la Mere Magdelaine Prieure du grand Con-
uent des Carmelites, sur la mort de Monsieur
le Cardinal de Berulle.*

L E T T R E L X V I I .

MA Reuerende Mere,

Considerant dans l'vne des plus grandes pertes que l'Eglise & vostre Ordre pouuoient faire, la mienne particuliere, & entrant dans vos sentimens ausquels je porte vne si extreme reuerence; je vous laisse à juger des miens en cette rencontre; & de quelle sorte ma douleur me conduit au mépris de la terre; où ce qu'il y a de plus excellent passé comme vn éclair, & nous oste en vn moment ce que tout vn Siecle ne sçauroit nous redonner. Dieu veuille que je fasse bon vsage de ces pensées; & que vostre charité ne m'ayt point rendu plus coupable en me rendant plus clair-voyant dans mes deuoirs, dont je reconnois qu'vn des plus grands est de vous honorer parfaitement toute ma vie

De Pomponne, ce 5. Octobre 1619.

A Monsieur ★ ★ ★ ★

L E T T R E L X V I I I .

MONSIEVR,

Vous deuant des remerciemens de la faueur de vos soins pour ce qui me touche, j'ay esté surpris de voir que vous m'en faites des excuses, & que vous me parlez comme d'une importunité de ce que je reçois comme vne faueur. Je desirois il y a si long-temps d'auoir le bien de voir Monsieur vostre Fils, qu'il n'est point besoin de vous dire de quelle sorte j'ay receu cette joye; & encore moins l'estime que je fais de luy, puis qu'elle est si generale, que ce seroit vanité d'adjouster mon sentiment à celuy de toute la Cour; où il a esté receu de telle sorte, que Paris auroit esté capable de luy faire oublier le lieu de sa naissance, s'il n'y auoit point vn Pere, & vn Pere tel que vous, à qui deuant vne seconde naissance plus importante que la premiere, je ne m'étonne pas que cette obligation jointe à son bon naturel le rende l'un des meilleurs Fils du monde; & que vostre education jointe à son esprit luy donne rang entre les plus honnestes gens de son Siècle

De Paris, ce 15. Decembre 1619.

N ij

A un Premier President d'un Parlement.

LETTRE LXIX.

MONSIEVR,

Vous honorant au point que je fais, je prens tant de plaisir à vous estre obligé, que la honte d'auoir failly par ignorance dans la petite plainte que je vous ay faite, cede à la joye d'auoir receu de vous en cette occasion vne si grande preuue de vostre amitié. Mais après m'estre condamné moy-mesme, comme je fais de tres-bon cœur, j'espere que vous me pardonneriez, si ne sçachant pas que l'on vouloit porter cette affaire au Parlement, j'estimois prejudiciable pour mon Amy d'en auoir parlé à ★ ★ ★ Il est vray que ce n'est pas assez de m'estre condamné vne fois, il faut que je me condamne vne seconde, & auoüe franchement que je ne suis point excusable d'auoir douté qu'un Amy si juste, si capable, & si officieux que vous, peust manquer à rien de ce que je pouuois raisonnablement esperer de luy. Ordonnez-moy donc, Monsieur, telle peine qu'il vous plaira, je n'en refuse aucune, si ce n'est que vous continuiez à vous mocquer de moy en disant de mes lettres ce que je dois dire des vostres, dont pour n'estre pas si

indiscret que de desirer la continuation en cette rencontre dans les affaires publiques qui vous occupent, je vous declare que si vous vous donnez encore la peine de me répondre, je n'oséray plus vous écrire, & qu'ainsi vous m'osterez le seul moyen qui me reste maintenant de vous témoigner que je suis

De Paris, ce 15. Januier 1630.

*A Monsieur de Noyers, sur la mort de Monsieur
le Premier President de Champigny
son Oncle.*

LET T R E L X X .

MONSIEUR,

Si vous jugiez du bon-heur des hommes selon les honneurs qu'ils possèdent en la terre plustost que selon les felicitez qui les attendent dans le Ciel, j'aurois à pleurer avec vous la perte de feu Monsieur le Premier President vostre Oncle : Mais sçachant que les mouuemens de la Grace sont plus puissans en vous que les sentimens de la Nature, je penserois faire tort à vostre Vertu de luy parler dans vn langage si foible que celuy des consolations ordinaires. Il n'appartient qu'à ceux qui manquent de foy de n'estre

N iij

touchez que des choses presentes: La vostre au contraire portant vos desirs dans l'auenir; comment seriez-vous fasché qu'après tant de traux soustenus pour la gloire de Dieu, le seruice du Roy, & le bien du public, celuy qui vous tenoit lieu d'un second Pere reçoive aujourd'huy dans l'Eternité la recompense qu'il merite

De Paris, ce dernier Auil 1630.

A Monsieur le Comte de Brassac lors Ambassadeur à Rome en 1630.

LETTRE LXXI.

MONSIEUR,

Puisque vous sçavez que je n'estime nullement l'éclat des plus grandes Charges en comparaison du merite de ceux qui les possèdent, vous ne trouuerez pas étrange que laissant les autres se réjouir de tant d'honneurs que vous avez receus en arriuant à Rome, j'aye differé à vous témoigner mon contentement lors que le sujet en seroit plus digne de vous. C'est principalement au Maistre que vous representez que tous ces respects & ces deferences se rendent; la puissance d'un si grand Monarque ne pouuant manquer

d'estre reuerée en la personne de ses Ministres : Mais l'autorité des Roys n'estant pas assez forte pour passer avec empire jusques dans l'ame des hommes, qui sont tous autant de Souuerains en ce qui regarde la liberté d'esprit que Dieu leur a donnée ; c'est de la seule estime que l'on fait de vostre vertu dont je pense me devoir réjouir avec vous : Et il faut que comme vn grand feu elle jette beaucoup de lumiere, puis qu'à peine estes vous arriué que des-jà l'on commence fort à la connoistre. Plusieurs Amis de mon Frere luy en écriuent ; & Monsieur le Cardinal Bentiuoglio luy en parle de telle sorte, que si je vous connoissois, ou l'honorois moins, j'aurois peine à croire tout ce qu'il en dit. Ne le desauoüez pas pourtant s'il vous plaist, Monsieur, vous me feriez vn extreme tort, puis qu'il l'assure aussi que vous m'aymez passionnément : Et bien qu'en cela vostre jugement se laisse conduire à vostre affection, ayez agreable je vous supplie, que les plus grands Personnages ayans quelque défaut, le vostre soit de me trop aimer. Mais vous me blasmeriez sans doute si je m'arrestois davantage sur vostre particulier, & sur le mien, en vn temps où toutes vos pensées ne regardent que le Public : Et je confesse que ce seroit vn crime de vous dérober beaucoup de ces momens que vous employez sans cesse avec tant de soin dans les affaires les plus importantes que la Chrestienté ayt veües de nostre Siecle : Car je n'oserois dire maintenant que

vos occupations n'ont pas besoin de tout vostre esprit, le sujet n'en pouuant estre plus grand, puisqu'il s'agit de guerir cette mortelle lethargie qui semble auoir rendu tous les Princes d'Italie insensibles à leur ruine. Vn peu d'eau peut éteindre en sa naissance le feu, qui dans son accroissement ne trouue rien qui luy resiste ; Et cet embrasement excité par la seule ambition d'Espagne, lequel menace aujourd'huy tant de Prouinces, auroit esté contraint de s'arrester dès son commencement, si tous les Princes d'Italie s'y fussent opposez avec autant de courage, que le Roy a témoigné de generosité en protegeant Monsieur de Mantouë, dont la conseruation est si fort conjointe à la leur. Est-il possible qu'ils soient aueugles jusques à ce point que de ne voir pas le dessein des Espagnols, maintenant qu'ils ont leué le voile, & que sans plus se foudier des pretextes dont ils couuroient autresfois la violence de leurs vsurpations, ils vont la teste leuée à la conquête de l'Italie, avec autant de hardiesse & de vanité, que s'il estoit question d'en chasser le Turc, & de reestabli le Saint Pere dans son Siege. Lequel d'entr'eux se peut persuader de passer desormais pour innocent, & pour Prince legitime dans l'esprit de ceux de la Maison d'Autriche, puis qu'ils ont déclaré Monsieur de Mantouë criminel, à cause que son courage & sa conscience ne luy pouuant permettre de se rendre avec ses Enfans esclau de leur Tyrannie, il a voulu conseruer, dans la succession du monde la
moins

moins douteuse, la dignité des Estats que tant de grands Princes & de grands Capitaines les Ancestres ont rendus encore plus illustres par la gloire de leurs actions, que par la valeur d'un si riche heritage. Combien peu d'années faudroit-il encore pour joindre Naples avec Milan, & donnant un corps à ce Royaume des Romains qui n'est maintenant qu'imaginaire, reduire sous un seul Estat tous ceux d'Italie, si Dieu pour la garentir de naufrage, n'auoit en ce mesme temps calmé les orages de la France, & donné à la Chrestienté un Louis le Juste, pour estre la terreur des ambitieux, & le Protecteur de l'innocence. Mais pour demeurer dans cette innocence il faut sortir de la lâcheté : Celuy qui pouuant ayder à éteindre le feu qui brûle ses voisins, attend les bras croisez qu'il vienne aussi le consumer, n'est pas moins coupable de sa perte que l'auteur de l'embrasement ; Et il est comme impossible de sauuer ceux qui conspirent eux mesmes à leur ruine. S'ils consideroient que l'Ambition est un Monstre qui deuore sans pitié tout ce qui ne luy resiste point, ils ne se flateroient pas dans l'esperance de pouuoir par leurs soumissions éuiter sa fureur. Ils se souuiendroient qu'il n'y a que cent ans que les Peres de ces mesmes Allemans qui viennent de piller Mantouë, s'accagerent Rome ; & que la dignité de successeur de Saint Pierre, de Chef de l'Eglise, n'ayant pû garentir Clement VII. de leurs mains sacrileges, ceux-cy après auoir, par le plus grand des crimes, foulé

O.

si souuent aux pieds de leurs cheuaux le Corps glorieux de Iesus-Christ, peuuent bien traiter avec mépris, & mettre vne autre fois à rançon celuy qui le représente : Et je ne comprends pas comme des exemples, & des exemples si peu éloignez, se trouuans joints à tant de raisons, n'ont pas assez de force pour émouuoir ceux, qui comme dans vn miroir doiuent regarder leur fortune en celle de Monsieur de Mantoue; duquel encore la condition est beaucoup plus auantageuse; puis qu'ayant rendu toutes les preuues de generosité qu'on scauroit attendre d'un Prince, il ne luy peut rester aucun regret d'auoir manqué à luy mesme; & qu'au lieu des pertes qu'il a receües par la faute de tant de Souuerains interessez en sa querelle, le Roy le peut établir, & le conseruer malgré toute l'Europe, dans des Estats plus grands que les siens, que ny la peste, ny la surprise d'un petard, & d'une escalade, mais la force ouuerte a fait tomber sous ses armes victorieuses. Vn autre que vous s'étonneroit de voir que du milieu de mon repos, & des douceurs de la Campagne, je suis si viuement touché des troubles, & des miseres de l'Italie : Mais vous sçauiez, Monsieur, que me rencontrant dans vos sentimens, je suis du nombre de ceux qui sont transportez de cette passion pour le public, dont aujourd'huy la plupart du monde se moque : Et cette mesme raison m'empesche de vous faire des excuses de la longueur de ma lettre, qui n'a garde de vous ennuyer,

puis qu'elle vous entretient de vos pensées, & vous renouvelle le souvenir d'une personne qui est parfaitement

De Pomponne, ce 8. Juillet 1630.

A Monsieur l'Abbé de Saint Cyran.

LETTRE LXXII.

NE vous croyant plus à Paris je n'auois garde de vous mander la maladie de * * * sur le sujet de laquelle vous m'écriuez mieux tous mes sentimens que je ne les sçauois dire : Mais il ne faut pas s'étonner que vous sçachiez mes pensées, puisque vous les connoissez dans leur principe, & que joignant vostre jugement à vostre connoissance vous voyez plus clair que moy mesme en ce qui me touche. Vous n'avez pas moins bien jugé du mal de * * * que du reste, car il est beaucoup diminué ; & j'estime que maintenant il y a plus de sujet d'esperer que de craindre. Ainsi vostre lettre est arriuée lors que Monsieur * * * estoit capable d'en auoir les veritez ; l'excez de son affliction ne luy ostant pas, ainsi qu'il faisoit quelques jours auparavant, la liberté de son esprit. Il vous remercie tres-humblement de la continuation de vos soins pour luy : Mais si j'osois vous remercier, je ne m'arre-

O ij

sterois pas là, & quitterois les ruisseaux pour remonter jusques à la source

De Pomponne, ce 19. Aoust 1630.

*A Madame la Marquise de Ramboüillet, sur la
perte de son second fils mort de peste.*

L E T T R E L X X I I I .

M A D A M E ,

Je penserois faire tort à la connoissance que vous avez de ma passion à vous servir & à vous honorer, si je vous asseurois du ressentiment que j'ay de vostre affliction, puis qu'elle n'est que trop grande pour me donner vne tres-grande douleur, & qu'en de moins-dres sujets je ne la pourrois auoir mediocre. Mais si mon déplaisir est extreme en cette rencontre, j'auoüe que mon étonnement l'egalle, lors que je considere, Madame, de combien de diuers mouuemens vous estes combattuë. Car si d'un costé vostre perte vous afflige, vostre amour pour Mademoiselle vostre Fille joint à l'admiration de son bon naturel vous raut de l'autre : Et cette affection en mesme temps vous deuient vn sujet de déplaisir par l'apprehension que vous avez pour elle. Ainsi le regret, l'amour, l'admiration,

& la crainte vous attaquent tout à la fois : Et comment vostre esprit ne seroit-il point agité de tant de diuerſes paſſions puisque le mien l'eſt par les ſentimens qu'elles me donnent pour vous : Mais Dieu eſtant le Dieu des conſolations ; & vostre vertu vous rendant ſi digne d'en receuoir, il n'y a rien, Madame, que vous ne deuiiez eſperer de ſon aſſiſtance : Et après luy auoir demandé pour vous tout ce que vous ſçaurez ſouhaiter, je luy demande pour moy les occaſions de vous témoigner par mes ſeruices avec combien de verité je ſuis

D'Andilly, ce 3. Octobre 1631.

A Mademoiſelle de Rambouillet ſur le meſme ſujet.

LETTRE LXXIV.

MADemoiſELLE,

N'ayant pas moins d'admiration de vostre courage & de vostre bon naturel que de reſſentiment de vostre douleur, ie ſuis ſi touché de l'un & de l'autre, que ſi i'eſtois capable de vous donner les loüanges qui vous ſont deües, & la conſolation dont vous auez beſoin, j'auoüé que ie ſerois bien empeſché par où commencer. Car quelles obligations peuuent eſtre

O iij

également plus pressantes que de rendre à vne si grande vertu les honneurs qu'elle merite, & a vne si grande affliction le soulagement qu'elle desire? Mais i'ay tort, Mademoiselle, de diuiser ces deux choses, puis que vostre charité les a si parfaitement vnies, que la genereuse assistance que vous auez renduë à feu Monsieur vostre Frere, vous doit estre maintenant vne consolation nompareille, & que Dieu est trop bon pour ne recompenser pas vne action si extraordinaire de bonté que celle qui vous a fait mépriser vostre vie pour porter les deuoirs de la meilleure Sœur du monde au dela de vos obligations, & par vne constance admirable demeurer ferme au milieu d'un peril qui fait trembler les plus courageux. Cette mesme raison ne me peut permettre de douter qu'il ne vous en preserve, & qu'il ne verse sur vous les benedictions que vous souhaitez

D'Andilly, ce 3. Octobre 1631.

A Monsieur le Comte de Brassac Ambassadeur à Rome, en 1631.

L E T T R E L X X V .

MONSIEUR,

Vostre diligence à me répondre m'oblige, pour n'estre point indiscret, à vous écrire rarement, n'estant pas raisonnable que vos civilités rendent ma passion à vous honorer moins respectueuse. Mais apres auoir fait des vœux entre vos mains pour le salut de l'Italie, ie serois coupable si ie manquois à les rendre ; & mon silence m'accuseroit d'ingratitude maintenant qu'ils sont exaucez, maintenant que la voix publique porte les loüanges du Roy jusques dans les Nations les plus esloignées, & que ceux qui sont les plus jaloux de sa grandeur & de sa gloire ne peuuent refuser des admirations à son courage, & à sa vertu. O combien ie souhaitterois, Monsieur, d'estre spectateur de vostre ioye, ou pour mieux dire de vostre triomphe, puis qu'au milieu de cette Capitale de l'Vniuers de cette Ville Imperatrice qui donnoit autrefois des Roys au reste du monde, & luy donne aujourd'huy celuy qui tient la place de Dieu

sur la terre, vous recevez au nom du Roy les acclamations des Peuples, & les actions de graces de tant de Prouinces qui luy doiuent le reſtaſſement & la conſeruacion de leur liberté. Vit-on jamais Ambaſſadeur dont le bon-heur égallaſt le voſtre? Vous repreſentez dans le lieu le plus Auguſte qui ſoit ſous le Ciel, la perſonne du plus glorieux Monarque de la Chreſtienté: Au fort de l'orage, & des calamitez publiques voſtre Palais eſtoit l'azile des affligez: On y couroit en foule implorer le ſecours de voſtre Maïſtre: En ſon nom vous écouſtiez leurs plaintes, vous receuiez leurs vœux, vous leurs promettiez aſſiſtance. Maintenant que ſes armes victorieuſes ont renuerſé les deſſeins des uſurpateurs, releué les Throſnes abatus, & fait éclater par tout ſa juſtice, toute l'Italie vous regarde comme l'image de ſon Libérateur; on vous adreſſe les remerciemens dont il ſ'eſt rendu digne par tant de bienfaits, les louanges qui luy ſont deües, les benediſtions qu'il a meritées. Il ſemble que vous receuiez le principal fruit de ſes trauaux; & que ſe contentant de vaincre, il vous laiſſe triompher en ſa place: Il ſemble que Rome ſoit le theatre, où pour vous rendre comblé d'honneur, il a forcé les Hommes, l'Art, & la Nature tout enſemble, d'auoüer ny que leur experience, & leur courage; ny leurs retranchemens, & leurs baſtions, ny leurs hyuers & leurs montagnes n'ont peu ſouſtenir l'effort de ſes armes, ny arreſter le cours jmpetueux de ſon admirable proſperité. On
leue

leue tout autour de vous les yeux & les mains au Ciel par le transport du ressentiment de tant d'actions heroïques: l'un vous parle des Alpes abaissées sous la bonne fortune de sa Majesté; l'autre de la Valteline releuée par la faueur de sa protection; l'autre de Casal deux fois garenty par son secours de l'effort des Aigles Imperiales assistées de toute la puissance des Espagnes; l'autre de Mantouë remis par son inuincible support sous la domination de son Seigneur legitime; & tous d'une commune voix protestent que les Siecles passez n'ont rien produit de plus grand que le nostre, puisqu'il a veu naistre Loüis le Iuste. Il est vray, Monsieur, que vostre affection pour son seruice, vostre passion pour sa personne, & vostre zele pour le bien general de la Chrestienté ont adjousté à vos soins ordinaires mille traux & mille inquietudes durant ces violentes agitations qui ont desolé tant de Prouinces, & qui ne viennent que de cesser par le plus heureux & le plus beau calme que pouuoit souhaiter l'Italie: Mais vous en estes si dignement recompensé; & l'image du present arreste vostre esprit avec tant de joye, qu'elle ne vous permet plus de jeter les yeux sur le passé. La face des affaires est changée: Il faut laisser ces tristes souuenirs pour ceux qui cherchent leur contentement dans la misere des Princes, & des Republiques; leur grandeur dans leur abaissement; leur establissement dans leurs ruines. Ecoutons plustost tant de Peuples, qui pleuroient n'agueres

leurs infortunes, changer leurs imprecations contre ces insatiables vsurpateurs, en des Cantiques de loüange pour le Dieu qui les a deliurez par la valeur incomparable du Fils aîné de son Eglise: Ecoutons leurs souhaits pour la prospérité de cét inuincible Protecteur de ses alliez, qui comme vn Ange descendu du Ciel pour le salut de la terre, ne trauaille que pour le repos d'autrui; ne fait la guerre que pour donner la paix; ne cherche autre fruit de ses Conquestes que la liberté commune, & par les effets si puissans de sa vertu regne également dans le cœur de ses Amis, & de ses Ennemis, ou par l'amour, ou par la crainte. Mais comment le sentiment de la gloire du Roy & des rauissemens qu'elle vous donne m'a-t'il transporté jusques-là, que d'oublier ceux de Monsieur le Cardinal Bentiuoglio; & de diuiser dans les honneurs du triomphe deux personnes qui par leurs veilles & leurs soins infatigables ont continuellement trauillé ensemble pour preparer les chemins à la victoire? Lors qu'il s'agit des actions qui ont sauué l'Italie par la protection de cette Couronne, peut-on ne point parler de celuy qui porte le titre glorieux d'vn des Protecteurs de la France? Et en quelle autre occasion ses eminentes qualitez pouuoient elles reluire avec plus d'éclat qu'en celle qui luy a donné le moyen de contribuer avec vous à l'auancement d'vn si grand ouurage? Pleust à Dieu qu'il voulust adjoûter à ses admirables Relations celle de l'origine & du succez de cette

memorable entreprise : Il ne sçauoit mieux employer la majesté de ce style , qui imite si heureusement celle de sa race : la plume d'un homme descendu de tant de Souuerains ne sçauoit rien entreprendre plus digne d'elle, que de faire voir à la posterité toutes les forces des plus grands Princes de l'Europe employées d'un costé pour l'oppression, & de l'autre pour la defense de l'Italie. La naissance & le progres d'une nouvelle Republique n'a pas merité tous les efforts de son esprit ; il est juste qu'il en fasse de nouveaux pour le plus grand sujet de ce siecle ; & qu'il donne à l'histoire de son pays, ce qu'il n'a pas refusé à des Peuples que ses Ancêtres tenoient pour barbares. Ce n'est pas assez que la reputation du Roy se répande par toute la terre, & soit aujourd'huy reuerée des Nations les plus sauvages, il faut aussi qu'elle passe dans tous les ages à venir : Et puisque le Marbre & la Bronze sont incapables de la conseruer, à comparaison de ces écrits immortels qui la peuuent graver malgré le temps dans la memoire de tous les hommes, il faut qu'il adjouste ce dernier ornement aux trophées du Libérateur de sa Patrie. Mais que diriez-vous de moy, Monsieur, si mon amour pour la mienne ne vous estoit connu ; & si l'excez ne tenoit lieu de vertu lors qu'il s'agit de rendre aux trauaux & à la generosité du Roy la reconnaissance qu'ils meritent : le ne sçauois faillir en vous imitant ; & si j'estois moins bon François, je n'aurois pas la part en vos bonnes graces, qui jointe à la reue-

rence que ie porte à vostre merite, me rend par vn double deuoir autant que personne le sçauoit estre

D'Andilly, ce 14. Nouembre 1631.

A Monsieur le President Barrillon.

LETTRE LXXVI.

MONSIEVR,

Quoy que mon Frere vous ait pû dire de mes sentimens pour ce qui vous touche, vous me feriez tort si vous n'en croyiez dauantage, puis que nulles paroles ne sçauroient égaller l'estime que i'ay de vostre vertu, & ma passion d'estre aymé de vous. Si elle estoit moindre ie n'aurois eu garde de manquer à vous aller rendre ces petits deuoirs dont on s'acquitte par coustume, & par bien-seance. Mais vous en attendriez ie m'assure de plus grands de moy si i'estois assez heureux pour en rencontrer les occasions : Et vous ne sçauriez en tirer des preuues sans me combler tout ensemble d'obligation & de ioye. l'en ay receu vne tres-grande d'apprendre par mon Frere que les seuls mauuais offices qu'on vous a rendus aupres du Roy & de Messieurs les Ministres donnent lieu à vostre voyage:

Car bien que ie n'en puisse douter sçachant que vous n'avez pas moins de prudence que de probité & de courage, on n'est jamais trop assuré à son gré des choses que l'on desire. l'espere que ces nuages estant dissipés, ils ne serviront qu'à rehausser l'éclat de vostre vertu qui ne pourroit sans estre accompagnée d'une extrême modestie ne vous donner point de vanité si chacun la connoissoit comme moy, qui suis autant que personne le sçaueroit estre

De Pomponne, ce 28. Decembre 1631.

*A Madame la Comtesse de Brienne, sur la mort
de deux de ses Filles mortes en
mesme jour.*

LETTRE LXXVII.

MADAME,

Ie ne sçauois assez vous témoigner mon impatience d'auoir l'honneur de vous voir, pour apprendre par les effets de vostre vertu ce que les seules paroles ne sont pas capables d'enseigner. Au lieu d'auoir besoin d'estre consolée, on reçoit force & consolation de vous: Et la Grace estant plus puissante que la Nature, vous changez la compassion en admiration,

P iij

obligeant par vostre exemple ceux qui vous confiderent en cét estat de renoncer à leurs sentimens pour adorer les ordres de Dieu, qui mettant deux de vos Enfans au nombre des Anges, adjouste à cette faueur celle de vous faire connoistre combien elle est grande, & portant vos pensées vers l'objet de vostre Foy, vous fait chercher dans le Ciel celles qu'une autre Mere s'amuseroit inutilement à pleurer sur la terre

De Pomponne, cc 4. Januier 1631.

A Monsieur le Marquis de Fontenay.

LETTRE LXXVIII.

MONSIEVR,

Vos intersts me sont trop sensibles pour differer dauantage à vous témoigner la part que ie prens à vostre ioye, & ie sçay trop le respect qui est deu aux Peres pour ne vous honorer pas maintenant en cette qualité, qui iusques icy manquoit à vostre bonheur, puisqu'à moins que de donner la vie à vn autre, vous ne pouuiez rendre parfaitement contente celle de qui vous la tenez; & dont l'extreme vertu jointe à toutes les obligations que l'on peut auoir à vne Mere,

merite que ses souhaits soient tousiours les plus grands des vostres. Vous voyez, Monsieur, comme j'entre dans vos pensées; & que sans m'arrester à ce que les autres jugent de vostre contentement, ie vas chercher plus loin la principale cause de vostre joye sans craindre de me tromper, sçachant l'affection que vous avez pour vne si bonne Mere, & sans apprehender aussi que vous trouuiez estrange que ie jette aussi-tost les yeux sur elle que sur vous dans cette rencontre, puis que j'ay osé quelquesfois contester avec vous mesme à qui l'honoroit dauantage, & que vous ne l'auiez point eu desagreable, jugeant bien que le respect que j'ay pour elle adiousté encore quelque chose à la passion avec laquelle ie suis

De Paris, ce dernier Ianvier 1632.

A Monsieur le Comte de Brassac Ambassadeur à Rome.

LETTRE LXXIX.

MONSIEVR,

La mort du Seigneur Leon Strozzi donnant sujet à vn procez auquel Madame la Marquise de Ramboüillet comme l'vne de ses heritieres a vn interrest tres-

notable, je ne pouuois rencontrer d'occasion qui me touchast dauantage pour vous demander de nouuelles preuues de l'honneur de vostre amitié, puis que tant de devoirs m'engagent à seruir Madame de Ramboüillet, que je n'y pourrois manquer sans ingratitude, & sans me rendre indigne de vos bonnes graces, aussi bien que des siennes. Permettez-moy donc s'il vous plaist, Monsieur, de vous conjurer de proteger puissamment la justice de son affaire; Et pardonnez à ma passion pour ceux que j'honore, si j'ose vous supplier d'auoir quelque égard à mes prieres parmy tant de considerations qui vous portent sans doute à obliger vne personne d'aussi grand merite que Madame de Ramboüillet, entre lesquelles quand il n'y auroit que le plaisir d'assister la Fille, & l'vnique & digne Fille de cet illustre Ambassadeur dont vous tenez la place, lequel a fait trembler au milieu de Rome les plus grands Ennemis de la France, lors que les Espagnols regnoient au milieu de Paris, je n'ay garde de douter qu'elle ne ressent des effets de vostre pouuoir & de vostre generosité, ny que vous n'ayez agreable la liberté que je prens de vous en supplier avec tant d'instance, puisque c'est en qualité de la personne du monde qui est aussi veritablement

De Paris, ce 1. Fevrier 1632.

A Monsieur

A Monsieur le Comte de Brassac Ambassadeur à Rome.

LETTRE LXXX.

MONSIEUR,

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire touchant l'affaire de Madame la Marquise de Ramboüillet, me rend si estroitement vostre obligé, qu'adjoustant ce nouveau devoir à tant d'autres qui m'engageoient desia à vostre service, ie ne sçauois assez vous témoigner à mon gré le pouuoir que vous avez sur moy; & combien c'est à mon aduis vne action digne de vostre vertu que d'affectionner si fortement les interests de Madame de Ramboüillet, dont le merite ne pouuant estre égallé que par les loüanges que vous luy donnez, il faut desormais qu'au lieu de vous dire combien ie l'estime, j'apprenne de vous de quelle sorte ie dois parler d'elle. Cette raison m'ayant obligé de luy enuoyer vostre lettre pour luy faire connoître par vos propres paroles, dont la moindre a plus de force que toutes les miennes, le ressentiment auquel l'engagent vos bons offices, j'ay pensé, Monsieur, que la réponse, de mesme que la vostre, surpassant de beaucoup tout ce que ie vous en puis représen-

Q

ter, j'estois obligé de me conduire vers vous à son égard, ainsi que j'auois fait vers elle au vostre. C'est pourquoy ie vous enuoye sa lettre, ne doutant point qu'elle ne vous confirme avec plaisir l'opinion si auantageuse que vous auez de son jugement & de son esprit, & que son extreme reconnoissance de l'affection si particuliere que vous luy témoignez, ne vous paroisse beaucoup plus pure & plus agreable en sa source, que si i'en ternissois l'éclat en vous la faisant recevoir par mon entremise, que ie reserue pour les occasions où vous me donnerez moyen de vous témoigner par mes seruices combien ie suis

De Paris, ce dernier Mars 1632.

*A Monsieur le Marechal de Schonberg, sur la
blessure de Monsieur le Duc d'Haluin son
Fils à Rouuroy, en 1632.*

LETTRE LXXXI.

MONSEIGNEUR,

Connoissant comme ie fais vos sentimens pour les personnes qui sont d'autres vous mesmes, & ceux que vous auez pour le Roy; je ne sçay si ie dois m'affliger, ou me resioüir avec vous de la blessure de

Monsieur vostre Fils, puisque comme d'un costé vostre extreme affection pour luy vous la rend plus sensible que si vous l'auiez receüe, ie ne doute point que de l'autre vous n'ayez vn merueilleux contentement de voir avec combien de courage il jmite vostre passion pour le service de sa Majesté. Et dans la rencontre de ces diuers mouuemens, cette haute generosité que i'ay si souuent veüe vous faire preferer la gloire à vostre vie, ne souffrira pas ie m'asseure que vous soyez plus touché de ses douleurs presentes, que de l'honneur que luy donnera pour jamais vne marque si signalée de sa valeur & de sa fidelité. Il ne sçauroit, Monseigneur, porter dignement la qualité de vostre Fils, sans estre à toute heure dans le peril, quand ils'en offre des occasions si glorieuses. Et il y a ce me semble plus de sujet de se loüer que de se plaindre de la Fortune, lors qu'on ne reçoit que des bleseures en donnant la mort aux Ennemis de la France; dont la grandeur jointe à celle du Roy estant vostre passion dominante, ie supplie Dieu de tout mon cœur qu'il vous conserue pour l'un & pour l'autre; & que ce ne soient plus mes paroles, mais mes actions qui vous témoignent que ie suis

De Pomponne, ce 27. Iuin 1632.

Qij

*A Monsieur le Duc d'Haluin, sur le
mesme sujet.*

LETTRE LXXXII.

MONSEIGNEUR,

Vos douleurs sont trop sensibles à ceux qui ont autant de passion que moy à vostre service, pour ne vous point témoigner l'extreme desplaisir que j'en reçois: Mais vostre blesseure est aussi trop glorieuse pour ne m'obliger pas à prendre part à la joye de l'honneur qu'elle vous apporte, & juger plustost par vne incommodité presente, que par l'estime d'une action qui ne mourra jamais, des sentimens que vous avez en cette rencontre; où le mesme courage qui vous a porté dans le peril avec tant de mépris de vostre vie, vous donnera sans doute la force de souffrir des douleurs qui ne pouuoient estre plus dignement recompensées que par la reputation qu'elles vous ont acquise; à laquelle sçachant que vous ne mettez point de bornes, je vous en souhaite l'accroissement, ainsi que je souhaite pour moy celuy de la connoissance que vous avez desia de la passion avec laquelle je suis

De Pomponne, ce 27. Iuin 1632.

*A Monsieur le Marquis de Fontenay, sur la mort
de Madame de Mareil sa Mere.*

L E T T R E L X X X I I I .

MONSIEVR,

Comme personne ne sçait mieux que moy ce que vous perdez en perdant vne si bonne Mere ; Personne aussi ne sçachant mieux que vous jusques à quel point elle me faisoit l'honneur de m'aymer , vous ne vous étonnerez pas je m'assure que j'aye besoin de consolation , au lieu d'estre capable de vous en donner : Il se rencontre si peu de Femmes qui ayent ensemble toutes les vertus dont Dieu l'auoit fauorisée , que j'auoüe que jamais Fils n'eut plus de sujet que vous de regretter vne Mere : Mais cette mesme consideration qui augmente vostre douleur , doit aussi par vn effet contraire la moderer dans la veuë du bon-heur dont vous auez sujet d'esperer qu'elle jouïit maintenant , & qui est la recompense de tant de rares qualitez qui vous la faisoient autant honorer par l'estime de son merite , que par l'obligation de vostre naissance. Vous ne sçauriez , Monsieur , employer la force de vostre esprit en vne occasion où vous en ayez plus de besoin , puisque vous auez à combattre contre vous mesme , & à faire

Q iij

ceder vostre interest à celuy de la personne que vous pleurez. J'espere que Dieu ne vous refusera pas cette grace, & je l'en supplie d'aussi bon cœur que je suis véritablement

De Pomponne, ce 10. Septembre 1632.

*Inscription pour le Cœur de Madame
de Mareil.*

PAssant reuere ce marbre : le Cœur qu'il enferme n'est pas d'une Femme ordinaire. Celle-cy surpassoit de beaucoup le commun de son sexe. Son ame estoit noble ; son esprit élevé ; son courage invincible. Elle portoit la Majesté dans le visage ; la générosité dans le cœur ; l'autorité dans les paroles. Elle eut toujours Dieu pour objet ; les Vertus pour étude ; les bonnes œuvres pour occupation. Elle se fit admirer dans le mariage ; & Veuve elle seruit de Pere à ses Enfants , & de Mere aux pauvres. Iuge par une telle vie la douleur que les siens ont ressentie de sa mort. Au lieu de larmes donne luy des prières ; & demande à Dieu qu'un exemple si parfait soit autant imité comme il merite de l'estre

A Monsieur le Marechal de Schonberg.

L E T T R E LXXXIIII.

MONSEIGNEUR,

Vos signalez seruices precedans tousiours les faueurs que vous receuez du Roy, elles sont de si grandes preuues de sa justice, & des marques si glorieuses de vostre vertu, qu'à moins que d'estre tout ensemble mauuais François & ennemy déclaré du merite, on ne fçauroit manquer à se réjouir de voir que les recompenses qui se donnent au vostre doiuent tenir rang entre les prosperitez de l'Estat; & que vostre courage, vostre conduite, & vostre fidelité sont les seuls degrez qui vous eleuent dans les plus grandes Charges du Royaume: Mais s'il vous plaist, Monseigneur, d'ajouter à cela la connoissance que vous auez de ma passion pour vostre seruice, je n'auray pas besoin de vous dire qu'il est impossible que personne ressentie plus que moy tous les succez auantageux qui vous arriuent; & que si la Fortune secondoit mes desirs, mes actions vous renouuelleroient sans cesse les témoignages que je me suis tousiours efforcé de vous en rendre

De Paris, ce 1. Nouembre 1632.

*A Monsieur le Duc d'Haluin, sur le sujet de la
suruiuanee que le Roy luy accorda des Charges
de Monsieur le Marechal de
Schonberg son Pere.*

L E T T R E L X X X V .

MONSEIGNEUR,

Le courage & la fidelité sont si inseparablement attachez à vostre Maison, que ces qualitez vous estant hereditaires, il semble que la justice du Roy ne pouuoit manquer à rendre ses bien-faits de pareille nature qu'est vostre vertu, & à donner pour successeur aux honneurs & aux Charges du Pere vn Fils qui l'estoit des-jà de son merite & de sa generosité. C'est en pareilles rencontres à mon aduis qu'il est permis d'auoir vne entiere joye, & de reconnoistre que les graces que l'on reçoit du Roy estant precedées par les graces de celuy dont il est l'image, on en peut esperer des succez aussi heureux que sont d'ordinaire incertains ceux qui ne procedent que de la seule faueur de la Fortune. l'auoüe, Monseigneur, que pour cette raison je ne pûs il y a quelque temps me trop affliger de vostre bleffure jugeant plustost par l'auenir que par le present

sent du sentiment que j'en deuois auoir, & ne trouuant point de proportion entre vos douleurs, quoy que tres-grandes, & la glorieuse marque qu'elles vous laisseront de vostre passion pour vostre deuoir. Que si j'ay failly, je vous le confesse en vn temps que vous feriez conscience de m'en accuser, puisque de ces maux si violens il ne vous en reste aujourd huy que le souuenir; & que les effets que vous receuez de la bonté & de la reconnoissance du Roy dureront autant que vostre vie. Enquoy mon affection pour vos veritables interests, qui vous rendent l'honneur plus cher que tout le reste, & ma liberté à vous la dire vous seruiron, s'il vous plaist, d'un assésuré témoignage de la joye que j'ay de vostre bon-heur, & de la sincerité avec laquelle je fais profession d'estre.

De Paris, ce 1. Nouembre 1632.

R

*A Monsieur le Marechal de Brezé, sur sa
promotion à la Charge de Marechal
de France en 1632.*

L E T T R E L X X X V I .

MONSEIGNEUR,

Les seuls veritables honneurs estant à mon aduis ceux qui sont precedez du merite ; & la justice du Roy plustost que sa faueur donnant à vostre courage & à vostre fidelité les recompenses dont vous vous estes rendu si digne , c'est avec vn extreme contentement que dans la rencontre de vostre bon-heur & de vostre vertu, je puis vous témoigner pleinement ma joye, sans craindre que ce que je dois à l'affection dont il vous a tousiours pleu de m'honorer, me fasse entrer avec excez dans vn sentiment que tous les gens de bien sont obligez d'auoir avec moy ; ny que m'ayant tousiours reconnu si mauuais flatteur, vous attribuez à autre chose qu'à vn iuste deuoir cette marque que je vous rends de la verité avec laquelle je suis

* De Paris, ce 10. Nouembre 1632.

A Mademoiselle de Ramboüillet.

LETTRE LXXXVII.

MADEMOISELLE,

Vostre ressentiment est vne si digne recompense de l'affection de Monsieur le Comte de Brassac pour vostre seruice, & de ses loüanges pour vostre vertu, que je ne le tiens pas moins heureux que juste dans cette haute estime qu'il a de vous. Et certes c'eust esté trop peu pour luy d'appuyervos interests de tous les soins, & de tous les offices qui sont en sa puissance : Il falloit passer, comme il a fait, jusques dans vne joye particulière, de pouuoir vous expliquer ainsi ses pensées par ses actions; & faire voir au milieu de Rome que Monsieur le Marquis de Pizany viuant encore en la personne de sa Fille, & par vn rare bon-heur en celle de sa petite Fille, il prend plaisir à le seruir & à l'honorer en ces autres luy-mesmes. Mais la reconnoissance que vous en témoignez est si extreme, que je ne doute nullement qu'il n'auoüe ne vous en estre pas moins redevable que vous croyez luy estre obligée. Et puisque la modestie est l'vne des plus grandes vertus des Femmes, en quelle admiration aura-t'il la vostre, lors qu'il verra que par vne lettre que les hommes les

R. ij

plus habiles feroient vanité d'auoir écrite, vous voulez employer la plume d'autrui, & encore vne mauuaife plume, pour luy faire ſçauoir vos reſſentimens. Ainſi les ſujets qu'il a de vous louer, & de ſejourner de vous vont toujours croiſſant ; Et je ne crains pas que les témoignages que je vous en rends vous ſoient ſuſpects, puis que vous me connoiſſez autant ennemy de la flaterie que paſſionnement

De Pomponne, ce 22. Novembre 1631.

*A Monsieur le Duc d'Haluin, ſur la mort de
Monsieur le Mareſchal de Schonberg
ſon Pere, en 1632.*

LET T R E LXXXVIII.

MONSEIGNEUR,

Comme j'eſtois dans le reſſentiment de voſtre bonheur, & des témoignages ſi particuliers d'affection dont vous m'honorez par voſtre lettre, la nouuelle de voſtre extrême perte m'a fait paſſer avec tant de violence de la joye dans la douleur, que jugeant par mon déplaiſir juſques à quel excez ſe porte le voſtre, j'ay creu eſtre obligé de contribuer ce que je puis pour voſtre ſoulagement. Et j'eſpere que mes paroles, bien que foibles, vous toucheront avec plus de force, pource que vous ſçavez qu'elles partent du cœur, que les diſcours

excellens de ceux qui entreprendront de guerir vostre mal sans le ressentir comme je fais. Il n'y auroit pas, à mon aduis, moins d'imprudence que d'inhumanité à vouloir vous persuader que vostre ame doit demeurer tranquille au milieu du plus grand orage dont elle puisse estre agitée. C'est mal connoistre nostre foiblesse, que de s'imaginer que la raison soit libre lors que la douleur estant deuenüe la maistresse la rend esclau, & regne aussi tyranniquement sur nous comme de son naturel elle est violente. Quand vostre affliction n'auroit pour sujet que la perte d'un Pere de mediocre vertu, de mediocre reputation, & d'une mediocre fortune; il faudroit estre injuste pour la condamner, & pour trouuer estrange que vous respandiez des larmes en la mort de celuy de qui vous auez receu la vie. Mais vous estes bien éloigné d'estre en ces termes. Ce n'est pas seulement vn Pere que vous regrettez; c'est vn grand Personnage, c'est vn Homme Illustre; c'est vn excellent Capitaine, c'est vn Ministre de l'Estat, c'est vn Officier de la Couronne; c'est vn Gouverneur de la plus grande & de la plus importante Prouince du Royaume. Dès ses premieres années, ne pouuant trouuer de plus eminentes vertus à imiter que dans sa propre race, il eut de l'emulation pour celles de son Pere; de ce Pere si signalé par sa valeur, si estimé pour son jugement, si recommandable pour sa fidelité, & si generalement admiré dans les plus hautes actions de la Paix & de la Guerre, que l'Allemagne, qui depuis

tant de siècles se vante de la naissance de vos Ancestres, n'eut pas moins de regret de le perdre, que la France témoigna de joye de l'acquérir, & se rendit soigneuse de le conserver par toutes les marques d'honneur & d'estime qui peuvent contenter les grands courages. Ce digne Fils d'un tel Pere entroit à peine en l'âge où les autres se laissent emporter dans les déreglemens de la jeunesse, que se faisant voir sage avant le temps, il arresta sur luy les yeux de toute la Cour, & deuint l'exemple que tous les peres proposoient à leurs enfans. Puis se portant dans toutes les occasions d'acquérir de la reputation, que la fureur de nos guerres civiles ne rendoit lors que trop frequentes; il se veit honoré des loüanges de ce grand Monarque, qui par ses travaux infatigables, ses combats presque infinis, & ses victoires immortelles, monta iusques à un tel comble de gloire, qu'il deuint comme l'unique distributeur de toute celle de son Siècle. Mais la passion de Monsieur vostre Pere pour le service de ses Rois allumant une genereuse flamme dans son cœur, qui le faisoit tousiours bruler du desir de leur en donner des preuues, son courage & sa fidelité s'éleuerent avec tant d'ardeur du tombeau de Henry le Grand au throsne de Louys le Juste, qu'il ne faut pas s'estonner si toutes ses actions tirant leur naissance d'un si grand feu, ont respendu tant d'éclat & de lumiere sur toutes les parties de sa vie. Et elle brille de toutes parts de tant de clarté, que

ie n'oserois mettre au nombre de ses grandes loüanges cette constante & inuiolable fidelité qui l'a tousiours inseparablement attaché aux interets de la Couronne, & cette exacte probité avec laquelle je l'ay veu conseruer ses mains si pures dans le maniment des trefors de l'Estat, qu'il y auoit sujet de douter lequel estoit le plus éléué, ou son courage par dessus le peril, ou son esprit par dessus les richesses. Ce seroit donner de foibles ornemens à son merite, que de vouloir faire passer en luy pour de grandes vertus d'estre exempt des deffauts qu'il n'auroit pû auoir sans crime. Il est vray que ce sont des qualitez estimables en des personnes vulgaires, que celles qui les empeschent de faire le mal ; mais en ces Ames heroïques, qui semblent n'estre nées que pour la grandeur de leur Prince, la gloire de leur Pais, & l'admiration de tous les Ages, il ne faut principalement s'arrester qu'à ce qui s'y rencontre de plus illustre ; Et on ne leur doit de grands eloges que pour ces memorables actions, où la fidelité, la valeur, la prudence, & toutes les autres parties d'un grand Capitaine, & d'un grand Personnage éclattent également. Or ces actions si rares, mesmes en la vie des personnes eminentes, se rencontrent si souuent en la sienne, que dans cette foule glorieuse d'euenemens admirables deus à son courage & à sa conduite, ce seroit vouloir écrire vne partie de nostre histoire, que d'entreprendre de faire voir particulièrement la grandeur de son

zele pour son deuoir, de son jugement dans les Con-
seils, de sa vigilance dans l'execution, de sa hardiesse
dans le combat, & de sa moderation dans la victoire.
C'est pourquoy, dans le choix que me laisse vn champ
si fertile, je ne veux point parler de tant d'Armées en-
tretienues, ny de tant de Places reduites en poudre, lors
que nostre puissant Monarque voulant dompter l'or-
gueil de ce Party tousiours auparauant indomptable,
& qui ne partageoit pas moins les Prouinces de son
Estat que la creance de ses Peuples, commit à son inte-
grité & à sa valeur la disposition de ces deux grands
ressorts des Empires, de ces deux Demons si puissans
sur l'esprit des hommes, la Recompense, & la Peine, en
mettant entre ses mains ses tresors, & ses foudres. Je ne
veux point parler aussi de ce qu'il contribua pour ren-
uerser cette Babel de nosiours, ce Colosse de puissan-
ce & de rebellion, qui tenant vn pied sur la Terre, &
l'autre sur la Mer, & joignant les forces de l'Art à tou-
tes celles de la Nature, ne pouuoit souffrir d'estre
dominé par ses Rois se voyant ainsi regner sur les Ele-
mens. Ce n'est pas vne louange digne de Monsieur le
Mareschal de Schonberg, que de le louer des actions
où il n'a point eu la principale part; & tout le monde
sçait que l'honneur de ce chef-d'œuvre est deu au
courage & à la constance inuincibles de Louys le
Iuste, & à la merueille des soins, de la prudence, & de
la generosité de ce grand Genie de nostre siecle, de ce
Cardinal sans pareil, qui moins semblable à vn hom-
me

me qu'à ces Intelligences qui meuent les Cieux, agit sans cesse pour la grandeur & pour la gloire de nostre Empire. Je ne veux point parler aussi de cette dernière action de Monsieur vostre Pere, qui a couronné sa vertu de deux recompenses si éminentes, que celle de commander à la plus puissante de nos Prouinces, n'est rien à comparaison des louanges qu'il receut de la bouche du Roy en la receuant. Il est vray que cette action est signalée; mais puisqu'elle est aussi funeste, il vaut mieux en étouffer la memoire, qu'en la renouvelant, renouveler les afflictions de nostre patrie. La France est vne trop bonne Mere pour vouloir se glorifier de la perte de ses Enfans au lieu d'en porter le deuil; & les yeux du Roy, qui est leur vray Pere, sont encore tous mouillez des pleurs que sa compassion a meslez avec le sang que sa justice luy a fait répandre. Il faut couvrir d'un voile noir ces victoires gagnées sur nous mesmes. Nous ne viuons pas sous vn Prince qui ne triomphe que de ses sujets. De quelque costé qu'il ait porté ses armes, soit pour deffendre son Estat, ou pour proteger ses Alliez, nous auons tousiours veu les efforts des plus belliqueuses Nations de l'Europe luy acquerir de nouveaux lauriers, & rehausser l'éclat de sa gloire. Et c'est icy, Monseigneur, qu'il est permis avec vne satisfaction toute pure, de considerer les actions immortelles de Monsieur vostre Pere; & de joindre nostre admiration à celle de toute la terre dans cet euenement presque miraculeux, dans cet-

re journée si memorable, en laquelle apres avoir surmonté les flots & les vents qui s'opposoient à son passage, & trauersé les feux de tant de canons ennemis, il se fit jour, avec de petites barques, au milieu d'une épouuenable forest de vaisseaux; & méprisant toutes les forces de l'Angleterre, & la fierté de cette Nation si orgueilleuse de nos anciennes pertes, fit voir qu'avec la mesme vitesse que l'éclair est suiuy du foudre, les François, bien qu'en petit nombre, ne mettoient point d'interualle sous sa conduite, entre aborder, combattre, vaincre, & triompher de leurs ennemis; & rendit vne petite Isle, auparauant presque inconnüe, le tombeau de la gloire que cette Reine des Isles du Septentrion acquit autrefois sur nos ancestres. Mais quelles marques plus illustres pouuoient eterniser la memoire de cette action, que de voir dans la premiere de nos Eglises, ces Drapeaux sanglans, ces riches dépouilles, ces superbes trophées tenir rang entre les choses saintes, & renouveler sans cesse à nos yeux, & à ceux de nostre posterité le souuenir de cette éclatante journée. Journée qui fut si tost suiuite d'une seconde, que la multitude des signalez seruices de Monsieur vostre Pere ne permet pas de s'arrester dauantage à celuy-cy; puis qu'il paroist desia à l'autre extremité du Royaume, où animé de la presence de ce grand Prince le continuel objet de son amour, & le seul Astre qu'il regarde, il répand son sang genereux en forçant ces redoutables barricades, qui deffenduës de tant de ro-

chers, & par les armes de tant de Nations, fermoient au Roy l'entrée du Piedmont, en luy fermant le Pas de Suze. Que si ces grandes actions sont le sujet de nostre admiration, qui s'estonnera que celle du secours de Casal surpasse la creance de l'auenir, puis que nostre siecle a peine à la croire, encore qu'elle ait eu pour témoins les yeux de toute l'Europe. On n'a jamais trouué étrange que le courage des François passant comme au delà des bornes de la Nature, les ait rendus les plus redoutez de tous les hommes. Mais Dieu, qui par son adorable sagesse dispense ses faueurs sur les Nations, voyant que cette extrême valeur de la nostre nous assujettiroit toute la Terre, si elle estoit accompagnée d'une égale prudence; semble auoir laissé pour contre poids à nostre grandeur, cette impatience & cette impetuosité qui nous ont esté si fatales, & comme les sources de toutes nos pertes. Or en cette occasion voycy vn changement sans exemple. L'Italie, qui jusques alors auoit tousiours veu nostre premiere fureur l'inonder comme vn torrent, & s'écouler de mesme, regarde avec admiration, que ny les hyuers ny les estez, ny les sieges ny les combats, ny la famine ny la peste, n'ont pû empescher que nos troupes, incessamment renouuellées par les soins inuincibles de ce Cardinal incomparable, ne subsistent encore. Et l'admiration de cette preuoyance inconnuë à nos ancestres, passe jusques à l'étonnement, lors que cette Nation, qui semble auoir aujourd'huy la sagesse pour partage,

voit que sous la conduite de Monsieur vostre Pere, les François ne sont plus François que par le courage; Qu'ils joignent à la force & à la valeur du Septentrion, toute la prudence du Midy; Que ces Lions sont plus que raisonnables; Qu'ils marchent au combat avec autant de froideur que s'ils n'estoient point enflammés du desir qui les brule d'acquiescer la gloire; Et que n'ayans pour toute retraite que leur champ de bataille, ils vont résolués de mourir ou de vaincre, attaquer des retranchemens couverts de flammes & de fer, défendus par tant de canons, par ces troupes Imperiales si superbes de leurs nouveaux trophées, & par toute la puissance de l'Espagne. Mais si jusques-là l'étonnement succede à l'admiration, fut-il jamais vne plus grande merueille, que de voir les yeux de ces Aigles éblouis des éclairs de nos épées, & l'orgueil de ces Monarques du Nouveau Monde s'humilier à la veüe de nos estendars? Fut-il jamais vne plus grande merueille que d'acquiescer sans combattre vne victoire que nous n'aurions pas trop achetée quand elle nous eust coûté la vie de dix mille hommes; & de graver par nostre hardiesse vne si estrange terreur dans l'esprit de nos ennemis, que leurs mains abandonnées de leur cœur, abandonnerent aussi leurs armes? Il faut trouver vn nouveau nom pour vne journée si nouvelle. Ce n'est point vn Siege, puis que la Place a esté renduë auant que d'estre attaquée; ce n'est point vne Bataille, puis que personne n'y a combattu;

& ce n'est point vn Traitté, puis qu'on ne parle point dans vn traitté au milieu des trompettes qui sonnent la charge, qu'on ne traite point l'épée à la main, & qu'on ne propose point par vn traitté, ou la mort, ou les conditions que l'on desire. Mais c'est veritablement le Triomphe des Fleurs de Lis, si éclatant & si auguste, que sans rougir leur blancheur de sang, elles demeurent également pures après & auant la victoire. La France triomphe, & dans la joye publique nul particulier ne porte le dueil : L'Espagne ne perd vn seul homme, & perd plus d'honneur & de reputation qu'elle n'eust fait en vingt batailles. Aux autres actions de la guerre la Fortune prend d'ordinaire la principale part : Celle-cy est toute deuë à nostre vertu. Nous ne la tenons ny de l'aduantage du Soleil ; ny de la faueur de la poussiere ; ny d'un ruisseau qui nous fortifie ; ny d'une montagne qui nous couvre ; & nos ennemis ne scauroient apporter autre raison de nous auoir eux-mesmes couronnez de palmes, que l'effroy qu'ils ont eu de nostre valeur, & la juste crainte qu'en voulant sauuer Casal, ils ne perdisent tout ce qu'ils possèdent en Italie. Je sçay bien, Monsieur, que vous me direz que ces mesmes actions heroïques de Monsieur vostre Pere, qui sont la source immortelle de vostre gloire, augmentent celle de vos larmes, dans la consideration de la perte que vous auez faite d'une Personne si eminente ; & que vostre douleur estant accompagnée de celle de toute la France,

elle ne sçauroit estre trop excessiue. Je sçay bien que vous me direz, qu'outre ces sujers si publics, qui ne rendent vostre déplaisir que trop juste, l'extrême bonté de Monsieur vostre Pere, & l'affection nompareille qu'il auoit pour vous, vous donnent encore des sentimens qui vont au delà de la pensée. Enquoy je suis si éloigné de vous contredire, ayant esté durant tant d'années le continuel témoin de ses actions, qu'au contraire j'y veux adjouster ce que vous mesme ne sçavez pas. Je veux vous dire, Monseigneur, comme lors que marchant sur ses pas glorieux, la blesseure que vous receutes à Sommieres vous éloignoit de luy; & que dans cette violente maladie que les traux perpetuels de tant de sieges luy donnerent deuant Montpellier, il estoit prest de rendre l'esprit entre mes bras, il me confioit toutes ses dernieres volontez, & m'honoroit d'une estime, qui allant au delà de mon merite, sera pour jamais le sujet de ma reconnaissance; je luy vis tousiours l'ame aussi tranquille que dans sa plus grande santé; je luy vis offrir avec joye au pied de la Croix de Iesus-Christ cette vie qu'il auoit employée avec tant de zele pour le retablissement de ses Autels; & dans les plus grands témoignages d'amour qu'un Pere sçauroit rendre à un Fils, auoir une si forte passion pour vostre gloire, qu'il n'osoit demander à Dieu qu'il alongeât vos jours, si vostre mort estoit utile pour son seruice, & pour celuy de vostre Patrie. Ce que vous n'aurez pas peine à croi-

re, quand vous vous souviendrez que vous disant le dernier Adieu, lors que vostre dernière blesseure faisoit il y a quelques mois desespérer de vostre vie, & vous donnant sa benediction avec tant de pleurs & de soupirs, vous ne vistes jamais sortir vne seule parole de sa bouche qui témoignast du regret que vous eussiez sacrifié la plus chere partie de luy-mesme au service de vostre Maistre. Ce n'est pas seulement dans les actions publiques que l'on connoist les Grands Personnages; c'est aussi dans les domestiques: Celles-là sont étudiées; celles-cy sont purement libres: celles-là se passent sur le theatre, où la vue de tant de témoins fait que l'on se contraint & que l'on se déguise; en celles-cy on tire le rideau, on leue le masque, & on fait voir ce que l'on est véritablement. La vie de Monsieur vostre Pere a esté tousiours égale; sa maison l'a tousiours reconnu tel qu'il paroïssoit aux yeux de toute la France; & sa pieté donnant à Dieu les premières & les dernières heures de chaque journée, les momens qui luy restoient, après ses continuelles occupations aux grandes affaires de l'Estat, deuenoient les delices des Siens par le plaisir qu'il prenoit à recevoir des marques de leur affection, & à leur en rendre de la sienne. Comment donc ne pleureriez-vous pas d'auoir perdu en le perdant, le perpetuel objet de vostre estime, de vostre amour, & de vostre bon-heur? Comment ne pleureriez-vous pas vn Pere pleuré du Roy, de la Noblesse, des Soldats, & de tout ce qu'il y a de bons

François au monde ? Comment ne pleureriez-vous pas vn homme à la memoire duquel ses ennemis mesmes ne peuuent refuser des loüanges ? Mais que dis-je, ses ennemis ? Il n'en auoit point ; & s'il en auoit eu, sa generosité auoit tellement éteint en leur cœur le ressentiment que leur courage y auoit fait naistre, qu'après s'estre satisfaits en le voyant l'épée à la main, il s'estoit entierement changé en l'admiration de sa vertu. Ainsi de quelque costé que vous ayez jusques à cette heure tourné les yeux, vous auez tousiours trouué dans la consideration de vostre perte de nouveaux sujets de déplaisir. Mais après ces premiers mouuemens de douleur qui n'estoient pas en vostre puissance, il est temps de rentrer en vous-mesme ; il est temps de vous éluer par vostre constance au dessus du commun des hommes ; & de faire voir que les sentimens de vostre bon naturel n'étouffent pas ceux de vostre raison. S'il ne restoit de Monsieur vostre Pere que ce qui est dans le tombeau, je ne trouuerois nullement étrange que vous voulussiez demeurer sans consolation. Mais si vous considerez que des deux vies dont il se peut dire qu'il viuoit, la premiere subsiste autant que jamais ; & qu'il a seulement changé la seconde contre vne autre beaucoup meilleure ; vous vous trouuerez, je m'assure, obligé de moderer la violence de vostre douleur, & de remettre vostre esprit dans vne assiete digne d'une personne de vostre condition & de vostre vertu. Outre la vie qui
estoit

estoit commune à Monsieur vostre Pere avec le reste des hommes, il viuoit aussi d'une autre vie beaucoup plus noble & plus excellente, de la vie de la gloire; de cette vie que les grands courages estiment plus que tous les Empires, & pour l'amour de laquelle ils courent incessamment à la mort. Or vous n'avez garde de croire, Monseigneur, que Monsieur vostre Pere en quittant le monde, ait aussi quitté cette sorte de vie dont je vous parle; & que les années puissent effacer sa reputation de la memoire de la posterité, ainsi qu'elles reduiront son corps en poudre. La victoire de Ré renouvelle sans cesse l'étonnement que l'Océan eut de sa valeur; celle de Casal publie continuellement par toute la terre les merueilles de sa hardiesse & de sa conduite; & les Alpes teintes de son sang confessent que leurs marbres les plus magnifiques ne sont pas d'assez riches, ny d'assez durables ornemens pour son tombeau. Les histoires les plus éloignées de la flatterie s'efforceront à l'envy de publier ses loüanges, & conserveront tousiours sa gloire dans le même éclat qu'elle est aujourd'huy: Sa fidelité s'y verra tousiours servir d'exemple; sa prudence & son courage y enseigneront tousiours à vaincre; & son bonheur joint à tous les deux y rendront tousiours le Roy triomphant, & la France à jamais glorieuse. Ainsi, Monseigneur, cette vie qui n'appartient qu'aux grands Personnages, cette vie d'honneur & de gloire qui a accompagné Monsieur vostre Pere jusques

T

à son cercueil , non seulement n'est pas ensevelie avec luy , mais passera d'âge en âge dans l'estime de tous les hommes ; & n'ayant eu qu'un siecle pour témoin de ses actions , il aura tous les siecles advenir pour admirateurs de sa vertu. Il ne reste donc maintenant que la perte de cette autre vie de Monsieur vostre Pere sujette aux loix de la nature , qui puisse demeurer la cause de vostre douleur. Mais ses rares vertus , & les misericordes infinies de Dieu ne vous font-elles pas croire que ce corps ressuscitera vn jour tout reuestu de lumiere ; & que cette grande ame qui l'animoit possède aujourd'huy la gloire du Ciel toute brillante d'immortalité ? Si vous estiez capable de ces lasches affections qui ne font aimer que par interest , je pourrois craindre que preferant le vostre à celuy de Monsieur vostre Pere , vous n'en voulussiez point détourner les yeux ; au lieu que sçachant que vostre generosité doit rendre la consideration de son bon-heur encore plus puissante sur vostre esprit , que celle de vostre perte , je n'ay garde d'apprehender que vous ayez regret qu'il jouisse de la recompense de ses travaux , & qu'il possède vne Couronne qu'il a si justement meritée. Mais jusques où m'emporte , Monseigneur , la part que je prens à vos déplaisirs ? Et que diriez-vous d'une si longue lettre , si vous ne sçauiez que je n'ay pû me prescrire des bornes dans vn sujet où je n'en trouue point , soit que j'y considere la grandeur des

actions de Monsieur vostre Pere, ou l'excez de vostre douleur, ou la passion avec laquelle je suis.

De Pomponne, ce 3. Decembre 1631.

A un President d'un Parlement.

LETTRE LXXXIX.

MONSIEVR,

Si j'auois le bon-heur d'estre aussi particulièrement aymé de vous que je l'estois de feu Monsieur vostre Pere, je n'aurois pas eu besoin de la recommandation de M' * * * pour receuoir la faueur de vostre assistance en l'affaire de Madame de la Boderie ma belle-mere. Mes supplications auroient precedé mes remerciemens; & nul autre n'auroit part à l'obligation dont je vous suis redevable. Mais je n'ose penser à m'en plaindre, puisqu'en quelque sorte que cette occasion se soit passée, elle m'est tousiours si auantageuse par le moyen qu'elle me donne de vous offrir mon tres-humble seruice: le le desirois il y a long-temps comme deuant à vostre merite les mesmes respects que j'ay rendus à la vertu de Monsieur vostre Pere: Et s'il vous plaist me continuer l'affection qu'il m'a portée, je vous en seray beaucoup

T ij

plus obligé que du gain de nostre procez, pource qu'en l'un vous nous ferez seulement rendre la justice; & en l'autre vous me ferez faueur, n'ayant pas tant de vanité que de croire pouuoir meriter autant que je le souhaitte que vous me donniez sujet d'estre

De Pomponne, ce 14. Decembre 1632.

*A Mademoiselle de Ramboüillet en luy écrivant
une Lettre non signée.*

LETTRE XC.

MADEMOISELLE;

Le sujet de mon admiration estant celuy de vostre amour, vous ne deuez pas auoir desagreable que je vous témoigne combien je le reue; ny trouuer étrange que mon nom vous estant inconnu, vostre passion me soit conuë, puisque vous ne la dissimulez point; & que le nombre de ceux qui vous honorent surpasse infiniment celuy des personnes que vous connoissez. Que vostre modestie ne vous fasse pas rougir s'il vous plaist, Mademoiselle, de m'entendre parler de vostre amour; & quelle me permette de dire qu'il ne sçauoit estre trop grand,

trop public, ny trop durable; puis que rien ne témoigne dauantage vostre vertu, que d'auoir de l'amour pour la vertu; & que celle du Roy de Suede est si eminente & si auguste, qu'elle merite de trouuer dans vostre cœur vn throsne digne de sa gloire. Ce Conquerant aussi admirable que Cesar, & qu' Alexandre, ne doit il pas apres auoir triomphé toute sa vie, regner ainsi apres sa mort? Et ayant esté entre les hommes vne si grande merueille de nos jours, pourquoy sa memoire ne sera-t'elle pas aymée passionnément d'une Fille qui est l'un des ornemens de nôtre siecle? La difference des conditions & du sexe, n'empesche pas la ressemblance qu'il y auoit entre son courage & vostre generosité. Si la Fortune vous eust mis en sa place, vous eussiez égallé ses actions, puisque toutes vos pensées sont dignes de cette ancienne Rome qui vous a donné vne Mere, à la vertu de laquelle on auroit élevé des statuës, si sa naissance se fust rencontrée dans le commencement de sa race. Ces raisons me font esperer que vous receurez de bon cœur des vers que ie m'estime obligé de vous offrir, sçachant que vous estes dans tous les sentimens qui m'ont porté à les écrire. Pardonnez en s'il vous plaist les deffauts à vn homme qui n'est gueres plus connu des Muses que de vous; & qui n'ayant point de fleurs excellentes pour répandre sur le Tombeau de ce grand Prince, ayme mieux y en jetter de moindre prix que de manquer à honorer sa memoire. Si mes souhaits teüssissent

mes actions me feront bien-tost meriter d'aüoir part en vostre souuenir. Mais jusques la je n'ose vous donner la peine d'apprendre le nom d'une personne aussi inutile pour vostre seruice, que passionnée pour vostre vertu

Ce 15. Decembre 1632.

• Tombeau du Rõy de Suede.

S O N N E T.

PLus viste que l'éclair, plus craint que le tonnerre,
 Portant avecque moy la terreur & la mort,
 J'ay passé comme un Mars, des riuages du Nort,
 Par tout où m'appelloit la justice & la guerre.

L'Allemagne m'a veu briser comme du verre
 Tout ce qui s'opposoit à mon puissant effort;
 Et mon secours fatal luy seruir de support
 Lors qu'il ne sembloit plus qu'elle en eust sur la terre.

Le plus sage au Conseil, le premier aux hazars,
 Mes vertus ont terny le lustre des Cefars,
 Et rendu l'Vniuers étonné de ma gloire:

• Quel Siecle vit jamais un si grand Conquerant?
 Viuant j'ay triomphé, je triomphe en mourant;
 Et choisís pour Tombeau le champ de ma Victoire.

A Monsieur de Balzac.

L E T T R E X C I.

MONSIEUR,

Vous avez prevenu ma priere en m'enuoyant la copie de cette admirable lettre. Mais j'aurois tort de m'en étonner, puisque j'ay éprouué en d'autres rencontres le plaisir que vous prenez à m'obliger; & que nostre amitié vous faisant lire dans mon cœur, vous pouvez sans charme deviner mes pensées. Vous traitez avec tant d'ornemens & de graces le premier des deux sujets qui vous ont engagé à écrire, que rien ne m'a jamais semblé plus ingenieux que cette colere artificielle dont les reproches sont si agreables: Et vous faites voir dans le second le plus beau portrait du monde de l'esprit & des excellentes qualitez d'un homme que nous honorons également; & dans les avantages duquel ie m'interesse si fort, que ie vous dois les mesmes remerciemens que vous me rendriez si j'auois esté capable de luy donner les louanges qu'il ne pouuoit receuoir que de vous. Dans un long entretien que j'eus avec luy depuis son retour, j'appris avec vne extrême joye la passion qu'il a pour vous, & trouvé plus que jamais, par l'affection qu'il a pour vostre

merite, que ie ne ſçauois trop honorer le ſien. Il vous pourra dire vn jour de quelle ſorte je luy parlé, & juſques à quel point il a reconnu l'eſtime que ie fais de voſtre amitié. Ne l'ayant auparauant veu que deux fois, touſiours en compagnie, & ne ſçachant point encore voſtre particuliere connoiſſance, je n'auois pascu lieu de l'entretenir ſur voſtre ſujet: Et ſans cela je ne ſuis pas ſi modeſte, que j'eulle pû m'empêcher de luy dire combien vous m'aimez. Vous voyez, Monsieur, à quoy tend ce diſcours; & comme j'ay commencé par me juſtifier auant que vous faire la guerre de m'auoir quaſi ſoupçonné d'eſtre coupable. Mais cette guerre ſera fort douce, puis que ie demeure d'accord que vous auriez eu raiſon de vous étonner d'un manquement qui ne ſe pourroit excuſer ſi je l'auois commis; & je ſerois tres-marry de vous voir eſtimer ſi peu mon affection, que de mettre les témoignages que ie vous en rends, bien que fort inutiles, au nombre des choſes qui vous ſont indifferentes, Vn de vos intimes Amis, & qui me fait la faueur d'eſtre extremement le mien, vous témoignera que le temps & l'abſence ont ſi peu de pouuoir ſur moy, que cette chaleur que vous m'avez veu auoir pour voſtre merite me rend touſiours de plus en plus

De Paris, ce 21. May 1633.

A Mademoi-

A Mademoiselle de Ramboüillet.

L E T T R E X C H .

MADEMOISELLE,

Le remerciement que vous desirez que je rende pour vous à M^r Chapelain, est vn effet, ordinaire de cette generosité qui ne met point de bornes à vostre reconnoissance. Vous voulez luy auoir l'entiere obligation du present qu'il vous a fait, sans considerer qu'il en est desia recompensé; puisque son jugement & la force de son esprit n'ayans jamais paru dauantage que lors qu'il vous a offert cette Couronne enrichie de tous les ornemens des Muses, il en a receu vne de leurs mains en vous mettant l'autre sur la teste. Et ce que j'admire en cela, Mademoiselle, c'est que comme la sienne ne craint point la foudre, la vostre ne doit point craindre le temps, veu que par vne merueille de l'art, elle n'est pas seulement Imperiale, mais jmmortelle. Les fleurs que la Nature produit sont abattuës par le moindre orage qu'elle excite; & les sceptres que la Fortune donne ne sçauroient resister à son inconstance; au lieu que ces hautes productions de l'esprit, qui sont éclatées le merite par la pompe de leurs louanges; cette fureur toute diuine qui eleue des throsnes à la vertu par le pouuoir qu'elle a de regner

V

dans les ames, n'apprehendent point le changement. Quand les autres Empires manquent de puissance, le leur conferue tousiours la sienne. La Grece toute captiue qu'elle est, triomphe encore aujourd'huy dans les vers d'Homere; Et bien que Rome ne commande plus qu'à vne petite partie de l'Italie, Virgile nous la fait voir dominante sur toute la Terre. Celuy dont vous me parlez, Mademoiselle, marche sur leurs pas. Et pourueu qu'il viue, la France peut esperer de trouuer dans la durée de son ouurage heroïque, la gloire & l'immortalité de l'Iliade & de l'Enéide. C'est à ces grands Genies qu'il appartient de distribuer des Couronnes; & j'auoue que celle qu'il vous a donnée est digne de ces eminentes qualitez qui m'obligent au silence de crainte de blesser vostre modestie. Il auroit eut tort de détourner ses yeux du superbe dessein qu'il medite pour les jetter sur vn moindre objet que vous; & il vous eust fait tort de ne laisser pas cette marque à la posterité d'auoir vescu dans le Siecle qui vous a veu naistre. Sa plume deuoit cét hommage à vostre vertu, & en la considerant il n'a point diuertie son imagination de ces grandes idées qui la remplissent. I'ay beaucoup d'impatience de le voir pour le louer de s'estre acquis d'un deuoir si iuste. Mais j'en ay encore dauantage de rencontrer de occasions de vous témoigner par mes tres-humbles seruices, que vous ne pourriez sans me faire tort croire personne dauantage que moy

De Pomponne, ce 30. Septembre 1633.

A Monsieur de Saint Pierre.

L E T T R E X C I I I .

I'Aurois grande honte que ma paresse fust sceüe par ceux à qui j'ay témoigné vostre extreme diligence, si la lettre que ie vous enuoye n'estoit capable de vous faire oublier de plus grandes fautes. Si vous la gardez aussi long-temps que j'ay fait la vostre, vous n'aurez rien à me reprocher; & si vous me la renuoyez promptement ie receuray vn tres-grand contentement de la relire. Ainsi quoy que vous fassiez, vous m'obligerez tousiours: Mais il n'est pas estrange que d'un Amy tel que vous, il ne puisse rien proceder dont je ne reçoie del'aduantage

De Pomponne, ce 2. Octobre 1633.

*A Monsieur * * **

L E T T R E X C I V .

MONSIEVR,

Je ne sçauois m'empêcher de vous auouer que ie ne

V ij

fus iamais plus mal satisfait de moy mesme que la dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir, pour ce que j'auois tant de choses à vous dire, & si peu de temps pour cela, que j'en oublie les principales. Mais ie suis, ce me semble excusable, puisqu'il faut du loisir pour parler aux personnes vers lesquelles Dieu nous donne cette liberté si rare d'ouurer nostre cœur avec vne pleine confiance. Vous faites beaucoup plus que vous ne deuez en me faisant la faueur de vous dérober quelquesfois vne heure pour me la donner; Mais autant que j'ay sujet de me louer en cela de vostre bonté, j'ay raison à mon aduis de me plaindre du malheur de cette vie, où il n'y a point de biens tous purs. Si vous auiez moins de vertu ie n'aurois pas tant de desir de vous parler. Si vous auiez moins de bonne fortune, j'en trouuerois plus facilement le loisir. Et je voy si peu de remede, mesme dans mes souhaits, à la peine que cela me donne, que j'employerois ma vie pour vous acquérir l'accroissement de l'un, & j'aymerois mieux mourir que de vous desirer la diminution de l'autre; bien que ie vous auoue que c'est la chose du monde que ie considere le moins en vous, & que ie vous estime incomparablement dauantage en vous mesme par les graces que Dieu vous a faites, que par cet éclat & ces ornemens estrangers qui ne sont que des faueurs de la Fortune. Ne pouuant donc, que rarement parler à vous, quand bien ie serois au lieu où vous estes,

je n'ay garde de m'ennuyer dans ma solitude qui me donne le moyen d'y penser souuent, & de m'acquitter ainſien la ſorte que ie puis des deuoirs auxquels m'engagent tant d'obligations dont ie vous ſuis re-deuable

De Pomponne, ce 10. Fevrier 1634.

A Monsieur le Marquis de Vallencé.

LETTRE XCV.

MONSIEVR,

Ie ne ſçauois aſſez vous témoigner combien je me reſſens obligé de la confiance dont vous m'honorez par voſtre lettre; & je vous ſupplie tres-humblement de croire que vous n'en aurez jamais pour perſonne qui deſire dauantage de s'en rendre digne. I'ay leu & releu ce qu'il vous plaist de m'écrire comme vne admirable leçon de la vanité du monde, où vn Payen diroit que la Fortune prend plaifir à ſe moquer de nos deſirs: Mais les Chreſtiens doiuent reconnoiſtre que c'eſt Dieu qui nous les reſuſe pour noſtre bien, afin de nous détacher de la terre, où ils nous attachent avec trop de violence: Y en pouuoit-il auoir, Monsieur, de plus raisonnables que les voſtres; & neanmoins cette maiſon que vous auez.

V iij

si fort souhaitée ne vous arrive qu'après que vous auez veu cesser le sujet qui vous la faisoit desirer avec tant d'ardeur. Ainsi tous les contentemens d'icy bas sont imparfaits; & cette imperfection nous oblige à chercher ailleurs vne parfaite felicité. Sans cela nous nous voudrions arrester comme dans vn séjour permanent à ce que nous ne deuons considerer que comme vn passage pour aller au Ciel; & nostre bon-heur imaginaire nous apporteroit vne infortune veritable: Mais voyez je vous supplie, Monsieur, combien m'a touché la faueur que vous m'auiez faite, puisqu'elle me porte à vous dire ce que vous sçavez beaucoup mieux que moy. Je vous en demande pardon, & estimeray ma faute heureuse s'il vous plaist de la recevoir comme vne preuue de la passion avec laquelle je suis

De Pomponne, ce 25. Aou. st 1634.

*A vn jeune Gentil-homme qui auoit
l'esprit admirable.*

LETTRE XCVI.

MONSIEVR,

Vostre ouurage estant seul digne des loüanges .

que vous me donnez , je ne les reçois que pour vous les rendre, & confesse que sans cette liberalité dont je me fers pour m'acquiter de ce que je vous dois, il me seroit difficile de le faire. Ainsi en me pensant louer vous vous serez loué vous mesme, sans pouuoir neanmoins estre accusé de vanité : Ce qui jusques icy me sembloit impossible : Mais il est bien raisonnable que par vne telle rencontre l'ordre ordinaire des choses se trouue changé en faueur d'une personne si sçauante, si sage, & si judicieuse auant le temps, que d'auoir produit dès ses premieres années des fruits qui auroient esté admirez dans vn âge fort auancé

De Nancy, ce 13. Novembre 1634.

*A Monsieur le Marechal de Brezé, sur le
secours d'Hildeberg en 1634.*

LETTRE XCVII.

MONSEIGNEUR,

Je pense auoir éprouué maintenant la plus grande joye que l'on sçauroit receuoir après celle des Victorieux, dont c'est à vous à dire quels sont les sentimens. La France triomphe au delà du Rhin sous la conduite de deux Generaux dont vous estes l'un; Et Dieu vous a

conserué dans vn peril où vous auiez besoin qu'il vous fauorifast d'vne assistance toute particuliere. Je ne scaurois, Monseigneur, me plaindre avec plus de respect de ce que vous vous estes trop hazardé. Je sçay que vostre passion pour la gloire n'a point de bornes: Mais celle que vous auez pour le Roy, vous oblige de considerer son seruice aussi bien que vostre courage, & de ne pas prodiguer vne vie qui luy est si chere & si vtile. C'est maintenant plus que jamais que sa Majesté aura sujet de dire que les Vendredis luy sont heureux, & que rien n'est impossible à ses armes, puis qu'elles ont fait dans l'espace d'un jour le plus court de l'année, vne action qui donnera lieu de croire à l'auenir que l'histoire se sera mécontée en prenant le solstice d'Hyuer pour celuy d'Esté. Je ne scaurois assez, Monseigneur, vous témoigner mon ressentiment de l'honneur que vous m'auiez fait de m'écrire ce grand succez de dessus le champ de bataille, & de rassurer mon esprit dans les justes apprehensions que j'auois pour vous. L'embrasement d'Hildeberg que je voyois d'icy, m'auoit des-jà fait juger que vous auiez executé vostre dessein: Mais ce contentement estoit mélé de la crainte qu'il ne coustast beaucoup de sang à la France: Et il faut auoüer que c'est vn miracle qu'elle ayt acquis tant de gloire avec si peu de perte. Vous pourrez, Monseigneur, dire avec raison qu'il paroist bien que la joye a peine à se taire, puisque je m'arreste si long-temps à vous entretenir de la mienne, au lieu
de

de vous rendre compte de ce que vous me demandez, &c.

De Manheim, ce 22. Decembre 1634.

*A Monsieur le Marechal de Brezé, sur le
sujet de la Bataille d'Ancin en 1635.*

LETTRE XCVIII.

MONSEIGNEUR,

Je viens de recevoir la lettre du 24. May dont vous m'avez honoré : Et bien que ces marques si obligantes de la faueur de vostre souuenir fassent aujourd'huy l'un de mes plus grands contentemens, j'auroie que la lettre de mon Frere m'a donné encore plus de joye en m'apprenant ce qui est dû à vos conseils & à vostre courage dans l'honneur de cette glorieuse journée, qui rend la France plus redoutable qu'elle ne fut jamais. Vous ne trouuerez point s'il vous plaist estrange, que pour ne me témoigner pas indigne de vostre affection j'oublie ainsi mes intersts lors qu'il s'agit des vostres, & fasse ceder tous mes sentimens particuliers à ceux que me donne cette haute reputation que vous vous estes acquise. A moins que cela je vous confesse que je supporterois

X

impatiemment de ne voir que par les yeux d'autrui des actions qui meritoient d'estre veües de toute la terre, & dont je serois témoin, si par vne si rude separation je ne me trouuois point éloigné de vous. Je vous ay écrit, Monseigneur, comme après auoir executé les ordres du Roy, j'ay demandé mon congé pour reprendre, si on me l'accorde, le chemin de Pomponne, où puis qu'il vous plaist me faire esperer la faueur de vous voir, je planteray des Palmes & des Lauriers, afin qu'en suite de tant de victoires & de triomphes vous puissiez à leur ombre y jouir d'un repos qui ne soit point indigne de vous. Je m'assure, Monseigneur, que vous n'aurez pas desagreable que M^r de Monsolins vous y tienne compagnie aussi bien que dans les batailles; & de voir que quelque vaillant qu'il soit, je ne luy cederay point dans le desir d'employer ma vie pour vostre seruice, & luy soustiendray que je suis plus passionnément que personne du monde

De Chaumont en Bassigny, ce 29. Iuin 1635.

*A Monsieur le Marechal de Brezé, sur le sujet
de sa harangue à Messieurs les Estats pour
les dissuader de faire la Treue
avec l'Espagne.*

L E T T R E X C I X .

MONSEIGNEUR,

Encore que je vous aye écrit il n'y a que deux jours, néanmoins ayant veu depuis vostre harangue à l'assemblée de Messieurs les Estats, je ne sçaurois m'empescher de vous en témoigner ma joye & mon admiration tout ensemble. Il est vray qu'ayant l'honneur de vous connoistre au point que je fais, elle ne deuoit pas me surprendre; Mais les choses extraordinaires ont cela de propre qu'elles émeuent tousiours l'esprit: Et ainsi il me semble que je suis excusable, puisque l'ordre de vostre discours, la force des pensées, la beauté du stile, & cette generosité qui reluit également dans vos actions & dans vos paroles ne peuuent tenir rang entre les choses ordinaires. Et il faut auoüer, Monseigneur, que comme vous auez bien sceu parler en Roy en parlant pour vn grand Roy, vous n'auuez rien oublié aussi de ce que peut vn Orateur pour persuader des Peuples, vous souuenant que l'éloquence a tou-

X ij

jours regné principalement dans les Républiques : Mais vostre modestie me defend de continuer de dire en cela la verité, & m'oblige à me contenter de la dire aux autres, qui apprendront avec autant d'admiration que moy que la mesme bouche d'où sont partis les ordres, qui joints à vostre valeur ont esté l'une des principales causes du gain d'une des plus grandes batailles de nostre siècle, a prononcé cette magnifique harangue si necessaire pour ne pas perdre le fruit de cette victoire

De Paris, ce 17. Janvier 1636.

A Monsieur le Marechal de Brezé.

L E T T R E C.

MONSEIGNEUR,

Puis qu'après une si longue absence je me trouve encore éloigné de vous sans avoir eu quasi l'honneur de vous voir, je vous supplie d'agrecer que ie m'en rapproche en quelque sorte en vous écrivant. Je ne vous demande pas, Monseigneur, d'ouvrir mes Lettres aussi-tost que vous les receurez; il seroit injuste après tant de travaux que vous avez supportez pour le Public, de vous détourner indiscrettement des diuertissemens de vostre belle Maison: Mais lors qu'au retour de

la chasse ou de la promenade, il n'y aura que vos yeux qui ne soient point las, ie vous supplie de les jeter sur les protestations les plus veritables que personne vous fera jamais de sa passion pour vostre seruice, dont vous ne pouuez douter si ce n'est que vostre modestie & vostre generosité vous fassent perdre la connoissance de vostre merite, & le souuenir des obligations dont ie vous suis redeuable. l'aouë qu'il me falloit du bon-heur pour m'acquerir part en vos bonnes graces, n'ayant pas toutes les qualitez qui les meritent: Mais ie pense auoir celles qui sont necessaires pour les conseruer, puisque personne ne me peut surpasser en sincerité & en reconnoissance, qui sont des biens dont la fortune ne scauroit m'empescher d'estre riche, & auxquels ie ne mets point de prix sçachant combien vous les estimez, &c.

De Paris, ce 5. Auil 1656.

A Monsieur le Marechal de Brezé.

LET TRE C I.

MONSEIGNEUR,

Vos reproches sont si obligeans que ie n'ose quasi me repentir d'une faute qui me fait receuoir vne

X iij

punition si agreable. Et il faut auouer que personne ne sçait mieux que vous combler de faueurs ceux que vous aymez. Vous faites connoistre la grandeur des veritables affections par des coleres feintes: Et cette rethorique admirable m'engageroit encore à plus de remerciemens, si aulieu de simples reproches vous m'auiez dit des injures. Je ne doute point, Monseigneur, que cecy ne soit vn enigme pour ceux qui n'ignorent pas moins le langage que les effets de l'amitié. Mais j'espere qu'il vous en sera plus agreable, sçachant que vous prenez autant de plaisir à vous cacher à la plus part du monde, qu'à témoigner vne franchise extraordinaire à ceux que vous honorez de vostre confiance. Je vous puis assurer, Monseigneur, qu'il n'y en a nul entre ces derniers qui soit plus reconnoissant que M^r * * * des extremes obligations que vous vous estes acquises sur luy; Et j'ose vous répondre qu'il ne vous trompera non plus que moy, qui est ce me semble tout ce qui se peut dire, puisque rien ne m'est plus cher que la qualité de

De Paris, ce 19. Avril 1636.

A Monsieur le Marechal de Brezé.

L E T T R E C I I.

MONSEIGNEUR,

Je ne reçois point de lettre de vous qui ne me donne de la joye & de la confusion tout ensemble par l'excez de vostre bonté & de vos ciuilitéz : Mais celle du 26. d'Auril est si extraordinairement obligeante que ie ne sçauois vous témoigner que par le silence combien j'auouë que les paroles sont au deffous des remerciemens que ie vous dois. Je ne demanderois, Monseigneur, pour m'estimer fort heureux, que d'estre tel que vous me croyez, & de rencontrer des occasions de me rendre digne de l'honneur de vostre affection. J'aurois beaucoup de vertus que ie n'ay pas, & vous de tres-grandes preuues que ie n'ose esperer que vous ayez jamais de ma passion pour vostre seruice. Mais comme vous me surpassez en toutes choses, il est raisonnable que vostre generosité ait aussi cét aduantage sur moy, d'obliger vne personne qui vous est entierement inutile. Ce que ie vous confesse, Monseigneur, que j'aurois grande peine de souffrir si ie ne vous hono-

dont vous m'avez honoré ne me faisoit prendre cette liberté. La perte que vous avez faite de Monsieur de Montsolins me semble telle, & j'y trouue si peu de consolation hors celles qu'il vous plaist de me donner, en me disant de quelle sorte il est mort, que ie ne croy pas que le déplaisir que j'en ressens s'efface jamais de mon esprit. Je puis dire avec verité qu'il ny auoit personne apres vous qui connust mieux que moy ce qu'il valoit. Et il faut auouer, Monseigneur, qu'il est tres-rare de voir des hommes dont l'ame soit en vne aussi haute assiette qu'estoit la sienne. Je l'ay souuent considéré de tous costez sans y pouuoir rien remarquer que de bon, de ferme, & de genereux. Il sçauoit parfaitement accorder le respect avec la liberté, & on ne sçauroit voir vn esprit plus agreable, & plus resolu tout ensemble. Mais il est vray, Monseigneur, comme vous le sçavez si bien iuger, qu'il est tres-heureux d'auoir fait avec tant de gloire selon le monde, & d'humilité selon Dieu, vn voyage auquel tous les hommes sont obligez; & de la bonne ou mauuaise disposition duquel despend leur bon-heur ou leur malheur pour vne eternité, &c.

De Paris, ce 12. Aoust 1636.

Y

A Monsieur de Benjamin.

L E T T R E C I V.

MONSIEVR,

Je ne fus iamais plus empesché qu'à ce que ie dois maintenant vous dire: Car le sujet de ma lettre est pour vous renoueller vne tres-instante priere, & vos deffences, & nostre amitié m'obligent à n'vser d'aucuns complimens. Fayme mieux toutesfois m'attacher aux choses qu'aux paroles: Et ie ne me soucie pas que l'on m'accuse de manquer aux loix de la ciuilité, pourueu que vous ne puissiez me reprocher de contreuvenir à celles que nous auons establies: ie ne vous diray donc autre chose sinon que ie vous supplie de receuoir avec cette lettre celuy qui vous la rendra; & de croire que les obligations que j'auois à feu Monsieur son Pere, & l'honneur que ie porte à sa memoire, me faisant affectionner son bien comme le mien propre, ce sera vn effet digne de la passion que vous auez pour tout ce qui me touche, d'en prendre vn soin particulier pour l'amour de moy. Vous voyez, Monsieur, comme ie n'employe autre recommandation enuers vous que celle de vous mesme, sçachant bien que nulle n'y

seroit si forte, & que vous ne doutez point du pouvoir que vous avez sur moy qui suis plus veritablement que nul de tous ceux qui vous honorent

De Pomponne, ce dernier Septembre 1636.

A Monsieur * * *

LET TRE C V.

MONSIEVR,

Si j'auois à vous accuser de quelque chose ce seroit d'auoir oublié la parole que vous m'auiez donnée de venir à Pomponne, & non pas de manquer à m'écrire, puisque vous ne m'auiez point promis cette faueur : Mais je n'ay garde de meller des plaintes avec les remerciemens que ie vous dois des preuues qu'il vous plaist me rendre de vostre amitié, dont ie ne scaurois mieux vous témoigner le cas que ie fais, qu'en vous assurant que ie l'estime à l'égal de vostre merite. Toute autre proportion seroit ce me semble indigne de vous, Et quelque modeste que vous soyez, celle la ne vous permettra jamais de douter de mon affection, & de mon seruice. Je n'ay pas moins à me louer que vous des extremes soins de M^r * * * qui m'a souuent fait sçauoir de vos nouuelles. Et ie confesse que ie vous en-

Y ij

uic à l'un & à l'autre le bon-heur de vous estre aimez si long-temps auparavant que j'eusse le bien de vous connoistre. Que si ie peche en cela, vous ne ferez pas à mon aduis si seuer que de m'en refuser l'absolution. Vostre vertu à tous deux est capable de me faire commettre de plus grandes fautes. Et sçachant de quelle sorte vous vivez ensemble, ie ne doute point que cette grande estime que i'ay de luy n'augmente de beaucoup vostre affection pour moy, qui rechercheray tousiours avec joye les occasions de vous donner de nouueaux sujets de me croire

De Pomponne, ce 29 Septembre 1636.

A Monsieur le Marechal de Brezé.

LETTRE CVI.

MONSEIGNEUR,

I'ay trop d'intérest à vostre santé pour n'estre pas dans le desir d'en apprendre des nouuelles; & trop de confiance en l'honneur de vos bonnes graces pour craindre que vous ayez desagréable que ie vous en demande. I'espère que le bon air, & les diuertissemens de vos belles maisons contribueront beaucoup à vous la rendre, sçachant qu'elle est tres-ferme d'elle mes-

me, & qu'elle n'a esté esbranlée que par des trauaux & des fatigues insupportables. Encore en estes vous quitte à bon marché, puisque selon toutes les apparences, les perils que vous auez courus vous deuoient couster la vie, dont ie puis parler maintenant avec plus de certitude, m'estant rencontré chez M^r le Cheualier de Monfolins avec cinq. Officiers du Regiment de Piedmont tous blesez au passage de la Somme, qui m'ont dit des choses si particulieres de l'extreme hazard où vous fustes, & du signalé seruice que vous rendistes ce jour là à la France, qu'elle doit remercier Dieu de vous auoir conserué en vne occasion ou il sembloit que vous prissiez plaisir à mourir pour elle. En verité, Monseigneur, c'est avec grande justice que vous auez tant d'affection pour ce braue Regiment, puisque la sienne pour vous est toute extraordinaire: Et j'auoüe que je n'ay jamais mieux éprouué combien je suis vostre seruiteur, que par la joye que je ressentois de les entendre parler de vous avec tant d'estime & de passion. M^r de la Grange Poissegu estoit l'un de ceux qui eurent part à ce discours, dont le pauvre Cheualier estoit aussi l'un des principaux, & son aîné Capitaine au Regiment de Normandie n'oublia rien de ce qui peut témoigner le ressentiment des obligations dont toute leur maison vous est redeuable. Certes, Monseigneur, ils sont tres-dignes de la haute opinion que vous auez de leur courage & de leur

vertu : Celle du Cheualier est à tel point, que les discours des plus grands Religieux égalent à peine ses actions : Il n'y a rien en cette ame de mediocre : Et sa constance est capable d'étonner ceux mesmes qui font vanité de n'admirer rien. Il semble que Dieu, en le priuant des yeux du corps, luy a ouuert de telle sorte ceux de l'esprit, qu'il croit n'auoir pas fait vne grande perte en cessant de voir tout ce qui est du monde : où il dit qu'il est bien-heureux d'estre auetugle, puis qu'il n'y verroit plus son frere aisné : Voila, Monseigneur, en quel estat il est : Et pour en trouuer vn qui soit plus tranquille que je ne l'éprouue dans les tracas de Paris, je m'en vas pour quelques mois à Pomponne, où l'vn de mes plus agreables diuertissemens fera de me souuenir de l'affection dont vous m'honorez, & de penser que vous estes trop juste pour croire que personne puisse estre avec plus de verité que moy

De Paris, ce 5. Octobre 1636.

A Monsieur le Marechal de Brezé.

LETTRE CVII.

MONSEIGNEUR,

Si ce n'est point vanité de dire que je me rencon-

tre dans vos sentimens , la lettre du premier de ce mois dont vous m'avez honoré, m'oblige à vous auoïer que je trouue la vie que je passe icy si bien représentée dans la description que vous faites de la vostre à la Campagne, que je ne croy pas que jamais pinceau ayt sceu comme vostre plume peindre avec les mesmes traits deux choses differentes & si éloignées. Je n'ay donc garde de contester ce beau paradoxe, que lors que l'on a le moins d'affaires, c'est lors que l'on a le moins de loisir. Si nostre contentement n'est en nous mesmes, c'est en vain que nous le cherchons ailleurs; Et ceux-là meritent bien de s'ennuyer qui ne sçauent pas se donner de l'occupation, & vne occupation agreable. Il n'y en a gueres, Monseigneur, qui le puissent estre tant que les vôtres, pource qu'il se rencontre rarement qu'une mesme personne ait comme vous vne tres-grande force de corps & d'esprit, & qu'ainsi il y ait égalité entre les plaisirs du Cabinet & ceux de la Campagne, dont les diuertissemens me semblent si doux, que je m'y tiendrois trop heureux si j'estois assez proche de vous pour auoir le bon-heur d'aller quelquesfois participer aux vôtres; Et j'aurois tort de craindre que vous l'eussiez desagreable, puisque les obligations que je vousay vont jusques à me vouloir bien faire part de ce que vous avez le plus cher au monde, en me mettant aux bonnes graces de vos plus intimes amis. Je vous auoüe, Monseigneur,

que j'ay grande impatience de voir celuy que je ne connois que par sa reputation ; & que je ne sçauois auoir en trop grande estime sçachant celle que vous en faites. Deux choses me donnent esperance qu'il prendra plaisir à m'aymer , l'affection dont vous m'honorez, & la passion avec laquelle je suis

De Pomponne, ce 13. Nouembre 1636.

A Monsieur le Marechal de Brezé.

LETTRE CVIII.

MONSEIGNEUR,

Il ne faudroit point d'autre consideration que le desir d'auoir l'honneur de vous voir pour me faire souhaiter d'aller en Anjou ; puisque ce me seroit vne si grande joye que je serois incapable d'en gouster d'autres en mesme temps, & que tous les diuertissemens de la plus agreable Prouince du Royaume, ne sçauoient rien adjouster à mon contentement d'estre auprès de vous ; La Loire, l'Esté, & la Paix, n'ayans rien de comparable au bon-heur que le Rhin, l'Hyuer & la guerre ne m'ont sceu empescher de trouuer dans la faueur de vos entretiens. Ce seroit donc vous seulement, Monseigneur, que j'irois chercher, & non point

point ces innocentes delices dont vous me parlez, & qui doiuent ceder à celles qui se rencontrent en l'honneur de vos bonnes graces. l'auoüe que les estimant au point que je fais je ne sçauois trop vous remercier de m'y vouloir donner tant de part, ny trop souhaiter des occasions de vous en témoigner ma reconnaissance, &c.

De Paris, ce 28. Decembre 1636.

A Monsieur le Cardinal de la Vallette.

LETTRE CIX.

MONSIEGNEVR,

Si je n'auois eu le bon-heur d'estre témoin de la maniere d'agir de vostre Eminence dansvne Armée; le rapport de mon Cousin m'auroit fait admirer comme vne chose fort extraordinaire, ce que je ne regarde maintenant que comme les effets ordinaires de vostre excellente conduite : Et j'aurois appris de luy ce que j'ay tant de joye de dire aux autres : Mais ce seroit mal connoistre V. E. que d'ignorer qu'elle ne peut souffrir les loüanges deües à son

Z

merite , & qu'elle trouue mauuais que ses seruiteurs rendent à sa vertu les témoignages que ses ennemis mesmes auroient honte de luy refuser. L'ayme donc mieux, Monseigneur, passer de ce qui vous est dû par tout le monde à ce que je vous dois en particulier; & vous protester que les obligations que vous a mon Cousin, & la nouuelle faueur que vous m'avez faite de vouloir qu'il me parlast avec vne entiere confiance du sujet de son voyage, me comble d'un tel ressentiment, que je puis sans crainte asseurer V. E. qu'elle n'aura jamais vn seruiteur plus fidele que moy; & que j'auray tousiours moins de soin de conseruer ma vie que ses secrets, qui estans la plus grande preuue que je sçauois receuoir de l'honneur de ses bonnes graces, me donnera vne passion que nulles paroles ne peuuent exprimer, de témoigner à V. E. par mes tres-humbles seruices combien je suis

De Paris, ce 3. Iuliet 1637.

A Monsieur Seruien.

L E T T R E C X.

MONSIEUR,

Voyant par la lettre qu'il vous a plu de m'écrire jusques à quel point vous faites l'honneur à mon Frere de Paymer, je n'ay plus garde de m'étonner de la peine qu'il auoir à se resoudre de quitter l'Anjou; Et j'ay quasi regret de l'auoir engagé à se faire vne si grande violence que de s'éloigner de vous: Mais comme l'affection dont vous l'obligez va encore au delà de ce qu'il eust osé se promettre, je suis excusable ce me semble de n'auoir pas eu tant de presumption pour luy, que de croire que son depart fust capable de vous affliger: Et dans l'estime si extraordinaire que j'ay tousiours faite de vostre merite, je trouue son bon-heur si grand, que je cesserois d'estre sincere, si je n'auoüois que je commence d'en auoir de la jalousie. Il demeure d'accord neanmoins qu'elle est injuste, l'auantage qu'il a eu durant si long-temps de vous parler avec vne entiere confiance luy en deuant donner sur moy: Mais la passion est auengle; & je confesse, Monsieur, que j'en ay vne tres-forte d'auoir beaucoup de part en l'honneur.

Z ij

de vos bonnes graces: Car il est vray que je regarde depuis dix-huict mois avec plus de respect & d'estime que jamais, tant d'excellentes qualitez qui me donnerent de l'admiration dès que vous commençastes de paroistre à la Cour; & qui ont tousiours nourry dans mon cœur vn desir extreme de me rendre digne de vostre amitié. Mon Frere a esté plus heureux que moy, puis qu'il jouit de l'effet de mes souhaits; Et sa passion pour l'Anjou ne sçauroit desormais estre trop grande, puis qu'il luy a en partie cette obligation. Je vous supplie tres-humblement, Monsieur, que je vous aye celle de ne me croire pas moins que luy.

De Paris, ce 19. Iuillet 1637.

A Monsieur le Cardinal de la Vallette sur la prise de Landrecy en 1637.

LET TRE CXI

MONSEIGNEVR,

Quand je serois moins bon François, je suis trop vostre seruiteur pour ne ressentir pas vne joye extraordinaire de la derniere action de vostre Emi-

nence, qui donneroit de la jalousie au plus grand Empereur des derniers Siecles s'il estoit encore au monde. Vous avez pris en peu de jours ce qu'il attaqua inutilement durant plusieurs mois, & fait perdre aux Hollandois la vanité de sçavoir mieux que nous emporter des Places. Le Siege de Landrecy sera desormais l'un des plus illustres exemples que se proposeront les grands Capitaines ; Et rien ne peut manquer à la gloire de V. E. puisqu'elle est accompagnée d'une modestie qui en rehausse le lustre & l'admiration. Mais cette vertu qui merite tant de louanges en estant ennemie, me defend de continuer à vous témoigner mes sentimens, de crainte de vous desplaire en vous disant des veritez, qui vous sont si avantageuses : Il faut donc que ie me contente, Monseigneur, de vous assurer qu'entre tous ceux que vous honorez de vos bonnes graces, nul ne sçauroit estre plus passionnément que moy

De Paris, ce 28. Iuillet 1637.

A Monsieur le President Barillon.

LETTRE CXII.

Vous verrez par ce que ie vous ay mandé comme Dieu vous fait vne faueur mille fois plus auantageuse que toutes les fortunes de la terre : Et si vous en vsez comme ie l'espere, vous serez quoy qu'il vous arriue, l'un des plus heureux hommes du monde; & heureux de ce seul bon-heur veritable, en comparaison duquel tous les autres ne sont que misere. Car quel plus grand desir deuons nous auoir que d'entrer dans le chemin de la vraye vie, & en pensant serieusement à nostre salut, commencer d'obeir à la voix de ce Dieu d'amour & de charité qui nous commande de le suiure. Serions nous bien si lasches que de reculer, & de ne pas employer à son seruice le courage qu'il nous donne? Serions nous bien si miserables que de fermer les yeux à la lumiere des veritez eternelles qu'il nous descouure; & de demeurer encore attachez à la terre, apres que par vne bonté si extraordinaire, il nous montre le chemin du Ciel? Il est temps de nous récueiller du sommeil dans lequel sont enseuelis la plupart des hommes, & de reconnoistre que vos trauerfes, & ma mauuaise fortune, qui passent pour des maux à ceux

qui en jugent selon les sens, sont les plus grands biens qui nous pouvoient arriuer, puis qu'en nous rendant à nous mesmes, ils nous donnent le loisir dans cette retraite de penser serieusement à nous, & de considerer avec mespris toutes les felicitez passageres, auxquelles nous serions inexcusables de nous laisser encore ébloüir apres en auoir si bien connu le neant & la vanité

De Paris, ce 8. Auiil 1638.

*A Monsieur de Feuquierie sur le Combat
de Poligny en 1638.*

LETTRE CXIII.

LE succez de vostre combat me semble si heureux, veu les extremes auantages que les Ennemis deuoient se promettre de leurs retranchemens, que Monsieur le Duc de Longueuille merite à mon aduis plus d'honneur de cette action, que s'il les auoit entierement deffaits en raze Campagne. Et il a écrit icy de vous de telle sorte, qu'il paroist bien que j'auois raison de vous dire que vous estiez heureux de seruir sous vn Prince aussi genereux & aussi bon que luy, puisque son courage joint à sa conduite le

rendra Victorieux , & que sa bonté vous donnera part à sa gloire. Toute ma crainte est que sa passion si violente d'en acquérir, ne luy fasse entreprendre des choses impossibles : Car pourueu qu'elles ne le soient pas, il ny a rien que ie n'espere de luy , sçachant ce que peut sur l'esprit des Soldats la creance qu'ils ont en leur General, & avec combien de joye tous les Officiers d'une Armée se sacrifient pour ce luy qui ne leur commande rien qu'il n'execute luy-mesme , & qui tempere l'autorité absoluë qu'il a sur eux, par l'amour veritable qu'il leur porte. Taschez donc ie vous supplie de moderer en luy cette ardeur qui a plus besoin d'estre retenue que d'estre excitée, & ne donnez pas dans vos entreprises tant de part à la fortune, que la prudence n'y en ayt encore dauantage

De Paris, ce 2. Iuillet 1638.

A Madame

A Madame la Comtesse de Guebriant.

L E T T R E C X I V .

MADAME,

Mon estime pour vostre vertu, & mon affection pour vostre service me font prendre trop de part à ce qui vous touche, pour ne vous témoigner pas avec qu'elle joye j'ay appris le signalé service rendu à l'Estat par Monsieur vostre Mary, & l'extreme honneur qu'il s'est acquis dans l'une de plus grandes actions de cette guerre, dont chacun demeure d'accord qu'il luy est deu l'une des principales parties de la gloire. Je prie Dieu, Madame, de tout mon cœur qu'il vous le conserue & à la France, à laquelle il ne doit pas deormais estre moins cher qu'à vous, puisque son merite le met au rang de ces hommes extraordinaires nez pour le bien du Public & pour la reputation de leur Patrie. Faites moy s'il vous plaist la faueur de croire que si j'estois assez heureux pour rencontrer les occasions de luy rendre & a vous autant de service que ie le desire, vous connoistriez, Madame, autrement que par des paroles que vous n'honorerez jamais de vos bonnes graces personne qui soit plus que moy

DePomponne, ce 5. Septembre 1638.

A a

*A Monsieur * * **

LETTRE CXV.

Vous ne sçauriez croire quel est le contentement que j'ay receu d'apprendre l'estroite amitié que vous avez enfin contractée avec M^r * * * Vous sçavez combien il y a de temps que ie le souhaite. Et c'est vne merueille que deux hommes aussi lents que vous estes tous deux à vous engager, en soyez venus la si promptement. La difficulté n'estoit que de rompre cette double glace: Car quant à la fidelité & à la constance, vous estes l'un & l'autre si incapables d'y manquer, que ie suis assuré que vostre vnion ira tousiours croissant iusques à ce que Dieu vous fasse la grace de participer à la sienne dans le bonheur eternal de sa gloire. Dites s'il vous plaist à M^r * * * que c'est là où nous ne sçaurions souhaitter d'auoir vn Palais trop magnifique; puisque Dieu fera luy-mesme ce Palais que nous habiterons aux siècles des siècles. Mais que c'est se tromper de croire qu'il se donne à d'autres qu'à ceux qui luy en bastissent icy bas vn dans leur cœur, estant bien raisonnable que nous le logions chez nous en cette vie le mieux qu'il nous est possible, si nous voulons qu'en l'autre il nous loge si superbement, non

seulement chez luy, mais dans luy-mesme. Or ce n'est pas luy bastir vn Palais dans nostre cœur que de le remplir d'un amour si violent de ces Palais perissables dont les marbres, les dorures, & les lambris seront vn jour reduits en poussiere: Car comme les hommes pour executer le dessein d'un grand bastiment, veulent trouuer la place vuide: De mesme le Saint Esprit voulant faire son temple dans nostre cœur, & vn temple d'amour, veut qu'il soit vuide de l'amour des vanitez de la terre; ie dis de l'amour; car c'est se flatter de croire que l'on ne les ayme pas avec excez, lors que pour faire icy bas de petits paradis terrestres on s'éloigne de celui du Ciel, en consommant pour des vanitez, les moyens que Dieu nous donne de faire mille bonnes œuvres, & d'estre liberaux enuers luy mesme, qui ne dédaigne pas de nous estre obligé en la personne des pauures, & de receuoir de nous par leurs mains, comme vne faueur & vne dette, vne petite partie de ces biens que nous ne tenons que de sa bonté. Mais quelle plus grande preuve voudriez vous de l'affection veritable que Dieu m'a donnée pour cette personne, que de voir que ie vous parle ainsi sur son sujet. Ie veux croire qu'il l'a permis, puisque ç'a esté contre mon dessein; Et ie vous exhorte à luy parler plus confidemment, que jamais: Car il est secret & discret au dernier point. Mais il manque vn peu de courage pour agir selon

A a ij

sa lumiere qui est fort grande; Et c'est à quoy les veritables Amis peuuent, avec l'assistance de Dieu, luy estre vtils. Je suis tres-assuré qu'il n'en aura jamais de plus sinceres que nous; Et s'il scauoit quel est le bon-heur d'une amitié semblable à la nostre, dont tout ce qu'il a veu iusques icy n'est qu'une peinture, il auoüeroit que les vnions que Dieu fait sont les seules veritables felicitez de cette vie aussi bien que de l'autre, & auroit du mespris pour tout le reste

De Pomponne, ce 6. Septembre 1638.

*A Monsieur * * **

LETTRE CXVI.

SI, vous m'avez tenu parole touchant le ieu, Dieu vous a fait vne grande grace, & ie l'en remercie de tout mon cœur avec vous: Que si vous n'avez pas encore eu la force de vous en dégager entierement, reconnoissez s'il vous plaist vostre foiblesse, & pour ny plus retomber, rompez genereusement par vne ferme resolution ce que vous ne pouuez dénouier: Car il ne faut point capituler, ny avec Dieu, parce qu'il est nostre Maître, ny avec le Demon, parce qu'il est non seule-

ment nostre ennemy, mais vn ennemy perfide & irreconciliable : Et ce seroit vous flatter que de ne croire pas que ce jeu si excessif & accompagné de tant de mauuaises suites, en vous éloignant de Dieu vous approche du Demon, puis que tout ce qui plaist à l'vn déplaist à l'autre; & qu'il faut estre aveugle pour ne pas voir que nous ne sçaurions témoigner vn plus grand mépris des graces de Dieu, que d'employer si mal les biens & le temps qu'il nous donne pour faire des charitez, & trauailler soigneusement à nostre salut. Je m'arreste là, n'estant pas besoin de dauantage de discours, puis que je vous en ay assez dit de viue voix : Et je vous supplie tres-humblement de receuoir la franchise avec laquelle je vous écris, pour vne preuue que je ne desire pas que vous me reprochiez vn jour à la veuë de Iesus-Christ & de ses Anges que j'aye manqué à l'amitié que je vous ay promise

De Pomponne, ce 17. Septembre 1638.

*A Monsieur le Marquis de Gesures en suite du
malheur de Fontarabie en 1638.*

L E T T R E C X V I I .

MONSIEVR,

Je n'ay jamais mieux connu ma passion pour vostre service, & mon estime pour vostre vertu, que par l'apprehension que m'ont donné vos blessures, & la joye que j'ay ressentie de la gloire que vous avez acquise en cette Campagne ; où après vous estre signalé durant nos bons succez par vostre courage & vostre conduite, vous les avez fait paroistre avec tant d'éclat dans nostre malheur, que cette action doit tenir rang entre les actions extraordinaires, qui pour estre rares, mesmes à des personnes de cœur & de jugement, meritent des loüanges toutes particulieres. Ne vous étonnez donc pas, Monsieur, si vous en recevez de moy que vous sçavez estre l'un des hommes du monde le plus ennemy de la flatterie ; Et croyez, je vous supplie, que si j'estois assez heureux pour vous pouuoir témoigner autrement que par des paroles ce que je vous suis dans le cœur, vous connoistriez que nul ne sçauroit estre dauantage

De Pomponne, ce 1. Octobre 1638.

*A Monsieur le Marquis de Vallencé, sur les
blessures de Monsieur son Fils à
Fontarabie en 1638.*

L E T T R E C X V I I I .

M O N S I E V R ,

Faisant vne profession trop particuliere de vous honorer pour ne prendre pas beaucoup de part à tout ce qui vous touche, & le merite de Monsieur vostre Fils m'obligeant à faire vne tres-grande estime de son amitié, je vous supplie d'auoir agreable que la peine où je suis de ses blessures me donne la liberté de vous en demander des nouuelles. Elles luy sont si glorieuses, que pourueu qu'il en guerisse promptement, je ne sçay, Monsieur, si je l'ose plaindre de les auoir receuës, quelques douleurs qu'il en ait souffertes : Et je croy que vous ne l'en plaignez pas vous mesme, vostre extreme generosité combatant vostre affection ; & ce courage tout extraordinaire de vostre Maison surmontant la tendresse paternelle. Il falloit estre vostre Fils pour conseruer dans vn si grand desordre le mesme cœur & le mesme jugement que les autres ont dans la Vieillesse : Et lors que tout ce que l'on pouuoit preten-

dre estoit de faire vne retraite honorable, se resoudre à peine de se retirer après sept blessures. Auoüez, Monsieur, que quelque violente que soit vostre passion pour sa gloire, elle a pleinement esté satisfaite en ce rencontre, & qu'à moins que de luy en auoir cousté la vie, vous trouuez qu'il ne sçauroit auoir acheté trop cherement la reputation qu'il s'est acquise. Je souhaite de tout mon cœur qu'il soit bien-tost parfaitement guery, afin qu'il ne manque rien à vostre joye, & que je sois assez heureux pour vous témoigner & à luy par mes seruices que je n'en sçauois auoir de plus grande que de meriter la faueur que vous me faites de me croire

De Paris, ce 26. Octobre 1638.

A Monsieur le President Ardier, sur la mort de Monsieur son Pere.

LET TRE CXIX.

MONSIEVR,

Vous sçauéz trop ce que je vous suis pour douter de la part que je prens à vostre douleur; & ce que j'estois à Monsieur vostre Pere pour ne me pas croire sensiblement touché de sa perte. C'est pourquoy
vous

vous devez ce me semble mieux recevoir de moy que d'un autre la liberté que je prens de vous dire, que Dieu vous l'ayant osté en un âge où il y en a si peu qui arriuent, vous avez plustost sujet de le remercier de vous l'avoir conserué si long-temps, que de vous plaindre de ne l'avoir plus. Ce n'est pas, Monsieur, que je sois si injuste que de vouloir arrester vos premieres larmes ; la nature vous les demande, & vous les devez à l'affection d'un Pere qui vous aymoit passionnément. Mais après les mouvemens de vostre bon naturel, considerez je vous supplie qu'il y a des afflictions incomparablement plus grandes que la vostre. Et si mes paroles ne sont pas capables de vous consoler; qu'au moins l'estat où je suis vous serve de consolation. Plainquez, Monsieur, celuy qui vous plaint: Louëz Dieu de vous avoir traité plus doucement: Et souvenez-vous tousiours, s'il vous plaist, qu'il n'y a personne au monde qui soit plus que moy

De Pomponne, ce 3. Octobre 1638.

*A la Mere Angelique Prieure du Couuent des
Carmelites de Saint Denis.*

LETTRE CXX.

MA Reuerende Mere,

Puis que vostre lettre vaut mieux que tous mes Plans, preparez-vous, s'il vous plaist, à souffrir que je ne vous en enuoye pas seulement des greffes, mais aussi des Arbres: Et c'est pource que j'en manque qu'il faut que je vous en donne; le present de la Veuue de l'Euangile n'ayant esté estimé par celui qui seul connoist la veritable valeur des choses, qu'à cause qu'elle donnoit de ce qui luy faisoit besoin, & non pas de son abondance. Je ne pretens pas toutesfois, Ma Mere, que par cette raison vous fassiez moins de cas de mon affection pour vous: Car bien qu'elle procede d'un cœur que vous sçauiez en auoir plenitude, tant s'en faut qu'elle en vaille moins, qu'au contraire elle en est plus estimable, pource qu'au lieu que les choses corporelles tirent leur prix de la rareté, celles de l'esprit qui sont faites par les mouuemens que la charité nous donne, le tirent de leur abondance: Mais il ne faut pas s'engager si auant dans vn sujet qui ne se peut bien expliquer que de viue voix,

ou qui, pour mieux dire, n'a point besoin de discours pour s'expliquer, puis que les sentimens du cœur ne se font entendre que par eux-mêmes, & que je vous en parlerois inutilement, si ce qui se passe dans le mien, ne se passoit aussi dans le vostre. Laissons donc à Dieu, Ma Mere, à nous faire voir clair dans tous ces replis d'une véritable affection, & croyez je vous supplie que vous ne me reprocherez jamais de n'avoir pas répondu avec fidélité à la vostre. l'en diray autant, s'il vous plaist, à la personne qui a esté cause de nostre amitié, puis que ce seroit un crime de separer d'auec vous celle qui nous a vnies

De Pomponne, ce 5. Octobre 1638.

A Monsieur le Marquis de Lyancour.

LETTRE CXXI.

MONSIEVR,

Dans la grace que Dieu vous a faite de vous conseruer Madame vostre Femme, s'il vous plaist de juger de ma joye par les extremes apprehensions où j'ay esté, & par la passion que j'ay pour tout ce qui vous regarde, à peine la comprendrez-vous, puis que je ne la comprends pas moy-mesme. Dans les autres

Bb ij

maladies on considere principalement la personne que l'on craint de perdre : Mais en celle-cy j'auoüe, Monsieur, que je vous considerois plus qu'elle, pource que je vous trouuois beaucoup plus à plaindre; & jugeant de vos sentimens par les miens, je tremblois pour vous dans la crainte d'un mal, que j'apprens par vne cruelle experience estre sans remede sur la terre. Dieu soit loué, Monsieur, de vous auoir garenty par sa misericorde des effets que je souffre de sa justice; & vous fasse la grace de si bien reconnoistre cette faueur, que vous vous rendiez digne d'en receuoir de nouuelles, en mettant deormais autant de difference entre vostre amour pour le Createur, & celuy que vous aurez pour les Creatures, comme il y a de disproportion entre ses grandeurs infinies, & les miseres de nostre neant. Pardonnez s'il vous plaist, Monsieur, ce mot à mon extreme affection, qui ne seroit pas si hardie si elle estoit moindre

De Paris, ce 8. Octobre 1638.

A Monsieur le President Barillon.

L E T T R E C X X I I .

IL ne nous est pas difficile de garder le silence dans la certitude que nous auons que nos cœurs se parlent, & que ce langage si parfaitement entendu de Dieu & des Anges, est le plus eloquent de tous entre ceux qui s'ayment. Nous nous voyons tous les jours en la presence de celuy dont les regards penetrent jusques dans le fonds des abismes : Sa Charité nous vnit dautant plus estroitement que les accidens du monde nous separent ; & il me semble que ce nœud diuin dont elle a attaché mon ame à la vostre se resserre de plus en plus à mesure que le temps de nostre éloignement s'augmente. Ainsi les ordres de la Nature sont renuersez par ceux de la Grace : l'esprit, comme estant l'image de Dieu qui est tout esprit, s'éleue au dessus de la condition du corps : Vous estes plus libre que vous n'estiez ; & nous nous sommes plus presens que nous n'estions. C'est maintenant que vous commencez à deuenir veritablement heureux, parce que vous l'estes moins selon le monde : Et c'est maintenant que ie commence à l'estre aussi, parce que ma perte & ma douleur me détachent des affections du mon-

B b iij

de. Nous sommes également dans la solitude, puis que celles qui ne sont pas volontaires ne meritent nullement ce nom, & que comme la mienne procede seulement de mon election, Dieu vous fait la grace de rendre la vostre de necessaire volontaire. Merueilleuse grace, & qui est si rare que nous ne sçaurions assez en remercier celuy de qui nous la tenons: Heureuse solitude, qui en nous éloignant des hommes nous approche du Createur, du Maître, & du Redempteur des hommes: Souhaitable retraite dans laquelle cét Amant celeste noustrouuant à l'écart prend plaisir de parler en secret à nostre cœur, & de nous entendre luy dire avec Saint Augustin, *Domine ecce aures cordis mei ante te, aperias, & dic animæ meæ, salus tua ego sum.* Rendons nous dignes je vous supplie d'une faueur si particuliere; N'imitons pas ce mauuais seruiteur, qui au lieu de faire profiter le Talent qui luy estoit commis, l'enseuelit dans la terre. Nous n'auons plus de temps à perdre pour penser serieusement à l'éternité. Tant de morts de toutes conditions & de tous âges, qui feront mettre cette année entre les plus funestes qui furent jamais, parlent à nos yeux & à nos oreilles: Mais ne soyons pas si lasches que d'entrer seulement par la crainte dans les sentimens que son amour nous doit donner: Et d'autre costé n'aspirons pas à la gloire sans embrasser aussi ses souffrances: Allons au Tabor, mais par le Caluaire: Car il n'ap-

partient qu'au Fils de Dieu d'aller au Caluaire par le Tabor. Nous sommes maintenant vous & moy, au regard du commun du monde, comme dans vn port, d'où nous considerons les naufrages dont il a pleu à ce Diuin Pilote de nous garentir : Mais au regard de nous mesmes nous sommes tousiours au milieu de l'orage, puisque les tempestes qui s'eleuent sans cesse dans nostre cœur par le soufflé du Demon, & l'agitation de nos propres passions, seroient capables de nous faire tomber dans le plus perilleux de tous les naufrages. Nous ne sçaurions trop estre sur nos gardes, ayans de si puissans ennemis; ny trop esperer de nostre bon-heür, pourueu que nous combations avec courage. Ceux de nos Amis que vous sçaez auoir si genereusement triomphé du monde, en foulant aux pieds tous ses plaisirs, & toutes ses esperances, marchent à pas de Geant dans cette sainte carriere. Leur solitude est si grande, que Dieu seul sçait ce qui s'y passe; & s'ils le pouuoient, ils se cacheroient eux mesmes à eux mesmes. Je ne vous parle point de cét autre, dont les actions sont si fort au dessus de mes paroles, que ie ne sçauerois que par mon silence rendre témoignage à sa vertu. Dieu a permis par cette derniere rencontre que vous eussiez en luy vn exemple parfait de tout ce que vous auez à faire en l'estat present où vous estes. Et quand ie considere sur ce sujet toutes les graces que vous auez receuës j'entre dans vne aussi

grande admiration des miséricordes de Dieu sur vous , que de l'aveuglement de ceux qui appellent mal-heur le bon-heur le plus véritable de vostre vie. Je vous demande réponse à cette lettre affin de recevoir la consolation d'apprendre par vous mesme les dispositions où ie ne doute point que vous ne soyez. Apres cela nous recommençons à garder le silence jusques à ce que Dieu nous le fasse rompre, comme il m'y a obligé maintenant. Ce qui n'est pas difficile à juger, en voyant que ie vous parle ainsi cœur à cœur, vn langage qui n'est intelligible qu'à ceux qui sont vnis ensemble par luy

De Pomponne, ce 13. Octobre 1638.

*A Monsieur le Marquis de Fontenay sur le sujet de sa maladie à Nancy lors qu'il estoit
Gouverneur de Lorraine.*

LET TRE CXXIII.

MONSIEVR,

Entre ce grand nombre de lettres de compliment que vous receurez sur le sujet de vostre maladie,

die, je vous supplie de n'y point mettre celle cy, puis que ce n'est pas tant vn deuoir de ciuilité que ie vous rends, qu'un veritable témoignage de la douleur que j'ay ressentie de vostre mal, & de l'extreme joye que je reçois de ce qu'il a pleu à Dieu de vous conseruer. Vous disiez autresfois, Monsieur, que j'aymois le Maistre de Camp du Regiment de Piedmont : Mais j'ay reconnu par experience que Monsieur le Marquis de Fontenay me touche encore plus que le Gouverneur de Nancy & de Lorraine. I'auoüe que i'ay esté en cette rencontre meilleur amy que bon François : Mais il le faut pardonner à vne amitié qui a commencé quasi dès le berceau, qui s'est accrüe par la familiarité & la confiance, & qui va tousiours s'augmentant par l'estime que je fais de vostre vertu. Tellement que si ie ne vous ay pas assez considéré comme vne personne publique, ce n'est que par l'excez de mon affection pour vostre personne particuliere, dont vous n'oseriez vous plaindre, puis que ce seroit me blasmer d'estre trop veritablement

De Pomponne, ce 10. Nouembre 1638.

C c

A Monsieur le Duc Weymar en 1638.

LETTRE CXXIV.

MONSEIGNEUR,

Si l'honneur que j'ay de connoistre si particulièrement vos éminentes qualitez, ne m'auoit appris que les actions qui font admirer les plus grands Capitaines sont au dessous de ce que l'on doit attendre de Vostre Altesse, elle n'auroit pas gagné deux Batailles sans que ie luy eusse témoigné ma joye de l'heureux succez de ses armes. Mais sçachant qu'il n'y a rien de si extraordinaire que l'on ne puisse se promettre de la conduite & de la valeur de V. A. j'esperois tousiours qu'une troisiéme Bataille en la mesme année feroit voir que ce n'estoit point le hazard & la fortune qui vous auoient auparavant fait triompher de vos ennemis. Dieu a permis, Monseigneur, que mes esperances n'ont pas esté vaines. La gloire que V. A. s'est acquise en cette derniere Campagne marchera au premier rang des euenemens les plus illustres de nostre Siecle. Et ceux qui viendront apres nous mettront avec raison entre les choses incroyables, ce que tout le monde,

auant que vous l'auoir veu faire , mettoit au nombre des choses impossibles. L'éclat de tant de victoires n'est pas neantmoins, Monseigneur, capable de m'esblouir comme le doiuent estre ceux qui ne connoissent que ce qui paroist de vos immortelles actions. Je passe bien plus auant, Car V. A. m'ayant souuent fait la faueur de m'ouurir son cœur , ie trouue que tous ces effets quelques admirables qu'ils puissent estre, ne le sont point à comparaison de la cause dont ils procedent, le iugement merueilleux, la constance inuincible, & la generosité toute heroïque de V. A. estant capables d'en produire encore de plus grands. Mais je m'appergois, Monseigneur, que ma passion pour vostre gloire me fait oublier mon deuoir, en vous diuertissant trop long-temps de ces importantes occupations qui arrestent maintenant sur vous les yeux de toute l'Europe. Je ne demande donc plus à V. A. que la permission de luy dire qu'entre tous ceux qui reuerent le plus sa vertu, & ont dauantage de ressentiment de ses faueurs, nul ne sera iamais plus que moy

De Pomponne, ce 15. Nouembre 1638.

Cc ij

A Monsieur le Vicomte de Turenne.

LETTRE CXXV..

MONSIEVR,

Je fais vne profession trop particuliere de vous honorer, & j'ay receu trop de preuues de la faueur de vos bonnes graces, pour n'estre pas obligé de vous témoigner combien je me resioüis de la nouuelle gloire que vos dernieres actions vous ont acquise. Il n'y a point, Monsieur, aujourd'huy de François dont le nom soit si connu que le vostre l'est au delà du Rhin. Vous l'avez tantost passé autant de fois que la Meuse. Et il ne faut pas s'étonner si apres luy auoir fait sentir tant de preuues de vostre conduite & de vostre valeur, vous luy estes redoutable. Je souhaite, Monsieur, de tout mon cœur la continuation de vos heureux succez, & que vous me fassiez l'honneur de m'aymer tousiours autant comme je seray toute ma vie avec passion

De Pomponne, ce 25. Nouembre 1638.

A Monsieur le Comte de Guebriant.

L E T T R E C X X V I .

MONSIEVR,

Je m'étois contenté il y a quelque temps de témoigner à Madame vostre Femme quelle estoit mon estime de vostre vertu, & des actions signalées qui vous auoient acquis tant de gloire : Mais puis que vous continuez à faire des choses si extraordinaires, qu'il semble que vous ayez resolu de vous surmonter vous mesme, comme si vous estiez jaloux de vostre propre reputation, permettez-moy, Monsieur, de vous faire voir, que je ne m'interesse pas si peu en l'honneur de la France que je n'aye du ressentiment des grands seruices que vous luy rendez. Il faut auoïer que vostre ambition & vostre courage ne pouuoient rencontrer vne occasion plus illustre pour témoigner ce que vous estes; & que ce que Monsieur le Duc de Weimar a fait en cette Campagne passera avec raison à l'auenir pour l'une des plus grandes merueilles de nostre Siecle. Que si Dieu veut, comme je l'espere, que le gain de trois batailles, meslé de tant d'autres belles actions, soit couronné de la prise de Brisac, je confesse, Mon-

C c iij

sieur, qu'il faudra que vous soyiez tous bien modestes pour ne devenir pas insolens de tant de bon-heur & de tant de gloire : Mais qui peut douter de vostre modestie, puis qu'elle accompagne tousiours cette haute generosité qui ne considere jamais ce qu'elle a fait, pource qu'elle aspire continuellement à des choses encore plus élevées. Que son Altesse adjouste donc, Monsieur, cette importante Place à ses triomphes de cette année; & hastez-vous d'en apporter l'heureuse nouvelle, afin de voir les effets d'une joye au sujet de laquelle vous aurez tant contribué. Je pense pouvoir dire avec verité que personne ne le souhaite davantage que moy, non plus que de vous témoigner plustost par des services que par des paroles avec combien de passion je suis

De Pomponne, ce 16. Novembre 1638.

A Monsieur le Marquis de Montauzier.

LET TRE CXXVII.

MONSIEVR,

Je pense que vous croyez bien que je ne m'intéresse pas si peu en vostre gloire, que je n'aye esté sensiblement touché de vos dernieres actions : Et il

fuffit ce me semble à ceux qui ont l'honneur de vous connoître auffi particulièrement que je fais, de dire qu'elles font dignes de vous, pour vous en donner la loüange qu'elles meritent, puis que quoy que vous puiffiez jamais faire de grand & de genereux, je croiray tousiours que vous pouuez faire encore dauantage, fçachant que l'on ne doit point mettre de bornes à l'ambition, & au courage de ceux qui ont l'efprit auffi ferme, & le cœur en vne auffi haute affiete que vous les auez. Mais qu'oüez la verité, Monsieur, vous n'eftes pas malheureux de ce que la Fortune a bien voulu vous donner part à la plus belle & à la plus hardie entreprise de nostre Siecle; Et il y a grand plaifir d'eftre vn fi glorieux témoin de ces euenemens illuftres, qui ayant efté jusques icy le fujet de l'admiration de toute l'Europe, le feront de fon étonnement, fi Brisac, comme je l'efpere, tombe enfin fous les armes victorieufes de ce braue Prince, à la conduite & à la conftance inuincible duquel vous fçaez que nous jugeafmes il y a long-temps que rien n'eftoit impoffible, après luy auoir veu faire deflors des chofes fi grandes & fi extraordinaires, &c.

De Pomponne, ce 26. Nouembre 1638.

*A Monsieur le Comte de Pas, Fils de Monsieur
de Feuquiere, sur sa blessure à l'assaut de
Luneville en 1638.*

L E T T R E C X X V I I I .

Monsieur mon Cousin,

Vostre blessure vous est si glorieuse, que pourveu qu'elle soit fauorable, je pense que ce seroit offencer vostre courage que de vous en beaucoup plaindre: Et d'autre costé je ne voy pas grande apparence lors que vous souffrez de la douleur, de vous en faire des complimens: Ce qui me vient fort à propos, y ayant renoncé pour jamais avec vous, à cause que vous estes l'une des personnes du monde pour qui j'ay autant d'estime & d'affection; j'ajouste aussi de tendresse, ayant remarqué en vous tant de bon naturel, qu'il me semble que l'on ne vous scauroit trop aymer: Enquoy il entre possible un peu d'amour propre, puis qu'il est vray que je me laisse persuader assez aisément, que les bonnes qualitez que vous tenez du costé maternel, n'ont point fait un defauantageux mélange pour vous rendre digne Fils de Monsieur de Feuquiere: Assurez-vous donc, mon cher Cousin, que si j'estois assez heureux pour vous

vous pouuoir rendre autant de seruice que j'en ay de desir, les effets vous feroient connoistre qu'il n'y a personne au monde qui soit plus à vous que moy

De Pomponne, ce 3. Decembre 1638.

*A Monsieur de Saint Ange Premier Maistre
d'Hostel de la Reyne.*

LET TRE CXXIX.

MONSIEVR,

Vostre lettre du 8. m'a appris la continuation des graces de Dieu sur la Reyne & sur Monsieur le Dauphin, dont je croy que personne ne ressent vne plus veritable joye que moy, parce qu'il est vray que je n'ay pas moins de passion pour ce qui touche cette grande Princesse, à cause de son extreme bonté, que de respect pour la qualité qu'elle porte maintenant de Mere de celuy qui sera vn jour, comme je l'espere, le Père de la Patrie, qui est vn titre encore plus auguste que celuy de Roy de France, puis que pour le meriter il faut que sa vertu le fasse regner par amour dans le cœur de ses sujets; au lieu que les Souuerains ne regnent d'ordinaire sur leurs Peuples que par leur seule puissance

De Pomponne, ce 10. Decembre 1638.

D d

*A Monsieur le Marquis de la Tourlandry, sur
la mort de Madame sa Femme.*

L E T T R E C X X X.

MONSIEVR,

Vous n'aurez pas à mon aduis grande peine à croire que jamais nouuelle ne m'a plus surpris que celle de vostre perte ; & que nul de vos seruiteurs & de vos amis ne la ressent plus que moy, & ne reconnoist si bien l'excez de vostre juste douleur : Car si l'extreme vertu de Madame vostre Femme, & l'affection si particuliere dont elle m'honoroit, m'obligent à la regretter toute ma vie, l'estat où vous sçavez que je suis me fait voir si clairement vostre affliction dans la mienne, que je croy qu'il n'y a personne au monde qui la puisse comprendre comme je fais. Il faut auoüer que toutes les autres, quelques violentes qu'elles puissent estre, ne sont rien en comparaison : Elles touchent le cœur ; mais celle-cy l'arrache : Elles nous rauissent des choses qui nous sont cheres ; mais celle-cy nous diuise nous mesmes d'auec nous mesmes : Elles ébranlent l'ame ; mais celle-cy la mettroit dans le desespoir, si Dieu ne la soustenoit par sa grace : C'est donc à luy seul, Monsieur, que nous deuons

avoir recours : Car ce seroit vous flatter de vous dire que le temps est capable de vous consoler : C'est vn excellent medecin pour les maux ordinaires, mais il n'en sçauroit guerir de semblables aux nostres, qui n'en peuuent gueres auoir qui les égalent, puis qu'entre mille mariages il ne s'en rencontre pas vn où l'on éprouue le bon-heur dont nous jouïssions. Ne cherchons plus sur la terre celles qui nous attendent dans le Ciel : Témoignons leur nostre veritable amour en méprisant nos propres interests pour nous réjouïr de leur eternelle felicité ; & taschons de viure de telle sorte que nous ayons sujet d'esperer de la misericorde de Dieu qu'il nous fera la mesme grace qu'elles ont receüe. Vn autre que vous s'étonneroit, Monsieur, de me voir tenir ce langage : Mais vous ne trouuerez pas étrange que vous écriuant les larmes aux yeux, je vous parle avec tant de liberté & de confiance ; le ressentiment que j'ay de vostre perte, & la compassion que me fait vostre douleur estant si extremes, que je connois plus que jamais, & combien j'honorois celle que nous pleurons, & avec quelle passion je suis

De Paris, ce 29. Decembre 1638.

A Monsieur le Cardinal de la Vallette.

L E T T R E C X X X I .

M O N S E I G N E V R ,

Il me semble qu'après avoir demeuré si long-temps sans vous écrire, de crainte de vous diuertir de vos importantes occupations, je ne sçauois plus passer pour indiscret en renouuellant à vostre Eminence les protestations de mon tres-humble serui-ce: Et quelque inutile que je luy sois, je m'assure qu'elle n'aura pas desagreable de voir la passion que j'ay de me conseruer en l'honneur de ses bonnes graces: Car V. E. est trop juste pour considerer plustost les hommes par les occasions que la Fortune leur donne de vous témoigner leur affection, que par l'extreme desir qu'ils en ont; & trop genereuse pour n'aymer que ceux qui luy sont vtiles: C'est pourquoy j'espere, Monseigneur, qu'autant à Pomponne qu'en Allemagne, & dans la Solitude qu'à la Cour, V. E. me regardera tousiours comme vne personne qu'elle n'est pas fâchée qui soit entierement

De Pomponne, ce 17. Ianuier 1639.

*A Monsieur de Montraue Premier President
au Parlement de Thoulouze.*

LETTRE CXXXII.

MONSIEUR,

Il paroist bien que j'ay vne extreme confiance en l'honneur de vostre amitié, puis que m'estant si chere je ne me fers point des petits deuoirs pour la conseruer. Il me semble qu'ils vous importuneroient plustost que de vous plaire, pour ce qu'ils sont trop au déssous des preuues que ie voudrois vous pouuoir rendre de ma passion pour vostre seruice; & que vous croiriez me faire tort de juger par de si foibles marques de ce que vous sçaucez que ie vous suis depuis tant d'années. En quelque lieu que vous soyez, Monsieur, je suis asseuré que j'ay le bonheur d'y auoir vn amy veritable; & que vous ne doutez point qu'en quelque part que ie sois, vous n'y en ayez vn à toute épreuue. Ainsi ce n'est que pour sçauoir des nouuelles de vostre santé que je vous écris, & pour vous dire que cét Arbre que j'ayme tant à cause qu'il porte vostre nom, m'a enfin apporté vn fruit admirable, Mais n'en pouuant trop

D d iij

pandre sur tout le monde, il me semble, mon Pere, que ie dois vous sçauoir encore plus de gré, de la chaleur qu'il vous plaist d'y adjouster pour moy par vostre lettre, que de la faueur que vous me faites de me mettre au nombre des premiers qui les auront veus. Receuez donc ie vous supplie, comme le plus grand des deux remerciemens que j'ay à vous rendre celuy qui m'engage à estre deormais veritablement

De Pomponne, ce 17. Ianuier 1639.

A Monsieur Arnauld Docteur de Sorbonne.

LETTRE CXXXIV.

MOn Tres-cher Frere,

Puisque nous ne faisons que commencer à faire vne veritable connoissance aussi bien qu'une veritable amitié, toutes celles qui n'ont pas Dieu pour principe n'ayant que de vaines apparences, il est raisonnable que je vous dise dans les rencontres ce que luy seul est capable de descouurir dans le fonds de mon cœur, afin que vous puissiez deormais y voir aussi clair que moy mesme. Sçachez donc s'il vous plaist que plus vne chose me touche l'esprit, & moins

je suis capable d'en témoigner d'abord mon sentiment, pour ce que l'ame s'occupant toute en elle même dans la veüe d'un objet qui la remplir, ne pense pas à pousser ses sentimens au dehors, & dédaigne de se servir du discours, par ce que les paroles sont trop foibles pour exprimer la grandeur de ses pensées: C'est, mon Cher Frere, ce qui m'est arriué avec vous: Car j'estois si occupé en la consideration de la misericorde que Dieu vous à faite, qu'il m'estoit impossible de vous en rien dire, tant de circonstances admirables me mettant dans l'estonnement, & les effets visibles de sa grace qui reluisent avec un si grand éclat en cette conduite m'ayant esblouy l'esprit. Ne trouvez donc pas estrange que j'aye eu besoin de temps pour revenir à moy; & qu'ayant encore veu depuis le papier que ie receus, hier, ie vous dise que ie suis transporté de joye dans la consideration de vostre bonheur: Dieu ne vous ayant pas seulement appelé à luy, mais vous ayant donné pour vous y conduire un guide si admirable, qu'il faut estre dans les dispositions où vous entrez pour connoistre ce que j'en pense. Courage donc mon Cher Frere, taschons tousiours d'avancer avec humilité & confiance; & mourons plustost mille fois que de retourner en arriere. La voye est estroite; mais il n'y en a point d'autre qui mene à la vie: Elle est contraire à nos inclinations; mais nos inclinations sont contraires à nostre salut; Elle est couverte

couuerte d'espines; mais il n'y a que ces espines qui produisent des fleurs pour vne eternité

De Pomponne, ce 30. Ianuier 1639.

A Monsieur le Cardinal de la Vallette.

LETTRE CXXXV.

MONSEIGNEUR,

La lettre dont il a plu à Vostre Eminence de m'honorer est en tant de manieres si obligeante, que ce seroit mal le connoistre que d'entreprendre de l'en remercier. On témoigne par des paroles son ressentiment des faueurs ordinaires; mais on ne respond que du cœur à celles qui partent du cœur. Et comme j'auoüe, Monseigneur, que ce sont les seules que j'estime, il faut que je confesse aussi que V. E. ne pouuoit m'attacher plus estroitement à son seruice, qu'en jugeant si fauorablement & si veritablement tout ensemble, de mon peu d'amour pour mes interets, & de ma fidelité inuiolable pour mes Amis. Je serois bien malheureux, Monseigneur, si Dieu m'ayant fait la grace de m'épriser à vingt cinq ans, & dans vn temps auquel j'auois au-

Ee

personnages de sa profession & de son siècle; & que si celuy qui apres le Roy à le pouuoir de le tirer du Bois de Vincennes, connoissoit comme ie fais le fonds de son esprit & de son cœur, il se tiendrait sans doute obligé par justice, de mettre en sa place ceux dont les artifices & les calomnies ont voulu faire passer vne si grande innocence pour criminelle: Et il paroist bien, Monseigneur, que V. E. sçait lire dans mes pensées, puis qu'elle croit que j'ay perdu, en perdant la conuersation d'un si parfait Amy, le plus grand soulagement que j'estois capable de recevoir dans ma douleur. Ce qui fera que V. E. ne s'étonnera pas je m'assure que ie tasche autant que je puis de trouuer avec Dieu la consolation qui m'est ostée. Si j'auois oublié, Monseigneur, ce que vous m'auiez fait l'honneur de me dire si souuent sur les bords du Rhin, je ne vous parlerois pas avec tant de liberté de mes sentimens: Mais sçachant quels sont les vostres au milieu mesme de vos plus grands emplois, je n'ay garde d'apprehender que V. E. le trouue mauuais: Et quand je considere que les Generaux d'Armée meurent comme les moindres Soldats, je ne m'estonne pas qu'elle pense serieusement à cette derniere heure, qui en terminant avec la vie tous ces grands desseins ausquels la vanité des hommes ne met point de bornes, les fait passer dans vn autre Monde dont les loix immuables sont si contraires aux fausses maximes de celuy-cy. Mais je

E e ij

m'apperçois, Monseigneur, que j'abuse de vostre loisir : l'en demande pardon à V. E. & n'auray pas comme j'espère, grande peine à l'obtenir, puis qu'il n'y a point de fautes plus excusables que celles qui procedent d'un excez d'affection; & que cette lettre ne seroit pas si longue, si j'estois moins

De Pomponne, cc 20. Fevrier 1639.

*A Monsieur le Cardinal de la Vallette sur la
mort de Monsieur le Duc de Candale
son Frere, en 1639.*

LET T R E C X X X V I.

MONSEIGNEUR,

Lors que la lettre si obligeante dont il a pleu à Vostre Eminence de m'honorer, m'engagea ces jours passez à luy parler selon mes sentimens & avec beaucoup de liberté, ie ne croyois pas que V. E. fust à la veille d'éprouuer par vne triste experience que les Generaux d'Armée meurent comme les moindres Soldats. Il faut aüoüer, Monseigneur, que le Monde est bien peu de chose, puisqu'il ne sçauroit nous rien donner que nous ne courions sans cesse fortune de per-

dre, & que ce qui est en vn temps le sujet de nos consolations & de nos joyes, deuient en vn autre la cause de nos regrets & de nos larmes. Si vous auiez moins aymé Monsieur vostre Frere, vous ne le pleureriez pas tant à cette heure; & si V. E. n'auoit eu le bon-heur de luy rendre les derniers deuoirs avec des soins & des assistances dignes de son bon naturel & de son courage, elle n'auroit pas maintenant des ressentimens si vifs dans le malheur de sa perte. Je m'assure que V. E. n'aura pas peine à croire, que faisant vne profession si particuliere d'estre son tres-humble seruiteur, j'en suis touché comme je dois; & que si j'estois si heureux que de pouuoir contribuer quelque chose au soulagement de son affliction, il n'y a rien que je ne fisse, pour luy témoigner combien je suis

De Paris, ce 25. Fevrier 1639.

A Monsieur le President Barillon.

LETTRE CXXXVII.

Vous m'avez répondu de telle sorte lors que je vous ay demandé devos nouuelles; & je sçauois si bien les dispositions où vous estiez, quand mesme vous ne m'eussiez point rendu réponse, que j'aurois

E c iij

tort d'en estre maintenant en doute. C'est pourquoy je n'ay pas peine à demeurer dans le silence, encore que vous soyez l'une des personnes du monde pour qui j'ay autant de liberté de parler, j'entens de cette liberté sainte que Dieu seul est capable de donner à ceux qui s'ayment en luy, & qui forme cét admirable langage du cœur, qui est vne image dans la terre de celuy des bien-heureux dans le Ciel. Ainsi sans vous voir & sans vous parler, je connois mieux ce que vous pensez, que ne font ceux à qui vous parlez, & qui vous voyent; & l'avantage que j'ay sur eux est incomparablement plus grand que celuy qu'ils estiment avoir sur moy, pource que nostre communication est d'autant plus pure & plus parfaite, qu'elle est insensible, & que celuy *qui vocat ea quæ non sunt tanquam ea quæ sunt*, supplée par vne maniere toute spirituelle & toute divine, à ce qui pourroit manquer à nos entretiens faits en sa presence. Je suis par tout où vous estes, & vous estes par tout où je suis; l'adorable lien qui nous conjoint pouvant bien nous vnir lors que nous sommes en diverses Prouinces, veu qu'il nous vniroit encore davantage quand nous serions mesmes en diuers Mondes, puis que l'Eglise triomphante est plus étroitement unie avec la militante, que la militante ne l'est en soy-mesme. Nous sommes trop heureux d'avoir esté jettez par diverses tempestes dans vn port où nous n'eussions pû arriuer par le calme; & d'avoir le

loisir de considerer attentiuement dans le repos de nos differentes solitudes, l'estat deplorable de la plupart des hommes, qui se laissent si fort éblouir par les vaines apparences des faux plaisirs, des faux biens, & des faux honneurs, qu'ils renoncent pour ces contentemens qui passent comme vn éclair, à des felicitéz perdurables, à des richesses incorruptibles, & à l'eternité de la gloire. Je vous ayme trop pour vous plaindre dans vne condition si auantageuse; & j'ay aussi trop de confiance en la conduite de Dieu sur vous, pour ne me réjouir pas lors que vous en sortirez; ne doutant point que cela n'arriue quand il vous verra assez affermy dans les instructions qu'il vous donne luy-mesme en la sainte école de cette retraite qu'il vous auoit preparée de tout temps & auant les temps, afin de se monstrer à vous plus à découuert que vous n'eussiez sceu le voir dans l'embarras des affaires: Ce que vous jugez si bien, & me l'auiez mandé en des termes si puissans, que je n'y pense jamais sans en ressentir vne consolation particuliere. Iesus-Christ permit que vostre éloignement commença le jour de sa mort, pour vous faire entendre que vostre occupation durant cet exil deuoit estre d'apprendre à mourir avec luy, afin de renaistre aussi avec luy: Et nous voicy arriuez à ce jour glorieux auquel je veux esperer qu'il nous fera la grace de resusciter pour ne mourir plus: Car ce que l'on appelle mort ne l'est pas pour ceux qui.

passent de cette mort apparente à la seule véritable vie ; non plus que ce que l'on nomme vie ne l'est point pour ceux qui ne l'employent qu'à s'engager dans les liens d'une mort éternellement malheureuse. J'avoue que si la soumission que je dois aux ordres de la providence ne m'obligeoit de souffrir sans inquiétude une si longue séparation, je la supporterois avec beaucoup de peine ; ayant ce me semble mille choses à vous dire, & à apprendre de vous sur l'usage que nous devons faire de tant de grâces dont Dieu nous fauorise : Mais au défaut de nos paroles, parlons-nous par nos actions, & n'oublions jamais que nous luy rendrons compte de cette union si étroite qu'il a faite entre nous pour nous obliger de nous entr'exciter à l'aymer & à le servir en esprit & vérité, comme il nous l'enseigne luy-mesme par ce mystérieux & celeste discours qu'il adresse à tous les Chrestiens en la personne de la Samaritaine

De Paris, ce jour de Pasques 1639.

A Monsieur

*A Monsieur le Cardinal de la Vallette, sur la
conservation de la Citadelle de
Turin en 1639.*

L E T T R E C X X X V I I I .

MONSEIGNEUR,

Il falloit tant de vertus jointes ensemble pour soustenir tout vn Estat en sauuant sa Capitale dans l'effroy & le peril qu'apportent la surprise & le manquement de toutes choses, que la modestie de Vostre Eminence ne pouuant souffrir les justes louanges qui luy sont deües pour vne action si extraordinaire, il vaut mieux que je me contente de remercier Dieu avec elle du glorieux succez dont il luy a pleu de benir vne resolution si sagement prise, & si genereusement executée. Vos occupations, Monseigneur, sont aussi trop importantes pour diuertir V. E. par des discours inutiles; & elle aura possible receu deux de mes lettres, de la longueur desquelles j'aurois à luy demander pardon, si j'auois pû preuoir qu'elles luy eussent esté rendües dans vn temps si mal propre à les lire: Mais pour ne point tomber encore dans la mesme faute,

F f

j'assureroys seulement V.E. qu'entre tous ceux qu'elle honore de ses bonnes graces, il n'y aura jamais personne qui en conserue vn plus grand ressentiment que moy, ny qui soit dauantage

De Paris, ce 5. May 1639.

A Monsieur l'Euesque de Grasse.

LETTRE CXXXIX.

MONSEIGNEUR,

Ce ne seroit pas vous répondre selon ma sincerité ordinaire, & avec l'ouuerture de cœur que j'ay pour vous, si je vous dissimulois mon amour pour la solitude, & le mépris que Dieu me donne du monde depuis la perte que j'ay faite de ce que j'y auois de plus cher. On se détrompe à moins de la trop grande estime des choses de la terre ; & il faudroit estre bien aueugle pour ne voir pas, après vne telle experience, que le veritable bon-heur ne se peut rencontrer en cette vie. Ainsi je n'ay garde de contredire vos sentimens, & de manquer à celuy que je dois auoir de la faueur de vostre souuenir, & de la part que je me promets en vos prieres. Vous estes trop charitable pour me les refuser en l'estat où il a pleu à Dieu de

me mettre ; & sçachant comme vous sçaez, que plus l'on commence à connoistre la verité, & plus l'on a besoin de secours pour y répondre. Il faut auoüer que vous estes bien-heureux d'allier si saintement la vie actiue avec la contemplatiue, que la qualité d'Euesque ne vous empesche pas d'estre souuent entre Dieu & vous vn vray Solitaire ; & que ces dispositions de silence & de retraite ne vous dérobent point aux occupations de la charge que Iesus-Christ vous donne dans son Eglise. Je confesse que je souhaiterois passionnément d'estre, en quelque maniere semblable, aussi bon Hermite que vous estes bon Chartreux ; & que la grace estant la seule chose que je vous enuie à Grasse, de cette innocente enuie à laquelle la charité nous exhorte, ce n'est ny la veüe de vostre Mer, ny les parfums de vos Orangers qui me feroient mépriser la Marne, & les Plans de Pomponne. Je voudrois passer jusques dans le secret de vostre Cabinet, & les replis les plus cachez de vostre cœur, pour y trouuer ces richesses incorruptibles que vous amassez pour vn autre Monde, & qui vous enrichiroient encore dauantage, si je vous en dérobois vne partie, puis que ces heureux larcins, au contraire de ceux des choses perissables, sanctifient & ceux qui les font, & ceux qui les souffrent. Vostre lettre m'a trouué à Paris, mais dans l'impatience de retourner à la Campagne, où j'appris il y a quelque temps tres-particulièrement de

Ff ij

vos nouuelles par vn Pere de la Doctrine Chrestienne, qui a eu le bon-heur de passer six mois auprès de vous. Il vous pourra dire lors qu'il vous verra quels furent nos entretiens, & s'ils luy donnerent sujet de croire que personne soit plus que moy

De Paris, ce 6. May 1639.

A Madame la Marquise de Lyancour.

LETTRE CXL.

MADAME,

En refusant mes remerciemens pour le Pere d'Haraucour, vous m'engagez à vous en rendre encore de plus grands, puis qu'outre ceux dont j'auois à m'acquitter pour luy, je vous en dois aussi pour moy-mesme de l'honneur que vous m'avez fait de m'écrire. Vous voulez néanmoins, Madame, me le vendre vn peu cher en m'accusant d'vn deffaut qui me rendroit aueugle sur vostre sujet, & que je n'ose expliquer dauantage de crainte de blesser vostre humilité en loüant vos autres vertus. Je vous puis asseurer avec verité que personne ne les estime plus que moy : Mais ic vous auoüe aussi que sçachant

qu'elles peuuent tousiours croistre en ce monde, je me suis extremement resiouy pour vous de ce que Dieu vous a fait la faueur de vous enuoyer vn interprete fidelle de sa parole, & en qui la chaleur accompagnant la lumiere, vous ne trouuerez pas moins de charité que de connoissance. Des hommes de cette sorte, & qui sont si absolument desintereressez, nous doiuent tenir lieu d'Anges visibles sur la terre; & ils sont encore beaucoup plus rares que l'on ne le scauroit croire: C'est pourquoy je ne doute point, Madame, que vous ne fassiez vn excellent vsage d'une occasion qui vous est si auantageuse; & qu'en contribuant par vos soins à la santé d'une personne qui est toute à Dieu, vous ne receuiez, par vne juste recompense, l'affermissement de la vostre. Je ne voy plus rien qui s'y oppose, maintenant que la prise de Hefdin en vous rendant Monsieur vostre Mary, vous tirera des inquietudes où il estoit impossible que ne fust pas l'une des meilleures Femmes du monde. Je suis tres-assuré, Madame, que si a proportion vous aymez autant Dieu que luy, vous serez vne grande sainte. Mais c'est vne estrange proportion que celle qui consiste en la difference qu'il y a entre vn Dieu & vn homme. Ainsi vous voyez que quelque auancée que vous puissiez estre il vous reste encore beaucoup de chemin à faire. C'est pourquoy vous honorant au point que je fais, je n'ay pas tort ce me semble de me resiouir de ce que Dieu.

Ff iij

vous a enuoyé vn si bon guide, & de vous conseiller, suiuant la maxime de l'Euangile, de marcher avec courage tandis que le jour de la Grace vous éclaire, puis qu'il ne sera plus temps de marcher lors que les tenebres de la mort nous surprendront. Adieu, Madame, ie ne pensois pas vous en tant dire ; & cét excez est vne veritable preuue de l'extreme passion quejay pour vous, je dis pour vous, & non pas seulement pour vostre seruice

De Pomponne, ce 3. Iuin 1639.

*A Monsieur Arnauld son Fils, en suite de la
Bataille de Thionuille, en 1639.*

LET TRE CXLI.

MOn Fils, Ielouë Dieu de tout mon cœur de ce qu'il vous a fait la grace, en cette malheureuse journée, de rendre ce que vous deuiez à Monsieur de Feuquiere: Vostre conscience & vostre honneur vous y obligeoient de telle sorte, que j'aymerois mieux cent fois que vous fussiez mort que d'y auoir manqué. Cest en semblables occasions que les loix de Dieu & celles du Monde s'accordent si bien ensemble, que ce qui est juste selon l'vn, est glorieux selon

l'autre, & que l'honneur que l'on acquiert est véritable, pour ce qu'il est le fruit de la vertu. Il ne se peut rien adjouster à celui de Monsieur de Feuquieres, nonobstant sa mauuaise fortune, dont la cause est si évidente, qu'il n'y a point de personnes assez déraisonnables pour l'oser blâmer des fautes & de la lâcheté d'une partie de son Armée, au lieu de le louer de sa conduite & de son courage

De Paris, ce 15. Juin 1639.

*A Monsieur le Marechal de Brezé, sur le
sujet de la Bataille de Thionville,
en 1639.*

LETTRE CXLII.

MONSEIGNEUR,

Vos faueurs peuuent bien augmenter le nombre des obligations que je vous ay, mais non pasme surprendre, par ce que vostre extreme bonté pour moy m'a accoustumé à en attendre, & à en recevoir tousiours de nouvelles, Et quand l'affection dont vous m'honorez ne vous auroit point rendu sensible à mon déplâisir touchant Monsieur de Feuquieres

re, ie connois trop vostre generosité pour douter que vous ne le plaigniez dans son malheur, puis qu'il ne le meritoit pas; & que jugeant, comme vous faites, de son action plustost par la conduite & par la valeur que doit auoir vn General, que par le succez d'un combat qui dépendoit du courage de ses troupes, & des accidens de la fortune, vous n'avez garde de le blasmer d'auoir perdu vne Bataille que selon toutes les apparences humaines il auroit gagnée sans la lascheté de quasi toute sa Caualerie, & que vray semblablement il ne pouuoit perdre, si cette lascheté n'eust passé jusques a vn excez presque incroyable. I'ose donc dire, Monseigneur, que si vous eussiez commandé cette Armée, vous seriez blessé comme luy; vous seriez prisonnier comme luy; & vous auriez comme luy vn regret eternel de vous estre veu raurir d'entre les mains, plustost par le manque du cœur d'une partie des vostres, que par la force des Ennemis, vne tres-glorieuse victoire. C'est pourquoy ie tiens Monsieur de Feuquierie fort heureux dans son malheur d'auoir fait ce que vous auriez fait vous mesme, & de s'estre montré digne en cette occasion de l'estime dont vous l'honorez, & de l'affection si particuliere que vous luy faites paroistre. I'espère que Dieu le conseruera, & luy fera la grace de vous témoigner vn jour son ressentiment par ses seruices. Cependant ie vous supplie, Monseigneur, d'auoir agreable que je m'acquitte pour luy de ce deuoir,

&

& que n'y ayant point de paroles qui puissent exprimer ce que je vous suis, j'aye recours à vostre propre creance pour vous assurer de la passion avec laquelle ie seray toute ma vie

De Paris, ce 23. Iuin 1639.

*A Monsieur le Duc de Longueville, sur le
sujet de la Bataille de Thionville,
en 1639.*

LETTRE CXLIII.

MONSIEUR,

Quand Monsieur de Feuquiere n'auroit point d'autre consolation dans son malheur que de recevoir de si grandes preuues de l'extreme affection dont vous l'honorez, cela suffiroit à mon aduis pour le luy faire supporter avec patience : Mais lors que ie pense, qu'en considerant les choses dans la verité, & plustost par la raison que par les euenemens, il ne s'est jamais témoigné plus digne qu'en cette occasion, & de vos bonnesgraces, & de vostre estime; l'a-uouë, Monseigneur, qu'il a esté bien malheureux de n'auoir peu avec tant de cœur, & de conduite éui-

Gg

ter vne si mauuaife fortune. Il falloit auoir des gens auffi lasches que l'a esté presque toute sa Cauallerie pour perdre vne Bataille qui ne se pouuoit perdre sans vne terreur panique; puisque le lieu qu'il auoit choisi pour la donner, apres ses retranchemens forcez par la fuite honteuse de cette mesme Cauallerie, estoit si auantageux, qu'ils n'auoient qu'à imiter vn peu leur General, & l'Infanterie pour ne pouuoir estre battus. Je n'ay pas manqué, Monseigneur, d'en-uoyer à Madame de Feuquiere la lettre que vous m'auiez fait l'honneur de m'écrire; & ie souhaiterois de tout mon cœur qu'elle peust passer jusques à Monsieur de Feuquiere, ne doutant point que ce ne fust l'vn des meilleurs de tous les remedes pour ses bleffures, qui sont si grandes & si douloureuses, qu'encore que les Chirurgiens esperent qu'il n'en fera pas estropié, ils demandent plus de six mois pour les guerir. C'est tousiours beaucoup, que la vie luy reste, afin de vous pouuoir témoigner, en l'employant pour vostre seruice, qu'il n'est pas ingrat des preuues que vous luy rendez d'une bonté & d'une generosité si extraordinaires. Je vous confesse, Monseigneur, que j'en ay en mon particulier vn tel ressentiment, que ie ne sçauois sans regret me voir reduit à des paroles pour vous faire paroistre avec combien de passion ie suis

De Paris, ce 1. Iuillet 1639.

*A Monsieur le Cardinal de la Vallette, sur
le sujet de la Bataille de Thionville,
en 1639.*

L E T T R E C X L I Y .

MONSEIGNEVR,

Il ne m'arriue point d'affliction que ie ne reçoie
en mesme temps de si grandes preuues de la bien-
veillance dont vous m'honorez, qu'il semble que
vostre bonté se soit obligée à me consoler dans toutes
mes pertes, & qu'elles ne seruent qu'à faire voir
combien vous estes genereux & charitable : Mais
quelques grandes que soient les obligations dont
ie suis redevable à Vostre Eminence, ie la supplie
tres-humblement de croire qu'elles ne sçauroient
surpasser mon ressentiment ; & que Monsieur de
Feuquiere mesme n'en aura jamais vn plus grand
que moy de la part que V. E. prend à son mal-
heur. I'auoüe que quelque extreme qu'il soit, il
n'est pas du nombre de ceux qui me touchent da-
uantage, pour ce que n'estimant rien plus injuste,
comme le remarque si bien V. E. que de juger
d'vn General d'Armée par la perte ou le gain

G g ij

d'une Bataille, dont l'evenement ne despend pas moins de l'obeïssance & de la valeur des Soldats, que de la conduite & du cœur de celuy qui les commande. Je tiens Monsieur de Feuquiere beaucoup plus heureux d'auoir esté blessé & pris en executant luy-mesme les ordres qu'il auoit donnez, que s'il n'auoit fait qu'une mediocre perte en opiniastrant moins le combat pour penser à sa seureté particuliere. Se voyant abandonné de presque toute sa Cauallerie par la plus grande lascheté qui fut jamais, il n'y auoit point de conseil à prendre pour vn homme à qui l'honneur est mille fois plus cher que la vie; & ie le considere avec plus de joye couuert de blessures dans Thionuille, que ie n'en aurois de le voir encore à la teste d'une Armée, s'il s'estoit témoigné moins digne de la commander. Je suis asseuré, Monseigneur, que c'est le sentiment de V. E. Et il ne m'est pas difficile d'en respondre, puisque ie l'ay veüe dans les occasions où il s'offroit si souuent des sujets de le faire paroistre. Mais pour parler plus Chrestienement, il me semble que Dieu n'ayant point de titre dont il soit plus jaloux que de celuy de Dieu des Batailles, il n'appartient nullement aux hommes d'en attribuer le succez à une autre conduite qu'à la sienne; & que ces grands coups de tonnerre qui accablent les Armées entieres, & sont quelquesfois suiuis de la perte de toute une

Prouince, ne peuuent sans presumption estre creus partir que de sa main route puissante. Il s'y faut absolument soumettre, Monseigneur, puis qu'elle est infiniment adorable; & V.E. veut bien qu'en v'sant de la liberté qu'elle m'a donnée d'ouurer mon cœur en sa presence, j'en tire cette resolution dans ma douleur la nouuelle perte que je viens encore de faire d'un de mes Freres. Il auoit l'honneur d'estre si connu de V.E. que je m'assure qu'elle jugera que j'ay beaucoup de sujet de le regretter : Mais la plus cruelle de toutes les experiences m'ayant appris quel est le neant de cette vie; & la priuation d'un Amy veritable combien il y a peu de consolations assurees, je vous confesse, Monseigneur, que je commence à regarder le Monde avec le mépris dont il est digne. Faut-il de plus puissantes raisons pour cela que de considerer cette derniere mort d'un des plus grands hommes de nostre Siecle; & de penser qu'une maladie de quatre jours a mis dans le tombeau celuy que la mort auoit épargné en tant de Batailles. Les desseins des hommes sont bien peu de chose, puis que la suite de ceux que Monsieur le Duc de Weimar auoit entrepris avec tant de generosité, & executez avec tant de bon-heur, s'est évanouie en un moment; & que la gloire de ses grandes actions luy est maintenant si inutile: Mais je m'aperçois, Monseigneur, que j'abuse du loisir de V.E. Pardonnez-le je vous supplie à mon affection, qui

a peine à se retenir lors que je vous parle. Je tâche-
ray de la rendre plus discrète en ne vous écriuant
que rarement ; Car quant à mes actions je n'y met-
tray jamais de bornes , lors que je seray si heureux
que de rencontrer des sujets de vous témoigner par
mes tres-humbles devoirs combien je suis

De Pomponne, ce 2. Juillet 1639.

*A Monsieur de Feuquiere prisonnier de guerre à
Thionville en 1639.*

LET TRE CXLV.

PVis que vous ne connoissez pas moins mon
cœur que le vostre, il seroit inutile de vous di-
re quels sont mes sentimens sur ce qui vous touche.
Il n'est pas possible qu'ils soient plus grands, veu
qu'ils sont tels qu'une parfaite amitié les peut pro-
duire, & qu'ils m'ont fait connoître plus que je n'a-
uois jamais fait, ce que je vous suis. Nous sommes
trop heureux dans ce malheur de ce que Dieu vous
a conserué la vie, & de ce qu'il luy plaist vous don-
ner tant de patience dans vos douleurs, & tant de
constance dans vostre mauuaise fortune. Elle ne
peut pas tousiours estre bonne; & vous eussiez possi-
ble eu trop de vanité dans le bon succez que vous

deuiez esperer, si chacun eust suiuy vostre exemple, & secondé vostre courage. Encore que cela ne nous paroisse pas, Dieu ne fait jamais plus de grace aux hommes que lors qu'il les humilie pour les obliger à reconnoistre leur neant, & sa souueraine puissance. Vous auez grand sujet de le remercier de ce qu'il n'a permis que vous soyez tombé en l'estat où vous estes, qu'après auoir fait tout ce qui se pouuoit au monde : Car quant à l'euenement, il dépendoit si peu de vous, que pour croire le contraire, il faudroit ignorer qu'il preside particulièrement aux Batailles. Si vous auez perdu celle-cy, vous en gangnerez d'autres quand il luy plaira; & sçaurez par vostre propre experience que le gain n'en sera dû ny à vostre valeur, ny à vostre conduite, mais à sa seule volonté. Adieu mon parfait Amy, je le supplie de tout mon cœur qu'il vous fortifie de plus en plus dans son amour, & dans sa crainte. Tout le reste à comparaison de cela est au-dessous de la grandeur d'une ame Chrestienne

De Pomponne, ce 3. Iuillet 1639.

*A la Mere Catherine Felicité Religieuse à Port
Royal, sur la mort de son troisieme Fils,
tué en un Combat auprès
de Verdun.*

L E T T R E C X L V I .

MA Tres-chere Mere,

Je ne sçauois assez louer Dieu de la grace qu'il vous a faite de recevoir avec la soumission absoluë que nous deuons tous à son adorable volonté la mort de vostre cher Fils, & de mon cher Frere. C'est vn effet de cette longue & sainte retraite, qui en vous separant depuis tant de temps des Creatures, vous a appris à ne les considerer plus que dans les desseins eternels de leur Createur, & à remonter des ruisseaux à la source: C'est vn effet de ces continuelles oraisons, qui en vous vnissant à Dieu vous ont instruite en la science des Saints, laquelle ne consiste qu'à n'auoir plus que luy pour vnique objet, & à faire cesser ce malheureux partage, qui en diuisant nostre cœur par des affections contraires à ses diuines volontez, luy raut vne partie de ce Souuerain Empire qu'il veut, & qu'il doit auoir sur nous. Que vous estes heureuse, ma Tres chere Mere,

re, de commencer ainsi à gouter la vie du Ciel par le dégagement des liens qui nous attachent à la terre, & à remettre tous vos Enfans entre les bras de ce Pere éternel qui ne vous en auoit rendu Mere qu'afin de les élever en son amour & en sa crainte, dont il vous a fait la grace de vous acquitter avec tant de soin, que s'il luy plaist de nous faire misericorde, nous deuons tous reconnoistre qu'après luy nous vous en aurons la principale obligation, & que vous estes l'une de ces Mères véritablement Chrestiennes, qui brûlant de l'amour du salut de leurs Enfans trauaillent sans cesse à le leur procurer par leurs prieres & par leurs larmes. L'espere qu'elles n'aurent pas esté vaines pour celuy que nous pleurons, puis qu'outre ce qu'il a pleu à Dieu le garentir de ces combats abominables qui font perir l'ame avec le corps, & que son deuoir l'engageoit au peril où il a perdu la vie, vous verrez par la lettre que j'ay receüe d'une personne tres-veritable & de grande vertu comme il estoit dans de fort bonnes dispositions. Vous avez donc grand sujet de remercier Dieu, ma Tres-chere Mere, de ce qu'il y a lieu de croire qu'il a eu égard à vos souhaits, & de continuer vos prieres pour luy avec confiance qu'elles luy seront vtils. Si les miennes meritoient d'estre exaucées il en receuroit du soulagement, & vous, ma Tres-chere Mere, toutes sortes de tres-humbles seruices de moy, si j'e-

Hh

estois assez heureux pour vous en pouuoir rendre, comme mon deuoir m'y engage encore beaucoup plus par les étroites obligations que je vous ay selon Dieu, que par celle de m'auoir mis au monde .

De Pomponne, ce 8. Iuillet 1639.

A Monsieur de Chaudebonne.

LET TRE CXLVII.

Dites s'il vous plaist à mon nouuel Amy ma nouuelle affliction, puis qu'il est raisonnable que desormais il prenne part aux choses qui me touchent, comme j'en veux prendre vne fort grande toute ma vie à celles qui le toucheront. Et priez-le je vous supplie en mesme temps de n'estre point en peine de moy en ce rencontre, pource que Dieu m'ayant fait la grace de vouloir absolument tout ce qu'il veut, c'est en des occasions aussi sensibles que celle-là, que j'espère avec son assistance de luy témoigner ma fidelité : Ce que j'aurois mauuaise grace de dire à vn autre qu'à vous pour le dire à vn autre qu'à luy : Mais cette nouuelle amitié pouuant passer en moy pour fort ancienne, en la confide-

rant plustost par sa grandeur que par sa durée, je penserois commettre vn crime si je perdois vne telle occasion de faire connoistre à nostre Amy les dispositions où nous deuons tous entrer pour meriter le bon-heur incomparable d'estre Amis de Iesus-Christ, qui est vn tiltre si élevé & si glorieux, qu'il semble que ce seroit vne presumption nompareille d'y aspirer, s'il ne nous l'offroit luy-mesme, & ne nous pressoit de le receuoir. Mon souhait donc pour nostre Amy, & ce que je demande sans cesse pour luy depuis nostre amitié, c'est qu'il employe cette generosité que la nature luy a donnée, & tous ces bons sentimens qui luy sont inspirez par la grace, pour aymer Dieu diuinement; C'est à dire pour l'amour de luy mesme, sans y chercher ses propres interests; & en se tenant plus heureux d'auoir l'honneur de le seruir, que de posseder toutes les Couronnes de la terre. Sans cet amour on recule tousiours au lieu d'auancer: Mais avec luy on fait tant de chemin en peu de temps, que l'on accomplit avec facilité ce qui autrement seroit impossible. En voila assez; & je croy que je n'en aurois pas tant dit, si je ne scauois qu'estant prest de vous separer de nostre Amy pour fort long-temps; & n'y ayant pas d'apparence que je le voye d'un an, Il faut quelquesfois faire en vn jour ce que l'on ne feroit pas autrement en plusieurs mois; ainsi que luy & moy fîmes dans vn

Hh ij

moment vne amitié que d'autres n'auroient peut-estre pas faite en toute leur vie

De Paris, ce 8. Iuillet 1639.

A Madame la Marquise de Magnelay.

LETTRE CXLVIII.

MADAME,

Rien au monde n'est plus capable de me consoler que la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire sur la mort de mon Frere : Car quand je pense que vos actions sont conformes à vos paroles, il me semble que je suis doublement obligé de suiure, & ce que vous me dites, & ce que vous m'apprenez par vostre exemple : Mais il faut vne grace de Dieu si particuliere pour vous imiter, que je m'estimerois heureux de pouuoir faire imparfaitement ce que vous accomplissez avec vne vertu consommée. Et en verité, Madame, vous en auiez besoin pour resister à tant de diuerses épreuves, que nulle constance n'eust pû soustenir si elle n'eust esté appuyée sur Iesus-Christ cette pierre inébranlable qui est le fondement eternal de l'Eglise, & l'vnique soustien des fideles. Ce sera

là où vous trouuerez encore vostre force dans les justes apprehensions que vous auez maintenant sujet d'auoir pour Monsieur vostre Beau-fils, qui courra tousiours sans doute plus de fortune qu'un autre en tous les lieux où il s'offrira des occasions de signaler son courage: Mais j'espere que par l'assistance de vos prieres, Dieu luy fera acquerir beaucoup d'honneur, & le garentira du peril, comme il a desia fait tant de fois si visiblement, qu'il y auroit de la mesconnoissance à ne le pas croire. Je l'en-supplie, Madame, de tout mon cœur, & qu'il me donne les moyens de vous témoigner & à Monsieur vostre Frere jusques, à quel point le ressentiment des extremes obligations que j'ay à l'un & à l'autre me rend pour jamais

De Pomponne, ce 12. Iuillet 1639.

A Monsieur le Marquis de Lyancour.

LETTRE CXLIX.

MONSIEVR,

Ce seroit mal connoistre les obligations que ie vous ay, que de penser y pouuoir répondre par des

Hh iij

paroles; Et je n'en aurois pas le ressentiment que ie dois, si ie n'en auois que celuy que vous croyez. Vostre generosité vous a sans doute fait oublier qu'il ne s'est jamais presenté occasion de me témoigner de l'amitié que vous ne l'ayez fait avec excez: Mais ce qui est ainsi sorty de vostre memoire, est demeuré graué de telle sorte dans mon cœur, que ie ne crains point qu'il me reproche d'estre moins reconnoissant que vous me donnez sujet de l'estre. La part qu'il vous a pleu de prendre en ma derniere affliction m'a si peu surpris, que ie vous puis asseurer avec verité que vous auez esté l'une des premieres personnes à qui i'ay pensé dans la douleur de cette perte: Et je vous supplie tres-humblement, Monsieur, de juger par là quelle est ma confiance en vostre bonté, & en l'honneur de vos bonnes graces. Je vous auoüe que si les malheurs du monde en doiuent faire conceuoir du mépris, j'aurois tres-grand tort de l'aymer: Mais j'espère qu'il ne me trompera plus: Et il me semble que Dieu me fait la grace de commencer à connoistre, que dans la passion qu'ont tous les hommes d'estre heureux, il y a de la folie de s'attacher à autre qu'à luy, qui est l'inespuisable & l'unique source de la felicité & de la gloire, Je sçay, Monsieur, que vous pensez à ces veritez, & ne doute point que vous n'employez vtilement vn temps aussi precieux qu'est celuy que vous passez maintenant avec le Pere d'Ha-

raucour, que ie tiens pour l'un des hommes du monde qui en est le plus persuadé, & le plus capable d'en persuader les autres. L'indisposition de Madame vostre Femme ne me donneroit pas peu de peine, si ie ne croyois qu'elle en fait si bon usage, qu'une maladie supportée en cette sorte est preferable à la plus parfaite santé. C'est là, Monsieur, l'une de vos Croix: Mais tout n'en est-il pas plein icy bas? Et bienheureux sont ceux qui les portent apres IESVS-CHRIST pour arriuer avec luy dans le Ciel par le chemin qu'il nous a montré. Ce sera là que les douleurs supportées avec patience par son amour seront conuerties en d'éternelles joyes, & que j'espère que vous connoistrez de quel nœud il m'a attaché à vous depuis tant d'années.

De Pomponne, ce 12. Juillet 1639.

A Madame de la Grange le Roy.

LETTRE CL.

MADAME,

En verité ie n'auois point besoin de recevoir de vos lettres pour sçauoir la part qu'il vous plaist de prendre en ma derniere affliction: Car ie suis si assuré

de l'honneur de vostre amitié, que je douterois plutôt de moy-mesme que de vous. Je vous auoüe, Madame, que ma perte m'est tres-sensible, pour ce que mon Frere estoit mon Amy : Mais quand je pense que Dieu est mon Maistre, il ne me reste autre chose à dire, sinon que sa volonté soit faite. Les deuoirs d'un Chrestien sont si grands, que ceux qui ont le bon-heur de les bien connoistre sont obligez à vne merueilleuse sousmission ; & les actions estans le seul langage que Dieu escoute, il faut passer des paroles aux effets pour luy témoigner que l'on est veritablement à luy. C'est ce que vous auez si bien sceu faire, Madame, avec l'assistance de sa grace, que ie vous supplie de luy demander pour moy celle de vous imiter ; & de croire que sans vser de complimens, puis que vous les auez bannis de nostre amitié, il n'y a point au monde vne personne qui soit plus veritablement que je suis

De Pomponne, ce 13. Iuillet. 1639.

A Monsieur

*A Monsieur * * **

LETTRE CLI.

MONSIEUR,

Si pour meriter la part que vous me faites l'honneur de prendre en mon affliction, il suffisoit de bien connoître vostre bonté & vos sentimens pour ce qui me touche, je pourrois dire que je n'en suis pas indigne. Puis qu'il est vray qu'auant que d'auoir receu la lettre si obligeante qu'il vous a plu de m'écrire, j'en'estois pas moins assuré que je le suis maintenant du déplaisir que vous auez de ma perte. Je ne pouuois auoir vn Frere qui ne fust vostre seruiteur, & celuy la l'estoit si particulièrement, qu'à peine se pouuoit il souuenir du temps qu'il auoit commencé de l'estre. Je vous auoue, Monsieur, que je l'aymois avec tendresse: Mais puis qu'il estoit incomparablement plus à Dieu qu'à moy, il faut souffrir avec patience que le Createur dispose comme il luy plaist de ses Creatures. Et c'est vne leçon que ceux qui sçauent le mieux aymer ont le plus de besoin d'apprendre: C'est pourquoy, Monsieur, ie pense que vous & moy la deuons fort estudier, & je ne sçauois mieux vous témoigner, qu'en vous y sou-

Ii

haissant tres-sçauant la veritable passion que j'ay pour vous

De Pomponne, ce 24. Iuillet 1639.

A Monsieur le Marechal de Brezé.

LETTRE CLII.

MONSIEUR,

Je suis si assuré de la faueur que vous me faites de m'aymer, & de l'affection si particuliere dont vous honoriez mon Frere, que je n'auois osé vous mander mon extreme douleur de sa perte, sçachant qu'elle vous seroit sensible. Mais la lettre qu'il vous a pleu de m'écrire sur ce sujet, me donnant vn nouueau témoignage de vostre bonté, je vous supplie de receuoir au lieu de remerciemens la confession que ie vous fais qu'il n'y en a point qui puissent égaler l'obligation que je vous ay, ny vous faire connoître jusques où vale le ressentiment que j'en conserue. Tout ce que ie vous puis dire, Monseigneur, pour vous faire voir que je n'ignore pas quel estoit l'auantage qu'auoit mon Frere d'auoir tant de part en vos bonnes graces, c'est que j'ay considéré ce bon-heur en luy comme le plus grand, &

quasi le seul de sa vie, la fortune l'ayant persecuté en tout le reste, ainsi qu'elle a fait tous ceux de son nom, dont il semble qu'elle ait pris plaisir de se déclarer ennemie: Mais je vous avoue, Monseigneur, que je trouue son pouuoir si peu redoutable, que je la méprise beaucoup plus qu'elle ne nous scauroit haïr, & que n'estimant de veritable bonne fortune que celle qui estendra sa durée au dela des siècles, ma douleur est meslée de joye lors que je pense que les bonnes dispositions qu'il auoit pleu à Dieu de donner à mon Frere auant sa mort, laissent lieu d'esperer qu'il luy fera misericorde. Toutes les autres consolations sont des consolations imaginaires: Il n'y a qu'une éternité de gloire qui nous puisse rendre veritablement heureux, comme il n'y qu'une éternité de peines qui nous puisse rendre veritablement miserables: Et c'est un estrange aucuglement de ne penser pas serieusement & de bonne heure à l'un pour s'efforcer de l'acquérir, & à l'autre pour tascher de l'euitier. Mais je m'apperçois, Monseigneur, que j'entre dans un discours qui m'emporte trop loing: Pardonnez le s'il vous plaist aux mouuemens de mon affliction, & à la liberté que me donnent en parlant à vous, la bien-veillance dont vous m'honorez, & la passion avec laquelle je suis

De Pomponne, ce 24. Iuillet 1639.

*A Monsieur * * **

L E T T R E C L I I I .

MONSIEUR,

Si mes fruits estoient aussi beaux que vostre lettre, ils pourroient recevoir sans vanité les louanges que vous leur donnez ; Et si j'auois pû vous rendre autant de service que je le desire, je pourrois sans rougir de honte recevoir les témoignages de la satisfaction que vous dites auoir de moy. Mais puisque les vns & les autres ne sont considerables que par l'estime que vous en faites, c'est à moy à vous remercier de vos remerciemens, que je voudrois de tout mon cœur pouuoir meriter sans les recevoir, comme je les ay receus sans les meriter, afin que mes actions plustost que mes paroles vous fissent connoître jusques à quel point je suis

De Pomponne, ce 15. Septembre 1639.

A Monsieur le President Barrillon.

L E T T R E C L I I I I .

SI vous sçauiez des choses venuës à ma connoissance , & qui ne se peuuent dire que de viuë voix , vous admireriez de telle sorte les graces de Dieu , & auriez je m'assure de si grands sentimens de l'exacte fidelité avec laquelle on y doit répondre , que vous vous trouueriez obligé d'entrer plus soigneusement que jamais dans la pratique des choses ausquelles vous sçauiez que la qualité de Chrestien nous engage. Nostre separation m'ostant le moyen de vous parler, je m'acquie de ce que je dois, en vous disant en general ce que je vous dirois particulièrement si j'auois le bon-heur de vous voir. Et il me semble que je ne sçauois mieux prendre mon temps qu'à cette heure, que j'apprens que vous estes fort visité , pour vous faire souuenir que la Grace estant comme vn parfum precieux qui se dissipe quand il prend l'air , elle a besoin , pour se conseruer, de retraite & de solitude. Faites donc l'impossible , s'il vous plaist, sans manquer à la ciuilité & aux deuoirs necessaires , pour ne pas perdre parmy vos Amis tout l'auantage de vostre éloignement, qui en

Ii iij

vous separant des hommes, vous doit vnir plus étroitement à Dieu. Dérobez des heures pour les passer avec luy dans vne sainte étude, & dans la priere, où vous luy parlerez du cœur, dont il n'entend jamais si bien la voix que dans le silence de la retraite. Celle où vous estes maintenant par sa providence est possible le temps le plus cher de vostre vie : Et il y a grande apparence que c'est celuy dont il vous demandera le plus de compte, puis qu'en vous éloignant quasi de toutes choses, & vous mettant en vn lieu comme separé du reste du monde, il vous a donné le moyen de penser serieusement à luy, & de n'entrer pas seulement, mais de vous auancer dans cette voye étroite qui seule conduit à la vie

De Pomponne, ce 25. Septembre 1639.

*A Monsieur de Thou, sur la mort de Monsieur
le Cardinal de la Vallette en 1639.*

LET TRE CLV.

MONSIEVR,

Puis que personne ne sçait mieux que vous quelles estoient l'affection & la confiance dont Monsieur

le Cardinal de la Vallette m'honoroit; & que nul ne sçait aussi mieux que moy quelle estoit vostre passion pour luy, & l'estime toute particuliere qu'il faisoit de vostre amitié; je vous supplie d'avoir agreable que je vous choisisse entre tous ses Amis, & ceux qui me font la faueur d'estre les miens, pour vous témoigner jusques à quel point va mon extreme affliction de sa perte. Je ne puis ce me semble, Monsieur, la soulager qu'en le pleurant avec vous, qui sçavez si parfaitement les justes sujets qu'il y a de regretter vne personne de ce merite, & qui estes touché de la plus viue douleur que puissent donner les sentimens d'un excellent naturel joints à ceux d'une tres-haute generosité. Ceux qui n'ont veu Monsieur le Cardinal de la Vallette que dans la Cour, ou dans les Armées; dans le particulier, ou dans le public, ne le connoissoient qu'à demy. Il faut pour l'avoir connu tout entier, l'avoir veu comme nous auons fait vous & moy dans toutes ces occupations, & ces rencontres si differentes. Cette incroyable douceur & cette extreme bonté qui luy acqueroient tant de serveurs, auroient pû passer pour des vertus communes, si elles n'eussent esté accompagnées dans les occasions importantes d'une fermeté, & d'une constance invincibles: Et ce grand cœur qui ne l'abandonna jamais en tant de perils, n'auroit pas eu toutes les marques d'une veritable generosité, s'il eust rendu farouche parmy ses Amis: Mais vous sçavez, Mon-

fieur, que toutes ces bonnes qualitez qui à peine se rencontrent séparées, se trouuoient heureusement rassemblées en luy. Elles seroient neanmoins incapables de nous consoler, s'il n'en auoit eü vne beaucoup meilleure, & qui doit estre maintenant nostre seule consolation, puis qu'elle est l'vnique sujet de nos esperances pour luy. Vous avez veu trop clair aussi bien que moy dans le fonds de son cœur & de son ame, pour ignorer qu'elles estoient sa foy & sa reuerence pour les mysteres de nostre religion, & combien il souhaitoit d'estre vn jour dans la retraite, & dans la pratique exacte des vertus Chreftiennes. Il me l'a témoigné cent fois en sa vie avec de si grands sentimens, que nous deuons nous promettre de l'infinie bonté de Dieu qu'il aura considéré ses desirs pour luy faire misericorde. Tout le reste sans cela luy seroit aujourd'huy tres-inutile: Et je vous auoüe, Monsieur, dans nostre sincerité & nostre franchise, que rien ne metouche tant que la mort des personnes eleuées, qui en tombant comme les moindres, font voir par des preuues trop claires, mesmes aux plus aueugles, que ce que l'on admire dans le Monde n'est pas seulement vn neant, mais vne folie; & que la seule sagesse veritable est de viure de telle sorte que l'on ayt sujet d'esperer vne heureuse mort. Vous voyez, Monsieur, jusques où m'emporte ma confiance en vostre amitié, dont vous receuriez à toute heure de nouuelles marques,

si je

si je rencontrois tousiours des occasions de vous ré-
moigner combien je suis

De Pomponne, ce 6. Octobre 1639.

*A Madame la Duchesse d'Eguillon, sur la mort
de Monsieur le Cardinal de la
Vallette, en 1639.*

LETTRE CLVI.

MADAME,

Je sçay trop quelle est vostre juste douleur de la mort de Monsieur le Cardinal de la Vallette pour craindre que vous trouuiez mauuais que je vous témoigne la mienne dans cette perte, que je serois bien insensible si je ne ressentois extraordinairement, puis que l'affection & la confiance dont il m'honoroit estoient si peu communes, & que m'estant veu long-temps le depositaire de ses plus secretes pensées, personne ne sçait mieux que moy ce qu'il auoit dans l'ame. Je vous auoüe, Madame, que cette connoissance qu'il m'auoit voulu donner de luy-mesme, & qui me rendant si étroitement son obligé augmente de beaucoup mon affliction, est aussi ce qui me console, parce qu'il est

K k

vray qu'il auoit vne extreme reuerence pour les choses de Dieu, & que s'il eust esté si heureux que de finir ses jours en la sorte qu'il le desiroit, sa mort auroit esté encore plus exemplaire, que sa vie n'a esté illustre. Mais pour accomplir de semblables desseins il faut vne grace si particuliere, que l'on ne doit pas s'étonner si elle est fort rare. Les grandeurs du Monde & le mépris du Siecle s'accordent tres-difficilement ensemble : On ne rompt pas aisément des chaines si éclatantes, & qui semblent si precieuses ; Et il ne suffit pas d'estre persuadé du bon-heur de l'autre vie ; mais il faut sortir de l'aveuglement qui fait aymer celle-cy, pour suiure Iesus-Christ crucifié par le chemin qu'il nous a montré ; & que l'on ne luy sçauroit faire vn plus grand tort que de se figurer si aysé, après que luy-mesme a dit cent fois qu'il estoit si difficile. Je confesse, Madame, que rien ne me touche tant, & ne me fait si bien voir le neant des choses du monde, que la mort des Grands, qui les priuant en vn moment de tous ces auantages imaginaires qui les font paroistre heureux durant leur vie, les reduit comme les autres à n'auoir plus besoin que de la misericorde de Dieu, & les fait entrer dans vn mépris eternal de ce qui les faisoit enuier sur la terre. Les amis de Monsieur le Cardinal de la Vallette ne peuuent plus luy témoigner leur affection que par leurs prieres ; Et bien que les miennes ne meritent

pas d'estre exaucées, elles accompagneront de si bon cœur les vostres, que je m'acquitteray sinon, comme je le desirerois, au moins comme je le puis, de ce que je dois à vne personne que j'ay si parfaitement honorée, &c.

De Pomponne, ce 10. Octobre 1639.

*A Monsieur * * **

LETTRE CLVII.

COMME jamais lettre n'a plus esté écrite du cœur que vostre derniere, j'auoüe aussi que jamais le mien ne fut plus touché, & de douleur par le mélange de la mienne avec la vostre, & de ressentiment de vostre parfaite confiance en moy, dont je suis trompé si je suis indigne, puis qu'il suffit pour la meriter d'égalier la mienne à la vostre, & que j'espère que Dieu vous fera connoistre vn jour que le lien dont il nous vnit est encore beaucoup plus fort que vous ne pensez. Vous voyez que cecy est vne suite de mes deux billets, & que comme ils auoient precedé nostre commune affliction de la mort de Monsieur le Cardinal de la Vallette; ce n'est pas elle seule qui nous reünit plus étroitement, mais qu'un principe plus élevé m'engage

Kk ij

pour vous à quelque chose d'extraordinaire. Surquoy je vous conjure de continuer à bien prier Dieu, afin qu'il vous en fasse voir les effets, si ce mouvement vient purement de luy, ainsi que je le pense. Or pour vous faire connoistre comme nos sentimens se rapportent dans la perte de celuy que nous regrettons, je n'espérois rien de luy; je n'en desirois rien; je ne me considérois point du tout moy-mesme dans cette affection: Mais dans la connoissance que j'auois du fonds de son cœur, j'aymois sa bonté; j'auois tendresse pour luy; & luy fouhaittois plus de bien qu'il ne s'en vouloit à luy-mesme. Je suis trompé si cette amitié si desintéressée n'est vne image de la vostre: Et pour vous témoigner qu'elle est vraye, je m'engage avec vous à prier Dieu pour luy tout le reste de ma vie. C'est la seule preuue que nous luy puissions donner désormais que nous l'aymions veritablement. Arrêtons nos larmes, & ne finissons jamais nos prieres: Ce qui procede de la nature doit auoir des bornes; mais la Charité n'en connoist point.

De Pomponne, ce 13. Octobre 1639.

A Monsieur le President Barrillon.

L E T T R E C L V I I I .

SI j'auois moins de choses à vous dire, je vous écrirois plus souuent: Mais j'auoüe que j'ay peine à me refoudre de prendre la plume pour ne vous mander que la moindre partie de ce que je pense, & que j'ayme quasi mieux ne point parler du tout, que de parler dans cette contrainte à vn amy tel que vous. Il est arriué depuis nostre separation tant de choses importantes, que s'il ne falloit vouloir tout ce qui plaist à Dieu, j'auois vne extreme impatience de les faire passer de mon cœur dans le vostre, & d'adjouster à vos autres consolations celle de voir en tant de manieres triompher la grace, que cela augmenteroit encore le mépris que vous auez de toutes ces fausses apparences de grandeur & de felicité qui charment la plupart des hommes. Tout ce que vous vous sçauriez imaginer ne sçauroit aller si auant que ce que j'ay veu, & la foy que vous auez en moy vous engage à beaucoup pour respondre à la fidelité vers Dieu à laquelle ces exemples vous obligent. Vous en demeureriez aisément d'accord si ie pouuois m'expliquer dauantage: Mais cela ne se peut que de vi-

K k iij

ue voix; Et ie vous conjure en attendant de continuer à vous remettre souuent deuant les yeux ces faueurs si extraordinaires que vous receuez de Dieu, entre lesquelles l'une des principales est de vous auoir garanti de cét horrible auuglement qui fait rechercher avec autant d'ardeur des biens qui passent en vn instant, que s'ils estoient eternels, & fait faire aussi peu d'efforts pour acquerir des biens eternels, que s'ils ne deuoient durer qu'un moment

De Pomponne, ce 16. Octobre 1639.

A Monsieur le Marechal de Brezé.

LE T T R E C L I X .

MONSEIGNEVR,

La lettre du premier de ce mois que vous m'auiez fait l'honneur de m'écrire me comble de tant de diuerfes obligations, que ce seroit mal les reconnoistre que de n'y respondre qu'en general. Et puis que ie ne suis pas assez heureux pour rencontrer des occasions de m'en témoigner digne par mes seruices, ie vous supplie au moins de me permettre de vous faire voir que je les ressens toutes comme je dois. M'enque-

rant souvent des nouvelles de vostre santé; on m'a-
uoit bien dit que depuis quelque temps vous auiez
eu la goutte : Mais je vous auouë, Monseigneur, que
je ne fus jamais plus surpris que d'apprendre par vo-
stre lettre que vous auez esté malade à l'extremité, &
d'une maladie si douloureuse & si violente. Je tiens
en cela mon ignorance malheureuse, bien qu'elle
m'aye espargné de mauuaises journées, puisque pre-
nant autant de part que j'y suis obligé à ce qui vous
touche, je dois souffrir quand vous souffrez, & desi-
rer de le sçauoir, afin de prier Dieu qu'il vous sou-
lage. C'est icy, Monseigneur, où ma passion pour
vous ne me peut permettre de vous cacher les senti-
mens que les vostres ont excitez dans mon cœur, lors
qu'il vous a plu de me dire la pensée que Dieu vous
donne de songer serieusement à la mort. Je vous con-
fesse que c'est ma principale occupation depuis cette
perte irreparable, à laquelle vous me fistes la faueur
de compatir : Et j'estime que l'une des plus grandes
graces que Dieu puisse faire à vn homme, est de gra-
uer dans son ame la verité de ces paroles, Que la figure
de ce monde s'éuanoüit ; & de luy faire conceuoir
l'importance de penser à cet autre monde, dont les
biens & les maux seront eternels, afin de ne se pas
laisser surprendre à cette dernière heure, qui par vn
changement épouuantable fait passer ceux qui s'é-
loignent de leur Createur, des delices de cette vie dans
les supplices de l'autre, & couronne de gloire & d'im-

mortalité les souffrances de ceux qui l'ayment. Je pense que vous croirez aysément, Monseigneur, que si cette chaisne dont vous me faites l'honneur de me parler, & qui m'attache à vostre service pour ne m'en separer jamais, n'estoit aussi forte qu'elle doit estre, je n'aurois garde de vous dire mes sentimens avec tant de liberté : Mais comment pourrois-je empescher mon cœur de s'ouurir en vostre presence, puis qu'il vous a pleu de m'ouurir tant de fois le vostre, & que si je commets en cela vne faute, elle ne procede que de la passion avec laquelle je suis

De Paris, ce 15. Nouembre 1639.

A Monsieur le Prince de Guemené.

LET TRE CLX.

MONSEIGNEUR,

J'auouë n'auoir jamais eu honte de ma mauuaise fortune, qu'en voyant qu'elle m'empesche de meriter par mes actions l'affection si particuliere que vous me faites l'honneur de me témoigner par vostre lettre : Et il est vray que si j'auois autant de pouuoir que de passion de vous seruir, vous connoistriez bien tost qu'il n'y a point de personnes qui agissent avec tant de

de chaleur dans les interets d'autrui, que celles qui n'en ont gueres pour les leurs. Il est difficile que ceux qui sont si fort attachez à ce qui les touche, ne soient auares vers les autres de cette ardeur si violente dont ils sont prodigues vers eux-mesmes: & bien que j'aye eu toute ma vie les yeux ouuerts sur cela, je confesse n'auoir jamais rien veu de si rare que des affections absolument desinteressées. Cette seule raison, Monseigneur, me fait esperer, que vous receurez de bon cœur la mienne, encore qu'à mon grand regret elle vous soit fort inutile. J'ay eu beaucoup de joye d'apprendre que vos soins & vos apprehensions pour la santé d'une personne dont la conseruation vous est si chere & si importante; l'empeschent d'entreprendre ce que ses forces ne pourroient supporter. Il n'est pas besoin ce me semble, de tuer le corps pour faire viure l'ame; & la discretion qui regle mesme la charité, n'a garde de souffrir des excès en ceux qui se conduisent par elle. Mais je laisse ce discours à de plus sçauans que moy; & me contente de parler de ce que je sçay parfaitement, qui est, qu'il est impossible que nul autre soit jamais avec plus de verité

De Paris, ce 5. Ianuier 1640.

A Madame la Marquise de Sablé.

L E T T R E C L X I .

C E billet est seulement pour vous dire que j'espere de respondre bien-tost de viue voix à ce-luy que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, la blesseure de mon Fils m'obligeant d'aller à Paris, où vous me feriez grand tort de croire que je peusse estre sans vous rendre mes devoirs. Je vous auoüe que l'accident arriué à ce pauvre Enfant que vous avez jugé digne d'estre aymé, & pour qui j'ay beaucoup de tendresse, me touche tres-sensiblement : Mais n'ayant autre part en luy que celle qu'il a pleu à Dieu de m'y donner, je le remets absolument entre ses mains pour en disposer selon sa sainte volonté, que nous ne deuons pas moins adorer lors qu'elle nous paroist feure, que quand nous l'esprouuons fauorable. Vous sçauiez que les desirs de nostre cœur sont les seules prieres qu'il escoute, pour ce qu'ils sont tousiours suiuis des actions lors que les occasions s'en offrent, & que ce sont nos œuures, & non pas nos paroles qui nous rendent agreables à cette sage-se infinie qui penetre toutes nos pensées. C'est pourquoy il faut luy offrir, & luy sacrifier avecjoye ce que l'on a de plus cher au monde, afin de le

traiter en Dieu par cette preference absoluë qui l'oblige à venir regner dans nostre cœur, lequel il nous a appris luy mesme ne se pouuoir partager, & qu'il faut de necessité que luy ou le Demon en soit le Maistre: Je ne sçay comment ie vous en ay tant dit, n'ayant dessein de vous écrire que quatre lignes: Mais ma douleur m'y a contraint, pour ce que c'eust esté manquer de franchise que de vous cacher les sentimens que Dieu me donne pour ma consolation dans vne rencontre qui me touche si fort, & que j'espere qui seront desormais les vostres dans toutes celles qui vous arriueront

De Pomponne, cc 6. Ianuier 1640.

*A Monsieur le Cardinal Bentiuoglio sur la mort
de Monsieur le Marquis Bentiuoglio
son Frere, en 1640.*

LETTRE CLXII.

MONSEIGNEUR,

Si les grandes Ames comme la vostre ne trouuoient en elles mesmes plus de forces dans les afflictions que les consolations ordinaires ne leur en sçauoient donner, j'aurois sujet d'estre en peine des effets de vostre douleur dans la plus sensible perte

Ll ij

que Vostre Eminence pouuoit faire : Mais si vostre bon naturel me fait craindre, vostre vertu me rassure; Et sçachant que V. E. ne met nulle comparaison entre l'amour le plus juste que l'on puisse auoir pour vn Frere, & celuy que l'on doit auoir pour Dieu, je ne doute point que sa soumission aux volontez adorables de ce Souuerain Maistre de nos vies, n'ayt desia mis vostre esprit dans vn calme que la plus haute constance humaine seroit incapable de luy donner. Ainsi je n'ay, Monseigneur, qu'à témoigner à V. E. jusques à quel point je ressens tout ce qui la touche; & à la supplier tres-humblement de croire que la profession si particuliere que je fais d'estre son tres-humble seruiteur estant beaucoup plus viuë dans mon cœur qu'elle ne le paroist sur mes lèvres, il n'y a que de grandes occasions de vous seruir, si j'auois le bon heur d'en rencontrer, qui peussent faire voir à V. E. combien ie suis

De Paris, ce 12. Ianuier 1640.

A Monsieur ★ ★ ★

LETTRE CLXIII.

MONSIEVR,

Vous estes trop genereux & trop mon Amy, pour ne vous resioüir pas d'auoir rencontré vne occasion signalée de m'obliger; Et j'estime trop vostre vertu &

vostre merite, pour ne prendre pas plaisir à vous estre redevable du plus sensible témoignage d'affection que je sçauois jamais recevoir de vous. Rien au monde ne m'estant plus cher que les interets de Monsieur * * * je vous laisse à juger avec quelle joye j'ay appris qu'il a confié entre vos mains vne affaire si importante : Et bien que je sçache de quelle sorte vous agissez en tout ce que vous entreprenez, & que je ne doute point que la consideration d'une Personne de cette condition, & qui possède encore des qualitez plus élevées que celles de sa naissance, ne vous porte à luy faire voir que quelque grande que soit vostre reputation, elle n'égale pas vostre merite ; Neantmoins pource qu'il y a certains efforts que l'amitié seule est capable de produire, & qu'elle se reserve par vn privilege particulier, je vous supplie, Monsieur, que celle que vous m'avez promise depuis vingt ans vous les fasse tous faire en cette rencontre ; & de croire que le ressentiment que j'en conserveray toute ma vie, m'obligera de rechercher avec tant de soin les occasions de vous servir, que je seray possible assez heureux pour en trouver quelqu'une, où je vous témoigneray que personne ne sçauoit estre plus veritablement que moy

De Paris, ce 16. Januier 1640.

Ll. iij

A Monsieur le President Barrillon.

L E T T R E C L X H I I I .

IE laisse à mon Frere à vous dire l'esperance où nous sommes de voir bien-tost Monsieur de Feuquiere, & ne vous écris maintenant que pour pleurer avec vous le bon Pere d'Haraucour. J'auois sur vostre parole fait vne si étroite amitié avec luy, que tres-peu de personnes sont capables de comprendre jusques à quel point elle estoit arriüée: Et j'auois trouué si pleinement en luy tout ce que vous m'en auiez dit, que je le considérois comme vn tresor que vous auiez bien voulu que nous partageassions ensemble. J'auoüe n'auoir jamais veu vn homme plus sincere, & qui outre tant d'autres excellentes qualitez eust toutes celles qui se peuuent desirer en vn veritable & fidele Amy. Nous ne sçaurions donc trop regretter la perte que nous auons faite, ny trop nous réjouir aussi des graces qu'il a receües de Dieu. J'eus la consolation de le voir peu d'heures auant sa mort en l'estat où Iesus-Christ nous apprend que nous deuons estre pour attendre sa venuë. Il aura trouué ce seruiteur fidele veillant la lampe à la main, & les talens qu'il luy auoit confiez multipliez avec vsure: C'est pourquoy nous ne deuons point douter

qu'il ne luy ayt dit ces bien-heureuses paroles , *Intra in gaudium Domini tui*. Pensons serieusement je vous supplie à nous rendre dignes de les entendre : Et puis que de cela seul dépend l'éternité de nostre bon-heur , méprisons genereusement tout le reste. Témoignons par nos actions que nous sommes les vrais enfans de ces premiers Chrestiens qui n'auoient point de moindre ambition que de posséder le Royaume de Dieu : & dans l'incertitude de l'heure qu'il faudra passer à cette autre vie, soyons toujours prests à partir

De Paris, ce 4. Mars 1640.

*A Monsieur le Marechal de Brezé, sur la mort
de Monsieur de Feuquiere en 1640.*

LETTRE CLXV.

MONSIEGNEVR,

Quand vous ne m'auriez point fait l'honneur de me témoigner d'une maniere si puissante vostre regret de la mort de Monsieur de Feuquiere , il faudroit que j'eusse perdu la memoire avec le jugement pour ne connoistre pas, par le souuenir des extremes obligations qu'il vous auoit, jusques à quel point

vous luy faisiez la faueur de l'aymer, & combien vous estes touché de sa perte. Vous ne sçauriez, Monseigneur, estre aussi genereux que vous estes sans auoir de l'affection pour les hommes de merite, & mépriser la foiblesse de ces ames basses qui pensent se faire tort en louant les vertus d'autrui : Je dois ce témoignage à la verité, de n'auoir quasi veu personne qui prenne tant de plaisir que vous à faire valloir les seruices & les bonnes qualitez des autres : Et si vous n'oubliez aussi aisément les faueurs que vous faites, comme ceux qui les reçoient sont obligez de s'en souuenir, vous n'auriez point besoin d'autre preuue du ressentiment que je dois auoir de vostre extreme affection pour Monsieur de Feuquiere que ce qu'il vous pleut me dire tant de fois en Allemagne sur son sujet, & les bons offices que vous luy rendistes pour l'éleuer deslors à tout ce qu'il pouuoit pretendre. Cette maniere d'agir est si rare qu'elle ne se peut assez estimer : Et ainsi quand tant d'autres considerations ne m'attacheroient pas des-jà à vostre seruice, la qualité du plus ancien Amy, & à mon aduis du plus particulier qu'eust Monsieur de Feuquiere, m'y engageroit pour jamais. Vous serez, je m'assure bien aysé, Monseigneur, d'apprendre que Dieu m'a donné la seule consolation que je pouois receuoir en sa mort, en ce qu'elle a esté si Chrestienne que je n'ose me plaindre qu'il ayt changé les vaines esperances & les veritables miseres de cette
vic,

vic, contre le bon-heur infiny dont j'ay sujet de me promettre qu'il jouïra eternellement en l'autre. Je vous supplietres-humblement, Monseigneur, de croire que tous ceux qu'il a laissez ne manqueront jamais à la passion qu'ils sont obligez d'auoir pour vostre seruice, & que la mienne n'est pas du nombre de celles qui se peuuent exprimer par des paroles, puis que je suis au delà de tout ce qui se peut dire

De Paris, ce 31. Mars 1640.

*A Monsieur * * * sur la mort de Monsieur de Feuquiere en 1640.*

LETTRE CLXVI.

SI Dieu n'auoit depuis peu redoublé les liens qui nous vnissent ensemble, des feüilles entieres ne suffiroient pas pour vous témoigner qu'elle est ma douleur de la mort de Monsieur de Feuquiere, & combien les sentimens que j'en ay sont encore augmentez par la consideration des vostres : Mais lors que l'amitié est arriuée jusques à pouuoir sans reserue se parler cœur à cœur, on méprise tout autre langage. Et ainsi sans m'arrester à tant de discours inutiles, dont les lettres des Amis communs sont pleines, je n'ay autre chose à vous dire sinon

Mm

que nous nous deuons mettre au pied de la Croix pour chercher du soulagement à cette affliction , & à toutes les autres qu'il plaira à Dieu de nous enuoyer. Ce n'est que dans les playes du Sauueur du monde que l'on trouue des consolations aux plus grands maux ; & ce n'est qu'en considerant la mort qu'il a voulu endurer pour nostre amour que nous apprenons à souffrir avec patience celle des personnes qui nous sont les plus cheres. Témoignons par nos prieres, & non pas par nos larmes, nostre veritable affliction pour celuy que nous regrettons ; & taschons à les rendre dignes d'estre exaucées par vne ferme resolution d'estre plus à Dieu que jamais. Car il n'écoute que la voix des siens, & ferme les oreilles aux demandes des méchans, comme il détourne ses yeux de leurs sacrifices

De Paris, ce 1 Avril 1640.

*A Monsieur le Marquis de Montauzier,
sur le mesme sujet.*

LETTRE CLXVII.

MONSIEVR,

Je suis si accoustumé à vous estre obligé que j'ai-

rois tort d'estre surpris des nouueaux témoignages que vous me donnez de l'honneur de vostre amitié sur le sujet de la mort de Monsieur de Feuquiere. Je vous auoüe Monsieur qu'elle m'a esté sensible au delà de tout ce que je vous en sçaurois dire, parce que cét amour pour le public dont vous m'avez toujours veu si touché, a augmenté de telle sorte en cette occasion le déplaisir de ma perte particuliere, qu'il me semble qu'il m'est permis de plaindre extraordinairement vn Amy, que je ne plains pas seulement par la consideration de moy-mesme. Mais puis qu'il n'appartient pas aux hommes de demander raison à Dieu de ses volonte, quelques rudes qu'ils en sentent les effets, il faut se soumettre avec patience à tout ce qu'il luy plaist d'ordonner : C'est, Monsieur, ce que je tascheray de faire; & de vous témoigner en toutes les occasions où vous m'honorerez de vos commandemens que personne ne sçauroit estre avec plus de verité & de passion que moy

De Paris, ce 15. Avril 1640.

M m ij -

*A Monsieur le Duc de Longueville, sur sa
grande maladie en Allemagne en 1640.*

LETTRE CLXVIII.

MONSEIGNEUR,

l'estimerois inutile de vous dire jusques à quel point vostre maladie & vostre guérison m'ont touché de déplaisir & de joye, puis que si vous en pouviez douter, il faudroit que vous me creussiez le plus insensible & le plus méconnoissant homme du monde, qui sont deux qualitez fort contraires à l'opinion si fauorable que vous me faites l'honneur d'auoir de moy. Je vous auoüe que je n'ay jamais mieux connu combien je suis bon François, estant veritable qu'au milieu de tant de sujets particuliers de douleur, & puis de consolation que j'ay eus dans cette rencontre, les interets du Public m'ont si fort remply l'esprit & le cœur, que je considérois vostre mort comme vne marque de la colere de Dieu vers la France, & regarde maintenant vostre vie comme vn effet de sa misericorde pour elle. Mais il faut, Monseigneur, qu'il le soit aussi pour vous; puis que vous seriez

bien malheureux, si cette nouvelle vie qu'il vous redonne n'estoit aussi auantageuse pour vous mesme que pour les autres. Pardonnez ie vous supplie cette liberté à ma passion pour vostre seruice, qui est si grande & si desinteressée, qu'elle ne vous doit pas estre desagreceable. J'espere de vous en dire vn jour dauantage de viue voix, & que vous ne trouueriez pas estrange que j'aye des pensées si viues de la mort dans la perte que je viens de faire d'vn des plus anciens de mes Amis, & d'vn des plus fideles de vos seruiteurs. Vous l'auiez, Monseigneur, obligé de telle sorte, qu'il n'y auoit rien au monde que Monsieur de Feuquiere n'eust fait, & qu'il n'eust deu faire pour vous temoigner qu'il n'en estoit pas ingrat: Et il me semble que sa consideration m'engageroit encore plus estroitement, s'il estoit possible, a estre au dela de toutes paroles

De Paris, ce 22. Auiil 1640.

A Monsieur le Prince de Guemené.

LETTRE CLXIX.

MONSEIGNEVR,

Je croy aussi serieuſement comme vous le dites en

Mm iij

riant, & en la maniere du monde la plus obligeante, que ce m'est plus d'honneur d'auoir sollicité vostre affaire, que d'auoir esté employé dans celles du Roy, pour ce que les hommes m'auoient engagé à l'vn, & que c'est Dieu qui m'engage à l'autre, par vne rencontre si extraordinaire que ie m'estimerois coupable deuant luy, si tous les interests de vostre Maison ne m'estoient aussi chers que les miens propres: & s'il me donnoit autant de moyen qu'il m'a donné de passion de vous seruir, je vous ferois bien tost connoistre la difference qu'il y a entre les deuoirs, qui se rendent par des raisons humaines, & ceux que l'on croit rendre en quelque sorte à Dieu mesme, lors que l'on les rend à des personnes que l'on considere principalement à cause de luy. Je vous auoüe, Monseigneur, que sans cela il seroit tres-difficile qu'un esprit né libre, & dont le desinteressement peut passer pour un deffaut dans un siecle où il est si rare, peust se donner jusques à un point où toutes les pretensions du monde ne seroient pas capables de l'engager avec toutes les puissances de la terre. Je pense, Monseigneur, qu'après vne protestation si solemnelle vous n'aurez pas peine à croire que ie ne trouueray jamais rien de difficile pour vous seruir; & que ma constance inuiolable dans ce dessein, sera vne preuue qui vous fera voir, que je ne suis pas à vous à la mode de la Cour, ny pour des considerations qui puissent changer. Vous sçaez

assez, Monseigneur, quelles elles sont, sans qu'il soit besoin que ie vous les dise : Mais ma mauuaise fortune fait que vous ne sçaurez jamais que la moindre partie de ce que je voudrois entreprendre pour ce qui vous regarde ; & que vous aurez toujours besoin de foy pour connoistre combien ie suis

De Paris, ce 21. May 1640.

*A Monsieur * * **

LETTRE CLXX.

MONSIEVR,

L'auoüe qu'il y a long-temps que l'lettre ne m'a donné tant de joye que celle que vous m'avez écrite, pour ce qu'elle me fait voir que Dieu agit dans vostre cœur par la resolution de ne vous engager pas legerement a en prendre vne qui vous jimporte de vostre salut. Vous ferez tres-heureux de le seruir dans l'Eglise si c'est luy qui vous y appelle ; & tres-malheureux si vous n'y entrez que par des considerations humaines : Car comme il le dit luy-mesme dans son Euangile, luy seul est la voye par laquelle seule nous deuons marcher, & principalement lors qu'il

s'agit de nostre vocation pour entrer dans la profession la plus sainte de toutes , & qui demande vne si grande pureté de cœur. Ce seroit trop estimer, ie ne dis pas vne Croisse, mais vne Thiare, que de la vouloir acheter aux dépens de son salut; & ce seroit fouler aux pieds avec trop d'insolence les preceptes de I E S V S - C H R I S T, que de les quitter pour suivre les maximes du Demon. Cette parole terrible qui nous apprend que nous sommes à Dieu ou au Diable, nous oblige à nous bien examiner dans le secret de nostre cœur affin de ne prendre pas vn Maistre pour l'autre, comme il arriue à ceux qui se laissent esbloüir volontairement par les fausses apparences des auantages temporels. Vous ne tomberez pas dans ce mal-heur, si vous mettant souuent en la presence de Dieu vous luy demandez avec vn esprit dépouillé de tout interest, qu'il vous fasse la grace de disposer de vous selon sa sainte volonté que vous voulez estre pour jamais la vostre. Ses oreilles sont tousiours ouuertes pour entendre ce langage qui est le langage du cœur, ainsi qu'elles sont tousiours fermées aux vaines prieres de ceux qui luy parlent contre les sentimens de leur propre conscience. Ne merite t'il pas bien que nous soyons à luy purement pour l'amour de luy? Et sçaurions nous luy faire vne plus grande injure que de capituler avec luy lors que nous nous voulons donner à son Ennemy? Consultez vous seulement vous
mesme

mesme ie vous supplie dans la veü de ces veritez; & j'espere que Dieu vous fera connoistre ce qu'il desire de vous: Car ceux qui le cherchent le trouuent, & trouuent tout ea le trouuant. Voila, Monsieur, ce que ma sincerité, & nostre amitié m'obligent à vous respondre avec la mesme franchise que vous me parlez. C'est à celuy qui dans l'Escripture se compare au Semeur de faire que ces paroles que j'ay tasché de vous dire par son esprit, & sans aucun interest que celui de vostre salut, prennent par sa grace racine dans vostre ame pour y produire des fruiçts qui luy soient agreables

De Paris, ce 5. Iuin 1640.

A Monsieur le President Barrillon.

LETTRE CLXXI.

IE me resioüis de tout mon cœur de vous sçauoir au milieu de vostre famille, qu'il y a long-temps que ie souhaittois avec vous, estant tres-assuré que Messieurs vos enfans n'apprendront jamais rien qui leur soit si vtile que ce que vous leur pourrez montrer sans peine. Et que sçauiez vous si Dieu vous donne le loisir dont vous jouyssez, pour grauer dans leurs

Nn

esprits encore tendres, des maximes qui leur seruiront de conduite pour tout le reste de leur vie ; & jetter dans leurs ames les semences d'une vie veritablement Chrestienne qui les empesche de faire naufrage en vn siecle où les vertus sont mesprisées, & les vices triomphent dans la plupart des hommes. Ne doutez point que Dieu ne vous demande compte de ces jeunes plantes que vous pouuez maintenant élever vous mesme en cette science des Saints, que les Peres qui l'ont dans le cœur enseignent si bien à leurs Enfans par le saint Esprit qui leur est donné. Auoüez s'il vous plaist qu'il faut estre ce que je vous suis pour prendre la liberté de vous parler de la sorte : Mais aurois je peu y manquer sans trahir nostre amitié

De Paris, ce 30. Iuin 1640.

A Monsieur le Duc de Longueville sur son passage en Allemagne, en 1640.

LETTRE CLXXII.

MONSIEUR,

La lettre dont vous m'avez honoré ne me fait

pas moins rougir de honte quelle me comble d'obligation, quand ie pense de quel lieu & dans quelles occupations il vous a pleu de l'écrire: Mais si vne estime toute extraordinaire pour vostre personne, & vne passion tres-violente pour vostre seruice, meritent quelque faueur particuliere, j'ose dire, Monseigneur, que je n'en suis pas indigne, puis qu'il est vray que mes sentimens pour ce qui vous regarde n'ont rien de commun ny de mediocre. Ces auantages de la naissance & de la fortune qui vous donnent vn si grand rang dans le monde, sont ceux que je considere le moins en vous: Je ne m'arreste pas mesmes à ces rares qualitez de l'esprit & du cœur qui vous rendent si remarquable entre ceux de vostre condition: Mais passant plus outre, j'admire en vous cette haute generosité à entreprendre, & cette constance inuincible à executer des desseins ausquels les plus clair-voyans & les plus éloignez de la flatterie peuuent donner sans crainte le nom d'heroïques. Dans les plus illustres succez de la guerre, la Fortune y prend d'ordinaire la meilleure part: Mais elle n'en scauroit pretendre aucune à vostre passage du Rhin, puisque la gloire de cette action n'est deueë qu'à vous seul, & qu'elle ne se peut partager qu'entre vostre iugement, vostre valeur, & vostre conduite. Si l'vne de ces parties vous eust manqué, les autres estoient inutiles pour vne resolution si élevée au dessus de la hardiesse, & de la prudence ordinaires. Par tout

N n ij

ailleurs où nous faisons la guerre, nous attaquons avec de puissantes Armées les extremitez des Estats de nos Ennemis : Mais vous, Monseigneur, avec peu de Troupes, avez osé malgré les incommoditez de la plus rigoureuse saison de l'année, franchir ces bornes estimées fatales à la France, pour aller en suite jusques dans le cœur de l'Empire avec des forces que nul n'estoit capable de rassembler, soutenir la fortune chancelante de nos Alliez, & arrester l'orage qui apres les avoir accablez, fust venu fondre sur nos Prouinces. Que si vous n'avez pas, par vne Bataille generale, decidé toutes les affaires de l'Europe, en terminant celles de l'Allemagne; C'est la seule terreur que vous avez donnée à ceux qui s'estoient rendus si redoutables, qui vous a rauiy cette gloire ; Et l'on peut dire avec verité, que celle de les avoir renfermez dans leurs retranchemens égale au moins ces illustres & heureux succez que vous ne vous pouuez laisser d'admirer, par cette humeur si exempte de jalousie que chacun considere en vous comme la marque d'une grande Ame, qui s'appuyant sur ces propres forces dédaigne de chercher ses auantages dans les foibleesses des autres. Et afin, Monseigneur, que vous ne receuiez pas mes paroles comme des louanges excessiues, mais comme de simples témoignages que je rends à vostre vertu, Je vous supplie de vous souuenir qu'elles partent d'un homme si destaché de tous interets, que

ie ne crains point de vous asseurer que ie vous estime & vous reuere purement pour l'amour de vous mesme, sans desirer jamais de l'honneur de vos bonnes graces que celuy que vous me faites de m'y donner part. Et pour vous mieux faire connoistre le peu de dessein que j'ay de vous flatter, je vous auoueray franchement, que n'estant pas pleinement satisfait de toutes ces eminentes qualitez que vous possédez, je vous en souhaite encore d'autres sans comparaison plus importantes, afin de vous rendre aussi heureux dans le Ciel, que vous l'estes dans le monde; dont tout l'éclat est si peu de chose, qu'il faut auoir les yeux de l'ame bien foibles pour s'en laisser ébloüir, & bien peu d'ambition pour se contenter de cette reputation vaine, & qui passe en vn moment, au lieu d'aspirer avec ardeur à des Couronnes éternelles. Pensez-y serieusement, Monseigneur, je vous en supplie, & receuez s'il vous plaist cette liberté, dont je ne voudrois vser avec nul autre de vostre condition, pour la plus forte preuue que je vous puisse donner de la fidelité avec laquelle je suis

De Paris, ce 20. Iuillet 1640.

N n iij

*A Monsieur * * **

LETTRE CLXXIII.

MONSIEVR,

Si vous me connoissiez moins vous auriez peine à croire, en suite d'un si long silence, combien vous m'avez tousiours esté present, & jusques à quel point je ressens tout ce qui vous touche : Mais je manquerois de sincerité si je ne vous auoüois que les peines que j'ay souffertes de vos afflictions ont tousiours esté meslées de beaucoup de consolation; & que quelquesfois je m'en suis mesme quasi réjoüy, voyant de quelle sorte Dieu vous fait la grace de les supporter. Car regardant les choses du monde d'un autre œil que je ne faisois autresfois, il me semble qu'il n'y a rien dont les hommes ayent tant corrompu le vray vsage, que de la joye & de la douleur, auxquelles ils se laissent emporter, comme des enfans, pour des sujets qui en sont si fort indignes, que l'une de leurs plus grandes confusions à l'heure de la mort sera à mon aduis de s'estre réjoüis de ce qui les deuoit affliger, & de s'estre affligez de ce qui les deuoit le plus réjoüir. Ainsi quand je vous considere dans l'estat où vous estes depuis quelques années, je con-

feffe, qu'au lieu de vous plaindre j'admire les miséricordes de Dieu sur vous, qui a voulu par vne si extreme solitude, & par vn si profond silence purifier tant de vaines conuersations, & tant de paroles inutiles ausquelles, vous laissant emporter au courant du Siecle, vous reconnoissez auoir comme les autres passé la plus grande partie de cette vie qui ne nous est pas donnée pour en faire vn si mauuais vsage. C'est se moquer de dire que l'on croit estre racheté par le sang d'un Dieu, & fouler aux pieds ce mesme sang, en donnant son cœur aux creatures, & en rentrant ainsi volontairement dans l'esclavage du Demon qui nous possède par elles, & qui en nous faisant oublier que nous sommes Chrestiens attache nostre esprit aux pensées de la terre, au lieu que nostre conuersation deuroit quasi continuellement estre dans le Ciel. Ne dois-je donc pas, Monsieur, dire de vostre affliction ce que l'Apostre dit de la mort des fideles, qu'il ne faut pas s'en affliger ainsi que feroient ceux qui n'ont point d'esperance. Je suis si fort dans ce sentiment, que si je ne sçauois que Dieu vous fait la grace d'y entrer, la bien-seance du monde m'osteroit la liberté de vous dire ce que je vous declare sans crainte, qui est que je ne compte vostre bon-heur qu'à commencer du moment de vostre mauuaise fortune ; puis que personne n'oseroit dire qu'il ne vaille beaucoup mieux se sauuer par vne tempeste que de perir dans le calme. Il n'y en a point de

veritable en ce monde que dans l'ame de ceux où regne la grace , veu qu'elle seule le peut donner au milieu mesme des plus grands orages. Ce discours m'emporteroit trop loing , pource qu'il ne part pas de l'esprit, mais du cœur , qui est , comme vous sçavez mieux que moy vne source inépuisable. Je finis donc , Monsieur, en vous assurant sans complimens, que je n'ay jamais tant désiré qu'à cette heure d'auoir part en vostre amitié ; & je vous en demande vne tres-particuliere, s'il vous plaist, en vos prieres dans cette heureuse solitude, dont vous faites maintenant avec raison vos principales & vos plus cheres delices

De Pomponne, ce 23. Iuillet 1640.

A Monsieur le Cardinal de Richelieu.

LET TRE CLXXIIII.

MONSEIGNEVR,

Si j'auois perdu la memoire de l'affection & de la confiance si particulieres dont il a pleu autresfois à vostre Eminence de m'honorer , j'auois sujet de craindre qu'elle trouuast étrange la liberté que je prens d'interrompre ses grandes occupations pour
luy

luy parler d'une petite affaire qui me regarde. Mais j'ose croire que V. E. aura assez remarqué par mon extreme retenuë à l'importuner, que c'est l'une des choses du monde que j'apprehende davantage ; & qu'au lieu de me blâmer d'avoir recours à sa protection, elle trouveroit mauvais que je témoignasse de m'en deffier, en ne la recherchant pas. V. E. se peut souvenir qu'il ne me reste autre marque de tous les services que j'ay rendus, que six mille livres de pension, au lieu de huit que j'avois auparavant ; & qu'il ne s'est point passé d'année depuis que Monsieur de Bullion est Sur-Intendant des Finances, qu'elle n'ait eu la teste rompuë de son opiniastrété à me les vouloir faire perdre. Il a fallu que V. E. se soit toujours opposée à son extreme auersion pour moy, dont je ne sçay s'il pourroit alleguer quelque raison, ne luy en ayant jamais donné sujet : Et tout autre que luy se feroit enfin lassé de me persecuter de la sorte. Mais je ne doute point, Monseigneur, que la maniere dont il l'a fait depuis peu ne vous semble fort extraordinaire. Car V. E. m'ayant tant obligé que de me mettre dans le memoire qu'elle luy enuoya avant que partir, de ceux qu'elle desiroit qui fussent payez comptant, il ne l'a jamais voulu, & pour comble de sa mauvaise volonté il m'a rayé dans l'Estat. Enquoy j'aurois tort de dire qu'il a fait le Roy, puis qu'il a fait ce que je suis assuré que le Roy, ny V. E. ne voudroient pas faire. Que s'il croit que le salut de la Fran-

O o

ce consiste à retrancher six mille liures de pension à vn homme qui s'est appauury dans des employes où tant d'autres ont fait des fortunes prodigieuses, je sçay que V. E. est fort éloignée de ce sentiment : Et je ne puis, Monseigneur, m'imaginer autre cause du plaisir qu'il prend à me nuire, si ce n'est que mes Enfans estant fort proches parens des siens, du costé de feu Monsieur le Chancelier de Sillery, il a honte que les vns estant si riches, les autres soient si pauvres. Mais je vous auouë, Monseigneur, que si ma pauureté luy fait honte, je suis donc bien insensible, puis qu'elle ne m'en fait point du tout ; Et j'en ay seulement de ce qu'il me contraint d'importuner V. E. pour la supplier de luy commander si absolument de signer mon ordonnance, qu'il ne puisse plus y apporter de difficulté. Ainsi j'auray l'auantage dans les traueses qu'il me donne, que je tiendray de V. E. seule cette faueur, qui me rendra de plus en plus

De Paris, ce 13. Aoust 1640.

*A. Monsieur * * * sur la mort de son Fils
unique, tué à un siege.*

L E T T R E C L X X V .

MONSIEVR,

Je viens d'apprendre vostre extreme affliction ; & en suis trop touché pour vous en pouuoir dire mon sentiment. Les grandes douleurs sont muettes aussi bien pour ceux qui y participent, que pour ceux qu'elles touchent principalement. Et je connoistrois mal la vostre, si je ne croyois que Dieu seul est capable de vous consoler. Je veux esperer qu'il le fera : Mais pour vous en rendre digne, il faut vous jeter absolument entre ses bras, & auoir confiance en luy. Souuenez-vous, s'il vous plaist, que ce n'est que manque de foy que nous succombons sous la pesanteur des maux qui nous arriuent en cette vie, puis que si nous auions nos pensées fermement attachées à l'autre, nous considererions moins ce peu de temps qui nous reste pour reuoir dans vn autre monde ceux que nous pleurons, & qui font la meilleure partie de nous mesmes. Que si nostre foy estoit encore plus viue, Dieu nous tiendroit lieu de tout désicy bas, veu que tout se retrouue en luy, & que les Creatures y sont beaucoup plus par-

O o ij

faitement qu'en elles mesmes: Mais quoy que cela soit tres-veritable, je crains qu'il soit trop eleué pour vne personne abbatuë par la violence des premiers sentimens de sa perte. Il vaut mieux prier que de vous parler, puisque Dieu agira beaucoup plus puissamment dans vostre cœur par les prieres qui luy seront adressées pour vous, que les hommes n'agiroyent sur vostre esprit par les discours qu'ils vous pourroient faire. Il faut dans les grandes maladies s'adresser aux grands Medecins. Ayez donc recours je vous supplie à ce souverain Medecin qui seul a le pouuoir de nous guerir; & croyez, s'il vous plaist, que si pour ressentir vostre affliction on la pouuoit diminuer, je vous en déchargerois d'une partie

De Pomponne, ce 21. Septembre 1640.

*A Monsieur le Marquis de Gesures prisonnier
de guerre en Flandres en 1640.*

LETTRE CLXXVI.

MONSIEUR,

J'ay trouué avec beaucoup de joye l'occasion que je cherchois il y a long-temps de vous pouuoir faire tenir une lettre: Mais j'en reçois une beaucoup

plus grande de l'esperance que l'on me donne de vostre prompte liberté: Et je vous auoue que je n'ay jamais si bien connu qu'en ceste derniere rencontre jusques à quel point ie suis vostre seruiteur; les diuers sentimens que j'ay eus de l'accroissement de vostre gloire par vne si belle action; & de l'apprehension de vos blessures; & de la crainte d'une plus longue prison, m'ayant fait voir que je ne suis pas indigne de l'amitié dont vous m'honorez: Mais je vous assure, Monsieur, que je la meriteray beaucoup mieux, si j'ay jamais le bon-heur de vous pouoir témoigner autrement que par des paroles combien je suis

De Pomponne, ce 10. Octobre 1640.

A Monsieur l'Euesque de Lizieux.

LET TRE CLXXVII.

MOn Tres-cher Pere,

Il y a plus de vingt ans que vous me fistes l'honneur à Bordeaux de vouloir que ie vous considerasse en ceste qualité; Et voicy la premiere fois que ie vous demande vn epreuue que vous ne l'auiez pas

O o iij

prise inutilement : Mais ie vous la demande avec plus d'instance que s'il s'agissoit de ma vie ; & vous la demande en faueur d'un des plus grands Personages de nostre siecle. Ainsi quand vostre extreme affection pour moy ne vous engageroit pas à m'accorder cette tres-humble priere, vostre charité pour un homme aussi agreable à Dieu par sa vertu , & aussi considerable dans l'Eglise par sa doctrine, qu'est Monsieur l'Abbé de Saint Cyran, vous porteroit sans doute à faire des efforts extraordinaires pour l'un des sujets du monde qui en est le plus digne. Je ne vous diray rien, mon Pere, de l'estat de l'affaire puis que vous en estes tres-pleinement informé : Mais je ne scaurois me lasser de vous conjurer encore de l'entreprendre avec cette chaleur, cette force, & cette perseuerance que Dieu demande d'un grand Euesque, lors qu'il s'agit de la iustification d'un Ecclesiastique, non seulement innocent, mais eminent en sçauoir & en pieté : Et je croy pouuoir dire sans crainte que vous estes tres-particulierement obligé à cette action, puis que je ne voy que vous seul en qui Dieu ayt mit toutes les qualitez necessaires pour la faire reüssir : Car il faut auoir vostre science pour répondre de la pureté de la doctrine de Monsieur de Saint Cyran, vostre zele pour entreprendre de le justifier, vostre accez aupres de Monseigneur le Cardinal, pour en trouuer le temps à propos, vostre creance dans son esprit pour y pouuoir faire impression,

& cette charité que chacun remarque en vous, dont l'une des conditions selon l'Apostre est d'estre patiente, afin de ne vous rebutter point jusques à ce que vous ayez obtenu vne demande si juste. La chose presse, mon Pere, pour ce que deux années & demye de prison, & l'air du Bois de Vincennes tres-contraire au temperament de Monsieur de Saint Cyran l'ont affoibly d'une telle sorte, qu'il ne s'agit plus seulement de sa liberté, mais de sa vie. Et encore qu'après ce que vous sçaurez si bien représenter à son Eminence j'espere qu'il ne luy restera plus rien dans l'esprit des doutes que l'on s'est efforcé de luy donner sur le sujet de ses sentimens; si neanmoins outre la caution des trois personnes dont elle m'auoit fait l'honneur de trouuer bon que je fusse l'une avec Monsieur le Procureur General, & Monsieur Bignon, S. E. desire encore quelque assurance plus particuliere, ie m'offre de tres-bon cœur d'entrer en la place de Monsieur de Saint Cyran; rien ne me pouuant estre plus doux qu'une prison qui contribueroit à sa liberté, & me donneroit moyen de luy rendre quelque petite preuue du ressentiment que je conserue des obligations incompareilles dont ie luy suis redevable. Faites je vous supplie, mon Pere, que je vous en aye vne pour luy qui soit au dela de toutes paroles, & qui ne demeurera pas sans recompense en ce grand iour, où ce Iuste Iuge rendant à chacun selon ses œuvres à la veuë de tous les hom-

mes & de tous les Anges, n'aura garde d'oublier vostre zele pour la vie & la liberté d'un de ses seruiteurs, puis qu'il s'est obligé à se souuenir d'un verre d'eau froide donné en son nom. Je suis & seray avec sa grace jusques à la mort

De Pomponne, ce 15. Octobre 1640.

A Monsieur le Comte de Pas.

LETTRE CLXXVIII.

Monsieur mon Cousin,

J'ay grande joye de voir que vous estes assez sçauant en amitié pour comprendre que les lettres, ny tous ces petits soins ordinaires ne sont plus nécessaires pour l'entretenir lors qu'elle est arriuée au point qu'est la nostre: Et cela vous doit asseurer que ie n'oublierois aussi-tost moy mesme que de manquer à me souuenir de vous. Ainsi vous n'avez besoin que d'occasions pour connoistre par experience ce que ie vous suis; & je n'ay besoin de rien pour sçauoir ce que vous m'estes; la creance que j'en ay m'en asseurant autant que toutes les experiences du monde. Je laisse à mon Frere à vous mander toutes nouuelles,
&

& ne répondray qu'à celle que vous me demandez de ma Solitude, où je m'estime plus heureux que la plupart des Roys de la terre, pour ce que j'ay plus de loisir qu'eux de penser à vn Royaume, en comparaison duquel les leurs ne sont que de beaux songes qui passent, & ne laissent le plus souvent que le regret d'auoir estably sa souueraine félicité en ce qui n'en deuroit estre que la figure. Que si, à en juger selon la verité, la condition de la plupart des Souuerains est si miserable, n'y a t'il pas de la folie à preferer, comme font plusieurs, le soin d'vne mediocre fortune temporelle, à la grandeur infinie de son salut eternal? Et en trouuillant avec tant d'ardeur pour ce qui ne nous importe quasi de rien, negliger avec tant d'imprudence & d'aveuglement ce qui nous importe de tout? Voyla, mon cher Cousin, puis que vous desirez de le sçauoir, les sentimens dans lesquels je suis, & dans lesquels nous deuons tous estre, si nous ne renouons au Christianisme. Car il n'y a point d'age, de sexe, & de condition, qui nous exempt de l'imiter celuy, qui estant descendu du Ciel pour nous seruir d'exemple, a tousiours eu ses pensées eleuées au Ciel, & nous defend si expressement de les attacher à la terre. Je le supplie de grauer ces maximes dans nostre cœur, afin que nous témoignions par nos œuvres que nous sommes ses Disciples, & profitons de tant d'exem-

ples qui nous doiuent auoir mieux instruits què
tous les discours du monde à connoistre que sous
le Soleil il n'y a rien que vanité

De Pomponne, ce 16. Octobre 1640.

*A Madame la Duchesse de Guise sur la mort
de Monsieur son Mary, en 1640.*

LETTRE CLXXIX.

MADAME,

Si j'estois moins obligé à vous témoigner mon
ressentiment de vostre extreme perte, je demeure-
rois encore dans le mesme respect qui m'a empes-
ché jusques icy de vous écrire, de crainte de vous fai-
re perdre du temps à lire les lettres d'une personne
qui vous est inutile : Mais j'espère, Madame, que
vous ne trouuerez pas estrange que dans vne ren-
contre aussi extraordinaire que celle de la plus grande
affliction qui vous pouuoit jamais arriuer, je m'ac-
quitte de mon deuoir, en vous assurant que nul de
vos seruiteurs n'en est plus touché que moy. Et j'auoüe,
Madame, que je vous plaindrois beaucoup dauan-

tage, si je ne sçauois que vostre vertu vous ayant appris à vous sousmettre absolument aux volontez de Dieu, vous ferez tousiours voir que vous estes à luy, en les adorant dans vos douleurs les plus sensibles. Vous n'aurez pas la foy qu'il vous a donnée si vous ne croyiez, que comme les biens de la terre auxquels on attache trop son cœur, se changeront à la mort en des maux eternels; de mesme les peines de cette vie supportées avec patience pour l'amour de luy, se conuertiront vn jour en des felicitez eternelles. Et pardonnez moy, Madame, si j'ose vous dire qu'estant de la condition dont vous estes, qui par sa grandeur & ses auantages dans le monde ne porte que trop aysement les Princes à oublier Dieu, c'est vne grace toute particuliere qu'il vous fait, que de vous engager par tant de souffrances à le reconnoistre & à l'adorer dans cette souueraine puissance qui le rend également Maistre de tous les hommes. Il n'appartient, Madame, qu'à la Religion Chrestienne de juger plustost selon l'esprit que selon les sens de tout ce qui nous arriue sur la terre: C'est pourquoy si les vns vous forcent à répandre des larmes, l'autre vous oblige en mesme temps à vous consoler dans l'esperance de reuoir au Ciel celuy que Dieu vous auoit donné pour estre la plus chere partie de vous mesme. C'est, Madame, ce que je souhaitte de tout mon cœur que vous fassiez, & que vous ayez agreable par l'honneur de vos com-

Pp ij

mandemens de tirer quelque preuve de la passion hereditaire avec laquelle ie suis.

De Pomponne, ce 25. Octobre 1642.

A Monsieur l'Evesque de Lizieux.

LETTRE CLXXX.

MOn Tres-cher Pere,

Il faudroit que vous vissiez mon cœur pour pouvoir connoistre jusques à quel point je me ressens obligé des efforts que vostre lettre m'apprend que vous avez faits pour la chose du monde qui me touche le plus, & que je tiens impossible presentement; puis qu'ils n'ont pas réussi. Il faut croire que Dieu pour des raisons inconnues aux hommes & qui tourneront sans doute à sa gloire permet, la continuation des souffrances de son Serviteur, afin de rehausser l'éclat de ses autres vertus par l'épreuve de son incroyable patience, sans laquelle nous ne sçaurions, selon l'Apostre, aquerir cette esperance qui ne confond point, par ce qu'elle tire sa source d'une ardente & veritable charité. Car n'est il pas vray, mon Pere, qu'une prison jointe à une aussi grande innocence, qu'est celle de Monsieur de Saint

Cyran, & supportée si saintement, est vn merueilleux sacrifice pour attirer les benedictions de Dieu, & meriter d'estre aussi heureux dans le Ciel, que l'on paroist malheureux sur la terre. Je me veux donc consoler avec vous, mon Pere, au milieu de mon extreme douleur, en considerant les rares vertus de mon Amy, les preuues si extraordinaires que vous luy auez rendues d'une affection toute Paternelle & toute Chrestienne, & celles que je suis asseuré que vous ne cesserez jamais de luy rendre dans toutes les occasions qui s'en offriront. C'est dequoy je vous conjure, mon Pere, bien que je sçache que vostre propre charité vous en presse assez; & de croire que je suis au delà de toutes paroles, & en la maniere que Dieu le veut, & que vous l'entendez.

De Pomponne, ce 28. Octobie 1640.

A Monsieur l'Euesque de Saint Brieu.

LETTRE CLXXXI.

MONSIEIGNEVR,

J'ay appris par deux lettres que Monsieur l'Euesque de Lizieux m'a fait l'honneur de m'écrire, comme il ne se peut rien adjouster aux efforts qu'il a faits.

Pp iij

pour Monsieur l'Abbé de Saint Cyran. Et je pense que me connoissant au point que vous faites, vous ne doutez point que je ne m'en ressentie autant son obligé que s'ils auoient reüssy, puis qu'il faut estre ingrat pour ne juger des faueurs que l'on reçoit que selon les euenemens. Je luy écris sur cela, & vous supplie tres-humblement de le confirmer encore dans la creance que je ne doute point qu'il n'ayt des-jà de mon ressentiment : Mais je ne sçay qui employer vers vous pour vous faire connoistre celuy que je conserueray jusques à la mort de l'extreme chaleur que vous auez témoignée en cette occasion, qui me touche beaucoup plus que s'il y alloit de ma propre vie. Je pense qu'il vaut mieux que ce soit vous mesme, puis qu'il n'y a personne que j'honore davantage, ny à qui je me puisse confier plus hardiment, sçachant que la veritable amitié est seule capable de donner la parfaite confiance. Dites vous donc s'il vous plaist pour moy tout ce que vous jugerez à propos, je vous assure que je ne vous en defauoüeray pas. Et quant à Monsieur l'Euesque de Lizieux, je vous conjure de l'affermir de plus en plus dans la resolution de ne se laisser jamais de traualler à cette affaire lors qu'il en rencontrera les occasions, afin que sans blesser les loix de la prudence, il accomplisse toutes celles de la charité

De Pomponne, ce 28. Octobre 1640.

A Madame la Princesse de Guemené.

L E T T R E C L X X X I I .

MADAME,

Je vous enuoye la réponse de Monsieur l'Euesque de Lizieux, par laquelle vous verrez comme tous ses efforts ont esté inutiles pour obtenir de Monsieur le Cardinal la liberté de Monsieur l'Abbé de Saint Cyran. Je ne doute point, Madame, sçachant combien vostre extreme bonté vous rend sensible aux intérêts de ceux que vous honorez de vostre affection, que vous ne soyiez fort touchée de voir vn succez si contraire à celuy que vous auiez sujet d'esperer dans l'affaire du monde que vous desiriez le plus qui reüssist, pource que c'est l'affaire du monde la plus juste : Mais la conduite de Dieu qui est admirable jusques dans les moindres de ses creatures, n'estant en rien si éluee que dans les moyens dont il se sert pour la perfection de ses Eluz ; & parmy ces Ames choisies y en ayant quelques vnes en tous les Siecles qu'il veut faire éclater entre les autres dans son Eglise ; il ne faut pas s'étonner, Madame, si Monsieur de Saint Cyran estant de cet heureux nombre, il le conduit par des voyes extraordinai-

res, afin de purifier tellement sa vertu par les afflictions & les souffrances, qu'elle sorte toute éclatante d'une lumière celeste de cette fournaise de douleurs où elle est entrée par sa providence. Car c'est se tromper de croire que les hommes eussent fait mettre en prison l'un des plus vertueux & des plus grands personnages de nos jours, si Dieu ne l'auoit permis pour des desseins qui nous sont inconnus, & dans l'exécution desquels ils ne sont que les Ministres visibles & aucugles tout ensemble, de son inuisible & toute clairvoyante sagesse. Ainsi, Madame, puis que le Bois de Vincennes est comme le champ de bataille où ce vaillant & fidele soldat de Iesus-Christ, après auoir surmonté dans le monde par le secours de sa grace, toutes ces passions de plaisir, de fortune, & de vanité dont la pluspart des hommes sont idolatres, combat aujourd'huy contre soy-mesme à la veüe de Dieu & des Anges en soustenant, non seulement avec patience, mais avec joye toutes les peines d'une longue & tres-étroite captiuité; ne seroit-ce point en quelque sorte luy enuier l'honneur d'une victoire si sainte, que de desirer avec trop d'ardeur de voir finir ces combats dont la durée rehausse tellement le prix & la gloire. Je sçay, Madame, que ce langage sembleroit étrange à une autre qu'à vous, & qu'en parlant ainsi selon la verité de la constance de mon Amy, & de la perfection qu'elle reçoit par une épreuve si extraordinaire, je pourrois passer pour moins bon Amy dans la creance des
ames

ames communes. Mais Dieu m'ayant fait la grace de connoistre si particulierement la grandeur de la vostre, je n'ay garde de craindre que vous blâmiez comme vn deffaut, le plus noble & le plus puissant effet de l'amitié qui est de preferer à nos interets ceux de nos Amis, en faisant connoistre par vne affection si genereuse que nous les ayons purement pour eux, & plus que nous mesmes. Il faut pardonner à ceux qui arrestent toutes leurs pensées dans le present d'auoir des sentimens foibles sur le sujet des personnes qu'ils ayment : Mais les vostres, Madame, ne regardans que l'auenir, c'est par luy seul que vous jugez du veritable malheur de tant de choses qui passent pour des felicitez dans le monde, & du veritable bon-heur de tant de saintes afflictions que l'aveuglement des hommes met au rang des plus grandes miseres. Je vous auoüe, Madame, que la faueur que Dieu vous fait en cela ne me donne pas moins d'admiration, que vous en auez de reconnoissance. Il falloit tant de graces jointes ensemble pour accomplir ce glorieux trophée que vous auez consacré à Dieu dans vostre cœur, en luy sacrifiant avec joye tout ce qui peut infiniment éleuer vne Princesse au dessus de la grandeur de sa naissance, qu'il se passe des siecles entiers sans qu'il fasse voir sur la terre vn si grand chef-d'œuvre de sa bonté. Quand il ne vous donneroit que peu d'années auant la mort, des resolutions si chrestiennes, quels remerciemens ne

Qq

luy deuriez-vous point, Madame, d'une grace si extraordinaire à une personne de vostre condition, & qui possède avec tant d'éclat tous les avantages que vostre sexe sçauroit souhaiter? De quel nom puis-je donc appeller cette faueur incomparable qu'il vous a faite de luy donner non pas les restes, mais la plus grande & l'une des plus belles parties de vostre vie, pour ne viure plus que pour luy, & tourner seulement vers le Ciel ces yeux qui ne voyoient rien sur la terre qui n'eust pour vous du respect & de l'estime? Quelle consolation vous sera-ce, Madame, à cette dernière heure, à cette heure inévitable, & qui n'épargne non plus les races des Roys que celles des moindres Bergers, de voir que vous aurez si tost quitté volontairement, ce qu'il faut à la fin quitter par force, & que par une si longue preparation à recevoir dignement cet adorable objet de vostre ame, il vous trouuera veillante la lampe à la main, & vous fera passer des douleurs de ce Monde misérable dans les felicités de cet autre Monde tout resplendissant de gloire, pour y estre luy même vostre gloire & l'éternelle Couronne dont il recompensera vostre amour & vostre fidelité. Cette esperance si élevée & qui doit estre si ferme dans le cœur des fideles, s'est-elle pas preferable, Madame, à tout ce que l'on sçauroit posséder icy bas? Et ne faut-il pas auoüer que c'est une ambition bien basse pour des ames qui estant immortelles peuuent aspirer à des biens im-

mortels, que de borner leurs affections à des honneurs mortels, & à des contentemens perissables? Car de se persuader de pouuoir passer des delices & des vanitez de la terre aux felicitéz & à la gloire du Ciel, & en ne marchant icy que sur des fleurs, participer après la mort à ces joyes éternelles qui sont les fruits des travaux & des souffrances des Saints, ce seroit renuerfer l'ordre estably par l'arrest prononcé de la bouche d'un Dieu; Ce seroit par la voye large que tiennent les Enfans du Siecle vouloir arriuer à cette petite porte qui ne s'ouure aux Enfans de Dieu qu'après auoir marché avec mille peines dans la voye étroite; Ce seroit se former vne religion à sa fantaisie, & faire passer pour des chimeres les maximes les plus pures de l'Euangile. **Que vous estes heureuse, Madame, de les auoir si profondement grauées dans le cœur, que toutes vos esperances & vos desirs ne regardent plus que cette Celeste Patrie dont tous les habitans sont autant de Roys, qui après auoir triomphé par vn genereux mépris de tout ce qu'il y a de plus éclatant sous le Soleil, mettent leurs Couronnes mesmes aux pieds de ce Roy des Roys, dont la grace toute-puissante les assistant dans leurs combats les a rendus victorieux de tous leurs ennemis, & d'eux-mesmes: Mais comment est-il possible, Madame, qu'en ne pensant qu'à vous rendre compte de ce qui regarde Monsieur de Saint Cyran, je me sois laissé emporter de telle sorte dans vn autre discours. En**

Qq ij

verité j'en aurois grande honte , si son extreme piété qui vous est si connue, ne me rendoit ce me semble excusable, puis que ne pouuant parler de luy sans me remettre deuant les yeux cette foy si viue, & cét amour si ardent pour Dieu qui luy font considerer comme vn neant toutes les choses de la terre ; & ne pouuant ignorer en parlant à vous que vous estes dans les mesmes sentimens , il n'est pas si étrange comme il le paroist d'abord, que dans vne si grande liaison de ces deux sujets, je sois passé insensiblement de l'un à l'autre ; Et quand j'aurois failly en cela, j'ose esperer, Madame, que vous me le pardonneriez aysément , puis que mon estime toute extraordinaire pour vostre vertu m'attache par vne fidelité si inuiolable à vostre seruice , que c'est vne action digne de vostre bonté , que d'excuser les deffauts de la personne du monde sans exception , qui est le plus veritablement & avec le plus de respect

De Saint Ange , ce 29. Octobre 1640.

A Monsieur l'Euesque d'Aleth.

L E T T R E C L X X X I I I

M On Tres-cher Pere,

Dans la peine que je ressentois de n'auoir pû prendre congé de vous, il m'estoit cent fois venu en l'esprit de vous écrire : Mais la crainte de vous diuertir de vos saintes occupations m'en auoit tousiours empesché, & je m'estois contenté de demander de vos nouuelles à tous ceux de qui j'en pouuois apprendre, & qui m'en ont dit dont je ne scaurois assez louer Dieu, voyant de quelle sorte il répand ses benedictions sur vostre trauail, & fauorise les desseins que vous entreprenez pour sa gloire. Iugez donc par là je vous supplie avec quelle joye j'ay receu la lettre dont vous m'auiez honoré, & les sentimens qu'elle excite dans mon cœur, en remarquant de quelle sorte la bonté de Dieu l'a vny au vostre. Je vous assure que je n'auois pas moins esperé de vostre extreme charité, & de cette affection intime & secrette avec laquelle je me sens attaché à vous: Mais comme l'on ne se laisse jamais d'estre confirmé dans la creance de ce que l'on desire, j'auoüe que ce

Q q iij

m'a esté vn merueilleux plaisir de connoistre, que ie vous suis aussi present que si je n'estois point éloigné de vous. Je vous conjure, mon cher Pere, que cela aille tousiours croissant, & que vous me regardiez deormais comme vostre Fils & comme vn autre vous mesme, puis que l'vnion que I E S V S-CH R I S T nous a tant recommandée, & qu'il a demandée pour nous à son Pere en allant à la mort, doit passer jusques là. Ne m'oubliez point s'il vous plaist en vos prieres; ne m'oubliez point en vos saints sacrifices: Toute l'Eglise n'est qu'un corps, dont les parties les plus nobles comme les Euesques, doivent communiquer leur excellence & leur force aux plus petites & aux plus foibles comme je suis: Que si cela est vray dans le general, il l'est encore davantage dans le particulier d'une liaison semblable à la nostre: C'est pourquoy ma priere est juste, & ainsi vous ne scauriez me la refuser, puis que la charité n'estant bornée ny par les Mers ny par les Montagnes, la vostre peut des deserts de vos Pirenées me venir chercher souuent dans la solitude d'où ie vous écris, & où ie ne conserue rien plus chèrement que la qualité de

De Pomponne, ce 2. Nouembre 1640.

A Monsieur le President Barrillon.

L E T T R E C L X X X I V .

V Ostre dernier billet me fait voir de quelle sorte les maximes du Christianisme sont graüées dans vostre cœur, puisque vous remarquez si bien que les veritables amitez doiuent estre eternelles: Ce qui estoit vn secret inconnu à toute la sagesse payenne; & qui ne nous pouuoit estre reuelé que par la lumiere de la foy: Car il faut croire que nos Amis sont veritablement viuans apres leur mort, & que nous deuons esperer de les reuoir dans vne meilleure vie, pour conseruer tousiours le mesme respect & la mesme tendresse que nous auions pour eux durant qu'ils estoient dans le monde. C'est ce qu'une rude experience me fait connoistre de plus en plus estre veritable; Et je ne scaurois assez vous temoigner combien je me ressens obligé de voir que vous conseruez tant d'affection pour vne memoire qui m'est si chere, que le temps ne sert qu'à me faire mieux juger qu'elle est la grandeur de ma perte. Si je pouuois en la personne de Messieurs vos Enfans vous faire voir ce que je vous suis, vous connoistriez que mon affection pour eux va

beaucoup au dela de ce que vous vous imaginez, pour ce qu'il n'y a que Dieu qui sçache jusques à quel point, & en quelle maniere je vous ayme. Je vous supplie de croire que vous ne pouviez prendre vne meilleure resolution que de les tenir aupres de vous: C'est vne seconde vie que vous leur donnez incomparablement plus importante que la premiere: Et deuenant leur Pere selon l'esprit aussi bien que selon le corps, vous ne serez pas du nombre de ces Peres malheureux ausquels Dieu demandera vn iour compte des ames de leurs Enfans, qu'ils auront laissez pauvres des richesses de la grace, en ne pensant qu'à les combler des fausses richesses du monde. I'ay vne extreme joye que vous ayez rencontré vn Precepteur tel que vous me le mandez: C'est vn bonheur plus grand qu'il ne semble: Mais dans l'intention que vous auez de nourrir vos Enfans en vray Chrestiens, Dieu ne vous laissera manquer de rien pour la faire reüssir. Je vous supplie de leur dire quelques fois ce que je vous suis, afin qu'ils se portent peu à peu à prendre creance en moy; Et qu'ainsi si Dieu me laisse assez long-temps au monde pour pouuoir, en vous secondant, leur donner vn jour quelques aduis sur leur conduite, ils les recoiuent de bon cœur, & comme venans d'une personne aussi desinteressée que passionnée pour ce qui les touche

De Pomponne, ce 4. Novembre 1640.

A Monsieur

A Monsieur le Comte de Montauban.

L E T T R E C L X X X V .

MONSEIGNEUR,

C'est vne heureuse rencontre pour moy, que la premiere fois que je me trouue obligé de vous écrire est pour vous enuoyer vn papier que vous attendez avec impatience, & que vostre bon naturel ne vous fera pas recevoir avec moins de satisfaction & de ioye, que vostre jugement vous donne de respect & d'estime pour la personne qui l'a écrit. l'auoüe que vous ne sçauriez trop reuerer des pensées si saintes, & qui ne pouuoient partir de son esprit que par les sentimens que Dieu luy met dans le cœur; la chaleur estant en cela la source de la lumiere; & la grace la source de cette chaleur, qui ne peut demeurer sterile lors qu'elle se répand dans vne ame. Je ne sçauois trop louer Dieu de voir que les fruits qu'elle produit vous sont si chers & si agreables qu'il paroist bien que vous en sçauiez la valeur & le prix, par vne connoissance qui surpasse de beaucoup vostre aage. Mais ne vous laissez jamais je vous supplie de considerer à quoy vous oblige l'exemple

Rr

d'une si haute vertu, afin que l'on puisse dire un jour de vous, comme le plus grand de tous les éloges, que vous estes digne Fils d'une telle Mere. Puis qu'elle vous ayme plus que sa vie, rendez luy, Monseigneur, amour pour amour, en l'imitant en celuy qu'elle porte à Dieu, qui est la seule chose qu'elle desire de vous, & qu'elle vous souhaite avec ardeur, pour ce qu'elle comprend toutes les autres, & qu'il ne vous sçauroit manquer aucune vertu si vous vous donnez pleinement à celuy en qui toutes les vertus sont immuables, & éternelles. Il sera vostre lumiere dans les Conseils; vostre force dans les combats; vostre contrepoids dans la prosperité; vostre soubstien dans la mauuaise fortune; & vostre guide & vostre regle infallible dans toute la conduite de vostre vie. Sans luy vous ne sçauriez marcher que dans les tenebres; & la grandeur de vostre naissance ne seruiroit qu'à vous faire tomber de plus haut & avec plus d'éclat dans l'abisme où tous les pecheurs sont precipitez par les vices. Mais où m'emporte, Monseigneur, ma passion pour ce qui vous touche. Excusez la je vous supplie, puis qu'il n'y en eut jamais de plus raisonnable, & que cet excez est vne marque qu'il n'y a rien que je ne voulusse faire pour vous témoigner par toutes sortes de deuoirs & de tres-humbles seruices que personne ne sçauroit estre d'auantage que moy

De Pomponne, ce 19. Decembre 1640.

*A Monsieur * * **

L E T T R E C L X X X V I .

IL faudroit que vous sceussiez avec quelle ardeur je souhaite d'auoir part en l'honneur de vos bonnes graces, pour connoistre combien je me tiens obligé de la faueur que vous me faites de me les promettre: Mais je vous supplie tres-humblement de ne me faire plus rougir de honte, en voulant par vn excès de bonté me faire croire que j'ay pû estre si heureux que de vous en rendre des témoignages. Vous auriez bien mauuaise opinion de moy si vous jugiez par de si foibles marques de l'affection d'un homme qui n'a jamais eu autre ambition que de sçauoir bien aymer, & de trouuer des personnes qui méritassent de l'estre: Mais si jamais Dieu me fait la grace de rencontrer des occasions de vous en donner des preuues qui répondent à mon desir, j'espère de vous faire auoüer que je ne suis pas ignorant en ma passion. Je seray trop heureux si je la puis continuer en l'autre monde, où les Anges & les Saints n'en ont point d'autre que d'aymer celuy qui les a creéz par son amour, & que les hommes font encore beaucoup plus que les Anges obligez d'aymer, puis

R r ij

que par ce mesme amour, il les a rachetez au prix de son sang, lors que leur desobeyssance les auoit rendus le sujet de sa hayne & de sa colere. Je le remercie de tout mon cœur de la resolution que vous me mandez qu'il vous donne de penser serieusement à ces veritez, dont la connoissance n'est pas seulement inutile, mais tres-dangereuse sans la pratique. Vous auez de la clarté de reste, je vous souhaite seulement vn peu plus d'ardeur, afin que Dieu ne vous reproche pas vn jour d'auoir voulu par vn faux miracle entreprendre ce qui n'appartient qu'à luy seul qui est de séparer la chaleur du feu d'avec sa lumiere. Et encore ce feu de la fournaise de Babylone n'estoit qu'un feu materiel & terrestre, au lieu que ce feu de sa charité & de son amour qu'il vous communique par les influences de sa grâce, ne vous éclaire que pour vous échauffer, & rendre vostre ame fertile en bonnes œuvres, apres en auoir consommé les ronces & les espines, comme l'on brulle les mauuais herbes qui courent vne terre, afin de la purifier par le feu, & de la rendre feconde, &c.

De Pomponne, ce 15. Fevrier 1640.

A Monsieur le President Barrillon.

LETTRE CLXXXVII.

Vous croirez aysément je m'assure que je n'aurois garde de laisser passer vne occasion si importante sans vous témoigner ma joye de la force que Dieu vous donne dans vne rencontre, où vous vous seriez trouué tres-foible, si vous n'estiez sage que selon le monde. La prudence humaine fait paroistre de la tranquillité sur le visage lors que l'esprit est dans le trouble: le courage diminué les inquietudes de l'esprit lors que le cœur est dans l'emotion: Mais il n'y a que la generosité Chrestienne, qui passant jusques à la source, calme les mouuemens du cœur, & le rende encore plus tranquille dans luy-mesme qu'il ne paroist l'estre au dehors par nos actions. C'est la grace que Dieu vous a faite, & dont vous ne sçauriez assez le remercier, puis qu'elle vaut mieux que toutes les fortunes de la terre; & que vous la devez recevoir comme vn gage des faueurs qu'il vous prepare dans vn autre monde, si vous continuez à luy estre fidelle en celuy-cy, dont la figure passe, & ne laisse à ceux qui le quittent que le regret & l'étonnement d'en auoir tenu tant de compte. Détrompons-nous je vous supplie

R r iij

des erreurs qui aveuglent la pluspart des hommes; Ouvrons les yeux à la verité; & perçons ces malheureux voiles qui nous empeschent de voir vn Soleil dont la lumiere n'a point d'eclipse. La constance avec laquelle vous soustenez ce dernier orage augmente de telle sorte mes sentimens pour ce qui vous touche, que je me souhaiterois de tout mon cœur pour quelque temps auprès de vous, encore que l'amour de ma solitude m'ayt fait quitter Paris, & autant d'Amis veritables que nul autre, à mon aduis, y en eut jamais. Le remede à nostre si longue separation est de nous voir souuent en la presence de celuy qui voit toutes choses : Et c'est à quoy je vous conuie, en vous assurant que je n'y manque pas de mon costé

De Pomponne, ce 26. Fevrier 1641.

*A Monsieur * * **

LETTRE CLXXXVIII.

MONSIEVR,

Je m'étonne que vous me demandiez ce que vous deuez sçauoir beaucoup mieux que moy, puis que c'est de vous que je l'ay appris : la maniere dont vous

avez supporté la perte de Monsieur vostre Fils m'obligeant à supporter de mesme celle de ma Mere. Vous sçavez, Monsieur, que j'auois tousiours eu beaucoup d'estime de vostre vertu & de vostre courage: Mais elle s'augmenta de telle sorte en cette occasion, que je n'y pense jamais sans admirer le pouuoir de la grace, qui dans la violence des sentimens les plus tendres de la nature, & la plus forte & la plus juste passion du monde pour vn Fils, vous fit oublier que vous estiez Pere pour vous souuenir que vous estiez Enfant d'un Dieu, à qui nous sommes obligez de rendre vne parfaite obeïssance. Je vous assure, Monsieur, que je souhaite de tout mon cœur de vous imiter, & de n'auoir point des affections si basses pour vne personne à qui je deuois plus que la vie, que de preferer mon interest au bon-heur dont j'ay sujet d'esperer qu'elle jouit, & que je tiens le seul digne de nos desirs. Fortifions-nous de plus en plus je vous supplie, dans de semblables resolutions: Vn peu d'années nous feront pleurer, ou estre pleurez de tout ce qui nous reste de cher sur la terre: Donnons-le dès à present à Dieu, d'entre les mains duquel on ne pourra jamais nous le raur, & donnons-nous y nous mesmes si absolument que nous n'ayons plus rien à quitter ny à perdre

De Pomponne, ce 7. Mars 1641.

*A Monsieur * * **

L E T T R E C L X X X I X .

IL n'y a que Dieu qui vous puisse faire connoistre mon ressentiment de vos extremes bontez pour moy, & ce que je vous suis : Mais j'espere qu'il me fera la grace de vous en donner vn jour quelque preuue, & de vous obliger d'auoüer qu'une des choses du monde la plus rare & la plus élevée au dessus de tous les interelts humains, est vne affection telle que je la ressens pour ce qui vous touche. Vous connoissez trop le fonds de mon cœur pour ignorer mes sentimens sur le sujet de ma derniere perte ; Et il est vray qu'après ceux que la nature exige de nous malgré nous mesmes ; je n'ay pû m'empescher de me réjouïr dans l'esperance que ma Mere jouït d'un bon-heur que j'acheterois de mille vies. Je luy auois des obligations si extraordinaires, que je serois bien malheureux de ne preferer pas ses auantages aux miens, puis que j'aurois honte d'y manquer en ce qui regarde mes Amis. Je vous conjure de vous souvenir de celuy que j'ayme plus que moy-mesme, & d'auoir assez de confiance en moy pour croire sur ma parole que vous ne sçauriez faire vne action ny plus genereuse, ny plus iuste, ny plus agreable à Dieu tout ensemble

De Pomponne, ce 7. Mars 1641.

A Madame la Comtesse de Brienne, sur la guerison de Monseigneur le Duc d'Anguien en 1641.

L E T T R E C X C.

IE vous auoie qu'il y a long-temps que je n'ay receu vne plus grande joye qu'en apprenant par vostre billet que Monseigneur le Duc d'Anguien est hors de peril. l'auois perpetuellement en l'esprit l'extreme peine de Madame la Princeesse, qui aura éprouuë en cette occasion que les douleurs des Meres dans l'apprehension de la perte de leurs Enfans surpassent de beaucoup celles qu'elles souffrent en les mettant au monde. Je vous supplie, Madame, de me tant obliger que de luy témoigner jusques à quel point je ressens tous ses interets : Ce qu'elle ne doit pas auoir desagreable d'une personne qui n'en veut plus auoir sur la terre; ny mépriser vne affection si sincere & si veritable, puis que Dieu s'en contente, encore qu'elle luy soit tres-inutile aussi bien qu'à elle.

A Paris, ce 12. Mars 1641.

A Monsieur le President Barrillon.

LETTRE CXCI.

Vous aurez veu par ma dernière lettre combien la vostre m'auoit donné de joye, en y apprenant avec quelle resignation à la volonté de Dieu vous vous prepariez à recevoir ce qui est arrivé. Mais vostre billet du 3. de ce mois me fait connoître avec admiration la grandeur des graces dont il vous fauorise, puis qu'il est vray que dans mon extreme passion pour vous, je ne sçauois vous souhaiter d'autres dispositions que celles où je voy qu'il vous a mis. Adorer les secrets de sa Prouidence; se détacher d'un seul coup de tous les interets de la terre; s'enir à luy par les souffrances; reconnoître que c'est un bon-heur qui ne peut proceder que de sa grace; jouir dans le fonds de l'ame d'une paix que l'on n'auoit point encore ressentie; esperer de la conseruer par la reconnoissance qui luy en est due; & viure ainsi plus content que jamais: lugez je vous supplie si ce sont là des sentimens que l'humanité soit capable de faire conceuoir, dans la chaleur d'une telle rencontre, à une ame éluee & courageuse, & par consequent altiere & pleine de ce glorieux dédain aussi criminel deuant Dieu, que genereux se-

lon le monde : le n'y ay pas neanmoins adjousté vn seul mot : Ce sont vos propres paroles que je vous rapporte, afin que vous les remettant souuent deuant les yeux, vous vöyez à quoy elles vous obligent, en vous souuenant tousiours qu'elles ne seroient pas sorties de vostre bouche, si Dieu ne les auoit graüées dans vostre cœur; & que pour pouuoir pretendre de viure eternellement avec luy, vous n'auiez qu'à suiure fidelement ces inspirations qu'il vous a données dans le moment où vous les pouuiez le moins auoir sans sa grace. Il a rompu vos liens d'une maniere si extraordinaire qu'il estoit impossible de le preuoir: Il vous a séparé presque de tous les hommes pour vous donner moyen de faire désormais la vie des Anges, en ne tenant plus à la terre que par vn point; & il vous a détaché de ces occupations publiques qui remplissoient vne si grande partie de vostre cœur, afin que vous le puissiez recevoir luy-mesme dans ce nouveau vuide, qui ne scauroit demeurer vuide (n'y en pouuant non plus auoir dans la grace que dans la nature) & dans lequel il faut bien prendre garde de ne laisser pas entrer le Demon au lieu de luy, puis qu'il sera necessairement rempli de l'un ou de l'autre. En cét éloignement de la vie ciuile & du commerce du monde, Viuez de la vie du Ciel; & faites vne si grande prouision de vertu, que si Dieu vous veut rengager vn jour dans les agitations du siecle, vous soyez capable de

vous y conduire en vray Chrestien, & de conferuer la tranquillité de vostre ame au milieu du trouble des affaires. Mais pour en venir là, il faut que ce soit luy qui vous y appelle, afin de ne courir point fortune de faire naufrage: Car ne pouuant douter que ce ne soit luy, qui se cachant sous des moyens visibles vous a tiré de vos Charges par les ordres invisibles de sa Prouidence & de sa misericorde sur vous, vous avez besoin d'une nouuelle vocation de luy pour rentrer dans les emplois dont il vous a osté, & qui vous faisoient paroistre avec tant d'éclat & d'estime dans le monde; dont il faut auoüer qu'il fait bien peu de cas, veu que lors qu'il vous a voulu départir des graces extraordinaires, il vous a fait mépriser à vous mesme tout cét éclat & toute cette estime, qui ne sont que de belles & d'agreables tentations pour nous engager à l'offenser sans cesse par la vanité: En voila assez: Car jusques icy je vous ay écrit si viste que je ne sçauois douter que ce que je vous ay dit ne parte de la plenitude de mon cœur; & ma main commençant à se rallentir, je ne dois pas chercher dans mon esprit dequoy allonger cette lettre, puis que ce seroit mesler mes pensées avec celles que je veux croire que Dieu m'a données en parlant avec tant de sincerité & en sa presence à vn Amy veritable, qui est vn si grand tresor que nous ne sçaurions le receuoir que de sa main, selon la parole du Sage qui l'auoit apprise du Saint Esprit.

Il seroit inutile de vous dire sur le sujet dont je vous écris les sentimens des deux Amis que je vous ay donnez, puis que je n'en ay jamais d'autres que les leurs, tant j'estime & honore leur vertu : Mais ie vous diray seulement que j'espere que Dieu vous fera connoistre vn jour combien vous estes heureux de ce qu'il a voulu que vous eussiez part à vne amitié que j'estime incomparablement dauantage que ce que la fortune vous a osté, & que tout ce qu'elle vous scauroit jamais rendre.

Adieu, je suis à tout ce qui vous touche ce que je dois estant tout à vous ; & ressens comme j'y suis obligé le déplaisir que vous auez de la mort de ma Mere, que je n'ay pluré que des yeux du corps, vous pouuant asseurer que ceux de l'esprit regardent avec vne merueilleuse joye le bon-heur dont j'ay sujet d'esperer qu'elle jouit maintenant, sçachant dans quelle vertu la misericorde de Dieu luy a fait la grace de passer toute sa vie, qui n'a esté qu'une preparation continuelle à la mort sans aucun attachement aux choses de la terre, qu'elle a tousiours méprisées de cét heureux mépris qui est vne si grande marque de la predestination des Iustes

De Paris, ce 14. Mars 1641.

S f iij.

A une Religieuse.

L E T T R E C X C I I .

MA Mere,

Vous voyez que ce ne sont pas les lettres qui entretiennent les veritables amitez, puis qu'il y a si long-temps que je ne vous ay écrit, & que je suis toujours cette mesme personne de l'affection de laquelle vous pouuez estre aussi assurée que de la vostre: Mais cela mesme est inutile sçachant bien que vous n'en sçauriez douter. Je le laisse donc pour vous dire que M^r ★ ★ ★ s'en retourne vous voir; & qu'encore qu'il soit fort sage selon le monde, & qu'en le considerant de cette sorte j'aye tout sujet de le beaucoup estimer, je n'y ay nullement veu cette grande deuotion que vous y trouuez: Ce qui me confirme dans l'opinion que vostre bonté vous fait juger trop aysement que les autres vous ressemblent. Et permettez moy je vous supplie de vous en faire encore vn peu a guerre, afin que vous ne soyez plus si facile à tromper, & à croire que les paroles des creatures ayent vn grand pouuoir de ramener les ames au Createur. Les prieres & les larmes que l'on employe pour

cela en sa presence, ont incomparablement plus de force que les discours ny que les lettres. C'est la Grace & non pas les persuasions humaines qui touche le cœur des pecheurs : Nos instances ne font d'ordinaire que les endurcir, & les arrester, à de vains amusemens, au lieu de les faire penser à vn veritable changement de vie. Ce que j'ay éprouué en tant d'occasions, & en voy tous les jours tant d'exemples, que vous me deuez pardonner la liberté que je prens de vous le dire. Vous estes beaucoup meilleure que moy ; Mais je suis beaucoup plus sçauant que vous en ce qui regarde la corruption de l'esprit des hommes ; Et je m'estimerois coupable, si vous ayment comme je fais je pouuois vous dissimuler, que vostre bonté vous fait écrire plusieurs lettres non seulement inutiles, mais qui nuisent à ceux qui les reçoient par le mauuais vsage qu'ils en font. Et quand vous n'aurez jamais d'autre marque de mon extreme affection pour vous, vous n'en pourriez ce me semble douter en suite d'une telle franchise, dont je vous assure que je serois incapable d'vser vers vne personne que j'aymerois moins, ne craignant rien tant que de dire mon aduis de la conduite d'autrui, & estant assez empesché de regler la mienne. Pour recompense d'un procédé si sincere, je vous demande des prieres, & que vous me croyiez plus à vous que jamais.

De Paris, ce 15. May, 1640.

*A Madame la Comtesse de Brienne, sur la mort
de Monsieur de Virazel Euesque de
Saint Brieu.*

LETTRE CXCIIL.

MADAME,

Je n'auois pû ce me semble vous témoigner vne plus grande confiance qu'en me resoluant comme j'auois fait à ne vous demander point de nouuelles de nostre Amy, puis qu'à c'estoit vous faire voir que je vous tenois incapable de manquer à m'en donner part; Et vous n'y auez pas manqué aussi : Mais mon Dieu qu'elles nouuelles! Quoy nous auons donc perdu vn homme qui n'auoit point au monde vne meilleure amie que vous, ny vn meilleur amy que moy, & qui remplissoit aussi dignement que nul autre l'importante place qu'il tenoit dans l'Eglise. l'auoüe, Madame, que vostre douleur augmente encore la mienne, & que personne ne la connoissant si bien que moy, nul n'est si obligé de la plaindre. l'ay tousiours veu clair dans le cœur de celuy que nous regrettons: Il prenoit plaisir à m'en descouurir les replis les plus cachez; Et c'est pourquoy je sçay ce que vous auez perdu,

perdu, & combien vostre affliction est juste: Mais il faut confesser que si Dieu, comme vous le dittes, vous a traitée en Maistre, il vous traite aussi en Pere, puis qu'il vous donne des sentimens si Chrestiens que vous ne les pouviez recevoir que de sa grace, & d'une grace tres-abondante. Rendez luy en, Madame, je vous supplie, les remerciemens que vous devez, ainsi que je fais de tout mon cœur pour vous, & meslant vos consolations avec vos larmes, baissez en pleurant la main qui vous frappe, & qui n'est pas moins adorable lors qu'elle tue, que lors qu'elle ressuscite, puis qu'elle ne tue ses Eleuz que pour les ressusciter; & que comme ce qui paroist vie dans les méchans est une veritable mort, ainsi ce qui paroist mort dans les Justes est une veritable vie. Il faut estre du nombre de ces Justes afin d'imiter celuy que nous regrettons, & qui aura sans doute receu misericorde de ce Pere des misericordes qu'il a seruy avec une si exacte fidelité. Ne perdons pas, Madame, un temps si propre pour cela que celuy de nostre affliction, puis que les afflictions sont les semences des veritables joyes pour ceux qui en sçavent faire bon usage, & n'oubliez jamais je vous supplie que quelques pertes que vous fassiez, il vous restera toujours un Amy fidele tandis que je seray au monde, & qu'il plaira à Dieu me conserver par sa bonté les sentimens qu'il m'a donnez pour vous par sa grace

De Pomponne, ce 9. Juin 1640.

T t

*A Monsieur l'Euesque de Lizieux, sur la mort
de Monsieur l'Euesque de Saint Brieu.*

LETTRE CXCIH.

MOn Tres-cher Pere,

Permettez moy ie vous supplie de me consoler en m'affligeant avec vous de la perte d'un de vos plus chers Enfans , & d'un des meilleurs de mes Amis. Personne ne peut mieux que vous connoistre en cela les sentimens de mon cœur, puis que personne ne sçait mieux quel estoit le sien pour moy, & combien je suis tendre aux témoignages d'affection dont on m'oblige : Mais je vous puis protester avec verité que ma douleur s'accroist encore de beaucoup par la consideration de la vostre, quand ie pense iusques à quel point elle penetre ces entrailles paternelles qui brusloient pour Monsieur l'Euesque de Saint Brieu d'une si ardente charité. Enfin, mon cher Pere, il n'y a que des Croix & des afflictions dans le monde. On y perd tous les jours ce que l'on y a de plus cher ; & la longue vie ne sert qu'à y prolonger davantage les peines & les souffrances : Apprenez de moy je vous supplie à faire

vn bon vſage de tant de maux ; & ne comptez jamais ce qui vous reſte d'Enfans, ſans vous ſouuenir qu'il y a plus de vingt années que vous m'auez honoré de la qualité de

De Pomponne, ce 13. Iuin 1641.

A Monsieur de Saint Pierre.

LETTRE CXC V.

IL me ſemble que l'vn de vos meilleurs Amis, & qui l'eſt le moins des miens, euſt bien pû ne ſe laiſſer pas tant transporter à la joye des aſſurances de voſtre amitié, que de me donner à vous pour caution de la ſienne, ainſi qu'il me mande l'auoir fait. Mais je ne m'en mets pas beaucoup en peine, puis que l'on n'oblige point les abſens ſans procuration, & qu'il ne ſ'en trouuera jamais de moy pour répondre d'vn ſi mauuais homme. Lors que vous connoiſtrez toutes ſes malices vous m'en direz des nouuelles, & vous repentirez trop tard d'eſtre entré ſi legerement dans vne ſi dangereuſe amitié. Je ne ſçauois aſſez vous témoigner combien je vous plains d'auoir fait vne telle faute; & le mal eſt que je n'y vois point de remede. Car vous picquant de generoſité comme vous faites, vous ne voudrez pas vous en dédire: Et ainſi

Tt ij

vous voila engagé à la mort & à la vie d'aymer vne personne qui n'a ny foy ny conscience, & qui est si artificieux qu'il est capable de vous faire croire & à moy-mesme, que ce billet est vne ratification, & non pas vn defaueu de l'engagement où il m'a mis pour luy vers vous

De Pomponne, ce 18. Iuin 1641.

*A Monsieur l'Euesque de Grasse, sur la
mort de Monsieur l'Euesque de
Saint Brieux.*

LETTRE CXCVI.

MONSEIGNEVR,

Je louë Dieu d'apprendre par vos lettres que vos intentions sont tousiours si saintes, & que le feu de vostre zele pour l'Eglise vous fait voir clair dans des tenebres aussi épaisses que celles dont vous me parlez. L'excellent Euesque que nous regrettons est bien-heureux de n'auoir plus à les combattre, & de posseder en paix dans la lumiere des Saints celuy qui luy auoit donné le courage de le preferer à toutes choses. Il est vray qu'en vne maniere j'ay beau-

coup perdu en le perdant, puis qu'il n'auoit point à mon aduis d'Amy qu'il aymast plus que moy : Mais le croyant viuant en Dieu de la seule veritable vie, je n'ose me plaindre d'vne perte qui le comble de bon-heur, & luy donne moyen de me rémoigner plus puissamment que jamais son affection par ses prieres. Je vous demande part aux vostres avec la continuation de vostre amitié, que je m'efforceray de meriter par tous les deuoirs qui vous pourront rémoigner combien je suis

De Pomponne, ce 5. Iuillet 1641.

A Monsieur de Saint Pierre, sur la mort de Monsieur le Marquis de Senecey en 1641.

LET TRE CXC VII.

IE ne sçauois m'empescher de vous dire jusques à quel point je suis touché de la mort de Monsieur le Marquis de Senecey, & de l'affliction toute extraordinaire qu'en receura Madame sa Mere. Il faut confesser qu'elle est merueilleusement à plaindre, & que sans vne assistance particuliere de Dieu il est tres-difficile qu'elle resiste à la violence de tant de douleurs : Je ne connois point d'autre Femme, & d'autre Mere, qui ait perdu vn Mary, & deux Fils

T t iij

tels que ceux que Dieu luy auoit donnez : Mais quelque malheureuse qu'elle soit, elle ne sçauroit rien perdre , puis que Dieu luy demeure ; & que toutes choses se rencontrent bien plus parfaitement en luy que nous ne les possédions en elles mesmes. C'est en cela que consiste le grand aduantage du Christianisme. Et c'est ce que je souhaite de tout mon cœur avec vous qu'il luy accorde

De Pomponne, ce 12 Iuillet 1641.

A Monsieur ★ ★ ★

LETTRE CXCVIII.

N'Auez-vous pas tort de juger des ames comme des corps, en croyant que pour ce que l'esprit d'un de vos Amis est tout remply de l'estime & de l'affection qu'il doit à la vertu & à l'amitié de certaines personnes, il n'y ayt plus assez de place pour vous? Est-ce ainsi que vous affoiblissez la puissance de cette partie si noble de nous qui nous rend l'image de Dieu ; & que vous voulez regler par les effets ordinaires de la nature les effets extraordinaires de la grace en ceux qui s'ayment par vne veritable charité, dont la flame n'a point de fumée, ny la clarté point de nuages? Cessez je vous supplie

d'estre incrédule; Devenez fidele, & fidele pour celui de vos Amis que j'espere que vous éprouverez de plus en plus l'estre au delà de tout ce que vous sçauriez vous imaginer

De Pomponne, ce 19. Juillet 1641.

A Madame la Comtesse de Brienne.

LETTRE CXCIX.

MADAME,

J'estois prest à me plaindre de demeurer si longtemps sans apprendre de vos nouvelles, lors que j'ay veu par vostre lettre qu'elles sont en partie comme je le desirois, puis que vous vous portez bien; & en partie comme je l'apprehendois, puis que l'on ne veut pas recevoir tous les effets de vostre bonté de crainte de déplaire à vne personne qui en a si peu pour vous. J'avoüe, Madame, que cela est bien fascheux: Mais les Medecins spirituels & temporels n'ayant point jusques icy trouué de remedes pour ceux qui ne veulent pas guerir, je ne vous conseille nullement d'en chercher avec inquietude; & vous conjure de vous donner à vous mesme le repos que vous ne sçauriez donner aux autres. On ne peut as-

sister ces malades volontaires que par des prières vers ce souverain Medecin qui les guerit par miracle quand il luy plaist ; & qui n'a point de peine à faire ce que les hommes croient impossible. Ce ne m'est pas , Madame , vne petite joye d'apprendre que vostre voyage sera moins long que vous ne pensiez ; & que l'amitié que Monsieur de Balzac vous a témoigné d'avoir pour moy vous fait connoître combien j'ay raison d'en avoir pour luy. Je doute néanmoins qu'il sçache que je l'ayme jusques à vn tel point, que je luy souhaite beaucoup plus de bon heur qu'il ne s'en souhaite possible luy-mesme. Enquoy vous ne reffuserez pas je m'assure de me servir de caution, & de luy dire ainsi que je vous en supplie, qu'il n'aura plus rien à desirer lors qu'il aura tout ce que je luy desire

De Paris, ce 27. Juillet 1646.

A Monsieur * * *

LETTRE CC.

EN verité vous me faites grand tort de croire que je ne m'aduisois pas que vous demeuriez long-temps à me répondre, puis que non seulement je l'ay remarqué, mais que j'en estois en peine, & prest à m'en

à m'en plaindre à vous même lors que l'on m'a apporté vostre billet, qui m'auroit autant surpris qu'il m'afflige, si je n'auois des-javeu par vne de vos lettres à M^r * * * le mauuais traitement que vous receuez de la personne du monde de qui vous le deuriez moins attendre : Mais Dieu vous faisant la grace de connoistre & d'esperer que ces trauerfes vous pourront seruir à acquerir de **plus grands biens** que ceux que vous perdez, je **vous tiens** aussi heureux dans la verité, que vous estes malheureux dans l'apparence, & vous regarde comme vne personne que Dieu veut conduire au port, en l'obligeant à jeter dans la mer tant de choses, qui bien que precieuses, n'estoient que des fardeaux inutiles, & capables de luy faire faire naufrage. Je remarque que même en cela il vous traite doucement, en vous donnant en leur place des Amis si fideles, que de l'humeur dont vous estes vous vous tenez plus riche de les auoir, que de posseder sans eux tous les biens du monde. Vous voyez si je me persuade d'estre du nombre, puis que je juge de vos sentimens par les miens, & que j'estime auoir droit d'en vser ainsi, reconnoissant tous les jours de plus en plus que vos interests ne me touchent pas moins que les miens propres, & que vous auez vne tres-grande place en ce cœur que vous dites, & que je demeure d'accord avec vous estre si remply de l'estime & de l'amitié de quelques autres personnes : Mais il

„Vu

faut bien que vous ne les haïssiez pas, puis que vous n'avez point desagreable de loger ainsi avec eux en mesme lieu

De Pomponne, ce 30. Juillet 1641.

*A Monsieur le Chancelier Seguier, sur la mort
de Monsieur le Marquis de Coëslin son
Beau-fils, tué au siege d'Aire
en 1641.*

LET TRE CCI.

MONSEIGNEVR,

J'auoüe que la connoissance que j'ay de la grandeur de vostre perte, & celle que vous m'avez souuent fait l'honneur de me donner de vos sentimens pour vne personne qui auoit tant d'excellentes qualitez, m'ont quasi porté à manquer plustost à mon deuoir que d'oser en m'en acquittant vous parler du sujet de vostre douleur : Mais j'ay creu, Monseigneur, que ce seroit vous faire tort de craindre de trouuer dans vostre esprit, en cette rencontre, quelque chose de foible, & d'éloigné d'une soumission absoluë aux souueraines volonteze de Dieu. Puis qu'il ne peut rien oster aux hommes qu'il ne leur ayt donné au-

parauant, il ne leur fait point de tort de reprendre ce qu'il ne leur laisse que par grace; & il a retiré Monsieur vostre Beaufrils d'une maniere si auantageuse, que vous auez sujet de croire que mourant avec tant de reputation & de pieté, il n'a fait que passer d'une gloire à l'autre; Ce qui est vn bonheur si rare, que l'on ne sçauroit trop le reconnoistre. Le mien seroit fort grand, Monseigneur, si je pouuois par mes tres-humbles seruices vous donner quelque preuue qui vous fust agreable de la verité avec laquelle je suis

De Pomponne, ce 2. Aoust 1641.

A Madame de la Grange le Roy, sur la mort de son dernier Fils.

LET T R E C C I I .

MADAME,

Si la foy ne vous obligeoit à croire que ce monde n'est que la figure d'un autre qui doit estre l'objet de toutes nos esperances, je n'aurois garde d'entreprendre de vous consoler de vostre derniere perte, puis qu'elle est precedée de tant d'autres, qu'il ne peut plus ce semble y auoir pour vous de consolation sur

V u ij

la terre : Mais Dieu vous ayant fait la grace de passer de sa connoissance à son amour, pourriez-vous manquer, Madame, de le luy témoigner en adorant ses volontez dans l'excez d'une douleur qui renouvelle toutes les autres, & qui est comme la dernière épreuve de vostre fidelité pour luy. Y a-t'il lieu de douter lors qu'il s'agit d'estre l'une des plus malheureuses, ou des plus heureuses femmes qui soit sous le Ciel? Vostre affliction vous met en l'un de ces deux estats; mais vostre vertu vous peut faire passer à l'autre, puis que vos ~~portes~~ ^{portes} estant autant de dons, si vous les luy offrez de bon cœur, nulle autre ne luy peut faire tant de presens de tant de personnes si proches & si cheres, qui vous ont esté rauies par des morts extraordinaires & violentes. Souvenez-vous s'il vous plaist, Madame, que le grand bon-heur des Chrétiens consiste en ce qu'ils ne sçauoient rien perdre, lorsqu'ils possèdent celuy hors duquel rien ne subsiste, & dans lequel ils retrouuent toutes choses d'une maniere incomparablement plus excellente que celle dont ils en jouïsssoient en cette vie : Mais pour le posseder il faut l'aymer; & pour l'aymer il faut, malgré l'excez de nos douleurs, luy offrir avec encore plus de joye que le reste, ce que l'on a de plus cher au monde, puis que c'est en cela que consiste la plus forte preuve de l'amour. C'est à quoy je vous exhorte, Madame, & vous conjure de croire que si je pouuois contribuer quelque chose au soulagement de vostre

douleur, vous connoistriez que ie suis au delà de toutes paroles

De Pomponne, ce 20. Aoust 1641.

*A Monsieur . * * **

LETTRE CCIII.

Quand les plaintes que vous faisiez de moy n'eussent pas esté, comme elles l'estoient, les plus obligeantes du monde, ie n'eusse eu garde d'en estre en peine, sçachant que la lettre que je vous auois écrite me justifioit au mesme temps que vous m'accusiez : Mais celle que j'ay receuë de vous est pleine d'une si grande confiance, & d'une si extreme bonté, que je craindrois d'en estre indigne si l'amitié n'estant le prix dont on paye l'amitié, & le seul prix dont on la paye, je ne me sentoie en auoir vn si grand fonds dans le cœur, que je ne sçauois apprehender d'estre insoluable. La pensée que Dieu vous donne dans vos peines vallant mieux que toutes les satisfactions de la terre, je ne sçauois vous plaindre d'auoir à souffrir des choses dont vous faites vn si bon vsage : Car quel plus grand bon-heur peut il y auoir dans le monde

Vu iij

que lors que Dieu nous accablant d'une main pour nous faire sentir sa justice & le poids de nostre misere, il nous releue de l'autre pour nous faire connoistre sa misericorde. Et pouviez vous recevoir une plus grande consolation que d'estre arriué justement au temps que vos soins & vostre assistance en doivent tant donner à Madame vostre Mere ? Doutez vous apres cela que Dieu ne vous ayt conduit dans ce voyage qui vous donne moyen de satisfaire à l'un de ses principaux commandemens ? Mais si vous y joignez les effets de cette Mission pour laquelle il a daigné se servir de vous, n'est il pas vray que vous estes obligé à une extreme reconnoissance, & à avouer qu'il se rencontre, mesme dés icy bas, beaucoup de fleurs parmy les épines de ce chemin si aspre & si difficile dans lequel il nous commande de marcher pour arriuer à la Terre promise.

De Pomponne, ce 20. Aoust 1641.

A Monsieur ***

LETTRE CCIIII.

I'Estois si assuré de vostre souuenir pour une personne, que la mort mesme ne scauroit empê-

cher de m'estre continuellement presente, que je ne suis nullement surpris de voir que vous connoissiez si bien les sentimens que me donne ce jour cy, & que vous y vouliez prendre tant de part. Je vous assure que ie suis touché comme je le dois de cette obligation ; & que si vous voyiez le fonds de mon cœur pour ce qui vous regarde, vous auriez autant de sujet d'en estre satisfait par vostre propre connoissance , comme vous l'estes maintenant par vostre bonté. Ce que vous me faites la faueur de me mander des dispositions de vostre esprit me console si fort , que ie ne sçauois assez vous dire combien je louë Dieu de la grace qu'il vous fait de n'auoir point d'autre volonté que la sienne. C'est vn bon-heur si grand & si rare, que les afflictions passageres de ceux qui le possèdent, deuiennent par son moyen les semences d'une éternelle felicité, en nous faisant souffrir avec joye pour celui que nous aymons, & qui estant Dieu, n'a pas dédaigné de souffrir pour nous lors mesme que nous estions ses ennemis

De Pomponne, ce 23. Aoust 1641.

*A Monsieur * * * sur la mort de son Frere.*

LETTRE CCV.

SI vous ne sçauiez la part que ie suis obligé de prendre à ce qui vous touche, j'aurois besoin de plus de paroles pour vous témoigner combien je ressens la perte que vous avez faite : Mais vous me connoissez trop pour en pouuoir douter, & estes trop à Dieu pour ne receuoir pas avec vne entiere soumission les afflictions qu'il vous enuoye. Puis que vous luy offrez tous les jours vostre vie, pourriez vous trouuer estrange qu'il dispose comme il luy plaist de celle de vos proches? Ne doit il pas auoir vn égal empire sur ce qui est également à luy? Et ne deuons nous pas par vne égale obeïssance témoigner que nous le reconnoissons pour le Souuerain Maistre de la vie & de la mort, aussi bien de ceux que nous aymons que de nous mesmes. C'est ce que je vous conjure de faire en cette occasion ; & decroire que je m'estimerois heureux, si je pouuois par mes paroles & par mes seruices contribuer quelque chose au soulagement de vostre douleur

De Pomponne, ce 25. Aoust 1641.

A Monsieur

*A Monsieur de Bernay, Conseiller en la Grande
Chambre du Parlement.*

LETTRE CCVI.

MONSIEUR,

Je me tiens tellement obligé de l'affection si particulière qu'il vous a plu de témoigner à Monsieur Daurat que je ne sçauois assez à mon gré vous en rendre mes tres-humbles remerciemens: Et il me semble que mon Frere me fait tort d'y joindre les siens, puis que n'ayant point desiré qu'il eust part à la supplication que je vous fis pour cette affaire, il est raisonnable que cette faueur soit toute pour moy, & qu'il se contente d'en receuoir tant d'autres de vous. Permettez moy donc, Monsieur, s'il vous plaist de me vanger de luy, en entrant dans ses ressentimens comme il fait dans les miens: Et quelque grande que soit l'affection dont vous l'honorez, faites voir que vous estes juste en le condamnant s'il veut pretendre d'estre plus que moy

De Pomponne, ce 6. Septembre 1641.

Xx

*A Monsieur * * **

L E T T R E C C V I I .

MONSIEVR,

Ayant appris de Monsieur de Saint Cyran l'affection qu'il vous a pleu de luy témoigner, je ne serois pas son Amy au point que je le suis, si je n'en auois plus de sentiment que de ce qui me touche. Et ainsi vous ne deuez point vous estonner de receuoir des remerciemens de moy, puis que je vous suis plus obligé que luy mesme. On ne scauroit faire plaisir à vn homme d'vn tel merite sans que plusieurs personnes y prennent part; Et ne pouuant, quand je donneroïs ma vie pour Monsieur de Saint Cyran, reconnoistre assez les preuues que j'ay receües de son amitié, je vous laisse à juger, Monsieur, combien je dois m'intéresser à celles qu'il receura de la vostre; & combien le desir de m'en ressentir me fera rechercher avec soin les occasions de vous faire paroistre par mes seruices que je suis veritablement

De Componne, ce 19. Septembre 1641.

A Monsieur le Marechal de Brezé.

L E T T R E C C V I I I .

MONSEIGNEUR,

Apprenant par les lettres de M^r ★ ★ ★ les nouvelles obligations qu'il vous a encore, je ne sçaurois m'empêcher de vous en rendre de tres-humbles remerciemens, bien que je sçache qu'ils vous importunent, & que vostre generosité ne desire nulle reconnoissance des faueurs qu'elle fait à ceux que vous honorez de vos bonnes graces. Je vous assure, Monseigneur, qu'en d'autres occasions je ne seray pas si hardy à vous déplaire: Mais il est juste que vous le pardonniez à vn ressentiment qui ne sçauroit ce me semble estre dans l'excez quand je considere le plaisir que vous prenez à obliger mes Amis en toutes rencontres. Je croy que cette lettre vous trouuera sur le chemin de Catalogne, où les armes du Roy ont besoin de vostre presence pour leur conseruer du costé du Midy la gloire que vous leur auez acquise du costé du Nord, & faire gouster, par vostre conduite, à ses nouveaux sujets, la douceur de sa domination au milieu mesme des malheurs & des miseres de la guerre. Je prie Dieu, Monseigneur, que les effets surpassent encore mes esperances; & que ce ne soient

X x ij

plus mes paroles, mais mes seruices qui vous témoignent avec combien de passion je suis

De Paris, ce 28. Septembre 1641.

A Monsieur le Comte de Guiche sur sa Promotion à la charge de Marechal de France, en 1641.

LETTRE CCIX.

MONSIEUR,

En vous témoignant ma joye d'une aussi juste faveur que celle que le Roy vous a faite, je m'acquitte d'un deuoir que je veux croire que vous attendez de moy, puisque pour oublier ce que je vous suis il faudroit que vous eussiez perdu le souuenir d'une partie des actions qui vous rendent digne de l'honneur que vous receuez, & qui m'ont rendu vostre seruiteur par l'estime qu'elles m'ont donnée de vous en vous les voyant faire. Je ne suis pas, Monseigneur, assez bon Courtisan pour me resioüir de vous scauoir Marechal de France, si vous ne l'estiez par merite. Et vous estes trop genereux pour ne recevoir pas de meilleur cœur de moy que d'un autre le compliment d'un homme, qui sans considerer vostre fortune, ne regarde que

vous mesme, & qui, si vous n'estiez tel que vous estes,
ne seroit pas tant

De Pomponne, ce 13. Iuin 1641.

*A Monsieur * * **

LETTRE CCX.

VOstre billet est si eloquent, si obligeant, & si discret, qu'il faudroit pour y bien répondre auoir toutes ces qualitez en mesme degré qu'elles y paroissent : Mais sans m'arrester aux deux premieres qui ne m'ont nullement surpris, je me plains de l'excez de cette troisieme qui vous trompe en vous faisant croire que l'on puisse parler de quelque chose qui touche dauantage que de parler de vous. Je vous assure que l'on commença par là, & que l'on ne finit pas si tost que cette belle discretion vous le persuade. Reseruez là donc, s'il vous plaist pour d'autres personnes qui vous connoissent & qui vous estiment moins; & ne vous laissez jamais tenter par cette fausse imagination, que vous puissiez auoir plus d'amitié pour eux qu'ils en ont pour vous

De Pomponne, ce 6. Octobre 1641.

X x iij

Au mesme.

I'Auoüe que s'il y a des entretiens bien vtiles, il y en a d'autres bien fascheux : Mais il faut que le bon-heur des vns serue de consolation pour les autres, & n'estre pas si injuste que de pretendre vne joye parfaite dans vn monde où le jour & la nuit, l'Eſté & l'Hyuer, la ſanté & la maladie font con-noistre par leur meſlange, que nous ne deuons eſperer des contentemens tous purs que dans cét autre monde, où nous poſſederons la ſource d'vne felicité immuable

De Pomponne, ce 8. Octobre 1641.

A Madame la Marquiſe de Ramboüillet, en luy enuoyant vne Traduction.

LET T R E C C X I.

MADAME,

Puis que les fruits de mes jardins ont eu du mal-heur cette année, il faut que je vous en enuoye d'autres, dont j'attendray voſtre jugement pour ſçauoir

l'estime que j'en dois faire. S'ils n'auoient point changé de terre, je ne serois nullement en doute que vous ne les trouuassiez admirables: Mais il y a tant de difference entre le Soleil de Rome & celuy de Paris, que j'ay grand sujet de craindre que l'on puisse à peine les reconnoistre. Il n'appartient qu'à vous, Madame, de conseruer en France les auantages que vous auez receus de l'Italie, & de porter par tout ce mesme esprit, & ce mesme jugement qui ont fait reuerer ses loix au delà mesme des bornes jusques où ses armes ont étendu son Empire. Que si j'ay mal reüssy à cultiuer ces belles Plantes, j'auray au moins cét auantage que l'on ne le sçaura pas, puis que personne que vous ne les ayant encore veües, l'affection dont vous m'honorez vous donne trop d'interest à cacher mes deffauts pour vous permettre de les publier, & pour ne m'empescher pas, en me les disant, de les faire connoistre aux autres

De Pomponne, ce 10. Octobre 1641.

A Madame de la Grange le Roy.

LETTRE CCXII.

MADAME,

Si la lettre que vous m'auez fait l'honneur de

m'écrire m'auoit moins touché, je n'aurois pas tant différé à vous répondre : Mais j'ay dû m'adresser à Dieu plustost qu'à vous, pour témoigner quel est mon sentiment des graces dont il vous fauorise, n'en connoissant point de plus grandes que le courage & la force qu'il nous donne dans nostre foiblesse pour supporter des afflictions qui d'elles mesmes sont insupportables. Vous sçavez, Madame, que j'en parle par experience, & que je voy encore mieux dans vostre cœur que dans vos paroles le combat de la Nature & de la Grace. Vous estes trop heureuse de faire par son assistance vn si bon vsage de vos malheurs, & de mettre au pied de la Croix les plus tendres affections d'vne Mere, pour deuenir Fille de celuy qui nous y a tous regenez par son sang. Pourquoi pensez-vous, Madame, qu'il vous ait tout osté, si ce n'est pour vous obliger à ne viure plus que pour luy? Et comment pourriez-vous vous plaindre avec justice de tant de pertes, puis que sa bonté infinie les remplissant toutes, il veut luy-mesme vous tenir lieu des personnes que vous n'avez plus, par vne maniere semblable à celle qui luy faisoit dire autresfois que ceux-là estoient sa Mere & ses Freres qui faisoient la volonté de son Pere. Pensons donc seulement, Madame, à plaire à ce Pere tout-puissant que nous auons dans le Ciel; & ne doutons point qu'après cela IESVS-CHRIST ne nous tienne lieu de toutes choses. C'est ce que vous faites beaucoup
mieux

mieux que moy , & à quoy je deurois plustost m'exciter par vostre exemple, que de vous y conuier par mes paroles : Mais vostre humilité ne scauroit l'a- uoir desagreable ; Et je merite que vous me pardonniez si dans la compassion que j'ay de vostre douleur, je passe pour la consoler au delà des bornes que je me deurois prescrire à moy-mesme : C'est l'effet d'une veritable amitié que de s'oublier pour ses Amis : Et ainsi, Madame, je serois fasché de n'a- uoir pas commis vne faute qui vous fait connoistre combien je suis

De Pomponne, ce 12. Octobre 1641.

A Monsieur de Saint Pierre.

LETTRE CCXIII.

IE n'auois garde d'estre en peine de vostre réponse, puis que je scauois que vous m'auiez répondu dans vostre cœur ; & que connoissant vos sentimens par les miens, je n'auois nul lieu d'ignorer qu'elle pouuoit estre cette réponse. Iugez je vous supplie par là si je suis capable de rien improuuer de ce que vous avez fait, & si ma compassion pour les affligez n'est pas aussi grande que vous l'avez
Yy

creüe. Il me semble que cette estime de vostre conduite & de vostre affection vaut bien ce voyage à pied que vous me proposez pour vous en aller remercier, & que je puis ainsi sans sortir de Pomponne vous rendre des deuoirs qui vous seront plus auantageux, & qui me seront moins incommodes. S'ils estoient capables de guerir vos yeux je ne leur donnerois pas ce nom, puis que je ne trouueray jamais de peine à ce qui pourra vous apporter du soulagement, & que quand mes fruits seroient aussi beaux que vous vous les figurez, ce seroient de foibles charmes pour m'arrester lors que je pourrois vous estre vtile. Faites après cela tant de brauades qu'il vous plaira en matiere d'amitié, je ne croiray point qu'elles me deshonnorent, & trouueray dans mon cœur des connoissances inuincibles pour me persuader que vous ne me sçauriez aymer dauantage que je vous ayme

De Pomponne, ce 16. Octobre 1641.

*A Madame la Marquise de Magnelay, sur la
mort de Madame la Duchesse d'Halluin
sa Fille, en 1641.*

L E T T R E C C X I I I .

MADAME,

Je n'ay jamais veu si clairement que sur vostre sujet jusques à quel point ceux qui sont à Dieu doiuent renoncer à toutes choses ; puis que n'y ayant personne dans le monde qui y eust moins d'attache que vous, il a voulu par l'éloignement d'un Frere si excellent, & par la perte d'une Fille unique, vous mettre en estat de n'auoir plus d'autre partage que luy seul. Que dois-je donc vous dire, Madame, en cette rencontre ? Ne vous plaindray-je point dans la plus sensible affliction que vous estiez capable de recevoir ? Et vous plaindray-je dans cette grace incomparable que Dieu vous fait de vous tenir maintenant lieu de toutes choses, en remplissant de telle sorte vostre cœur de son amour, qu'il n'y a plus d'autre place pour les Creatures que celles qu'elles y ont en luy, dans lequel seul vous les verrez desormais comme les ruisseaux dans leur source, & commencerez ainsi à viure dès icy bas de la vie que les Bien-heureux vivent dans le

Yy ij

Ciel. Il y a si long-temps, Madame, que vous y portez tous vos desirs, que dans ce combat de la Nature & de la Grace qui se passe en vous, vous ne sçauriez vous plaindre de voir la personne du monde qui vous estoit la plus chere, auoir finy ses jours si chrestienement, que vous auez sujet d'esperer pour elle vn bon-heur que vous luy auriez acheté de vostre vie, s'il eust esté en vostre puissance. Enfin, Madame, puis que les plus grandes croix sont les plus grandes faueurs de I E S V S- C H R I S T lors qu'il les accompagne de sa grace pour les supporter saintement, je vous parlerois contre ma conscience, si je vous parlois comme à vne personne ordinaire, & ne vous auoüois que je ne vous ay jamais trouué si heureuse que maintenant, pource que je ne vous ay jamais veüe en estat de luy faire vn si grand sacrifice. Toute vostre vie n'ayant esté qu'un exercice continuel de vertu, il est juste que cette derniere occasion serue de couronne à toutes les autres, où vous auez témoigné si constamment avec l'Apostre, que vous ne viuiez pas    vous même, mais que I E S V S- C H R I S T viuoit en vous. Je m'estimerois trop heureux s'il me faisoit la grace de vous imiter en quelque sorte; Et je vous supplie tres-humblement, Madame, de trouuer bon qu'au lieu de vous donner des consolations, dont je suis si incapable, je vous demande part à vos prieres en ce temps où se trouuant m  l  es avec vos larmes, elles sont plus

agreceables à Dieu qu'elles ne furent jamais, & que je suis plus que je ne vous le sçauois dire

De Pomponne, ce 9. Nouembre 1641.

A Monsieur le Premier President Molé, sur sa promotion à cette charge, en 1641.

LETTRE CCXV.

MONSIEVR,

Tous les gens de bien doiuent receuoir vn tel contentement de voir les personnes de vostre merite & de vostre vertu élouées dans les grandes dignitez, que quand je ne serois pas vostre seruiteur au point que je le suis, je me tiendrois neanmoins obligé de me resioüir du choix que le Roy a fait de vous pour remplir l'vne des plus importantes charges du Royaume: Mais, Monsieur, je fais depuis tant d'années vne profession si particuliere de vous honorer, que je ne serois pas content de moy mesme, si mes sentimens n'estoient extraordinaires pour ce qui vous touche, & si je ne vous souhaittois tousiours plus de bon-heur que vostre moderation ne vous permet d'en desirer. Ainsi, Monsieur, j'ay grand interest que

Y y iij

vous ne receuiez pas comme vn compliment ordinaire le deuoir dont je m'acquite; Mais que vous me failliez s'il vous plaist la faueur d'en juger selon l'ancienne connoissance que vousauez de la passion avec laquelle je suis

De Pomponne, ce 18. Iuin 1641.

*A Monsieur l'Abbé de Saint Cyran, sur la
mort de sa Niece.*

LETTRE CCXVI

IE viens d'apprendre la mort de cétte petite, que vous ne consideriez pas seulement comme vostre Niece, mais comme vostre veritable Fille, & qui l'estoit beaucoup plus que de ceux qui luy auoient donné la vie du corps, puis que vous trauailliez sans cesse par vos soins & par vos prieres pour luy acquerir celle de l'ame. Il paroist si visiblement que Dieu les a exaucées, que j'estime qu'il y auroit de l'ingratitude a s'affliger d'un effet si visible de sa grace. On contestoit sur la terre à qui auroit cét Enfant, que les vns vouloient nourrir pour le Ciel, & les autres pour le Monde. Il est venu en qualité de Souuerain Iuge terminer luy mesme ce different, & l'enleuer d'entre les hommes pour luy donner pla-

ce parmy les Anges. Ainsi il vous a accordé dès maintenant ce que vous desiriez avec tant d'ardeur qu'il vous accordast vn jour ; Il a preueni vos souhaits, & a fait marcher deuant vous celle que l'on esleuoit avec tant de soin pour luy apprendre à vous suiure. Je croy qu'il seroit difficile de remarquer vne predestination plus manifeste : Mais cela n'empesche pas que la foiblesse humaine ne mesle des regrets avec la joye de l'esprit : Et je ne sçauois assez vous témoigner les sentimens qu'en a eus Madame *** non seulement à cause que tout ce qui vous touche luy touche le cœur, mais pour ce qu'elle aymoit d'inclination cette Petite, & d'vn inclination tres-forte. Quand à moy, le nom de Pere qu'elle me donnoit, & les suites apres lesquelles cela estoit arriué, joint à ce qu'elle auoit le bon heur de vous estre, m'engageoient de telle sorte à l'aymer, que je ne la pouuois considerer que comme l'vn de mes Enfants : Ce qui m'oblige à rendre mille graces à Dieu avec vous de la grace incomparable qu'il luy a faite de la tirer du Monde auant qu'elle fust en aage de l'auoir beaucoup offensé.

De Pomponne, ce 17. Decembre 1647.

A Monsieur le President Barrillon.

L E T T R E C C X V I I .

NE vous estonnez vous point de la rencontre qui fait qu'après vn si long silence je recommence sans aucun dessein à vous écrire le premier jour de l'année? En verité je croy que Dieu l'a permis pour nous faire voir qu'il est l'autheur de nostre amitié, puis que dans vne Feste où l'Eglise nous apprend à nous retrancher de la pluspart, & quasi de toutes les choses du monde, il nous reünit de nouveau en m'obligeant à vous parler, non pour vous entretenir de choses ordinaires, mais pour répandre mon cœur dans le vostre, ainsi que j'ay tousjours fait depuis nostre separation, ne vous ayant jamais écrit qu'il ne m'en'ayt donné le desir, & que je ne vous aye parlé comme à moy mesme. Vous me demandez compte de mes occupations depuis vn an, je vous le rendray s'il plaist à Dieu. Mais ce ne sçauroit estre que dans quelque temps, durant lequel je vous supplie de luy demander pour moy en vos prieres que ce que j'ay fait avec intention de seruir à autrui ne me soit pas inutile. Vous verrez que je ne vous y ay nullement oublié: Mais il ne vous en faut pas

pas dire dauantage. l'espere que quelques mois vous apprendront le reste ; & que cela me fera passer , bien qu'absent , quelques heures avec vous dans la solitude. Dites moy je vous supplie si vous l'aymez tousiours de plus en plus. Le lieu d'où je vous écris cette lettre vous exempte de me faire la mesme question , puis qu'il ne faut pas la haïr pour estre volontairement à la Campagne en cette saison , ayant des Amis ailleurs dont tout ce que je vous ay dit est beaucoup au dessous de leur vertu, & de la grace que Dieu m'a faite de me donner part en leur cœur. Je ne sçay pas quel gré vous me sçaez de n'auoir pû estre content jusques à ce que vous y en eussiez aussi : Mais je sçay que quand je vousaurois donnée plus de bien que vous n'en auez, je ne vous aurois pas fait vn si grand present. Je vous supplie de me mander des nouuelles du profit que font Messieurs vos Enfans d'vn temps aussi precieux que celuy que vous leur donnez. Faites les s'il vous plaist souuenir qu'ils ont en moy le mesme Amy que les miens ont en vous, & qu'ils doiuent faire quelque estime d'vn tresor si rare.

De Pomponne, ce 1. Ianuier 1642.

Z z

A Monsieur Seruien.

LETTRE CCXVIII.

MONSIEUR,

Vostre modestie ne vous scauroit permettre de comprendre combien je vous honore, pour ce que mon estime pour vous estant fondée sur vostre merite, il faudroit que vous en eussiez vne aussi haute opinion que moy, pour connoistre quels sont en cela mes sentimens: Mais j'aurois peur de vous déplaire en meslant des louanges aux remerciemens que je vous dois de l'affection que vous me faites la faueur de me témoigner. Je vous supplie tres-humblement, de croire que vous n'en aurez jamais pour personne qui ren rienne plus obligé; & qu'encore que j'aye perdu mon droit d'aïnesse par l'amitié dont vous honorez mon Frere, je ne luy cederay jamais dans le desir de vous seruir. Je luy dis souuent qu'il est trop heureux de ce qu'à mon aduis il n'ya personne qui ayt plus de part que luy dans vostre cœur; Et je ne le seray pas moins si ne vous considerant que comme vne mesme chose, il vous plaist d'auoir la mesme creance de la verité avec laquelle je suis

De Pomponne, ce 3. Ianuier 1642.

A la Mere Marguerite de la Misericorde Carmelite à Troyes, sur l'embrasement de ce Monastere.

L E T T R E C C X I X .

MA Reuerende Mere,

Ce ne seroit pas prendre la part que je dois à tout ce qui vous touche que de ne vous pas témoigner mon ressentiment de l'accident arriué à vostre Monastere ; Et c'est beaucoup plustost cette raison qui me porte à vous écrire, que non pas pour vous consoler, sçachant assez que vous n'avez point besoin de consolation dans les choses que Dieu permet qui vous arriuent. Il vous suffit, ma Mere, d'estre assurée par la foy que tout reüssit au bien des Eleuz, pour ne vous point affliger qu'une Maison destinée à son seruice soit destruite par le feu, puis que vous ne vous affligerez pas mesme lors que le temple qu'il veut auoir en vostre corps sera vn jour destruit par la mort. Il est arriué à vostre Monastere ce qui arriuera à tout l'Vniuers. Et quelle impression peut faire cela dans vne ame comme la vostre, sinon de l'obliger à reconnoistre par auance dans la ruine de quelques Creatures, qu'il faut qu'un jour elles soient toutes aneanties, & que les hommes seuls subsisteront ou par

Zz ij

la miséricorde de Dieu dans le Ciel, ou par sa justice dans les Enfers : Mais ce n'est pas à moy à vous dire ce que je deurois apprendre de vous ; Pardonnez le s'il vous plaist à mon affection qui ouvre mon cœur lors que je vous écris, & ne me donne pas le loisir de faire des réflexions pour ce que je vous parle comme à moy mesme. Je ne vous demande point si vous agissez ainsi vers moy, sçachant bien que cela ne sçauroit estre autrement, puis que Dieu seul estant le principe de nostre amitié, vne mesme cause produit en nous les mesmes effets

De Paris, ce 8. Ianuier 1642.

*A Monsieur le Marechal de Brezé, sur ce que
s'en allant Vice-Roy en Catalogne, il s'estoit
arresté pour faire la guerre dans le Com-
té de Roussillon, en 1642.*

LET TRE CCXX.

MONSEIGNEUR,

Si je differois à vous écrire jusques à vostre arriuée en Catalogne, je voy bien que je m'acquitterois trop tard de ce deuoir, puisque ne vous contentant pas des perils où ce grand employ vous appelle, vous en cherchez

d'autres en chemin , pour embellir l'entrée triomphante que l'on vous prepare à Barcelonne, des trophées que vous aurez remportez dans le Roussillon, & faire voir à ces nouveaux sujets de la France la grandeur du Prince auquel ils se sont donnez, dans la grandeur des actions de celuy qui le represente. Il faut auoüer, Monseigneur, que dans la violente passion que vous auez d'acquérir de la gloire, & de rendre des seruices signalez à vostre Maistre , vous n'aez pas sujet de vous plaindre de la Fortune, puis qu'elle ne pouuoit vous en offrir vne occasion plus fauorable. Si vostre charge vous eust obligé de vous opposer à ce grand effort, vous n'auriez fait que ce que l'on attendoit de vous, en faisant tout ce qui se pouuoit faire en cette rencontre ; Et si elle estoit moins considerable , elle n'auroit pas assez d'éclat pour répondre à la generosité qui vous a poussé à l'entreprendre : Mais vous porter volontairement à vne occasion si perilleuse ; & cette occasion importer de tout pour le plus grand euenement de cette longue & sanglante guerre, c'est à mon aduis le comble de ce que vostre ambition pouuoit souhaitter. Vostre seule presence, Monseigneur, a empesché iusques icy les principales forces de nos Ennemis d'asseurer la plus importante de leurs Places : Et si elle tombe enfin sous les armes victorieuses du Roy, quelques glorieux que soient les succez que sa Majesté peut se promettre dans l'Espagne, il en deura

Zz iij

vne grande partie à vostre conduirre, & à vostre valeur. Perpignan ne se doit pas seulement considerer comme vne Place, mais comme vne Prouince entiere, & vne Prouince qui donne l'entrée dans plusieurs Royaumes. Toute ma crainte, Monseigneur, est que vous laissant emporter à vostre courage vous continuiez à vous hazarder avec tant d'excez. Je sçay que vous pourrez dire que j'en parle pour mon interest ; & je l'auoüe : Mais mon interest estant si juste & si raisonnable, pourquoy ne le considererez vous pas ? sans me faire ainsi à tous momens courir fortune de perdre, dans la perte si publique que feroit la France, l'vne des personnes du monde de qui je suis avec le plus de sujet, & de passion

De Paris, ce 15. Ianuier 1642.

*A Madame de la Grange le Roy, sur la mort
de Madame la Marquise d'Inteuille
sa Fille.*

LET TRE CCXXI.

MADAME,

Cette derniere douleur que je considere comme le comble de tant d'autres me surprend & me touche de telle sorte, que je serois plus propre à pleu-

rer avec vous qu'à vous consoler. Il ne vous restoit qu'une Fille unique pour essuyer les larmes que la multitude de vos afflictions vous faisoit répandre; Vos sentimens estoient deuenus les siens; elle imitoit vostre pieté; sa vertu redoubloit vostre amour pour elle; & vous n'osiez vous trop plaindre de vos malheurs dans les consolations que vous receuiez de ses devoirs & de sa presence. Aujourd'huy que par vn changement étrange vous vous sentez rauir par sa mort, la dernière table qui vous restoit de tant de naufrages, vous vous trouuez dans vne effroyable solitude, & de quelque costé que vous jettiez les yeux, vous n'y voyez que les images de vos pertes. Tout cela, Madame, n'est que trop vray à parler humainement: Mais il ne l'est pas à parler selon le langage de la foy: Car Madame vostre Fille n'est point morte, puis que la maniere dont elle a vescu vous doit faire esperer qu'elle vit à present avec Dieu de la seule veritable vie; Et vous n'êtes point seule, puis que celui qui se nomme le Pere des affligés, & le Dieu de toute consolation est plus vny que jamais à vostre cœur, & vous tient lieu de toutes choses. Croyez seulement, Madame, cela seul suffit pour vous consoler. Pourriez-vous estre Chrestienne, & vous étonner de voir mourir des creatures, dont le Createur a bien voulu mourir pour leur salut? Pourriez-vous estre fidele à ce souverain Maistre, & vous plaindre de ce qu'il vous détache de tout le reste pour vous at-

tacher entierement à luy ? Et pourriez-vous vous estimer malheureuse lors que ne regardant plus la terre que comme vn lieu de douleurs & de miseres, vous portez continuellement dans le Ciel tous vos vœux & toutes vos esperances? Courage, Madame, vostre soumission ordinaire aux volontez de celuy à qui vous deuez tout, vous fera vn jour recouurer vos pertes avec tant d'auantage dans le bon-heur de l'éternité, que vous benirez les afflictions qui vous rendent maintenant le sujet de la compassion de tout le monde. C'est icy comme la derniere épreuue de vostre vertu; & je penserois luy faire tort, si j'en'esperois que les effets la feront voir aussi grande que le croit, & que le souhaite

De Pomponne, ce 17. Ianuier 1642.

*Au Pere le Ieune Iesuite, & Superieur des
Missions de Canada.*

LET TRE CCXXII.

MOn Reuerend Pere,

Si vous auez pû voir dans mon cœur avec quelle joye j'ay receu vostre lettre, vous vous confirmeriez encore dans la creance, que Dieu seul a esté l'auteur de

de nostre amitié, puisqu'il n'y a que luy qui soit capable de former de si puissantes impressions dans les esprits entre des personnes qui ne se sont veües qu'une seule fois. Mais il ne faut pas trouver étrange que celui qui est Maître des temps agisse sans temps quand il luy plaist, & que toute l'étendue d'une grande partie du Monde soit incapable de diuiser ceux qu'il a voulu venir pour estre un jour, comme je l'espere de sa miséricorde, une mesme chose avec luy. Que vous estes heureux, Mon Pere, dans la grace si extraordinaire qu'il vous fait de luy consacrer ainsi vostre vie, pour aller en ce nouveau Monde declarer la guerre à ses Ennemis, & leur arracher d'entre les mains ces Ames qu'il est venu racheter au prix de son sang ! Que vous estes heureux, Mon Pere, d'estre prest à toute heure de répandre le vostre pour une si juste querelle ; & d'affranchir, par les eaux du Baptême, des supplices d'un feu éternel ces pauvres Sauvages, dont une seule ame luy est plus chere que tous les Empires de la terre. Quelques grands que soient vos travaux, quelques périlleux que soient vos combats, ils ne scauroient égaler les recompenses & les couronnes qui vous attendent dans le Ciel pour une entreprise si sainte & si glorieuse. Je vous conjure, Mon Pere, que ces importantes occupations, en comparaison desquelles toutes les autres sont dignes de

A a *

mépris, ne vous empêchent pas de vous soutenir de moy : Et puis que Dieu vous a mis au cœur que nostre conuersation doit estre eternelle, n'oubliez jamais s'il vous plaist que ces paroles, que son esprit vous a fait écrire, vous engagent à auoir soin deuant luy d'un pauvre pecheur, qui dans vne autre extremité du Monde vous souhaite toutes les benedictions qu'il se desire à luy-mesme. Dieu m'auoit donné, dans vostre Compagnie, en la personne du Pere d'Haraucour vn homme admirable, & qui ne m'aymoit pas moins que sa vie; & me l'ayant osté pour le tirer à luy, je croy fermement que par ses prieres il me le redonne maintenant en vous. Consentez s'il vous plaist, mon Pere, que ma creance ne soit pas vaine, ainsi que j'ay sujet de l'esperer, voyant que par vne rencontre admirable Monsieur l'Abbé de Saint Cyran mon intime Amy, que je puis dire sans crainte estre l'un des plus vertueux, & des plus grands personnages de nostre Siecle, est entré en voyant vostre lettre, dans les mesmes sentimens pour vous, qu'il auoit pour ce grand Religieux, lequel l'aymoit de telle sorte, que je ne scaurois receuoir vne plus grande joye que de connoistre que vous luy succediez en cette affection. Et si vous auiez pû voir avec quelle instance Monsieur de Saint Cyran m'a dit de le recommander à vos prieres, vous jugeriez je m'assure qu'il faut que Dieu

ait puissamment agy en cela, dont j'aurois tort de m'étonner sçachant le plaisir qu'il prend d'estre luy-mesme le lien de ses plus particuliers seruiteurs, & n'estimant pas qu'il y en ait aujourd'huy qui soient plus parfaitement à luy que vous deux. Vous faites ce que Monsieur de Saint Cyran feroit s'il estoit en vostre place; & il fait ce que vous feriez si vous estiez en la sienne: Soyez bien ayse, Mon Pere, de ce qu'il leue les mains au Ciel durant que vous combattez; ses prieres ne nuiront pas à vos victoires; & la confiance qu'il a aux vostres n'est pas à mon aduis vne des moindres marques combien Dieu vous ayme. Je m'estimeray trop heureux si je puis estre, comme je me le promets, l'entremetteur d'une si heureuse connoissance, puis que cela ne sçauroit estre sans que vous me croyez autant que je le suis

De Paris, ce 22. Ianvier 1642.

Aaa ij

*A Monsieur le Marechal de Brezé, sur son
Combat du 29. Ianuier 1642. contre les
Espagnols dans le Comté de Roussillon.*

LETTRE CCXXIII.

MONSEIGNEUR,

Je ne sçauois trop vous remercier de la faueur que vous m'auiez faite de m'enuoyer la Relation de vostre dernier Combat. Je sçauois des-ja par le bruit commun que vous y auiez fait au delà de ce que l'on eust osé esperer du peu d'hommes que vous auiez. Mais je ne pouuois m'imaginer, qu'estant si foible vous eussiez en combattant tousiours poussé les Ennemis jusques aux portes de Perpignan. Cette action me semble si grande, qu'à en juger selon la verité, elle vous est beaucoup plus glorieuse, que si estant aussi fort qu'eux, vous eussiez fait tomber cette Place sous la domination du Roy, après l'auoir ainsi reduite aux dernieres extremitez. Ce ne sont pas les heureux succez, mais la conduite & le courage qui font signaler les grands Capitaines: Vous pouuiez, Monseigneur, en faisant beaucoup moins que vous n'auiez fait, acheuer la plus importante conqueste de:

Toute cette longue guerre, si vous eussiez eu des forces proportionnées à la grandeur de ce dessein. C'est en des occasions semblables à celles où vous vous estes trouués depuis trois mois, que l'on fait voir jusques où peuvent aller les derniers efforts de l'esprit & du cœur, qui ne sçauroient paroistre lors que l'on n'a point ainsi à combattre des difficultez absolument inuincibles. Ce vous est plus d'honneur de vous maintenir encore dans Elne, que d'auoir avec vne plus puissante Armée triomphé de tout le Roussillon; Et je vous auoüe, Monseigneur, que ce m'est vne extreme joye de pouuoir faire voir par vne Relation si exacte, ce que vous auez fait dans vne rencontre si extraordinaire. Ie m'estimerois heureux si j'en pouuois trouuer de vous rémoigner par mes seruices que je ressens comme je dois les obligations qui me font estre

De Paris, ce 14. Fevrier 1642.

*A Monsieur d'Aiguebonne Ambassadeur
du Roy en Piedmont.*

LETTRE CCXXIII.

MONSIEVR,

Ne craignez pas s'il vous plaist que je fasse ce tort

Aaa iij,

à nostre amitié que de vous recommander celuy qui vous rendra cette lettre. Il suffit que vous sçachiez qu'il est mon Fils, pour le traiter comme s'il estoit le vostre; & je n'ay qu'à vous remercier par auance de tant de faueurs que vous luy ferez: Mais mes remerciemens ne seront rien en comparaison de ceux de Monsieur de Chaudebonne, qui par l'amour qu'il a pour les complimens, sera rauy d'auoir rencontré cette occasion de vous en faire; & sous pretexte qu'il est vostre Frere, vous persuadera, si vous le voulez croire, qu'il est dauantage que moy

De Paris, ce 4. May 1642.

*A Monsieur de Couuonze Gouverneur de
Cazal.*

LETTRE CCXXV.

MONSIEVR,

Si l'estime que j'ay pour vostre merite, & la joye que ie receurois de vous en pouuoir donner des preuues par mes seruices, suffisoient à vous faire aymer vne personne qui ne vous est connue que de nom, je deurois esperer beaucoup de part en vos bon-

nes graces, puis qu'il y a long-temps que la reputation de vostre vertu m'a rendu vostre seruiteur, & que j'aurois pris vn extreme plaisir de vous le pouuoir témoigner par mes actions : Mais comme il n'est pas raisonnable, que vous estant si inutile vous m'aymiez pour l'amour de moy-mesme, je ne voy pas que vous puissiez vous defendre de m'accorder cette faueur en consideration de Monsieur de Morangis; puis que c'est l'un des meilleurs Amis que vous & moy ayons au monde, & qu'il n'a pû souffrir que mon Fils aille seruir dans vostre Gouvernement, sans vous témoigner combien il souhaite que vous m'obligiez en sa personne. Je ne sçay Monsieur, si la passion de Pere m'auengle : Mais j'estime que vous ne le jugerez pas indigne de vostre affection, & qu'au moins vous trouuerez en luy vn assez grand mespris du bien pour auoir sujet de croire que ce n'est pas en cela qu'il estime que consiste la bonne fortune d'un homme de cœur. Celuy en fera vne bien grande à mon gré s'il peut acquerir quelque part dans le vostre; Et si je suis jamais si heureux que de rencontrer des occasions de vous seruir, j'espère de vous faire connoistre qu'il n'y a personne qui ressentie dauantage que moy les faueurs qu'il reçoit, ny qui soit avec plus de verité

De Paris, ce 4. May 1642.

A Monsieur le Comte de Montauban.

LETTRE CCXXVI.

MONSEIGNEUR,

En me faisant vne grande faueur, vous me rendez vne grande justice, lors que vous m'honorez de la creance que personne n'est tant vostre tres-humble seruiteur que moy. Les considerations qui m'y obligent sont telles que je m'estimerois coupable deuant Dieu si j'y manquois: Et si je suis jamais si heureux que de rencontrer des occasions de vous en donner des preuues, j'espere de vous faire connoistre la difference qu'il y a entre les deuoirs interessez, & ceux qui partent d'une affection aussi pure que la source qui produit les miens est éluee au dessus de toutes les considerations de la Terre. Le desir que vous témoignez, de rauoir M' * * * n'est pas seulement, Monseigneur, vne marque de vostre bon naturel que l'on ne sçauroit trop louer, c'en est aussi vne de vostre jugement, ne craignant point de vous dire que si dans les sentimens où Dieu l'a mis il retourne aupres de vous, ce vous sera vn si grand bon-heur, que vous ne sçauriez à mon auis

le trop estimer. Je vous supplie tres-humblement de croire que je n'oublieray rien pour cela de tout ce qui sera en ma puissance; ma passion pour vostre veritable bien me le faisant souhaitter avec ardeur, pour ce que je sçay combien'il est difficile de trouver vn homme qui ait toutes les qualitez necessaires pour bien remplir cette place. Que si je vous parle douteusement de son retour, ne vous en estonnez pas s'il vous plaist, puis que lors que l'on a gouté la douceur de n'estre qu'à Dieu, & renoncé à tous les interests du Monde, il faut se faire vne merueilleuse violence pour se r'engager au service des hommes, quelques grands qu'ils puissent estre; & & qu'à moins que d'avoir vne charité toute extraordinaire pour eux, on ne sçauroit se resoudre de les preferer à soy-mesme

De Paris, ce 10. Iuillet 1642.

A Monsieur le President Barrillon.

LETTRE CCXXVII.

IL est bien raisonnable que j'employe le premier moment que je puis dicter vne lettre, à vous témoigner combien je ressens les preuues si extraordinai-

Bbb

res que j'ay receuës de vostre amitié durant ma maladie: Mais quoy que je vous en puisse dire vous n'en sçaurez que la moindre partie, si Dieu mesme ne vous le fait connoistre; les paroles estant si fort au dessus de ce qui se passe dans mon cœur, que j'ay quasi honte de m'en seruir pour vous faire voir ma reconnaissance. Si Monsieur vostre Frere sçauoit celle que je conserue de l'action si signalée que Dieu luy a donné la force de faire, il verroit en moy vne telle estime de sa vertu, que cela donneroit peine à sa modestie. Ma joye de vous sçauoir ensemble est plus grande que je ne vous la sçauois représenter: Et elle iroit jusques à l'excez, si ces quatre Freres dont vous me parlez se pouuoient voir quelques journées pour s'entretenir de toutes choses avec vne pleine confiance. Souuenez vous je vous supplie que vous estes engagé de parole & par écrit à considerer comme tels, ces deux personnes en qui vous auez icy l'un & l'autre d'autres vous mesmes

De Pomponne, ce 18. Aoust 1642.

A Monsieur le Prince de Guemené.

LET TRE CCXXVIII.

MONSEIGNEVR,

Quand tant d'autres obligations ne m'auroient

point desia attaché plus estroitement que personne du monde à vostre seruice, & à celuy de toute vostre Maison; les extremes soins que Madame vostre Femme m'a fait l'honneur d'auoir de moy dans l'estat où je me suis veu, & l'interest que j'ay reconnu par vos lettres qu'il vous a plu de prendre à ma vie, vous doiuent donner à l'un & à l'autre vn si grand pouuoir d'en disposer, que je veux croire, Monseigneur, que vous auez trop bonne opinion de moy pour douter que je ne l'employasse avec joye pour vous témoigner mon ressentiment. Le lieu d'où cette lettre est datée, quoy qu'en estant vne foible preuue est la plus forte que i'en pouuois donner dans la foiblesse où je suis encore, puisque les premiers devoirs sont souuent preferez aux plus grands, comme estant la veritable marque du principal mouuement du cœur, que j'ay apporté tout entier chez vous, pour satisfaire à la reconnoissance la plus legitime que je suis obligé de rendre apres Dieu à vne personne qui a daigné se tant abaisser, que de m'assister au dela de toutes les charitez imaginables lors que j'ay esté à la veille de la mort. I'auoüe, Monseigneur, que vous auez eu quelque raison de l'apprehender pour moy, puis qu'encores que je vous sois fort inutile, il est neanmoins facheux de perdre vn seruiteur si passionné & si fidele, que l'on puisse en toutes choses s'y confier comme à soy mesme. Je suis

De Coupeuré, cc 1. Septembre 1642.

Bbb ij

A Monsieur Goulas Secrétaire des Commandemens de Monseigneur le Duc d'Orleans.

L E T T R E C C X X I X .

MONSIEVR,

Bien que je ne sois pas encore en estat de pou-
voir écrire de ma main, je ne sçauois différer da-
uantage à vous témoigner mon extreme ressentiment
de ce que Monsieur de Chaudebonne m'a fait
sçauoir que vous luy auez mandé sur mon sujet.
Dieu m'a donné vne si forte inclination pour la
personne & pour le seruice de son Altesse Royal-
le, que je ne puis assez vous dire l'impression que fait
dans mon cœur le bon office qu'il vous a plu de me
rendre avec tant de soin, pour luy faire connoistre
en vne occasion si particuliere, jusques à quel point
va mon zele pour ce qui le touche. Vous sçauiez,
Monsieur, que comme il n'a jamais esté meslé d'au-
cun interest, je vous l'ay tousiours fait paroistre égal-
en tout temps : Et s'il est capable d'accroissement,
c'est sans doute dans ces facheuses rencontres, où
Dieu permet que les plus Grands puissent tomber,
pour les faire souuenir qu'ils sont hommes comme les

autres, & leur donner lieu d'éprouver la fidelité de leurs veritables seruiteurs. Je vous supplie, Monsieur, que je vous aye encore l'obligation de confirmer son A.R. dans la creance qu'elle m'a tousiours fait l'honneur d'auoir que j'estois des premiers de ce nombre. Je vous fais dautant plus hardiment cette priere, que ne pretendant plus rien dans le monde, elle ne peut estre suspecte d'aucun interest, & que son A.R. est assez clair-voyante & me connoist assez, pour auoir remarqué dans mes actions que je ne l'ay jamais aimé que pour l'amour de luy-mesme. Je ne pense pas deuoir faire des excuses d'vser de ce terme en parlant d'un grand Prince, puis que Dieu a si agreable que l'on en vse en parlant de luy, & le prefera à tous les autres plus respectueux en apparence, mais moins en effet. Pour ce qui est de vous, Monsieur, il faudroit que vous vissiez mon cœur pour connoistre quels sont mes sentimens de ceux que Monsieur de Chaudebonne a dit à mon Frere que vous auez eus sur ma maladie. Vous verriez que si nostre ancienne amitié va tousiours croissant en vous, elle fait en moy le mesme effet; & que vous ne pourriez sans la blesser, pretendre de rencontrer jamais un Amy plus sincere & plus veritable. Je vous auoüe que plus je vas auant, & plus je reconnois que le bon-heur d'en auoir de tel est la plus grande douceur de la vie; & je trouue tout le reste si fort au dessous, que nous en iugerions tres-mal ce me semble, si

nous ne croyions auoir l'un & l'autre un riche trésor. Après cela, Monsieur, ne seroient-ce pas des paroles inutiles que de vous protester qu'il n'y a personne qui soit plus que moy.

De Pomponne, ce 2. Septembre 1642.

A Monsieur Seruien.

LET TRE CCXXX.

MONSIEUR,

Ayant à peine pû écrire les quatre lignes que vous auez veües, j'attendois tousiours que ma main se fortifiast pour vous rendre un semblable deuoir : Mais vne douleur causée par ma maladie m'ayant depuis huit ou dix jours arresté au lit, j'ayme mieux dans ma foiblesse me seruir d'une main empruntée, que de differer dauantage à vous témoigner jusques à quel point je ressens les extremes bontez que vous auez eües pour moy dans le peril où j'ay esté, & les nouuelles assurances qu'il vous plaist me donner de vostre amitié par vos dernieres lettres à mon Frere. Je vous supplie, Monsieur, de croire que si je ne suis pas assez heureux pour la meriter par mes seruices, au moins ne m'en rendray-je

pas indigne manque de reconnoissance, puis que vous ayant tousiours incomparablement plus honoré par la consideration de vostre merite, que par les auantages que la Fortune vous donnoit, & vous deuoit donner beaucoup plus grands; il me semble que l'estime que j'ay pour vous est maintenant plus pure, & par consequent plus parfaite qu'elle n'estoit, puis qu'elle ne regarde que vous mesme: Et je vous laisse, Monsieur, à juger par là, combien je tiens mon Frere heureux dans la creance que j'ay qu'il n'y a personne qui ait plus de part que luy en vos bonnes graces, dont je vous auoüe que jusques icy j'auois eu, bien que possible injustement, quelque jalousie: Mais il me semble que vostre derniere lettre me donne entrée dans l'entiere confiance que vous auez en luy, par le souhait si obligeant que vous faites que j'eusse part à vos entretiens dans les allées de Pomponne. Je vous assure, Monsieur, que ce seroit l'une des plus grandes joyes que je scaurois jamais receuoir, & que s'il se pouuoit je reuolerois volontiers avec vous dans vostre agreable solitude, que je ne scaurois m'empescher d'accuser d'injustice en ce qu'elle dérobe au public l'un des hommes de France le plus capable de soustenir la dignité des premieres Charges. Je pense, Monsieur, que vous me connoissez assez pour scauoir que je suis si ennemy de la flatterie que mes paroles, en parlant de vous, sont tousiours au dessous de la haute opi-

nion que j'en conçois. Et je ne seray jamais content jusques à ce que je puisse avec raison pretendre autant de part que mon Frere à l'honneur de vostre amitié, en vous faisant voir par mes seruices qu'il n'est pas dauantage.

De Pomponne, ce 7. Septembre 1642.

A Messieurs les Officiers du Bailliage de Mortain en Normandie.

LETTRE CCXXXI.

MESSIEURS,

Si l'extreme foiblesse qui me reste encore de ma maladie m'eust plustost permis de rendre réponse à la lettre si obligeante qu'il vous a plu de m'écrire, je n'aurois pas differé jusques à cette heure à vous en témoigner mon ressentiment. Et c'est beaucoup plus à moy que non pas à vous, à remercier Dieu de la grace qu'il m'a faite de desirer de vous seruir dans vne rencontre où c'estoit le seruir luy-mesme que d'auoir du zele pour vostre innocence. Elle a paru si clairement que je n'ay pû voir sans vn sensible déplaisir que vous n'avez pas eu tout ce que vous deuiez attendre de la justice: Mais vous sçavez mieux que

que moy, Messieurs, que c'est en semblables occasions qu'il faut principalement adorer les jugemens de Dieu, qui souuent ne permet pas que les hommes reçoivent toute la satisfaction qui leur est due, afin de les tenir dans l'humilité, & leur fait beaucoup plus de faueur en empeschant par ce moyen que leur esprit ne s'éleue trop, que s'il leur accordoit l'accomplissement de leurs desirs, quoy que justes en apparence. Ainsi je me réjouis encore davantage pour vous des graces cachées que Dieu vous a faites, que de celles qui paroissent aux yeux de tout le monde; & ne doute nullement que vous n'exécutez avec tant de constance & de fidélité la resolution que vous avez prise d'estre à l'auenir plus que jamais, dans l'estenduë de vostre pouuoir, les continuels deffenseurs de l'innocence opprimée, qu'il n'y aura point de lieu en France où les Veuues, les Orphelins, & les Pauvres trouuent dans le courage, & dans l'inuincible equité des Iuges vn azile plus puissant contre la violence des Grands & des Riches. C'est ainsi, Messieurs, que vous pouvez rendre principalement à Dieu la reconnoissance que vous luy devez de s'estre déclaré si visiblement vostre Protecteur : Et je vous auoüe que je ne scaurois receuoir vne plus grande joye, que d'apprendre desormais que les Officiers de Mortain peuvent seruir d'exemple à tous les autres dans vn ministère aussi saint que celui de la justice, qui n'est

Ccc

pas seulement vne portion de la puissance Royale déposée entre leurs mains, mais vne portion de la puissance de Dieu mesme qu'il a déposée entre les mains des Roys pour le représenter sur la terre. C'est là toute la recompense que je desire de mon affection à vous servir, qu'il vous a plu d'estimer beaucoup plus qu'elle ne le merite, encore qu'il soit vray que l'on ne sçauroit estre plus que je suis

De Pomponne, ce 25. Septembre 1642.

*A Monsieur Bouthillier sur-Intendant
des Finances.*

LET TRE CCXXXII.

MONSIEVR,

Il faut auoüer que vous sçaez obliger d'une maniere si extraordinaire que l'on ne sçauroit assez le reconnoistre. J'ay veu Monsieur * * * & appris de luy comme sans que je vous en eusse supplié vous auez voulu me considerer dans son affaire, qui luy est deuenüe encore plus sensible par l'extreme obligation qu'il vous en a, que par l'importance dont elle luy est. Si vous auiez pû entendre, Monsieur, ce qu'il m'a dit sur ce sujet ; & de

quelle sorte il sçait connoistre & estimer le plaisir que vous prenez d'accorder à vos Amis les choses justes; & de les leur accorder de si bonne grace que vostre ciuilité en redouble encore le prix, vous jugeriez je m'assure que vous n'en auez jamais vû pour personne plus digne que luy d'en auoir receu des effets. Ceux que j'ay éprouuez, Monsieur, durant ma maladie de l'honneur de vostre affection sont si extraordinaires, & me touchent de telle sorte, que je ne sçauois vous en remercier assez à loisir, ny assez à mon gré, que dans vos belles allées de Pons; & je me plains à vous, Monsieur, de ce que l'extreme foiblesse qui me reste encore, m'oste l'esperance de jouir cette année de ce bon-heur, & de vous témoigner à mon aise dans le repos de la campagne, qu'ainsi que vos bontez pour moy n'ont point de bornes, il n'y en aura jamais aussi au pouuoir qu'elles vous donnent de disposer de moy comme de vous mesme

De Pomponne, ce 28. Septembre 1642.

A Monsieur de Fabert Gouverneur de Sedan.

L E T T R E C C X X X I I I

M O N S I E U R,

l'estime trop vostre merite, & vous m'avez promis trop d'amitié, pour ne me sentir pas obligé de vous témoigner ma joye du choix que le Roy a fait de vous pour confier à vos soins & à vostre courage l'une des plus importantes de ses Places. Permettez-moy donc je vous supplie de vous dire jusques à quel point la connoissance que j'ay de vostre vertu me fait prendre part à ce qui vous touche: Et puis qu'outre l'affection qui nous unit, nous le sommes encore par l'honneur que nous portons à la memoire de Monsieur le Cardinal de la Vallette, dont je suis assuré que le souuenir ne mourra jamais non plus dans vostre cœur que dans le mien, faites-moy s'il vous plaist, Monsieur, la faueur de croire, que ny nostre éloignement ny mon long silence lors qu'il ne s'offre point d'occasions de le rompre, ne scauroient empescher que je ne sois également en tous lieux & en tous temps

De Pomponne, ce 12. Octobre 1642.

A Madame de Blerancour.

L E T T R E C C X X X I I I I .

MADAME,

Si la grotte toute rustique & toute sauvage de cette genereuse Greque a esté capable de vous faire oublier pour vn temps tous les ornemens dont l'Art joint à la Nature peut enrichir vne superbe Maison, ne craignez vous point de faire oublier pour jamais à Atalante les douceurs de sa Solitude par les charmes d'un Palais, qui n'estant pas comme les autres vn corps sans ame, trouue dans l'éclat que luy donne la vostre qui est comme l'esprit qui l'anime, tant de sujets d'admiration pour cette belle Estrangere que l'on ne doit pas s'estonner qu'elle méprise son Antre & ses Forests si vous voulez vous seruir de tant d'auantages pour l'arrester aupres de vous? Non, Madame, ne le craignez point, l'innocence de cette Vierge se purifiera tousiours de plus en plus par l'imitation de vostre vertu; vostre cœur affermira son courage; Vous ajouterez par vostre exemple de nouuelles perfections à celles que son beau naturel luy a données; & vous n'aurez garde de diminuer son amour pour

C c c i i j .

la Solitude en luy donnant celuy du grand Monde; puis que la connoissance que vous auez de ces vaines & continuelles agitations vous fait chercher vos delices dans la solitude. Et comme vous ne m'auiez point, Madame, accusé de la troubler en vous y donnant vne compaignie que vous auez si bien receuë; je n'ose croire que vous trouuiez mauuais que je vous y en enuoye vne autre, qu'il y auoit aussi plus de vingt ans que je n'auois veuë, & que depuis peu j'ay rencontrée, par hazard comme la premiere. Sa Naissance la rend digne de vostre estime; sa vertu de vostre amitié; & son malheur de vostre compassion. Ainsi je n'ay garde de craindre qu'elle ne ressente les effets de vostre generosité: Mais je craindray tousiours de passer pour ingrat, si vous n'adjoustez à tant d'obligations dont je vous suis redevable celle de m'honorer de vos commandemens, afin que je puisse par mon obeissance vous faire voir jusques à quel point je suis

De Pomponne, ce 15. Octobre 1641.

A Monsieur le Comte de Montauban.

LETTRE CCXXXV.

MONSEIGNEVR,

Ne sçachant dans le present dont vous m'auiez ho-

noré, lequel estimer le plus ou vostre jugement à entreprendre vne chose si digne de vous, ou vostre esprit ay si bien reüssir, ou vostre bonté à m'en faire part, je ne puis assez louer Dieu de vous auoir donné tant de bonnes qualitez, & j'ayme beaucoup mieux me trouuer dans cét heureux doute, que de n'auoir à admirer en vous qu'une seule de tant de parties excellentes : Mais comment ne les auriez vous pas, Monseigneur, puis que vous estes vn ruisseau de cette source qui a produit le sujet de vostre ouurage, & qu'il n'y a rien de si élevé & de si parfait à quoy vn si grand exemple ne vous oblige. l'espere que vous vous excitez vous mesme de plus en plus à l'imiter; & que quelque inutile que je vous sois, ma passion pour vostre seruice vous donnera sujet de continuer tousiours à m'honorer de vos faueurs, & à me croire autant que personne le scauroit estre.

De Pomponne, ce 20. Octobre 1642.

sa condition estoit obligée par les loix du Royaume. Mais comme il y a des tempestes qui jettent au port où l'on n'auroit pû arriuer par le calme, j'estime, Monsieur, que nous ne sçaurions trop admirer dans celle cy, & trop adorer tout ensemble cette merueilleuse conduite de Dieu sur ses Eleuz, qui leur fait trouuer leur salut dans leur perte, & leur felicité veritable dans leur mauuaise fortune apparente. Ainsi pour parler Chrestiennement, & non pas selon les sentimens de la nature, Monsieur vostre Beau-frere est plus à enuier qu'à plaindre, puis qu'ayant dans ces derniers jours, & dans ces dernieres heures d'où dépend toute vne eternité de malheur ou de gloire, témoigné plus d'amour pour Dieu, & plus de regret de l'auoir offensé, qu'il n'auroit fait possible durant le cours de plusieurs années, nous auons sujet de croire qu'il est maintenant en estat de voir sous ses pieds avec mépris toutes les grandeurs de la terre, & de rendre des graces infinies à cette infinie bonté qui a tranché d'un seul coup tous les liens qui l'attachoient à l'affection des choses du Monde. Pardonnez moy, Monsieur, si j'ose vous dire, en vous disant cela, vne petite partie dece que vous representeriez beaucoup mieux que moy à vn autre qui seroit en vostre place; Et permettez moy de vous supplier que comme mon estime pour vostre vertu augmente

D d d

mesme dans l'absence, mon affection à vous honorer, je puisse esperer aussi que cet éloignement n'empêchera pas que vous ne m'aymiez, & ne me croyiez tousiours de plus en plus

De Pomponne, ce 24. Octobre 1642.

*A Mademoiselle Arnauld sa Fille, sur sa
Profession en l'Abbaye de Port Royal.*

LET TRE CCXXXVII.

MA Tres-chere Fillè. Il n'y a que Dieu qui puisse vous faire connoistre les sentimens que vostre lettre à excitez dans mon cœur, où vous tenez le rang qui est deu au premier des Enfans qu'il luy a pleu de me donner selon la nature, & selon la grace. Apres cela je pense qu'il n'est pas besoin de vous dire que mes desirs se conformeront tousiours aux vostres, & qu'il n'y a rien que je ne voulusse faire pour vostre satisfaction. Vous estes trop heureuse, ma Fille, de ce qu'elle ne consiste qu'à plaire à Dieu, & à vous donner si absolument à luy que vous ne foyez plus à vous mesme, mais à ce chaste Epoux de vostre ame, auquel je remets de tres-bon cœur tou-

te la puissance qu'il m'auoit donnée sur vous, afin que vous luy apparteniez desormais à double titre. En échange de cela, ma chere Fille, je vous prie de m'offrir à luy en vous y offrant lors de ce vœu solennel qui sera l'accomplissement de vostre saint & eternal mariage, afin que j'aye part aux nouuelles graces que j'espere qu'il répandra sur vous par sa misericorde, & qu'il nous vnisse vn jour d'un plus fort lien dans le Ciel que nous ne le sommes sur la terre; où les larmes aux yeux, & la joye dans le cœur, je vous donne ma benediction, ma tres-chere Fille, en la mesme maniere que je souhaite que Dieu me donne la sienne, & dans tous les sentimens que peuuent auoir pour vous Monsieur de Saint Cyran cét autre moy-mesme, & toutes ces autres personnes tant de nos Proches que de nos Amis, qui par vn saint & genereux mespris de toutes les choses du monde font profession de n'estre qu'à Dieu seul, & de le seruir par amour aux dépens de mille vies, s'il estoit en leur puissance d'en donner autant pour luy

De Pomponne, ce 12. Novembre 1642.

D d d ij

*A Monsieur le Marquis de Humiere, sur la mort
de Madame sa Femme.*

LETTRE CCXXVIII.

MONSIEUR,

Connoissant par ma propre experience quels peuvent estre vos sentimens dans la plus grande de toutes les afflictions que l'on sçauroit éprouuer sur la terre, je suis si éloigné d'entreprendre de vous consoler, que j'ose mesme vous dire, que le temps, qui guerit d'ordinaire les plus grandes douleurs est incapable de guerir la vostre. Il n'y a que Dieu qui comme Souuerain Medecin des Ames ait le pouuoir d'adoucir vn mal qui ne penetre pas seulement le cœur, mais le fonds de l'ame; & qui rend la vie ennuyeuse apres la perte de ce que l'on ayait plus que sa vie. De quelque costé que vous jettiez les yeux, si ce n'est vers ce Pere des misericordes, & ce Dieu de toute consolation, vous ne verrez, Monsieur, que de nouveaux sujets de déplaisir; Et la grandeur de vostre mal s'aigrissant contre de si foibles remedes que sont les paroles des hommes, ne trouuera du soulagement que dans cette parole eternelle & immuable, qui

nous promet de rendre nostre poids leger, quelque pesant qu'il puisse estre, pourueu que nous le supportions avec patience par son amour. Mais puis qu'il n'y a que cét amour qui puisse produire cette patience, & mettre nostre esprit dans le calme au milieu du plus grand de tous les orages dont il scauroit estre agité; considerez, Monsieur, je vous supplie, par la difference qu'il y a entre la grandeur infinie du Createur, & le neant des Creatures, combien dans le partage de vos affections, vous deuez plus donner à l'un que non pas à l'autre; Et faites s'il vous plaist que cette mesme vertu de Madame vostre Femme qui est aujourd'huy la cause de l'excez de vostre douleur, la soit à l'auenir de vostre consolation, par le sujet qu'elle vous donne de croire qu'elle jouïra pour jamais avec Dieu d'une felicité que vous luy deuriez & voudriez acquerir au prix de vostre vie, s'il estoit en vostre puissance. Vostre amour pour elle, Monsieur, estoit trop genereux pour considerer plustost dans vostre separation presente la douleur où elle vous laisse, que le bonheur dont elle jouït; & vostre foy est sans doute trop viue pour vous laisser abattre de telle sorte, que malgré l'accablement de vostre déplaisir, vous ne vous consoliez pas en l'esperance de la reuoir vn jour dans le Ciel pour n'estre jamais plus separé d'elle. C'est là Monsieur où je souhaite que vous & moy portions nos pensées: Car quelle apparence y auroit-

D d d iij

il de les attacher encore à la terre après y auoir perdu ce que nous aymions? Et quelle seroit nostre lâcheté & nostre foiblesse, si nous n'aspirions à retrouver dans le Paradis ces plus cheres parties de nous mesmes, qui sont maintenant infiniment plus aimables qu'elles ne l'estoient lors que nous les possédions dans le Monde : Ce qui ne pouuant estre, si elles n'estoient vne mesme chose avec Dieu, par la participation de sa gloire; c'est luy qu'il faut chercher pour les trouuer; Et puis qu'on ne le cherche qu'en l'aymant; aymons-le, Monsieur, avec l'ardeur dont il est digne, afin qu'il ne nous reproche pas vn jour à la veüe de tous les Anges, & de tous les hommes, que nous ayant donné vn cœur si capable d'aymer, nous l'auons tourné seulement vers ses Creatures, que nous ne deuions aimer qu'en luy, ainsi qu'en leur celeste origine. Voila Monsieur ce que mon extreme sentiment de vostre affliction m'a contrainct de vous dire, & de me dire à moy-mesme en vous le disant : Ne le receuez donc pas, s'il vous plaist, comme les discours de tant d'autres, qui en vous parlant de vostre douleur, vous parleront d'un mal qu'ils ignorent. Puis qu'il me couste si cher pour le connoistre; ne negligez pas je vous supplie l'vnique remede que je trouue au mien, qui bien que tousiours meslé de tant d'amertumes, est neanmoins le seul qui le puisse adoucir; Et faites-moy l'honneur de croire que joignant à l'estime que j'a-

uois des-ja de vostre merite, & de la faueur de vostre amitié, la tendresse que me donne ce que je me rencontre auoir fait avec vous vn mesme naufrage, vous ne sçauriez jamais auoir de la confiance & de l'affection pour personne qui soit plus veritablement que moy

De Pomponne, ce 24. Nouembre 1642.

A Monsieur Seruien.

LETTRE CCXXXIX.

MONSIEUR,

Je ne sçauois m'empescher de vous témoigner mon ressentiment des preuues si extraordinaires d'affection & de confiance dont vous m'obligez. Je vous assure que s'il suffit pour les meriter, de les estimer autant que je dois, je puis dire n'en estre pas indigne : Et je croy qu'il seroit tres-difficile que vous peussiez ouurir vostre cœur à personne qui conseruast plus religieusement que moy le depost que vous luy auriez confié, ny qui eust vne passion plus ardente pour vostre solide bon-heur. Vous le chercherez tousiours en vain, si vous ne le cherchez, Monsieur, en celuy qui est l'vnique four-

ce des felicitez veritables. Toutes les autres ne sont que de belles illusions, qui après auoir durant quelque temps charmé nostre esprit, le laissent enfin dans le dégoust & dans le trouble au milieu de tant de tenebres, qu'il ne sçauroit plus douter que son auëuglement ne soit égal aux passions qui le portent à l'amour des choses du monde. Et je pense que l'on peut dire sans crainte, qu'il n'y a pas seulement de l'auëuglement, mais de la folie à prendre tant de soins & tant de peines pour vne vie si breue & si miserable, & à en prendre si peu pour vne vie eternelle & si heureuse. Mais je m'engage sans y penser dans vn discours où je n'auois pas resolu d'entrer : Pardonnez-le s'il vous plaist, Monsieur, à mon extreme affection pour ce qui vous touche, qui ne me permet pas de me retenir dans les bornes de la prudence ordinaire, lors qu'il s'agit d'un sujet si important, & dans lequel seul j'estime vous pouuoir faire paroistre, par la chaleur avec laquelle je vous en parle, jusques à quel point je suis

De Paris, ce 17. Ianuier 1643.

A Monsieur

A Monsieur le Marquis de Poyane.

L E T T R E C C X L.

MONSIEVR,

J'ay appris avec grande joye par Monsieur de la Taulade des nouvelles de vostre santé, & de Messieurs vos Enfans: Mais j'auoüe que je ne luy en ay point demandé de celles de vostre affection pour moy, puis que me l'ayant vne fois promise, vostre generosité est incapable d'y manquer jamais, quand bien nous ne serions pas vnis par vn lien aussi fort que celuy de Monsieur l'Abbé de Saint Cyran, auquel entre tant d'autres obligations je dois le bon-heur de vostre amitié. Je m'asseure, Monsieur, que vous aurez grand contentement, de sçauoir que son ardent amour pour Dieu le mettant au dessus de tous les accidens du monde, cinq années d'une prison telle qu'est la sienne, au lieu d'abattre son esprit, n'ont seruy qu'à faire connoistre dauantage sa haute pieté & son inuincible constance. Tous ceux qui l'ont veu dans le Bois de Vincennes en sont entrez en telle admiration, que je ne sçauois douter que Dieu n'ait permis cette épreuue si extraordinaire de sa vertu, pour augmenter le nom-

E e e

bre des Couronnes qu'il luy prepare dans le Ciel, & faire voir qu'en ces derniers temps de l'Eglise il a encore des seruiteurs, qui par la grandeur de leur pieté aussi bien que de leur doctrine, font voir vne image viuante de ces grandes lumieres des premiers Siecles. Vous fustes, Monsieur, l'un des principaux sujets de nostre entretien la derniere fois que j'eus le bon-heur de le voir : Et son ancienne affection à vous honorer estant plus forte que jamais, je ne scaurois assez vous dire avec quels sentimens il me parla de vous, & de tout ce qui vous touche : En quoy je vous confesse que je vous estime plus heureux d'estre dans le souuenir d'un homme de qui Dieu remplit tout l'esprit & tout le cœur, que vous ne seriez d'auoir part à celuy des plus grands Monarques de la terre, dont il n'est point besoin de vous dire les raisons, puis que vous les comprenez mieux que moy, & que nous ne sommes plus en vn âge auquel nous peussions sans vn extreme aueuglement tourner plustost les yeux vers la terre que vers le Ciel, où il est temps que nous pensions serieusement à establir vne fortune veritable, & à ne considerer plus le Monde qu'avec le mépris dont il est digne. Pardonnez-moy, Monsieur, de m'estre ainsi laissé emporter à ce discours ; & receuez s'il vous plaist cette chaleur & cette franchise comme vn effet de la verité avec laquelle je suis

De Paris, le 22. Ianuier 1643.

*A Mademoiselle de Ramboüillet, sur la liberté de
Monsieur l'Abbé de Saint Cyran.*

L E T T R E C C X L I.

MADEMOISELLE,

Je connois trop vostre bonté & vos sentimens sur ce qui me touche, pour auoir pû douter de la part qu'il vous plaist de prendre à la plus grande joye que j'estois capable de recevoir dans le monde: Mais cela n'a pas empêché que je n'aye eu vn contentement extreme des témoignages si particuliers que vous m'avez fait la faueur de m'en rendre. Et comme j'ay éprouué en cette occasion que l'on n'est jamais trop assuré de ce que l'on desire, je vous supplie de vous acquérir sans cesse de nouvelles obligations sur moy en me redisant tousiours que vous me tenez pour l'une des personnes du monde qui est le plus veritablement

A Paris, ce 8. Fevrier 1643.

Ecc ij

A Mademoiselle de Rohan.

LETTRE CCXLII.

MADEMOISELLE,

Dans le desir que j'auois de vous donner des gref-
fes de mes meilleurs fruits, permettez-moy s'il vous
plaist de me plaindre de ce que vous m'avez traité
comme vn auare, en me les payant par auance & avec
vsure, par la lettre si obligeante que vous m'avez fait
l'honneur de m'écrire. Je vous auoüe, Mademoiselle,
que j'ay esté surpris de l'excez d'une faueur qui me
fait tant de honte; & que je la considere comme
vne tentation qui me porteroit quasi à desirer d'e-
stre plus heureux dans le monde, afin de vous pou-
uoir témoigner par mes tres-humbles seruices que
mon respect particulier pour vostre Personne joint
à ma passion pour vostre Maison, me rend autant
que l'on le scauroit estre.

De Paris, ce 18. Fevrier 1643.

A Monsieur Servien.

L E T T R E C C X L I I I.

MONSIEVR,

Je ne sçauois plus douter que je n'aye l'honneur d'estre parfaitement connu de vous, puis que vous voyez aussi clair que moy-mesme dans mes sentimens sur le sujet de Monsieur l'Abbé de Saint Cyran : & à moins que de me croire le plus ingrat homme du monde, vous ne sçauriez douter aussi de mon extreme reconnoissance de la plus grande faueur que vous me pouuiez faire : Car puis que la plus forte preuue d'une veritable amitié consiste à prendre part aux interets les plus sensibles de nos Amis, comment pouuiez vous, Monsieur, m'en donner vne plus signalée de la vostre, qu'en me témoignant tant de joye d'une liberté, que j'aurois de tres bon cœur achetée de la mienne; & tant d'estime d'une personne que sa doctrine & sa pieté m'obligent de considerer comme l'un des plus grands hommes qui soit aujourd'huy dans l'Eglise? Il se tient si honoré de la faueur que vous luy auez faite, que je ne puis assez vous dire jusques à quel point il la ressent : Et je ne sçauois mieux ce me semble vous faire voir combien.

Ecc iij

j'y participe, qu'en vous souhaitant la connoissance & l'amitié d'un homme si détaché de tous les intérêts de la terre, & qui pratique si heureusement ce divin precepte de l'Evangile qui nous exhorte à chercher dès icy bas nostre conuersation dans le Ciel. Je vous assure, Monsieur, que pour peu que l'on soit détrompé de la vanité des choses du Monde, il est difficile de n'estre pas touché de l'amour du bonheur de l'autre vie, lors que l'on entend Monsieur de Saint Cyran en parler avec tant de zele & de foy, que l'on ne sçauoit douter que son cœur n'y soit avec son tresor. Je vous supplie tres-humblement de n'oublier jamais que c'est partager le mien avec vous, que de vous desirer avec tant d'ardeur l'amitié d'un homme que j'ayme plus que moy-mesme. Apres cela, Monsieur, je ne sçauois plus vous donner de marque de ma passion à vous honorer, qui ne soit beaucoup au dessous de celle la. Et pour vous faire voir par les moindres de ses ouurages qu'il est capable d'en faire de tres-grands pour la gloire de Dieu, & pour le bien de l'Eglise, je vous enuoye de petits Traitez qui s'estant trouuez entre un grand nombre d'autres papiers, ont esté mis au jour par des rencontres qui seroient trop longues à écrire. J'auray grande joye, Monsieur, d'en apprendre vostre sentiment avec vostre sincerité ordinaire, & de sçauoir que vous les aurez receus comme venans d'une

personne qui n'estant qu'une mesme chose avec luy, ne sçauroit, sans qu'il le soit aussi, estre autant que je le suis

De Paris, ce 1. Mars 1643.

A Monsieur le President Barrillon.

LETTRE CCXLIII.

LEs sentimens que me donnent les vostres touchant la liberté de mon Amy, ont fait vne telle impression dans mon cœur, que nulles paroles n'estant capables de les exprimer, j'auois resolu de demeurer dans le silence : Mais considerant qu'il n'appartient qu'aux Anges & aux Bien-heureux d'vser de cette sorte de langage, qui ne consiste qu'en vne simple veüe de ce qui se passe dans l'esprit; j'ay creu estre obligé de vous dire que vous auez renfermé en douze lignes tout ce que je pouuois desirer de sçauoir de vous sur le sujet de Monsieur l'Abbé de Saint Cyran, & sur le vostre. Et comme rien ne m'est plus sensible que ce qui vous regarde, je ne sçauois assez à mon gré rendre graces à Dieu de celle qu'il vous fait d'auoir tant d'estime & d'affection pour l'un des hommes du monde qui en merite dauantage. Il m'a prié de vous assurer de son tres-humble seruice:

Mais laissant à part ces termes de la civilité ordinaire, je passe beaucoup plus auant ; Car je vous assure de son amitié, qui est vn tresor, auquel, jugeant de vous par moy mesme, je sçay que vous ne mettez point de prix, puis qu'il n'y a rien sur la terre égal à l'avantage de posseder le cœur de ceux qui luy ressemblent.

De Paris, ce 6. Mars 1643.

Au Pere des Mares Pere de l'Oratoire.

LET TRE CCXLV.

M On Reuerend Pere,

Je me plains de ce que vous n'avez pas voulu vous souuenir que la plus eloquente lettre qui fut jamais n'auoit que ces quatre paroles *Domine quem amas infirmatur*. Ne suffisoit il pas d'en dire autant en parlant à vne personne qui n'a, & qui ne doit auoir qu'un mesme cœur avec vous, puis que nous sommes si heureux que d'estre vnis en celuy qui porte tous les vrayes Chrestiens dans son cœur, & qui est luy mesme le cœur d'où ils doiuent tirer tous leurs sentimens & toute leur vie

A Paris, ce 1. May 1643.

A Monsieur

A Monsieur Servien.

LETTRE CCXLVI.

MONSIEUR,

L'estime que j'ay pour vostre merite va tous les jours croissant de telle sorte, que je ne puis plus m'empêcher de vous decouvrir vne pensée dont je me sens pressé il y a long-temps, & qui n'est connue que de Dieu seul. C'est, Monsieur, qu'il me semble qu'estant destrompé au point que je le suis de toutes ces fausses apparences de bonheur que l'aveuglement de la plupart des hommes leur fait rechercher avec tant d'inquietude dans les agitations du siecle; & l'injustice de la Fortune vous ayant fait voir par experience combien elle est ennemie de la vertu, je dois esperer que vous n'aurez pas desagreable de m'honorer d'une amitié qui soit à l'espreuve de tous les accidens du monde. Si je ne sçauois, Monsieur, combien c'est vne chose rare que cette amitié que je vous demande; Et si je me connoissois assez moy-mesme pour m'asseurer qu'avec la grace de Dieu je ne feray jamais rien qui m'en rende indigne, je n'au-

F f f

rois garde de vous faire vne proposition que vous ne sçauriez approuuer à moins que de me donner vostre cœur, en receuant le mien, & d'entrer pour jamais dans vne vnion que les Freres mesmes ignorent, s'ils ne sont Amis. Je ne sçay pas quelles seront les suites de cette lettre ; mais je seray fort trompé si elles ne sont bonnes, puis qu'en cela je n'ay autre veüë que tant d'excellentes qualitez que Dieu a mises en vous ; & dont j'espere que vous luy rendrez vn fidelle compte. Apres vne declaration si sincere, il seroit fort inutile de vous protester combien je suis

De Paris, ce 15. May 1643.

A Monsieur le President de Pontac.

LETTRE CCXLVII.

JE n'aurois pas tant differé de répondre à vostre billet du 21. Iuin, si je n'aurois creu que celuy cy allant par la poste il arriuera encore plutost que vous à Bordeaux ; où je doute fort que vous trouuiez jamais personne qui soit autant à vous que moy, ny qui conserue vne aussi grande estime de vostre vertu, & de vostre amitié. J'ay vne telle opinion de l'une & de l'autre, que je suis tres-assuré, avec la grace de Dieu, que quand nous n'aurions de nostre vie le contentement de nous reuoir, nous sçions

touſiours ſi parfaitement vnis, que l'amitié des Freres ne ſçauroit aller juſques là, ſi elle n'eſt fort extraordinaire : Les autres affections peuuent recevoir des bornes, & diminuer par le temps, & par l'abſence; mais celles qui ont vn auſſi ſolide fondement que la noſtre, n'apprehendent point le changement, & commencent dès icy bas à participer au bon-heur que nous devons eſperer qui la rendra dans vn autre monde & immuable, & eternelle. Auſſi puis je dire avec verité que vous ne m'eſtes pas moins preſent, que ſi vous n'auiez bougé de Paris, Et je n'ay garde de douter que tenant la meſme place dans voſtre cœur que vous tenez dans le mien vous ne puiſſiez ſans le ſecours de voſtre memoire vous ſouuenir touſiours de moy. Il faudroit que chacun de nous s'oubliat ſoy-meſme pour oublier vn Amy ſi veritable, & je puis dire ſi rare en vn temps, où la generoſité & le deſintereſſement paſſent pour folie dans l'eſprit des ſages du monde. Comment pourrois je donc vous eſtre ce que je vous ſuis ſans auoir vn ſenſible deſplaiſir de ce que vous n'avez pû voir cette perſonne qui poſſede avec tant d'eſminence ces deux excellentes qualitez, & qui en a ſi grand nombre d'autres qui vous euſſent obligé d'auoier que tout ce que je vous ay dit ſur ſon ſujet eſt beaucoup au deſſous de la verité : Mais vous avez eu peur de luy donner vne trop bonne opinion de mon jugement, en luy faiſant voir par ce

Fff ij

que vous valez, que je ne me connois pas mal au merite des hommes. Que si vous pensez vous excuser en disant que vous ne vous estes donc pas fait moins de tort qu'à moy, je me plaindray doublement de vous, puis que mes interests ne pouuant estre separez des vostres, c'est me faire vne double injure que de vous nuire en me nuisant. Je ne sçay qui pourra accorder ce differend, si ce n'est que Madame vostre Femme s'en mesle; le respect que je luy porte ne me permettant pas de luy desobeïr; & la croyant si juste qu'elle ne me commandera rien que de raisonnable.

De Pomponne, ce 4. Iuillet 1643.

*A Monsieur d'Auaux Surintendant des
Finances.*

LETTRE. CCXLVIII.

MONSIEVR,

Puis que par vne rencontre si extraordinaire Dieu a voulu que j'eusse part en l'honneur de vostre amitié dans le moment que j'eus celuy de vostre connoissance, il me semble que ce seroit mal comprendre quel est en cela mon bon-heur, si le respect n'empéchoit de vous témoigner quelquesfois ce que ie vous suis, & si je n'osois vser avec vous

de cette sainte liberté des Enfans de Dieu, qui fait que ceux qui n'ont qu'un mesme Pere & qu'un mesme Maistre, peuuent & doiuent se parler avec confiance, puis que n'ayant aussi qu'un mesme objet & qu'un mesme amour, ils ne sçauroient auoir que mesmes pensées, & qu'un mesme cœur: Ce que j'auoüe, Monsieur, n'auoir jamais éprouué avec tant d'étonnement & de joye tout ensemble que dans cet heureux entretien pour moy, qui fit que je vous connus en deux heures, comme j'aurois pû faire en plusieurs années, & en m'acquerant vostre amitié, m'acquit vn tresor sans prix, & qui n'est point du nombre de ces tresors perissables, qui sont cause aujourd'huy que tant de personnes vous recherchent. C'est ce qui me donne droit, Monsieur, de faire par deuoir ce qui autrement seroit vn excez, que je ne commettrois jamais enuers vn autre, en prenant la liberté de vous enuoyer des fruits de Pomponne, que vous n'aurez pas le loisir de regarder à Paris; mais sur lesquels vous pourrez possible jetter les yeux durant quelques heures de vostre voyage. Si mon humeur n'estoit extremement esloignée de faire de semblables presens, je ne me serois jamais aduisé de vous offrir celuy-cy: Mais j'aurois tort, Monsieur, d'agir avec vous d'une maniere commune, puis que vous auez agy enuers moy d'une maniere si extraordinaire, en me donnant d'abord ce que je n'aurois sceu meriter en toute ma vie. Voila, Monsieur, ce

Fff iij

que je n'ay pû m'empescher de vous écrire, à condition que pour marque que vous l'avez agreable vous n'y ferez point de réponse, n'estant pas si indiscret ny si injuste, que de vouloir dérober quelque partie de ce temps, qui n'est plus à vous, mais au public.

De Pomponne, ce 9. Iuillet 1643.

*A Monsieur de Couuonze Gouverneur
de Caçal.*

LET TRE CCXLIX.

MONSIEVR,

Je ne trouue autre difference entre les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & que j'ay receües en mesme temps, sinon que la dernière est encore plus obligeante que la première, & qu'elle me contraint d'auoüer qu'il n'appartient qu'à vous à faire que l'on ayme mieux des reproches que des complimens. Iugez donc s'il vous plaist, Monsieur, si j'auray peine à m'acquitter de la satisfaction que vous desirez de moy, & de quels remerciemens elle doit estre accompagnée, puis que vous estimant & vous honorant au point que je

fais, rien ne me sçauroit toucher dauantage que la faueur que vous me faites d'auoir vne opinion si auantageuse de ma sincerité & de mon desinterressement. Et pour vous parler encore plus à cœur ouuert, je vous assure, Monsieur, que l'une de mes plus grandes joyes est de voir que le ressentiment de mon Fils égale son bon-heur d'auoir tant de part à vos bonnes graces. Et puis que je suis content de sa reconnaissance, vous auez sujet de croire qu'il ne s'y peut rien adjoûter, vous pouuant protefter avec verité que je ne serois nullement satisfait de luy si elle estoit moindre, ainsi qu'il ne le deuroit pas estre de moy si j'estois moins

De Pomponne, ce 25. Iuillet 1643.

*A Monsieur le Comte de Tresmes, sur la mort
de Monsieur le Marquis de Gesures son
Fils, tué au siege de Thionuille
en 1643.*

• LETTRE CCL.

MONSIEVR,

L'auoüe que si vous mesurez vos sentimens à la grandeur de vostre perte, rien n'est capable de vous

consoler : Mais j'espere de vostre constance & de vostre soumission aux volontez de Dieu, ce qu'il seroit difficile de se promettre d'un autre Pere dans vne douleur si violente. Cette mesme grandeur de courage de Monsieur vostre Fils qui redoubloit vostre estime & vostre affection pour luy ne vous permettoit pas, Monsieur, de considerer sa vie comme un bon-heur qui vous fust fort assuré; & il s'exposoit sans cesse à tant de perils, que vous estes trop sage pour n'auoir pas preueu il y a long-temps ce qui vous afflige aujourd'huy, & qui ne vous afflige pas seul, puis que la grande reputation qu'il s'estoit acquise interesse dans vostre perte tout ce qu'il y a de gens de cœur, & d'affectionnez à l'Estat. Je ne sçay, Monsieur, si ce ne m'est point trop de vanité de me mettre de ce nombre: Mais je sçay bien que l'amitié dont il m'honoroit; la haute estime que j'auois de son merite; & la profession que je fais d'estre vostre tres-humble seruiteur, me font prendre vne telle part à vostre déplaisir, que vous ne pourriez ce me semble sans injustice croire que quelqu'un fust plus veritablement que moy

De Pomponne, ce 10. Aoust 1643.

A la

*A la Mere Angelique Prieure du Monastere des
Carmelites de Saint Denys, peu de jours
avant sa mort.*

L E T T R E C C L I .

MA Reuerende Mere,

Si vous n'auiez la mesme creance de moy que j'ay de vous, j'aurois sujet de craindre que vous ne jugeassiez peu fauorablement de mon long silence: Mais puis que me souuenant tous les jours de vous deuant Dieu, c'est beaucoup mieux satisfaire à ma parole, que si en manquant à ce deuoir je vous écriuois souuent, je n'apprehende point que vous me croyez coupable d'un manquement dont ma propre conscience ne me reproche chose quelconque. Maintenant que j'ay sceu vostre maladie j'aurois tort de manquer à vous témoigner, & l'extreme déplaisir que j'en ressens, & combien je souhaite que Dieu vous soulage, & quelle est ma joye d'apprendre que vous supportez vos douleurs avec tant de resignation & de patience. Courage, ma Mere, quelques grandes qu'elles puissent estre, elles ne scauroient approcher, ny de celles qu'un Dieu a souffertes pour vous, ny du ressentiment que vous en auez, ny de

G g g

ce que vous voudriez endurer pour son amour; Et je m'estimerois si heureux de vous pouvoir imiter en cela, qu'il me semble que vos peines ne sont pas moins à enuier qu'à plaindre, puis qu'elles vous mettent en estat de recevoir dans ces souffrances continuelles, des graces continuelles de IESVS-CHRIST; à qui je vous supplie de tout mon cœur de demander pour moy celles qui me sont necessaires pour le servir en esprit d'amour & de verité, afin que je l'ayme de plus en plus en le connoissant, & que je le connoisse de plus en plus en l'aymant. Adieu, ma chere Mere, il seroit inutile de vous en dire davantage, puis qu'en se parlant cœur à cœur comme nous faisons peu de paroles comprennent tout; au lieu que dans le langage ordinaire du monde les longs discours disent peu de chose.

De Pomponne, ce 16. Aoust 1643.

*A Monsieur d'Auaux sur-Intendant
des Finances.*

LET TRE CCLII.

MONSIEVR,

Je pense que vous me faites bien la faueur de croi-

re, qu'il n'y a que la crainte d'abuser de vostre loisir qui m'ait empesché jusques icy de vous témoigner mon ressentiment de la lettre si obligeante qu'il vous a pleu de m'écrire. Mais Monsieur vous estes trop juste pour trouver étrange que je cesse de me faire plus long-temps vne si grande violence, & vous n'aurez point je m'assure desagreable que le respect cedant enfin à l'amitié je vous proteste sincerement que je mets celle dont vous m'honorez entre les plus grands heurs de ma vie; dont je n'ose vous dire toutes les raisons de peur de blesser vostre modestie, & de vous estre importun à vous mesme par la haute opinion que j'ay de vous: Mais au moins me permettez-vous, s'il vous plaist, de vous dire, que tant de choses ensemble me touchent l'esprit & le cœur dans ces deux entretiens que j'eus l'honneur d'auoir avec vous, que je vous tromperois si je voulois vous faire croire, que quelques nouvelles obligations que vous vous acqueriez sur moy, je puisse estre dauantage vostre seruiteur. Car je ne sçay point, Monsieur, me donner à demy; & je me donné deslors à vous sans reserue, pource que j'aurois creu faire trop peu que de faire moins, veu la maniere dont il vous pleut de m'y engager. Iugez donc je vous supplie après cela quel est le pouuoir que vous auez sur vn homme qui méprisant toutes les fortunes de la terre (ce que je ne crains point de vous confesser avec franchise) n'est sensible qu'au bon-heur de l'amitié

G g ij

de ceux qui vous ressemblent ; & qui les connoistroit fort mal s'il croyoit qu'il y eust rien de plus rare dans nostre Siecle. Mais, Monsieur, n'est-ce pas vne chose cruelle, qu'il faille qu'un si grand voyage me separe pour si long-temps de vous dans ce mesme moment que Dieu m'y attache ? Je vous avoue que j'aurois de la peine à le supporter si c'estoit pour un sujet moins important que celui de donner la paix à toute l'Europe, & de meriter mille benedictions de Dieu & des hommes en contribuant avec autant de zele que de suffisance, à l'accomplissement d'un si grand ouvrage. Il faut que les interests particuliers cedent aux publics ; & je ne vous serois pas ce que je vous suis, si je preferois mon contentement à vostre gloire : Mais afin que je n'aye point de droit de me plaindre, souvenez-vous s'il vous plaist de moy, Monsieur, dans quelques heures de ce long voyage. Et comment pourriez-vous ne le faire pas, puis qu'en me faisant l'honneur de m'écrire vous parlez si hautement de l'amitié, que quand je ne la connoistrais point par mes propres sentimens, je comprendrais par les termes dont vous usez, qu'elle me rend en quelque maniere vne mesme chose avec vous ; & qu'ainsi vous ne pourriez m'oublier sans vous oublier vous mesme.

De Pomponne, ce 21. Aoust 1643.

A Monsieur le President de Pontac.

L E T T R E C C L I I I .

MA principale étude estant le merite des hommes, vous me rendez bien glorieux, en me faisant voir que je n'y ay pas mal reüssi, puis qu'en vous donnant meilleure opinion de vous que vous ne l'auiez, il paroist que je vous ay mieux connu que vous ne vous connoissiez vous mesme. Et si vostre modestie me permettoit de m'estendre davantage sur ce sujet, il n'y a personne à qui je ne fisse auoüer que les raisons de mon estime sont encore beaucoup plus grandes que je n'ose vous les dire: Mais comme il n'y a point en cette vie de douceur qui ne soit meslée de quelque amertume, cela mesme m'augmente le déplaisir de nostre longue separation, dans laquelle tout ce qui me console, c'est qu'elle fait éclater encore davantage la grandeur de nostre amitié, qui se conserue aussi forte dans l'éloignement, que les autres font dans la presence. Les vray Amis seroient trop heureux s'ils pouuoient tousiours estre ensemble; & cette felicité n'est reseruée que pour le bon-heur immuable de l'autre monde. Cependant je vous supplie de croire que rien ne me

G g g iij

fera jamais plus cher que l'honneur de vostre souue-
nir; & que vous auez autant de part que vous le sçau-
riez delirer en celuy de cette Personne que vous
auez raison de croire de ne pouuoir trop estimer,
puis que ses vertus égallent la haute opinion que
vous en auez; & qu'elles sont accompagnées d'une
si extreme bonté, que Dieu seul est capable de ras-
sembler dans vn mesme sujet tant de grandes &
d'excellentes qualitez.

De Pomponne, ce 24. Aoust 1643.

*A * * * sur la mort d'une Religieuse de
tres-grande vertu.*

LET TRE CCLIIII.

SI vous pouviez lire dans mon cœur, Mais vous
le pouuez me connoissant au point que vous
faites, vous demeureriez d'accord que l'on ne sçau-
roit estre plus touché que je l'ay esté de vostre billet,
en y voyant les dernieres marques de l'affection
pour mon Amy & pour moy de l'une des person-
nes du monde dont j'auois autant d'estime sur la
terre, & qui je croy maintenant jouir dans le Ciel
des recompences dont Dieu couronne la fidelité de

ses Eleuz. Je vous puis dire avec verité que je me suis tousiours trouué avec elle dans les mesmes sentimens: Mais les siens la justifient, à cause que ses actions y ont toutes esté conformes, & les miens me condamnent, par ce que je n'y répons pas par mes actions. Je veux esperer de ses prieres d'en faire desormais vn meilleur vslage, estant tres-assuré, quand elle ne vous l'auroit point dit à la mort, que sa charité pour moy a esté si grande, qu'il n'y a rien que je ne m'en doiue promettre aujourd'huy qu'elle est parfaite & consommée dans ce Royaume des viuans dont la vie n'est qu'amour & que charité. Et quand vous sçaurez de quelle sorte je luy écriuis cette derniere lettre, par laquelle je ne pensois à rien moins qu'à luy dire adieu, & qui toutesfois en estoit vn, vous auouerez qu'il y a quelque chose en cela d'extraordinaire, & que nostre amitié, quelque grande qu'elle vous parust, l'estoit incomparablement dauantage. Iugez donc par là je vous supplie si ie connois bien la grandeur de vostre perte, puis que je la connois par la mienne; si je connois bien vos sentimens, puis que je les connois par les miens; & si je connois bien aussi quelles doiuent estre vos consolations, puis que je les connois par les miennes, qui consistent en la confiance du bon-heur de la personne que nous pleurons, dont la fidelité nous oblige à respandre des larmes de joye aussi bien que de douleur: Mais pour ce que je serois dissimulé si,

par vne ignorance affectée, je ne vous témoignoïs pas de sçauoir, que dans vne semblable affliction, les veritables Amys se reünissent plus fortement que jamais, afin de repàrer en quelque sorte par le redoublement de leur amitié, vne perte qui leur est commune, ie vous auoüe franchement n'auoir jamais trouué vn plus grand remede dans mes plus sensibles déplaisirs, & vous declare qu'il ne tiendra pas à moy que vous ne le trouuiez aussi dans cette rencontre: Mais il faut donc's'il vous plaist auoir vne fermeté & vne constance immuables, non pas dans la volonté qui n'en a point manqué, mais dans toutes les actions que vous vous tiendrez par vostre propre jugement obligé de faire pour répondre à vne amitié si genereuse & si desinteressée, qu'elle ne peut ny s'acquérir ny se conseruer qu'à ce prix là, pour ce qu'elle méprise tout le reste, qui paroist si petit à ceux qui connoissent la grandeur de Dieu, qu'il ne faut pas s'estonner s'ils en tiennent si peu de compte. Adieu je pense que vous ne vous plaindrez pas que je ne vous aye point parlé avec franchise

De Pomponne, ce 27. Aoust 1643.

A Monsieur

A Monsieur de Saint Pierre.

L E T T R E C C L V .

SI vous avez si peu ressenty la perte de vos fruits, Sie l'ay donc plus ressentie que vous, sans que neanmoins vous me puissiez accuser de cela comme d'un deffaut, puis que cette insensibilité qui dans nos propres intersts est vne si grande marque de vertu, ne le seroit pas dans ceux de nos Amis, au nombre desquels ie croy que ie vous mettrois, & possible avec vne grande place dans mon cœur, si vous auiez daigné me venir voir ainsi que vous me l'auiez promis: Mais le mépris est insupportable à ceux qui sont aussi imparfaits que moy; Et il n'appartient qu'aux ames élevées comme la vostre de voir d'un œil indifferant tous les diuers traitemens qu'elles reçoivent. C'est pourquoy je vous auoüe que ie ne manque pas de reconnoissance de l'obligation que j'ay à la personne dont je vous enuoye la lettre, de m'a-voir parlé avec tant de franchise: Et si je n'estois brouillé avec vous à cause de vostre mépris & de vos injustes reproches, je vous supplerois de tout mon cœur de luy en témoigner mon ressentiment, que vous ne sçauriez (quelque hyperbolique que vous soyez quand il vous plaist) luy représen-

H h h

ter plus grand qu'il est, puis qu'il égale l'amitié que j'aurois pour vous si vous ne m'auiez point mis en colere

De Pomponne, ce 1. Septembre 1643.

*A Monsieur * * **

LET TRE CCLVI.

MONSIEVR,

L'esperance que j'auois eüe que vostre affaire se termineroit à vostre contentement, m'auoit empêché de vous écrire, de crainte de vous témoigner mal à propos la part que je prenois à vn déplaisir, que je voulois croire qui ne vous arriueroit point: Mais puis que le sujet en continuë, & que par des plaintes les plus obligeantes du monde vous témoignez n'estre pas content de mon silence, je prendray, Monsieur, la liberté de vous dire que c'est en des occasions semblables, où les personnes qui font profession comme vous d'estre veritablement à Dieu sont obligées d'en donner des preuues: Car puis qu'il se rencontre tant d'autres afflictions dans la vie incomparablement plus difficiles à supporter que

celle cy, comment pouuez vous faire voir que par vne entiere soumission à ce qu'il permet qui vous arriue, qu'il regne dans vostre cœur, & que toutes vos volontez dépendent absolument de la sienne. Nostre vie est vn jour trauerfée de tant de nuages, que ce seroit mal le connoistre que de trouuer estrange de nous rencontrer quelquesfois dans les déplaisirs & dans la douleur, qui sont comme des tenebres qui couurent l'ame d'obscurité, en luy déroband sa joye, qui ne luy est pas moins agreable que la lumiere l'est à nos yeux: Mais pourueu que dans ce combat nostre confiance en Dieu demeure ferme, nous en sortons tousiours victorieux; & la grace qui est nostre veritable lumiere en ce monde, se rendant plus éclatante par nostre fidelité, nous recompence si auantageusement de toutes nos pertes, que nous reputons à bon-heur dans vn temps, ce que nous appellions malheur dans vn autre. C'est, Monsieur, ce que je souhaite de tout mon cœur qui vous arriue; & que je deurois auoir honte de vous dire sçachant què vous auez tant d'autres Amis beaucoup plus capables que moy de vous parler sur ce sujet: Mais si je manque en cela de jugement, vous deuez me le pardonner, puis que c'est par vn excez d'affection; & que les effets vous feront toujours connoistre, que ie suis beaucoup plus que je ne vous le sçauois dire

De Pomponne, ce 23. Septembre 1643.

H h h ij

A Monsieur * * *

L E T T R E C C L V I I .

MONSIEVR,

Mon estime pour vostre vertu & l'affection dont vous m'honorez me donnoient desia tant de respect pour vostre personne, & de passion pour vostre service, que maintenant qu'il vous plaist d'adjouster à cela la faueur de vostre confiance, par la lettre si obligeante que vous m'avez écrite, ie ne voy point de paroles qui vous puissent assez témoigner ce que ie vous suis. Mais j'ose esperer que mes actions vous le feront connoistre d'une maniere peu commune, si ie suis iamais si heureux que de rencontrer des occasions de vous faire voir iusques où va ma reconnaissance. Et pour vous parler, Monsieur, avec la mesme franchise dont vous m'honorez, ie n'ay iamais compris comment celuy que nous regrettons ayant tant d'excellentes qualitez, & deuant connoistre mieux que nul autre celles que Dieu a mises en vous, il n'a pas vescu avec vous de telle sorte qu'il vous ait obligé à l'aymer non seulement comme vostre Frere, mais comme vostre Fils, puis que son

merite luy donnant autant de part en vostre estime, que ce qu'il auoit l'auantage de vous estre luy en donnoit en vostre affection, il pouuoit esperer ce bon-heur, & faire en suiuant vos aduis, qu'il ne manquast rien à sa conduite : Mais les hommes seroient trop heureux s'ils sçauoient bien vser de leurs auantages ; Et vous seriez maintenant bien malheureux, si celuy dont nous parlons vous auoit engagé par toutes les actions de sa vie à l'aymer autant que la vostre. Pardonnez-moy, Monsieur, si je vous parle de la sorte, puis que de cruelles experiences m'ont appris cette verité ; & que vous sçauiez, & me faites l'honneur de me dire que je suis sçauant en amitié. C'est la creance la plus fauorable que vous puissiez auoir de moy ; Et c'est ce qui me donne sujet de craindre qu'un homme qui me hayt autant que M^r ★ ★ ★ me rende de mauuais offices auprès de vous. Enquoy il seroit d'autant plus injuste que je ne vous diray jamais que du bien de luy, & qu'il deuroit couvrir mes deffauts avec la mesme charité, que je cache son insensibilité pour ses Amis, que j'ay tousiours éprouuée telle que vous la figurez lors que vous ne voulez pas estre creu. Et pour parler plus serieusement je vous assure, Monsieur, que vous auez tres-grande raison d'estimer à un si haut point la vertu & la bonté de cette autre personne, qui excellant en jugement n'en a jamais témoigné d'auantage, qu'en faisant de tout temps avec vous

Hhh iij

vne profession si étroite d'amitié, & en conseruant
toufiours dans son cœur vne eftime toute extraordi-
naire de ce que vous meritez, &c.

De Pomponne, ce 24. Septembre 1643.

A Monsieur Seruien.

LETTRE CCLVIII.

MONSIEVR,

Est-il possible qu'au milieu de tant d'accable-
mens, & qui me font apprehender pour vostre san-
té, vous ayez pû seulement penser à prendre deux
heures sur vostre dormir pour me venir dire Adieu?
En verité j'ay grand sujet de me plaindre de cette
ceremonie la plus inutile du monde, puis que les
Adieux n'estant que pour ceux de qui l'on se sepa-
re, vous n'aurez, jamais comme je l'espere, sujet de
m'en dire, n'y ayant rien qui soit capable de me se-
parer de vous; & la présence ne contribuant autre
chose à nostre vnion, que la joye de considerer de
plus prés quel est le bon-heur d'une amitié que
Dieu seul estoit capable de faire, & qui ne seroit
que l'ombre de ce qu'elle doit estre, si elle ne se ter-
minoit toute à luy: Mais je m'apperçois, Monsieur,
que je me laisserois emporter insensiblement à vn

grand discours, pource qu'il est difficile de se retenir dans vne confiance qui n'a point de bornes, & qui s'accorde mal avec celles que doit auoir vn billet. Il faut donc en demeurer là, à condition que vous vous direz s'il vous plaist pour moy tout ce que vous pouuez lire dans vn cœur qui ne vous aime pas moins que vous vous aimez vous mesme; & qui vous souhaite avec tant d'ardeur tous les veritables biens & les seuls veritables, que cela me rend en quelque sorte digne de vostre amitié

A Paris, ce 6. Octobre 1643.

A Monsieur le President de Pontac.

LET TRE CCLIX.

IE ne scaurois m'empescher de commencer ma réponse à vostre dernier billet par vous auoüer que la joye d'en receuoir est tousiours mescée d'un sensible déplaisir de me voir ainsi esloigné de vous: Mais il faut souffrir le sujet de cette peine, puis que Dieu le permet; & au lieu de se plaindre d'une si rude separation, luy rendre graces de cette vnion si étroite que luy seul estoit capable de faire entre nous. Nous ne nous sommes pas moins presens deuant luy, que si nous n'estions point diuisez par tant

de Prouinces : Et si je l'ose dire sans vanité, tous mes sentimens estant les vostres, je pourrois mesme sans recevoir de vos lettres dire quelles sont vos pensées dans tout ce qui ne surpasse point ma connoissance. Je ne sçauois donc trop vous témoigner quelle est ma joye de voir que vous comprenez si bien le neant des choses du monde. En verité il est encore mille fois plus grand que nous ne sçaurions nous l'imaginer ; Et j'admire souuent, dans le bon-heur de ma solitude, comment il est possible que des Chrestiens arrestent leurs desirs à des objets que leur foy les oblige d'auoir en si grand mépris ; & que leur cœur ne se porte point à l'amour de ces biens eternels qui sont seuls capables de les remplir. Mais voyez je vous supplie avec quelle chaleur le mien vous parle : En verité j'en aurois honte, si je ne croyois que vous jugerez par là combien je suis sincere lors que je vous dis, que je ne fais point de difference entre ce qui se passe dans vous, & ce qui se passe dans moy-mesme.

De Pomponne, ce 8. Octobre 1643.

A Monsieur

*A Monsieur * * * sur la mort de Monsieur
l'Abbé de Saint Cyran en 1643.*

L E T T R E C C L X .

MONSIEUR,

Je vous puis assurer avec verité que vous estes l'une des premieres personnes à qui j'ay pensé dans l'incomparable perte que nous auons faite de Monsieur l'Abbé de Saint Cyran, sur le sujet de laquelle je n'entreprends pas de vous dire mes sentimens, puis que cela est impossible: Mais je me sens pressé de vous auoïer, dans mon extreme douleur, que nous serons bien mal-heureux, si nous ne profitons des aduis qu'il nous a donnez en renonçant veritablement à toutes les affections des choses du monde, qui sont indignes d'occuper des ames Chrestiennes, pour ne penser deormais qu'à servir Dieu durant le peu de vie qui nous reste; & ne nous laisser pas surprendre par ce moment épouventable sans auoir fait penitence de nos pechez. Est-il possible, Monsieur, qu'une verité si constante & si terrible soit si peu considerée par ceux à qui elle importe de tout; & que IESVS-CHRIST ayant dit de sa propre bouche que ce Monde n'est

I i i

qu'une figure qui passe; cette figure qui n'est en effet qu'un neant nous enchante de telle sorte, que nous la preferions au bon-heur de ces biens solides & immuables dont nous pourrions jouir à jamais dans vn autre monde. Mais ou m'emporte, Monsieur, l'excez de mon affliction, en vous disant ainsi des choses que je me deurois contenter de me dire à moy-mesme. J'espere neanmoins que vous ne l'aurez pas desagreable, & que Monsieur * * * cét excellent Frere, & Monsieur de Saint Cyran cét excellent Amy que Dieu nous auoit donnez estant maintenant reünis dans le Ciel, vous voulez bien que nous nous vnissions en la terre, afin de tascher de nous mettre en estat de pouuoir viure avec eux eternellement. C'est ce que nous ne scaurions, Monsieur, trop demander à Dieu par nos prieres. Et j'espere de sa misericorde que comme les joyes du monde ne produisent que des douleurs, nostre douleur au contraire produira des joyes, en nous portant à imiter celuy que nous regrettons, & que nous ne scaurions trop regretter.

De Pomponne, ce 17. Octobre 1643.

*A Madame la Marquise de Lyancour, sur la
mort de Monsieur l'Abbé de Saint
Cyran en 1643.*

L E T T R E C C L X I .

MADAME,

Puis que vous avez la bonté de me plaindre si fort encore que vous ne connoissiez que la moindre partie de la perte que j'ay faite, je vous deurois faire grande compassion si vous sçauiez combien elle est extraordinaire : Mais mon interest particulier estant peu considerable à comparaison de celuy de l'Eglise, c'est pour l'amour d'elle, Madame, qu'il faut regretter Monsieur de Saint Cyran lequel est mort les armes à la main pour la defendre contre les heretiques. Ce dessein est executé à son égard, puis qu'il a finy sa vie en y trauaillant ; & ses trauaux & ses souffrances sont maintenant recompensez par ce juste Iuge qui après auoir permis en ce monde pour éprouuer les siens que leur innocence soit calomniée, les couronne de gloire en l'autre ; & rend leur memoire d'autant plus éclatante parmy les hommes, que l'on s'estoit dauantage efforcé de l'obscurcir. C'est ce que je voy des-ja arriuer, Ma-

Iii ij

dame , & qui ira fans doute tousiours croissant : C'est ce qui peut plus que toute autre chose soulager mon extreme douleur ; & c'est ce que j'ay creu si fermement en tout temps que je n'en doutois non plus il y a six ans comme aujourd'huy. Lors que j'auray l'honneur de vous voir je vous en diray dauantage , & vous témoigneray , Madame, combien le ressentiment de la part qu'il vous plaist de prendre en mon affliction me rendroit encore dauantage s'il estoit possible

De Pomponne, ce 18. Octobre 1643.

*A Madame de la Grange le Roy, sur la mort de
Mademoiselle d'Inteuille sa petite Fille.*

LET T R E CCLXII.

MADAME,

Je ne pouuois apprendre vostre derniere affliction en vn temps où je fusse plus incapable de vous consoler , puis que j'ay si grand besoin de consolation pour moy-mesme dans l'extreme perte que j'ay faite de Monsieur l'Abbé de Saint Cyrán, & que j'ay faite avec toute l'Eglise, au seruice de laquelle il a finy sa vie, estant mort en combattant

contre ses ennemis. Il jouït maintenant en paix de la recompence de ses trauaux apres tant de peines que Dieu a permis qu'il ayt souffertes pour seruir d'épreuue à sa vertu : Et il paroist clairement, Madame, par la maniere dont il exerce la vostre qu'il veut que vous soyez de plus en plus absolument à luy, puis qu'en rompant cét vnique lien qui vous attachoit encore au monde, il vous montre qu'il ne doit plus y auoir d'autre monde pour vous que celui où vous pouuez viure avec luy de la vie de sa gloire durant toute vne eternité. L'amitié si particuliere qu'il vous a pleu de me promettre encore la derniere fois que j'eus l'honneur de vous voir, & la rencontre de nos afflictions m'obligent, Madame, à vous parler avec cette franchise, estant juste que nous nous entr'excitions à remplir de l'amour de Dieu la place que tenoient dans nostre cœur toutes ces personnes si cheres qu'il nous a rauies. C'est le seul moyen de reparer si auantageusement nos pertes, que nous aurons sujet d'auouer à l'auenir qu'elles nous ont esté fauorables; ainsi que me le seront tousiours les occasions qui me donneront moyen de vous témoigner par mes tres-humbles seruices que je suis plus que personne

De Pomponne, ce 23. Octobre 1643.

*A Monsieur le Marquis de la Roche Posé, sur la
mort de Monsieur l'Abbé de Saint Cyran.*

LETTRE CCLXIII.

MONSIEUR,

Il n'y a point de paroles qui puissent répondre à vne telle lettre que celle que vous m'avez fait l'honneur de m'escrire; & que vostre esprit, quelque grand qu'il soit, n'auroit sçeu écrire, si vostre cœur ne luy auoit donné des sentimens si esleuez au dessus de toutes les pensées les plus esleuées: Mais comment à moins que cela auriez vous pû, Monsieur, parler dignement d'un des plus grands hommes que Dieu ayt donné en ce siecle à son Eglise, & témoigner par l'excez de vostre douleur que vous connoissez la grandeur de vostre perte, & meritez par vostre affection celle qu'il auoit si violente pour vous. l'auoüe, Monsieur, que rien ne m'a davantage consolé que ce meslange que vous avez bien voulu faire de vostre affliction avec la mienne, en me considerant comme la personne du monde qui a le plus perdu dans cette perte si importante & si publique: Mais puis que nous ne meriterions pas d'auoir eu vn tel amy que Monsieur de Saint

Cyran si nous le pleurions avec des larmes ordinaires, en considerant dauantage nos interests que le bon-heur dont Dieu couronne maintenant les souffrances qu'il a endurées si patiemment pour son amour, & les trauaux qu'il a entrepris avec tant de constance pour sa gloire, il faut, Monsieur, soutenir Chrestiennement nostre déplaisir, & dans le sentiment d'une si grande douleur, n'estre pas insensibles à la joye que nous deuons recevoir de ce que Dieu commence desia à rendre sa memoire si éclatante apres sa mort, que les ennemis de sa vertu se sont efforcez de l'obscurcir durant sa vie. Sur quoy tout ce que je vous pourrois dire du regret & de l'estime de Messieurs les Prelats, seroit si fort au dessous de ce que j'en ay veu, que je n'ose quasi vous en parler. Ils disoient en pleurant le jour de ses funerailles, où plusieurs assisterent, & où l'un d'eux voulut faire l'Office, des choses qui perçoient le cœur de ceux qui les entendoient, & qui faisoient bien voir qu'ils n'ignoroient pas jusques à quel point alloient les seruices qu'il estoit capable de rendre à l'Eglise. Aymons le, Monsieur, plus que jamais, puis qu'il nous ayme dauantage qu'il ne fit jamais; & que nostre amour soit accompagnée d'une sainte reuerence, puis que nous auons tant de sujet de croire qu'il augmente maintenant le nombre des Saints; & que si je vous auois dit, moy qui ne suis pas trop credule, les graces particulieres que plusieurs

personnes qu'il aymoit ont receuës de Dieu depuis sa mort, vous jugeriez aysément qu'il y a sujet de les attribuer à ses prieres.

De Pomponne, ce 30. Octobre 1643.

*A Monsieur de Couuonze Gouverneur
de Caſal.*

LET TRE CCLXIII.

MONSIEVR,

L'auoüe que je n'ay point de paroles pour répondre à vne aussi obligeante lettre que celle qu'il vous a pleu de m'escrire: Mais je manque si peu de ressentiment pour connoistre ce que je vous dois, que je croy pouuoir dire avec verité qu'il n'y a personne qui vous seruist avec tant de joye & de passion que moy, si j'en pouuois rencontrer les occasions. L'estime mon Fils trop heureux d'auoir tant de part en l'honneur de vostre amitié, & j'ay trop bonne opinion de luy pour croire qu'il voulust changer cet auantage contre vne meilleure fortune que n'est la sienne, qui sera tousiours assez bonne s'il ne manque point de vertu. C'est la seule chose, Monsieur, que

que je demande à Dieu pour luy, & qui me semble digne d'estre ardemment désirée de ceux qui ne sont point enchanterez par cette fausse apparence de bon-heur, que l'on recherche & que l'on achete souvent dans le monde au prix de sa vie & de son salut: Mais j'entre trop auant en ce discours; pardonnez le s'il vous plaist à vn homme qui n'a pas besoin de vous auoir veu pour vous parler avec vne entiere confiance. Les meilleures & les plus grandes amitez ne se contractent pas par les yeux: le vous connois mieux que la plupart de ceux qui sont tous les jours avec vous; & j'ose me promettre que nostre separation n'empesche pas que vous ne sçachiez parfaitement iusques à quel point je suis

De Pomponne, ce 31. Octobre 1643.

*A Monsieur le Vicomte de Turenne, sur sa
Promotion à la charge de Marechal de
France, en 1643.*

LETTRE CCLXV.

MONSEIGNEVR,

Je m'acquitte maintenant d'un deuoir qu'il y a

K K K

long-temps que je me deuois preparer à vous rendre, puis qu'ayant esté témoin de quelques vnes de vos actions, il m'estoit aysé de juger qu'elles obligeroient la justice du Roy à vous appeller dans vne charge que vous n'honorez pas moins qu'elle vous honore. Je ne me resioüis donc pas seulement, Monseigneur, de vous voir Mareschal de France; mais je me resioüis de ce que toute la France a sujet de s'en resioüir, par la consideration des grands seruices que vous luy auez desia rendus, & que vous luy rendrez encore: Je vous auoüe que sans cela je ne suis pas assez bon Courtisan pour m'auiser en cette rencontre de vous faire souuenir d'un homme qui vous est si inutile, que je ne scaurois que par des paroles vous faire connoistre combien je suis

De Pomponne, ce 20. Nouembre 1643.

A Monsieur le President de Pontac.

LET TRE CCLXVI.

VOstre dernier biller me met dans l'impuissance de vous rien dire, tant je suis touché de voir le desir que vous auez que nostre amitié s'augmente encore, en y adjoustant vn nouveau lien.

Mais pardonnez moy si ie vous auoüe que cela est impossible , puis que mon estime pour vostre vertu , & pour vostre generosité , m'a donné si absolument à vous que je n'y sçauois estre dauantage. Iugez donc je vous supplie apres cela, quels seroient nos entretiens si nous auions le bon-heur de nous reuoir; & de quelle sorte nous nous parlerions à cœur ouuert de toutes choses, & particulièrement de cét excellent Amy, dont les eminentes qualitez alloient encore beaucoup au delà de ce que vous en auez pû reconnoistre en si peu de temps. Je vous confesse que ce ne m'est pas vne petite consolation de penser qu'il se resioût maintenant dans le Ciel de nous voir de plus en plus vnis de cette heureuse vnion, qui nous donne sujet d'esperer de participer vn jour à celle dont il jouit avec Dieu pour vne eternité. Nostre ambition ne seroit pas assez esleuée si elle estoit moindre; & celles qui paroissent les plus grandes dans le monde ne le sont gueres, puis qu'elles se terminent toutes à des honneurs qui ne passent point au delà des bornes de la terre

De Pomponne, ce 31. Nouembre 1643.

*A] Madame la Mareſchalle de Guebriand,
ſur la mort de Monſieur ſon Mary,
en 1643.*

LETTRE CCLXVII.

MADAME,

Ce ſeroit mal connoiſtre la grandeur de voſtre perte , & le ſentiment que vous en auez , d'oſer ſe promettre que les hommes ou le temps ſoient capables de vous conſoler. Et il faudroit que j'euffe oublié ce qu'il vous a plu me dire tant de, fois pour croire que vous puiſſiez eſperer que de Dieu le ſoulagement d'une affliction qui eſt ſans égale dans le monde. C'eſt donc, Madame, à des prieres & non pas à des paroles que ceux qui comme moy ſont profeſſion de vous honorer doiuent maintenant auoir recours, pour vous faire connoiſtre la part qu'ils prennent à voſtre douleur. Et ſi la conſcience particuliere dont vous m'auiez touſiours fauoriſé m'engage à vous dire quelque choſe , il faut le remettre à la viue voix, lors que le premier deuoir dont je m'acquitteray à mon retour, ſera de vous aller témoigner que dans vne perte qui eſt commune à toute la

France je ressens autant que j'y suis obligé la vostre & la mienne, pource que personne n'est avec plus de passion & de verité que moy.

De Pomponne, ce 5. Decembre 1643.

A Monsieur ★ ★ ★

LETTRE CCLXVIII.

PLus je pense à l'affliction de Madame la Maréchalle de Guebriand, & plus j'admire comment il est possible, que des Chrestiens recherchent avec tant d'ardeur, des biens faux & des felicités imaginaires, & qu'ils pensent si peu à en acquérir de veritables: Mais c'est que nous ne sommes Chrestiens que de nom: Témoin celuy qui veut faire passer pour la chose du monde la plus ridicule vne vie où l'on renonce à tout pour n'estre qu'à Dieu; où suiuant ses adorables preceptes on commence dès la terre à conuerſer dans le Ciel; où l'on se prepare sans cesse à rendre compte de ses actions à ce ſouuerain Iuge dans le moment épouuentable de la mort; & à effacer ses pechez par les larmes & par les austeritez de la penitence, afin d'éprouuer vn jour la douceur de sa misericorde à la veüe de tous les hommes & de tous les Anges. Voila cette vie si

K k k iij

ridicule au jugement de ces sages du Siecle : Et ce n'en est pas vne à leur aduis, que d'oublier ce que l'on doit à Dieu, pour se rendre esclau de la Fortune; de ne penser non plus au Ciel que si l'on ne deuoit jamais partir de la terre; de ne craindre point d'estre surpris par la mort sans s'estre jugé soy-mesme avec seuerité, pour estre fauorablement jugé de Dieu; & d'adjouster sans cesse crimes sur crimes, afin d'estre condamné justement avec les Demons à des supplices eternels par celuy dont on ne scauroit dauantage mépriser la justice, qu'en se moquant de ceux qui abandonnent tout le reste par le seul desir d'y satisfaire. Mais pour vous faire voir jusques où va l'aveuglement de ces beaux esprits qui s'estiment si clair-voyans; c'est qu'ils ne se contentent pas de fouler aux pieds avec insolence toute la pieté Chrestienne, ils monstrent aussi qu'ils n'ont pas la moindre étincelle de la sagesse payenne, puis que le plus grand des Conquerans ayant dit que s'il n'eust esté Alexandre il eust voulu estre Diogene; il eust admiré, s'il l'eust veüe, cette vie que nostre Censeur trouue si ridicule, comme enfermant par les principes d'une solide vertu, ce qui n'estoit que vanité dans les actions de ce Philosophe.

De Pomponne, ce 6. Decembre 1643.

A Madame de Saint Ange.

L E T T R E C C L X I X .

IL est bien ayſé à ceux qui ne connoiſſent point
★ ★ ★ de blâmer les ſentimens de M^r ★ ★ ★
Mais j'aurois eſté fort étonné ſ'ils auoient eſté au-
tres, & n'aurois pas trouué qu'il y euſt vn grand ſa-
crifice à faire. C'eſt dans ce combat de la nature &
de la grace que l'amour de Dieu demeurant victo-
rieux nous fait triompher de nous meſmes, & nous
met en eſtat de ne plus douter que nous ne le pre-
ferions à toutes choſes. M^r ★ ★ ★ n'auroit pas ren-
du ce qu'il doit à l'amitié de M^r de ★ ★ ★ ſ'il auoit
reſſenty moins de peines en cette rencontre ; & il
n'auroit pas rendu ce qu'il doit à Dieu, ſ'il ne les
auoit ſurmontées : Mais maintenant que par vne
double charité il a ſatisfait à l'vn & à l'autre, rien ne
manquera à ſa Couronne, puis qu'en accompliſſant
ces deux preceptes, il a accompli toute la Loy.

De Pomponne, ce 8. Decembre 1643.

A Monsieur le Baron de Renty.

L E T T R E C C L X X .

MONSIEUR,

Je vous demande pardon de vous auoir diuertý dans des occupations si justes & si charitables, pour vous donner la peine de m'écrire. Je ne sçauois pas que vous eussiez encore des malades: Et j'auoüe que j'auois de l'impatience d'apprendre de vos nouuelles; Dieu m'ayant donné vne si forte inclination à vous honorer, & me tenant si heureux de la faueur que vous me faites de m'aymer, que vous ne deuez pas vous étonner si je pense souuent à vous, puis que vous m'estes tousiours present, & que je ne souhaitterois rien tant au monde que de pouuoir imiter vostre vertu. Il paroist bien, Monsieur, par la maniere dont Dieu l'exerce, qu'il connoist qu'elle est à l'épreuue. S'il vous donnoit moins de graces, il ne vous donneroit pas tant de sujets d'y répondre par vostre fidelité; Et il se seroit contenté du peril où a esté Madame vostre Femme, sans vous menacer encore de la perte de Messieurs vos Enfans: Mais il vous mene par le chemin de ses fauoris, par ce chemin des Croix & des souffrances qu'il leur a tracé,

tracé, en souffrant infiniment dauantage pour eux qu'ils ne sçauoient tous ensemble souffrir pour luy. Je vous supplie tres-humblement, Monsieur, de luy demander pour moy ce que vous luy demandez pour vous mesme, puis qu'encore que je sois si esloigné de vous dans ce chemin, où je ne desire rien tant au monde que de vous suiure, il ne seroit pas juste de diuiser dans vos prieres ceux dont il luy a pleu d'v-nir les cœurs par sa charité.

De Pomponne, ce 21. Decembre 1643.

*A Madame de Saint Ange, sur la mort de
Mademoiselle Arnauld, Religieuse
à Port-Royal.*

LET TRE CCLXXI.

IL faut que j'aye vne merueilleuse opinion de vostre bonté, puis qu'au milieu de ma douleur d'v-ne perte qui m'est si sensible, quoy qu'elle ne me fust pas impreueüe, je me suis trouué en peine du déplaisir que vous en receuriez, sçachant combien vous faisiez l'honneur à ma Fille de l'aymer : Mais cela ne m'empesche pas de reconnoistre l'extreme obligation que j'ay à Dieu de luy auoir fait

LII

tant de graces durant sa vie, que j'ay sujet d'esperer qu'il les luy continuëra après sa mort. Il faut auoüer que tout le reste est bien indigne du courage & de l'ambition des Chrestiens, puis que quand elle auroit porté vne Couronne elle n'en seroit pas moins dans le Tombeau, & que cette grandeur si inutile ne luy auroit peut-estre seruy qu'à l'empescher de porter maintenant vne Couronne dans le Ciel. Est-il possible que les hommes soient aueugles jusques à ce point, que de ne connoistre pas par tant d'experiences continuelles qu'il n'y a rien sur la terre que vanité. Ce que je ne scaurois dire en vn jour où j'en aye vne preuue plus visible, puis que ce matin Monsieur le Marquis du Bec m'ayant voulu faire l'honneur de me voir en passant icy avec le corps de Monsieur le Marechal de Guebriand, je considerois cét homme, qui estoit il n'y a qu'un mois en estat de faire trembler l'Allemagne, n'estre plus qu'un peu de terre, & n'auoir plus besoin durant toute vne eternité que de la seule misericorde de Dieu. Mais qui peut si bien faire comprendre le neant de toutes les grandeurs du Monde que de penser que dans quatre heures nous arriuerons à ce moment auquel le Createur mesme du Monde a voulu naistre dans la plus grande de toutes les bassesses imaginables. Il faut tâcher à se détromper vne fois pour toutes, & en méprisant le present jeter les yeux sur l'au-

nir, pour trauailler avec la grace de Dieu de le rendre tel que nous puissions posseder à jamais vne grandeur non seulement veritable, mais infinie.

De Pomponne, ce 24. Decembre 1643.

*Seconde lettre à Madame la Marechalle de
Guebriand, sur la mort de Monsieur
son mary.*

LET TRE CCLXXII.

MADAME,

N'ayant pû retourner à Paris si tost que je l'espe-
rois; & Monsieur le Marquis du Bec vostre Frere
m'ayant fait l'honneur de me voir en passant icy
avec ce qui vous reste de plus cher sur la terre, il me
semble que ce seroit mal m'acquitter de ce que je
vous dois, que de me contenter de m'en estre acquit-
té dans la foule, & de craindre de vous reparler du
sujet de vos douleurs en vn temps, où vostre esprit
estant vn peu plus calme, il est plus capable de con-
siderer les consolations dont il a pleu à Dieu de les
accompagner. Je sçay, Madame, que vous mesurez
avec raison la grandeur de vostre perte, par la gran-

Lll ij

deur du merite de celuy qui estoit la plus precieuse partie de vous mesme ; & que vous croiriez faire tort à la memoire d'un homme si extraordinaire, si vous ne le pleuriez qu'avec des larmes communes. Je sçay que la multitude de tant d'actions heroïques, qui ont fait éclater si loin sous sa conduite la gloire des armes du Roy, vous remplissant continuellement l'esprit, il se presente à vous en mesme temps tant d'images de l'eminence de sa vertu, que soit que vous consideriez ou sa prudence dans les entreprises, ou son courage dans l'execution, ou son bon-heur dans le succez, vous ne sçavez laquelle le plus estimer de tant d'excellentes qualitez qui se rencontrent si rarement ensemble pour former un grand General d'Armée ; & sentez ce doute si avantageux produire en vous une telle admiration, que quand vous ne regarderiez que comme un homme tout illustre celuy que la mort vient de ravir à la France, vostre seule generosité vous engageroit à estre sensiblement touchée de sa perte : Mais quand vous pensez, Madame, que celuy que vous pleureriez sans y avoir aucun interest particulier, estoit celuy que Dieu vous avoit donné pour n'estre qu'un mesme cœur avec vous, & s'il se peut dire ainsi qu'une mesme ame ; qu'il vous aymoit plus que sa vie ; & que vous n'aymiez la vostre que pour ce qu'elle luy estoit si chere, qui doute que vous ne soyez comblée de la plus violente affliction

que l'on se sçauroit imaginer; Et qui seroit la personne assez deraisonnable pour condamner vne si juste douleur, & trouuer estrange que dans l'un des meilleurs mariages qui fut jamais, vne Femme de grand cœur, de grand esprit, & du meilleur naturel du monde, n'éprouue pas les plus violens de tous les sentimens, en se voyant arracher par la mort celuy qu'elle ayroit parfaitement comme son Mary, & qu'elle reueroit comme l'un des plus grands hommes de son siècle. Vous voyez, Madame, que je n'ignore pas ce qui se passe en vous, & que je suis bien esloigné de condamner ces mouuemens d'affliction qui vous portent dans les plus grandes extremitez où vne personne puisse estre reduitte. Mais ne voulez vous pas bien qu'après vous auoir parlé humainement, nous esleuions nos pensées plus haut, & que la faueur sans pareille que nous auons receuë de Dieu d'estre Chrestiens, nous obligeant à ne considerer que comme vn neant tout l'éclat & toute la gloire d'icy bas, je vous remette deuant les yeux les actions de graces que vous luy deuez d'auoir retiré à luy Monsieur vostre Mary dans des dispositions si saintes, que vous auez sujet de croire qu'il luy a fait misericorde, & qu'au lieu de ces vains honneurs qu'il pouuoit de plus en plus se promettre dans le monde, il le comblera pour vne eternité des seuls honneurs solides & veritables, en le ren-

dant participant de sa propre gloire. Je vous auoüe, Madame, que je fus extremement touché & consolé tout ensemble, lors que Monsieur vostre Frere me dit avec quel mépris il luy parla jusques au dernier soupir de toutes les choses de la terre, & la joye qu'il luy témoigna de ce que Dieu luy faisoit la grace de l'appeller. Seroit il bien possible, Madame, que n'ayant jamais eu durant sa vie des sentimens differens des siens, vous en eussiez de contraires à ces derniers, qui vous donnent sujet d'esperer qu'il est passé de la mort à vne nouvelle vie? l'estime trop vostre vertu pour la tenir capable d'une telle faute: Et j'ose asseurer au contraire, qu'en mesme temps que vos yeux fondent en larmes, vostre cœur offre à Dieu celuy qu'ils pleurent, & ne voudroit pas, quand il le pourroit par vn seul de ses desirs, le rengager dans les miseres qu'il a quittées, & qu'il s'est resioüy de quitter en quittant le monde. Pensons desormais, Madame, à vn autre, où nous auons vous & moy ce qui nous estoit plus que cher nous mesmes. Et puis que nous ne viuons plus qu'à demy, méprisons cette vie languissante pour reuiure entierement dans le Ciel, où Dieu nous reünissant à ce qu'il nous auoit vny, changera en felicité les douleurs que nous aurons supportées avec patience par son amour. Je pense, Madame, que ce souhait que je fais pour vous comme pour moy, peut mieux que

nelles paroles vous témoigner qu'il n'y a personne qui s'intéresse davantage en ce qui vous touche, ny qui soit plus véritablement.

De Pomponne, ce 27. Decembre 1643.

A Monsieur le President Barrillon.

LETTRE CCLXXIII.

I'Ay appris en mesme temps que Monsieur le Coadjuteur a esté malade, & que graces à Dieu il est guery. Vous sçavez jusques à quel point je l'honore; & je vous supplie de tout mon cœur de luy dire, que je puis sans vous faire tort luy protester qu'il est impossible que ny luy, ny toute sa Maison ayent jamais vn plus fidelle ny vn plus passionné seruiteur que moy. Vous voyez combien je me fie en vous, en m'assurant que vous ne me refuserez pas la faueur de porter vne parole que vous ne pourriez souffrir de nul autre: Mais vous aurez encore assez d'avantage sur moy, puis que je ne pretens de l'égalité avec vous que dans la créance qu'il doit avoir avec justice que je ne suis pas moins à luy; & que j'auoüe que vostre merite & vostre vertu vous rendent digne d'avoir beaucoup plus de part.

en l'honneur de ses bonnes graces que je n'oserois y en esperer, quoy que je puisse dire avec verité que ce seroit l'un de mes plus grands souhaits, tant il y a de raisons qui se joignent ensemble pour m'obliger d'auoir pour luy vne estime & vne reuerence toutes particulieres.

De Pomponne, cc 30. Decembre 1643.

*A Monsieur de Montrauc Premier President
au Parlement de Tolose , sur le sujet de
l'Histoire de Monsieur le Presi-
dent de Gramond.*

LETTRE CCLXXIII.

MONSIEVR,

Je ne sçay si je vous puis dire maintenant, comme de coustume, que je gousté icy en repos les douceurs de la Campagne, & de la Solitude; puis qu'un de mes Amis m'a fait voir, que l'on me deschire publiquement dans un liure, qui meriteroit beaucoup mieux le nom de Satyre, que d'Histoire: Et pource que M^r. de Gramond, qui en est l'Autheur, est President en la Compagnie dont vous estes le Chef,

Chef, j'ay creu, Monsieur, que cette consideration jointe à nostre ancienne & inuiolable amitié, m'obligeoit de m'adresser plustost à vous qu'à nul autre, pour faire voir jusques à quel excez il s'est emporté par la passion de mesdire, sans qu'il peust en auoir sujet quelconque; puisque n'ayant jamais entendu parler de luy auant cela, je ne scaurois auoir rien fait qui l'ait pû engager à me haïr. Voicy, Monsieur, de quelle sorte il a trempé sa plume dans du venin pour noircir ma reputation, si elle n'estoit, par la grace de Dieu, à l'épreuue de sa colomnie.

Parlant de Monseigneur le Duc d'Orleans, il rapporte dans la page 678. vn extrait de son Manifeste de 1631. qui porte entr'autres choses, que pour le rendre suspect au Roy, le P. Ioseph, & moy auions à Fontainebleau, persuadé Monsieur le Mareschal d'Ornane de presser sa Majesté, pour faire entrer son Altesse Royale dans le Conseil. Voilà ce que dit le Manifeste; & ce fidelle Historien adjouste de son chef, & par parenthese. *Venalia Cardinali mancipia*. Il faut commencer, Monsieur, par vous éclaircir sur ce qui est du faict, & puis répondre à ses injures, non moins fausses, qu'elles sont outrageuses.

Quant à ce qui est du faict. Si M^r de Gramond auoit esté tant soit peu nourry dans le grand monde, & dans cette suite des affaires de la Cour, qu'il faut necessairement scauoir lors que l'on veut se mesler d'écrire vne Histoire; il n'auroit pû ignorer, qu'il n'y eut jamais vne plus grande amitié que cel-

M m m

le dont feu Monsieur le Marechal d'Ornane m'honoroit, ny vne plus grande fidelité que la mienne pour m'en rendre digne; Il n'auroit pû ignorer de combien de temps, de travail, & d'artifices ceux qui vouloient prendre ma place dans sa confiance eurent besoin, pour gagner malgré luy mesme & avec violence, sur son esprit, de ne me parler plus d'affaire quelconque; & qu'ainsi ne vivant avec luy, il y auoit desja plus de six mois, que dans les termes de la ciuilité ordinaire, lors que l'on parla à Fontainebleau de faire entrer son A. R. dans le Conseil, je n'aurois pû, quand je l'aurois voulu, le persuader à faire instance pour ce sujet; dont il ne faut point de meilleure preuue que ce qu'en peut dire Monsieur de Chaudebonne, qui est vn témoin vivant, & vn témoin irreprochable, puis qu'il estoit intime Amy de Monsieur le Marechal d'Ornane, qu'il souffrit la prison pour l'amour de luy, & qu'il est connu de toute la France pour estre si homme d'honneur que l'on ne sçauroit douter de ses paroles. Mais si le respect ne m'arrestoit, je pourrois bien passer encore plus auant, en prenant pour témoin son A. R. mesme; Et j'ose esperer de sa bonté qu'elle ne l'auroit pas desagreable, sçachant que Dieu ne desdaigne point que l'on vse de cette liberté vers luy mesme, lors qu'il s'agit de la verité. Celle-cy est pleinement connue de son A. R. Et elle est si détrompée des artifices dont on se seruit, aussi-tost apres la prison de Monsieur le Marechal d'Ornane,

pour luy rendre ma fidelité suspecte, que je ne crains point de vous dire, Monsieur, dans vne rencontre aussi importante à ma reputation qu'est celle-cy, que je suis assez heureux pour auoir tousiours quelque part en l'honneur de ses bonnes graces. Son A. R. n'a pas oublié quelle a tousiours esté ma passion pour son seruice & pour sa gloire ; Elle n'a pas oublié que durant tout le temps que j'ay eu l'honneur de l'approcher, & d'auoir part à son entiere confiance, je ne luy ay jamais dit vn seul mot pour mes interets, mon ardente affection pour les siens remplissant tout mon cœur & tout mon esprit ; Et elle n'a pas oublié qu'il ne s'est jamais veu vne amitié plus constante & plus genereuse qu'a tousiours esté la mienne pour Monsieur le Marechal d'Ornane, dont le merite & la vertu ne mourront jamais dans ma memoire, non plus que la reconnoissance que ie conserueray toute ma vie de ce que je dois à son incroyable affection pour moy, qui n'eust pas tant excité de jalousie, si elle eust esté moindre.

Que si vous me demandez, Monsieur, comment il est donc arriué que ce que ie vous ay dit ait esté mis dans ce Manifeste ; la réponse esté bien aysee : C'est que celuy qui le fit estant l'un de ceux qui auoient le plus trauaillé pour m'esloigner d'aupres de son A. R. afin de succeder à la confiance dont elle m'honoroit, il voulut pour faire son Manifeste à luy mesme, en faisant celuy de son Maistre, me don-

M m m ij

ner cette petite atteinte, sçachant que le respect que ie dois à vn nom si grand & si auguste, m'osteroit la liberté de luy respondre: Mais quand il y auroit eu sujet à cette accusation, ce que je vous ay fait voir vostre impossible à cause du refroidissement de Monsieur le Marechal d'Ornane vers moy, j'auoüe qu'elle estoit assez legere, puis qu'elle n'alloit qu'à dire, que j'auois porté mondit sieur le Marechal à presser le Roy de faire entrer Monsieur dans le Conseil, ce qui estoit la chose du monde la plus raisonnable. Et ainsi la seule occasion que j'aurois de m'en plaindre seroit en ce qu'elle donne lieu de croire que j'eusse aussi-tost esté porté à cela par la suggestion d'autrui, que par ma passion au seruice de son A. R.

Ie pense, Monsieur, vous auoir assez éclaircy de ce qui est du fait; & qu'ainsi il ne me reste qu'à parler des injures qu'il apleu à M^r de Gramond de vomir contre moy. Il m'accuse seulement d'estre vn Esclaue, & d'auoir vne Ame venale: Et comme si en prenant vne plume pour escrire vne histoire, on auoit droit de s'attribuer vn plus grand pouuoir que celuy des Roys, qui les rendant Maistres de nos biens & de nos vies, ne va pas jusques à leur donner la disposition de nostre honneur; il croit pouuoir impunement me raur le mien, & m'arracher par trois mots de son Latin la seule chose que j'ay tasché d'acquérir en toute ma vie, & l'ynique recompense qui me reste de tant

d'années que j'ay employées au service du Roy, & de l'Estat ; & qui leur ont bien esté aussi utiles, à mon aise, que leur pourra estre son histoire. Toute la Cour qu'il connoist si peu, sçait si jamais j'ay passé pour vn Esclave. Et si le contraire doit estre réputé pour vn défaut, c'est de cela qu'il auroit eu droit de m'accuser ; & dont la plus grande Puissance non souveraine qui se soit veüe depuis plusieurs siècles, auroit dû m'accuser plustost que luy, ne m'ayant jamais veu faire la moindre bassesse pour rendre ma fortune telle qu'elle auroit pû l'estre fort aisément, si j'auois eu moins de courage. C'est m'attaquer dans mon Fort, que de m'attaquer de ce costé-là : Et ainsi, Monsieur, pour ne faire pas vanité d'une grace que je tiens purement de Dieu, je ne veux pas me servir plus long-temps de mon aduantage ; Et je passeray à l'autre point, où il m'accuse aussi d'auoir vne Ame venale. Mais, Monsieur, fut-il jamais vn si peu judicieux Accusateur, puis que je ne me trouue pas moins fort en cecy qu'au reste ? Est-ce auoir vne Ame venale que d'auoir durant vingt années seruy le Roy dans ses Finances, en vn temps où elles estoient dans l'abondance ; & m'y estre, par l'assistance de Dieu, tousjours conserué les mains si pures, que j'y ay consommé vne partie de mon patrimoine, au lieu d'y auoir acquis, comme il m'eust esté tres-facile, des richesses prodigieuses ? Est-ce auoir vne Ame venale,

M m iij

le, que d'auoir témoigné par la suite de toutes mes actions vn si grand mépris du bien, que l'on ne sçauroit me connoistre, & ignorer, qu'il n'y a point d'homme au monde qui en fasse moins de cas que moy ? Si la Plume de M^r de Gramond n'est non plus venale que mon Ame, elle ne déchirera point après leur mort, ceux qu'elle flatteroit s'ils estoient en vie ; Elle ne flattera point durant leur faueur, ceux qu'elle déchireroit s'ils l'auoient perdue ; Elle écrira l'Histoire du temps, plustost que de l'écrire selon le temps ; Elle ne fera point passer des inuectiues pour vne genereuse liberté ; Et elle ne cherchera point l'auancement de la fortune de son Auteur, dans des bassesses indignes du courage d'un Historien. Je seray bien aise que celui-cy soit exempt de tous ces defauts ; afin que n'ayant commis vne injustice que vers moy seul, & vne injustice qui ne me sçauroit nuire estant si clairement conuaincuë de mensonge, son ouurage apporte plustost de l'ornement, que de la honte à nostre Siecle.

On me dira possible, que les plus grands excez deuant étouffer les moindres, j'ay tort de me plaindre de luy, puis que n'estant que Calomniateur vers moy, il est Faussaire au regard de son A. R. ayant eu la hardiesse, ou pour mieux dire l'impudence, d'adjouster à son Manifeste : ce qu'il ne faut qu'auoir des yeux pour reconnoistre ; puis que dans le recueil de diuerfes pieces pour seruir à l'Histoire imprimé en 1639.

où ce Manifeste est tout entier, il se voit en la page 326. qui est l'endroit où il est parlé de moy, qu'il n'y a vn seul mot de ce que signifient ces trois paroles, *Venalia Cardinali mancipia*. Mais comme la dignité d'un si grand Prince est tellement élevée au dessus des fautes d'un Historien, qu'elles ne sçauroient non plus la blesser, qu'une petite vapeur, quoy que fort noire, offusquer la lumiere du Soleil, Son A. R. peut regarder avec mépris cette insolence. Mais je ne sçaurois de mesme, n'estant que ce que je suis, autoriser par mon silence vne imposture, qui en ternissant ma reputation priueroit mes Enfants de tout le bien qu'ils heriteront de moy, qui est l'honneur. Et ainsi, Monsieur, c'est vn deuoir de pieté dont je m'acquitte lors que je vous écris cette Lettre, pour leur conseruer ce que je suis obligé comme Pere de leur laisser sans aucune tache, & le seul tresor que je souhaite qu'ils augmentent sans cesse par leur vertu. Vous pouuez, Monsieur, faire voir cecy à qui il vous plaira; ma juste defense contre vne calomnie si publique, ne pouuant estre trop publiée; & vostre propre interest vous engageant à faire connoistre, que je ne suis pas si indigne que M^r de Gramond le veut faire croire, de l'affection dont vous m'honorez; & qui jointe à la haute estime que j'ay de vostre merite, me rend autant que personne le sçauroit estre

De Pomponne, ce dernier Decembre 1643.

A Monsieur le Baron de Renty.

L E T T R E C C L X X V .

M O N S I E U R ,

Je ne sçaurois assez vous témoigner avec quelle joye j'ay veu par ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire sur le sujet de la mort de ma Fille, la maniere dont Dieu vous fait comprendre la grandeur d'un Sacrement que tant de Chrestiens ne considerent qu'à la Payenne : Ce qui est cause qu'au lieu qu'il deuroit estre la source de mille benedictions, il l'est le plus souuent de mille malheurs, en attirant sur les familles la juste indignation de Dieu par vne profanation si criminelle. Je veux esperer que par sa grace il garentira la mienne d'un si grand malheur ; ainsi qu'il se voit visiblement qu'il en veut preseruer la vostre : Et puis que l'vnion si étroite qu'il luy plaist de me donner avec vous, fait qu'il n'est plus en ma puissance de ne vous pas parler cœur à cœur, je vous auoüe, Monsieur, que mon vnique souhait pour mes Enfans ayant tousiours esté de les voir vn jour dans le Ciel, je les pleure avec des larmes de joye aussi bien que de douleur, lors qu'ils meurent en tel estat que j'ay sujet de croire

croire qu'il leur a fait misericorde. L'esperance que j'ay d'auoir le bon-heur de vous voir bien-tost m'empeschera de vous en dire dauantage. Preparez-vous je vous supplie à me donner vne grande audience: Et si vous & Madame vostre Femme ne me voulez faire vn extreme tort, ne vous imaginez jamais, s'il vous plaist, que personne puisse estre dauantage que moy

De Pomponne, ce 6. Ianuier 1644.

*A Monsieur de Montraue Premier President du
Parlement de Tolose.*

LETTRE CCLXXVI.

MONSIEVR,

I'ay receu avec vostre réponse du 20. du mois passé, vne si grande preuue de l'honneur de vostre amitié, que vous me permettrez, s'il vous plaist, de vous dire que vous ne sçauriez jamais l'égalér par nulle autre, puis que n'estant sensible, pour les interests du monde, qu'à ce qui regarde ma reputation, à cause que je croy que Dieu m'y oblige, c'est la seule chose où vous pouuiez me donner vn témoignage de vostre affection qui répondist à l'e-

Nnn

stime que j'en ay tousiours faite. Et je n'auois pas tort, Monsieur, de vous dire, que connoissant comme je fais l'extreme bonté de Monseigneur le Duc d'Orleans, j'esperois qu'il me pardonneroit d'oser le prendre pour témoin d'une verité qui m'importe de l'honneur ; puis que non seulement son Altesse Royale ne l'a pas eu desagreable, mais que son amour pour la justice a passé jusques à trouuer fort mauvais que M^r de Gramond se soit seruy de son nom pour m'imposer vne si grande calomnie. Je ne veux pas, Monsieur, abuser de vostre loisir en m'étendant dauantage sur ce sujet, dont je vous ay assez entretenu par ma lettre precedente, que vous m'auez extremement obligé de faire voir à vos Amis, & que je vas rendre publique, puis qu'elle ne pourroit autrement détromper tous ceux qui ne me connoissant pas particulièrement, me verroient si mal traitée dans cette Histoire. Je vous demande, Monsieur, la continuation de vos bonnes graces, & de me croire autant que je le suis

De Paris, ce 5. Fevrier 1644.

*A Monsieur de Montraue Premier President du
Parlement de Tolose.*

L E T T R E C C L X X V I I .

M O N S I E V R ,

Vostre lettre du 3. de ce mois augmente encore de telle sorte les obligations dont je vous suis redevable, que ne pouuant vous en remercier assez dignement, il ne me reste qu'à vous supplier de croire que j'en conserueray toute ma vie la reconnoissance, & que je ne sçauois receuoir vne plus grande joye que de raconter des occasions de vous la témoigner par mes seruices. Il paroist bien, Monsieur, que Monsieur de Gramond n'a nulle excuse de m'auoir outragé comme il a fait, puis qu'il n'en peut alleguer d'autre qu'un Manifeste, où ces trois mots dont il s'est seruy pour me déchirer ne sont point du tout, & lequel il ne faut que lire en la page 326. que je vous ay marquée, pour voir qu'il les y a adjoustez. Que s'il desire, Monsieur, ainsi qu'il vous l'a témoigné, & comme sa conscience l'y oblige, de reparer l'extreme injure qu'il m'a faite, il ne luy sera pas plus difficile de refaire cette feuille que tant d'autres: Et en ce cas je me contenteray d'auoir rendu, comme

N n n ij

j'ay fait, ma juste defenſe publique, afin de garentir mon honneur du tort que la publication de ſon Hiftoire luy auroit pû faire; & je demeureray ſon ſeruiteur. Que ſ'il ne le veut pas; & qu'il ſoit ſi amoureux de ſes fautes, lors meſme qu'elles luy ſont connues, qu'il ayme mieux les defendre que de les reparer par vn moyen ſi facile, & qui eſt plus que raifonnable, j'eſpere qu'il connoiſtra par l'euenement, que n'y ayant point d'homme en France de ma condition, qui graces à Dieu ait plus de veritables Amis que moy, il ne pouuoit publier vne calomnie qui le rendiſt plus odieux à vn tres-grand nombre de perſonnes d'honneur, & de qualite, ny qui fiſt dauantage douter en tout le reſte de la foy de ſon Hiftoire, y voyant ſur mon ſujet avec quelle hardieſſe il a adjouſté aux paroles d'un auſſi grand Prince que Monſieur le Duc d'Orleans, des choſes ſi contraires à la verité, & à la creance, & aux intentions de ſon Alteſſe Royale. Il me ſemble, Monſieur, que je ne ſçauois répondre plus clairement & plus ſincèrement tout enſemble, à ce que vous m'auiez fait la faueur de m'écrire; Et ainſi j'eſpere que vous en ſerez ſatisfait: Mais je ne le ſeray jamais de moy-meſme juſques à ce que mes actions vous ayent fait voir juſques à quel point je ſuis

De Paris, ce 16. Fevrier 1644.

*A Monsieur le Cardinal Bentinoglio, sur le sujet
de ses Memoires.*

L E T T R E C C L X X V I I I .

M O N S E I G N E V R ,

Vostre Eminence est trop juste pour trouuer mauvais que je luy demande justice, encore que ce soit contre vne personne qu'elle honore de ses bonnes graces; Et le sujet de mon déplaisir est trop considerable pour ne la luy demander pas, bien que ce soit contre mon propre Frere. Vous m'avez si fort obligé, Monseigneur, que de luy ordonner de me faire part de ces admirables Memoires qui vous ont cousté tant de veilles & tant de trauaux, & qui dans vne facilité d'écrire aussi grande qu'est celle de V.E. ont eu besoin de tous les efforts de vostre plume, & d'une meditation toute extraordinaire, pour produire ces Chef-d'œuvres d'esprit & de jugement tout ensemble, qui donneront à l'auenir aux plus grands Politiques & aux plus grands Roys les plus nobles & les plus solides instructions qui ayent jamais esté enseignées, pour vnir dans la conduite des Estats, la gloire des Souuerains, avec la felicité des Peuples.

N n n iij

ples. N'ay je pas donc, Monseigneur, droit de me plaindre de ce que contre vostre intention mon Frere a voulu jusques icy posseder seul vn si grand tresor, lequel ayant mis entre les mains de Monsieur vostre Neveu pour ce qui me reste de temps à demeurer à Paris, je ne puis esperer d'en jouir que quand je seray arriué à Pomponne; où pour me vanger de mon Frere, j'y trouueray sans doute, dans le repos & solitude de la Campagne, mille beautez qui luy seront échapées dans le trouble & les distractions de la ville. Toute ma crainte, Monseigneur, est de ne pouuoir, manque de lumiere, me vanger assez plainement; puis qu'un esprit plus éclairé que le mien y trouueroit encore d'infinies beautez que je n'y verray pas, & qui ne se découurent dans vn ouurage si accomply qu'à proportion de la capacité de ceux qui le meditent; ainsi que nos yeux découurent plus ou moins de beautez dans vn admirable Paysage, selon la force & l'estendue de nostre veüe. Je pense, Monseigneur, qu'il n'est pas besoin de vous dire, que mon extreme desir d'éprouuer combien la verité surpasse encore en cela mes pensées, redouble mon impatience ordinaire d'aller à Pomponne; où mellant à mon admiration de ces incomparables Discours le souuenir des obligations que j'ay à V. E. elle croira aysement je m'asseure, que personne ne sçauroit estre avec plus de sentimens de respect, d'estime, & de passion que moy.

De Paris, ce 16. Iuin 1644.

*A Monsieur de Montraue Premier President
au Parlement de Tolose, pour répondre à la
Lettre de Monsieur le President de Gra-
mond à Philarque.*

LETTRE CCLXXIX.

MONSIEVR,

Lors qu'en suite de ce qu'il vous auoit pleu de me mander, M' Doujat vint me dire en mon logis de la part de Monsieur le President de Gramond, qu'il auoit retranché de son Histoire ces trois mots dont je me tenois si fort offensé, & fait refaire vne autre feüille, il y auoit desia si long-temps que la Lettre que je vous auois écrite sur ce sujet estoit imprimée & rendüe publique, qu'estant impossible qu'elle ne fust deslors venue à sa connoissance, je ne sçay comment il s'est auisé depuis, d'écrire & de publier vne Lettre sous son nom adressante à Philarque, pour se plaindre de mes plaintes, & tascher de justifier ces trois mots, *VENALIA CARDINALI MANCIPIA*, qu'il auoit desia condamnez luy mesme.

Vous voyez, Monsieur, par ce procedé, que c'est

M^r de Gramond qui me contrainst vne seconde fois à prendre la plume pour deffendre ma reputation, qu'il continuë de blesser, en ne continuant pas dans le déplaisir qu'il auoit témoigné de l'auoir blessée. Et j'espere, avec la grace de Dieu, de m'acquitter avec tant de moderation de ce deuoir qu'il me force de me rendre à moy-mesme, qu'il auoüera, au moins dans son cœur, que je ne meritois pas d'estre si injustement traité de luy, sans luy en auoir jamais donné le moindre sujet.

Par cette Lettre imprimée il confesse nettement d'auoir adjousté au Manifeste de Monseigneur le Duc d'Orleans ces trois mots *VENALIA CARDINALI MANCIPIA*, qui sont le seul & unique fondement de toute ma plainte. Ay-je donc tort, Monsieur, de m'estre offensé d'une accusation si injurieuse, puis qu'il reconnoist luy mesme que les paroles qui la forment ne sont point dans ce Manifeste? Ay je tort d'auoir deffendu mon honneur qu'elles me vouloient rauer? & de n'auoir pas trahy, par vn silence lasche & criminel, ma propre reputation, que je ne pouuois abandonner sans faire vn prejudice irreparable à celle de mes Enfans?

Mais M^r de Gramond se plaint maintenant de ce que je me suis plaint avec trop d'aigreur des paroles qu'il auoit adjoustées à ce Manifeste, & dit avec beaucoup de ciuilité en quelques endroits de sa Lettre, qu'il m'auroit donné sans cela comme il auoit desia

desia commencé, toute la satisfaction que je pouvois desirer de luy. A quoy je n'ay rien à respondre sinon, qu'il m'obligerait extremement de m'apprendre des termes plus doux, par lesquels j'eusse pû sans le blesser, guerir les blessures qu'il m'auoit faites. Il y a grande difference entre vne offence volontaire, telle qu'a esté la sienne, & vne deffence necessaire, telle qu'a esté la mienne. Rien n'obligeant M^r. de Gramond à parler contre moy, la moindre parole piquante est vn grand excez; Et m'accuser d'estre yn Esclaue, & d'auoir vne Ame venale, c'est vn outrage tout extraordinaire: Au lieu que dans ma justification, les paroles les plus fortes doiuent estre considerées comme des armes deffensives, & non pas offensives, puis que je ne m'en sers que pour repousser, & non pas pour faire vne injure. C'est à la premiere cause qu'il faut attribuer toutes ces facheuses suites; & l'Aggresseur ne doit se prendre qu'à luy mesme des coups que l'on est contraint de luy porter pour parer les siens. Si M^r de Gramond, comme il le dit dans sa lettre, croit qu'yn homme de ma condition n'a jamais fait le mestier d'Esclaue, pourquoy dit-il le contraire dans son Histoire? Et s'il croit que je ne fus jamais mercenaire, pourquoy a t'il adjousté au Manifeste de son Altesse Royale, afin de m'accuser si injustement, & contre sa propre creance, d'auoir vne Ame venale?

Il demeure d'accord qu'il paroist dans cette Lettre de M^r de Gramond qu'il a regret de m'auoir offensé: Ce qui diminuë beaucoup de mon juste ressentiment: Mais il y paroist aussi qu'il ne se peut resoudre à l'auoüer qu'à demy, puis qu'il melle à plusieurs paroles obligeantes, des raisonnemens aussi foibles que desobligeans, pour excuser sa premiere faute. Ce qui m'engage a y respondre si clairement qu'il ne puisse rester aucun scrupule dans les esprits mesmes les plus preuenus: En quoy ie n'auray pas grande peine, puis qu'il n'y a rien plus facile que de tirer la lumiere de la verité.

Mais auant que d'en venir là, je vous supplie tres-humblement, Monsieur, de vous souuenir, que j'ay renuersé par la premiere Lettre que je vous ay escrite, tout le fondement de cette pretenduë accusation; puis qu'en faisant voir qu'il y auoit plus de six mois que Monsieur le Marechal d'Ornane ne me parloit plus d'affaire quelconque, lors que l'on proposa à Fontainebleau de faire entrer son Altesse Royale dans le Conseil; je n'aurois pû, quand je l'aurois voulu, luy persuader de presser le Roy sur ce sujet; & que feu Monsieur le Cardinal de Richelieu ne pouuant ignorer ce refroidissement de Monsieur le Marechal d'Ornane, qui estoit connu de toute la Cour, il n'auroit eu garde de jetter les yeux sur moy pour luy persuader vne chose, qui ne luy pouuoit estre proposée que par vn homme en qui il eust vne entiere confiance.

C'est donc, Monsieur, sans me départir de cette preuve inuincible, & qui destruit tout ce que M^r de Gramond scauroit alleguer, que je vas effacer les couleurs dont il se sert pour excuser l'offence qu'il m'a faite si injustement.

Il dit, qu'encore que ces trois mots *VENALIA CARDINALI MANCIPIA* ne soient pas dans l'original ils y sont dans le sens de l'Autheur: Et pour le persuader, il rapporte les paroles du Manifeste qui sont telles. Le Cardinal pour acheuer la ruine du Marechal dans « vostre esprit, FIT EN SORTE à Fontainebleau que le P. « Ioseph & d'Andilly luy persuaderent qu'il estoit temps que « j'eusse la connoissance des affaires; Que je deuois pretendre « l'entrée dans vostre Conseil, & qu'elle ne me pouuoit estre « refusée. Ce qu'il fit pour vous porter à croire que le « Marechal vouloit auoir part aussi au Ministère, & par la « entreprendre sur le Gouvernement; Et ainsi vous imprimant « la crainte des effets puissans de son ambition, vous faire « en mesme temps resoudre à l'emprisonner, tandis que par « l'entremise d'une personne de qualité qui est encore dans « vostre Cour, qu'il trompoit aussi bien que le Marechal, « il luy faisoit porter des assurances nouvelles de son amitié. De la M^r de Gramond tire cette induction. Cette personne de qualité trompoit le Marechal, par ce qu'elle estoit trompée elle mesme. Il n'en est pas ainsi des autres qui trompoient sans estre trompez. C'est, dit-il en suite, le sens literal de ce texte, lequel il auoüe au mesme lieu auoir paraphrasé en y adjoustant ces

mots *VENALIA CARDINALI MANCIPIA*. Sur-
 quoy je demanderois volontiers à M^r de Gramond
 par quelle veuë si penetrante & si infallible, il
 „ trouue que le sens literal de ces mots. *Le Cardinal*
 „ *pour acheuer la ruine du Marechal dans vostre esprit*
 „ *FIT EN SORTE à Fontainebleau, que le P. Ioseph & d'An-*
 „ *dilly luy persuaderent, &c.* montre qu'ils trompoient
 sans estre trompez. Dire que Monsieur le Cardinal
FIT EN SORTE que je persuadé à Monsieur le Ma-
 reschal d'Ornane, qu'il estoit temps que son A. R.
 eust connoissance des affaires, est ce dire necessaire-
 ment que je trompois sans estre trompé ? Ce terme
 de *FAIRE EN SORTE* ne se peut-il point expli-
 quer d'vne autre maniere en nostre langue ? Et au
 contraire ne marque t'il pas quelque adresse, pour
 ne pas dire quelque artifice, pour arriuer au but que
 l'on desire ? Car si j'auois lors esté en estat de per-
 suader quelque chose à Monsieur le Marechal d'Or-
 nane (ce que j'ay fait voir estre impossible à cause de
 son refroidissement) & qu'ainsi son amitié eust tou-
 jours esté dans la mesme chaleur pour moy qu'elle
 auoit esté auparauant, Monsieur le Cardinal qui auoit
 en mille occasions éprouué mon ardente affection
 pour Monsieur le Marechal d'Ornane, ce que je ne
 dirois pas icy si plusieurs personnes de tres-grande
 qualiré ne le pouuoient encore témoigner, auroit-
 il pû sans vne extreme imprudence me confier le
 dessein de le ruiner, puis qu'il m'auroit fait horreur,

& qu'il luy eust esté tres-facile sans cela de me porter à luy persuader de presser le Roy de faire entrer Monsieur dans le Conseil, veu que c'estoit la chose du monde la plus raisonnable, & que ma passion pour le service de S. A. R. me le faisoit assez desirer, sans qu'il fust besoin d'aucune induction pour m'engager à y contribuer ce qui eust pû dépendre de moy? C'est pourquoy ces mots de FAIRE EN SORTE, portez par le Manifeste, bien qu'écrits sans aucun fondement, me blessent en effet fort peu; puis que si j'eusse encore esté lors dans la confiance de Monsieur le Marechal d'Ornane, il eust esté tres-aysé à Monsieur le Cardinal de Richelieu de FAIRE EN SORTE, sans m'ouvir son dessein, que j'eusse employé tous mes efforts pour trauailler à cetre affaire.

M^r de Gramond dit en suite que M^r de Chaudbonne, Deagen, & de Modene Amis de Monsieur le Marechal d'Ornane ayant esté arrestez avec luy, le langage de la Cour, dont il ne pretend point estre garant, estoit que ce qui m'empescha d'estre aussi arresté, fut que j'estois d'intelligence avec Monsieur le Cardinal. Cét argument ne fait-il pas voir au contraire la verité de ce que j'ay dit du refroidissement de Monsieur le Marechal d'Ornane vers moy? puis que M^r de Gramond reconnoissant luy-mesme, que ces Messieurs ne furent arrestez qu'à cause qu'ils estoient lors dans la confiance de Monsieur le Marechal d'Ornane, il n'y auoit

nulle apparence de m'arrester comme eux, puis que Monsieur le Cardinal & toute la Cour sçauoient, qu'il y auoit plus de six mois que je n'auois plus aucune part à cette confiance.

Mais, Monsieur, par quelle Dialectique est-ce que M^r de Gramond prenant pour vne proposition accordée celle que je luy nie formellement, s' imagine de pouuoir establir des raisonnemens solides sur vn principe entierement faux, en dissimulant tousiours que je soustiens selon la verité, que je n'ay jamais ouuert la bouche à Monsieur le Marechal d'Ornane de l'affaire dont il s'agit, de faire entrer S. A. R. dans le Conseil; & que je n'en eus connoissance qu'après qu'elle fut resoluë? Car cela estant, ainsi que S. A. R. ne l'ignore pas, que deuient ce bel argument de M^r de Gramond. *Si Monsieur le Marechal d'Ornane eust eu du refroidissement pour M^r d'Andilly, comment est-ce que Monsieur le Cardinal qui entroit par son adresse dans la pensée mesme des hommes n'eust pas sceu cette froideur? Et la sçachant eust-il voulu employer vers le Marechal vn homme qui n'estoit pas bien avec luy? Mais il faut dire tout au contraire, & selon la verité: Comment Monsieur le Cardinal qui sçauoit cette froideur eust-il voulu employer vers Monsieur le Marechal d'Ornane vn homme qui n'estoit pas bien avec luy? Et ainsi il n'auoit garde de m'y employer, puis qu'il sçauoit que je n'estois plus lors dans sa confiance.*

Voicy, Monsieur, vn autre raisonnement de M^r de Gramond qui ne cede point à ces premiers. Il dit *que je ne suis pas d'accord avec moy-mesme; & demande comment je puis ajuster ce refroidissement dont je parle & dont je tire toute ma defense, avec ces mots de ma lettre*, Il ne s'est jamais veu vne amitié plus constante & plus genereuse qu'a tousiours esté la mienne pour Monsieur le Marechal d'Ornane. Et ailleurs, Il n'y eut jamais vne plus grande amitié que celle dont Monsieur le Marechal d'Ornane m'honoroit. Surquoy après auoir allegué ces caracteres tracez par le Prestre sur le sommet de l'Olympe, & que l'on y trouuoit encore l'année suiuite le jour du mesme sacrifice, pource que les vents & les tempestes se forment au dessous de cette montagne, il conclud par ces mots; *Doncques l'affection du Marechal ayant esté incroyable, alla jusques au bout; Et le Cardinal faisoit vn coup d'habile homme de s'adresser à vn des Amis pour perdre l'autre.* Il faut auoüer, Monsieur, que voila vn excellent raisonnement pour en tirer vne consequence necessaire. Rien ne peut effacer les caracteres que l'on trace sur la cendre des sacrifices du mont Olympe, à cause que les vents & les orages se forment au dessous de cette montagne; Doncques rien ne peut alterer la confiance que l'affection imprime dans le cœur d'un Amy, à cause que toutes les passions humaines se forment au dessous du cœur, & que de quelques mouuemens & de quel-

de cét Olympe celeste, de cette Montagne sainte au dessous de laquelle se forment les orages & les tempestes. Et ce n'est point ce me semble faire tort aux hommes, que de ne les faire pas passer pour des Anges, en les affranchissant dès cette vie de ces agitations & de ces changemens dont ils ne seront delivrez qu'en l'autre. Ainsi n'y ayant personne qui ne puisse estre trompé par les artifices des méchans, ce n'est pas à M^r de Gramond à defauoüer, par vn faux zele pour la memoire de Monsieur le Marechal d'Ornane qui ne fut jamais son Amy, ce refroidissement vers moy, dont Madame sa Femme, tous Messieurs ses Freres, & ses plus intimes Amis demeurent d'accord; & qui a fait que quelques-vns des principaux d'entr'eux ont encore depuis peu messé leurs larmes avec les miennes, en parlant de cette froideur, qui n'a jamais pû refroidir ma passion pour son service, & qui n'a fait à mon égard que me donner sujet de dire avec encore plus de verité, qu'il ne s'est jamais veu vne amitié plus constante ny plus genereuse qu'a tousiours esté la mienne pour luy. M^r de Gramond voudroit-il donc, Monsieur, se declarer l'ennemy juré de l'amitié, & se rendre odieux à tous les hommes, en s'opposant à la plus belle & à la plus legitime de toutes leurs affections? Quel interest a-t'il que mon amitié pour Monsieur le Marechal d'Ornane ait esté constante & genereuse? Et pourquoy veut-il que je trahisse la

Ppp

verité en ne demeurant pas d'accord de son refroidissement, pource que ce refroidissement rehausse en quelque sorte cette generosité & cette constance? N'ay-je pas esté assez malheureux de voir refroidir vne si grande affection par les artifices de ceux qui en auoient conceu tant de jalousie, sans que M^r de Gramond ait la cruauté de me vouloir encore raur la consolation qui me reste de pouuoir dire sincerement & deuant Dieu, que cela n'a seruy qu'à rendre mon amitié plus constante & plus genereuse?

Il faut voir, Monsieur, si vn autre argument de M^r de Gramond, & qu'il pretend tirer de mes propres paroles, est plus concluant que les autres. Il rapporte ces mots de la Lettre que je vous ay écrite. Mais quand il y auroit eu sujet à cette accusation contre moy, ce que je vous ay fait voir estre impossible à cause du refroidissement de Monsieur le Marechal d'Ornanc, j'auoüe qu'elle estoit assez legere, puis qu'elle n'alloit qu'à dire que j'auois porté mondit sieur le Marechal à presser le Roy de faire entrer Monsieur dans le Conseil, ce qui estoit la chose du monde la plus raisonnable.

Et il dit en suite, *Dire cela, n'est-ce pas auoüer la dette?* M^r d'Andilly trouue cette accusation legere, S. A. R. dans son Manifeste publie que la perte du Marechal est venue de là. Je n'ay jamais songé à raur l'honneur de M^r d'Andilly par trois mots de mon Latin, comme il dit dans

sa Lettre : Cét honneur est sans doute trop bien estably pour estre rauy par des paroles. Je croy qu'un homme de sa qualité ne fit jamais le métier d'Esclaue ; je croy aussi qu'il ne fut jamais Mercenaire ; mais je le croy par une inclination naturelle que j'ay à juger bien de tout le monde. Est-il possible , Monsieur , qu'un homme qui comme M^r de Gramond fait profession des Lettres, méprise si fort de se servir de sa Logique, ou croye que tous ceux qui verront sa Lettre soient si incapables de raisonnement, qu'il n'ait voulu ny considerer, ny se persuader que les autres puissent faire vne distinction aussi visible qu'est celle qui se rencontre dans cet argument, & qui le ruine de telle sorte qu'il ne luy reste plus couleur quelconque. S. A. R. publie par son Manifeste, que la perte de Monsieur le Marechal d'Ornane vint de la jalousie que donna au Roy l'instance qu'il luy fit de la mettre dans le Conseil ; & que Monsieur le Cardinal par ses artifices fit persuader Monsieur le Marechal d'Ornane d'entreprendre cette affaire. Qui doute que cette accusation de Monseigneur le Duc d'Orleans au regard de feu Monsieur le Cardinal de Richelieu ne soit tres-grande, puis qu'il l'allegue comme la seule cause de la ruine d'un homme de la qualité & du merite de Monsieur le Marechal d'Ornane ? Mais comment pourroit-on tirer, par vne conclusion necessaire, la mesme consequence contre moy, quand mesme j'aurois contribué à persuader Mon-

sieur le Marechal d'Ornane à cela (ce que non seulement je n'ay point fait; mais ay fait voir qu'il m'estoit absolument impossible de le faire encore que je l'eusse voulu, à cause de son refroidissement) puis que, comme je l'ay remarqué dans ma Lettre, cette proposition de faire entrer S. A. R. dans le Conseil estant la chose du monde la plus raisonnable, il auroit esté tres-facile à Monsieur le Cardinal de Richelieu, sans me decourir son dessein, de me porter à y contribuer tout ce qui eust pû dépendre de moy; & qu'ainsi en FAISANT EN SORTE que je m'employasse à cela (qui sont les propres mots du Manifeste) j'aurois pû agir non seulement tres-innocemment, mais aussi avec beaucoup d'affection & de fidelité, & au regard de S. A. R. & au regard de Monsieur le Marechal d'Ornane, encore que dans cette mesme occasion Monsieur le Cardinal se fust rendu coupable de ce dont il est accusé par ce Manifeste. Mais si l'on ne veut point, comme M^r de Gramond, apporter de distinction entre ceux qui pourroient par leurs artifices surprendre les Gens de bien, & ces mesmes Gens de bien lors qu'ils procedent de bonne foy dans des choses aussi justes & aussi raisonnables que de faire entrer à dix-huit ans vn Frere Vnique du Roy dans le Conseil, je ne sçay qui pourra s'exempter d'estre criminel dans vne Histoire écrite de cette sorte; & quelle creance on doit adjouster aux paroles de M^r de

Gramond, lors que d'un costé il dit dans sa Lettre à Philarque, qu'il n'a jamais songé à ravier mon honneur par trois mots de son latin ; que cét honneur est sans doute trop bien estably pour estre ravy par des paroles ; qu'il croit qu'un homme de ma qualité n'a jamais fait le mestier d'Esclave ; qu'il croit aussi que je ne fus jamais Mercenaire ; mais qu'il le croit par vne inclination naturelle qu'il a à juger bien de tout le monde ; Et que d'un autre costé l'on voit dans son Histoire, qu'il a adjousté au Manifeste de Monseigneur le Duc d'Orleans, ainsi qu'il est contraint de l'auouer luy mesme, ces trois mots *VENALIA CARDINALI MANCIPIA* qui me rauissent mon honneur ; qui m'accusent d'estre un Esclave ; & qui me font passer pour un Mercenaire. Comment M^r de Gramond peut-il trouuer estrange que je ne demeure pas d'accord de ses raisonnemens, puis qu'ils témoignent qu'il n'est pas d'accord avec luy mesme ? S'il croit que je ne suis point un Esclave, & que ie n'ay point un Ame venale, pourquoy adjousté t'il au Manifeste de S. A. R. afin de deschirer ma reputation par des accusations si sanglantes & si cruelles ? Pourquoi, s'il a l'inclination qu'il dit à juger bien de tout le Monde, juge t'il si outrageusement d'un homme dont il proteste qu'il n'a jamais songé à ravier l'honneur par trois mots de son latin, & qu'il croit cét honneur trop bien estably pour estre ravy par des pa-

roles ? Ces trois mots *VENALIA CARDINALI MANCIPIA* ne touchent ils point mon honneur ? N'ay ie point d'intereſt qu'ils ſoient adjouſtez à ce Maniſeſte ? Sont ce des paroles indifferentes dont je n'aye nul ſujet de m'offencer ; & qui témoignent de telle ſorte l'inclination qu'a M^r de Gramond à bien juger de tout le monde, que je luy doiue faire des remerciemens pluſtoſt que des plaintes de la peine qu'il a priſe de meſſer ainſi ſes ſentimens à ceux de S. A. R. pour me ſignaler dans ſon Hiſtoire ?

Mais conſiderez je vous ſupplie, Monſieur, de quelle ſorte M^r de Gramond taſche à ſ'eſchapper d'une inſtance qui le preſſe. Voyant que je prens S. A. R. pour témoin de ce refroidiſſement de Monſieur le Mareſchal d'Ornane qui renuerſe abſolument tout ce qu'il a dit contre moy, & deſtruit meſme ce qui eſt porté par l'original du Maniſeſte. Il dit *qu'il n'eſt pas aſſez hardy pour entreprendre de ſupplier Monſieur de donner témoignage à la verité ; & qu'il n'oſe approcher cét Autel.* Il feroit beaucoup mieux d'auoüer franchement, que ce n'eſt point par ce qu'il n'eſt pas aſſez hardy ; mais par ce qu'il n'eſt pas aſſez innocent, qu'il n'oſe approcher de cét Autel. Ceux qui ſont les images de Dieu ſur la terre n'ont garde de ſ'offencer que l'on ſ'adreſſe à eux pour les meſmes ſujets que l'on ſ'adreſſe à luy meſme ; Et il a ſi agreable qu'on le prenne à témoin lors qu'il ſ'agit de la verité,

qu'il considere comme vn honneur & vn respect que son luy rend, les sermens faits en son nom dans ces occasions, lesquels passeroient en d'autres pour des blasphemés & pour des crimes. Il ne faut donc pas s'estonner, Monsieur, si ma conscience ne me reprochant rien de ce que M^r de Gramond me reproche, je n'ay pas crainct de prendre Monseigneur le Duc d'Orleans à témoin pour la justification de mon innocence: il ne faut pas s'estonner si j'ay osé passer encore plus auant, en ne la prenant pas seulement à témoin par ma Lettre; mais en parlant à S. A. R. mesme, qui me fit l'honneur de me dire dans son cabinet à Luxembourg, qu'elle ne croyoit nullement qu'il fust parlé de moy dans son Manifeste. Et pourquoy ne le croyoit elle pas? par ce qu'elle n'en auoit donné nul ordre à celuy qui escriuit ce Manifeste (lequel comme je vous ay marqué voulut pour son interest particulier y faire entrer quelque chose sur mon sujet) Et pourquoy S. A. R. ne luy en auoit elle point donné de charge? Par ce que sçachant tres-bien que je n'auois eu nulle part à cette affaire, sa justice & sa bonté n'auoient garde de luy permettre de m'accuser d'une chose dont elle sçauoit que ie n'estois nullement coupable. Que pouuois je donc mieux faire, Monsieur, dans la necessité où M^r de Gramond m'a mis de justifier mon innocence, que d'auoir recour's à cét Oracle Viuant & infailible sur vn sujet, où il ne s'agit que d'estre esclairey de son intention? Ce-

luy qui a fait le Manifeste est-il plus croyable que S. A. R. mesme? Et M^r de Gramond veut-il que l'on prefere ce qu'il a écrit, à ce qu'elle a prononcé de sa propre bouche? En verité, Monsieur, il a raison de n'oser approcher de cet Autel, pour ne se voir pas condamné par cette Personne Sacrée d'auoir sans dessein (comme je le veux croire maintenant, puis qu'il le dit, & que je ne l'ay jamais offensé) mais en effet, deschiré mon honneur, qui est la plus cruelle & la plus sanglante victime que le plus irreconciliable & le plus mortel ennemy, pourroit dans le ressentiment de la plus grande injure du monde, sacrifier à sa vengeance.

Quant à ce qu'il adjouste que pour marque de ce que S. A. R. n'estoit pas satisfaite de moy, j'ay perdu ma Charge d'Intendant de sa Maison; il paroist qu'il est bien peu informé des particularitez de ce qui me regarde; Ce qui ne seroit nullement estrange, s'il ne s'engageoit point à en parler. Il faut donc, Monsieur, que ie vous en éclaircisse; & que tous ceux qui verront cette Lettre me pardonnent, si par l'obligation de me deffendre, je suis contraint de publier ce que j'auois iusques icy tousiours caché par modestie, pour ce qu'il semble qu'il y ait de la vanité à descouurir vne conduite qui témoigne assez de courage. S. A. R. apres vne extreme peine à si resoudre, comme il luy a pleu depuis me le dire diuerfes fois, m'ayant esloigné d'aupres d'elle en 1626.

par

par les artifices & les cabales de mes Ennemis, & qui ne l'estoient que pour ce que je la seruois avec tant de passion & de fidelité; Elle ne donna ma Charge que plusieurs années apres; & en vn temps où estant hors le Royaume, elle ne pût resister aux instances de celuy qui auoit lors le plus de credit aupres d'elle; & qui la luy demanda pour en disposer, comme il fit, à son profit particulier. Il n'est pas difficile à ceux qui assiegent continuellement les Grands, ou par eux, ou par leurs Amis, de recouurer en vn temps ce qu'ils ont perdu en vn autre; Et je connois trop la bonté de S. A. R. pour ne pas croire qu'ayant esté si pleinement destrompée des calomnies dont on vfa contre moy, elle m'eust rendu justice sur le sujet de cette Charge, si je la luy eusse fait demander avec instance: Mais Dieu m'ayant donné trop de cœur pour me pouuoir jamais resoudre à importuner; S. A. R. sçait si durant plus de dix-sept ans je luy en ay jamais dit ou fait dire vne seule parole. Et je puis jurer avec verité que j'ay beaucoup plus estimé vne gratification que j'ay receuë d'elle, pour ce qu'estant venue de son propre mouuement c'est vne marque de l'honneur de son affection, que ie n'aurois fait la Charge pour peu qu'elle eust esté sollicitée de me la rendre. Que si cette generosité passe pour vn deffaut dans l'esprit de M^r de Gramond, il deuroit se contenter de m'en plaindre, sans prendre sujet de m'en accuser; & ne pas blâmer vne action que

d'autres que luy jugeront possible meriter quelque louange. Mais il ne peut rien souffrir qui me soit fauorable, puis qu'il me reproche mesme de m'envanter d'auoir quelque part en l'honneur des bonnes graces de S. A. R. sur ce que m'y trouuant engagé par la deffence de ma reputation, je vous ay escrit, Monsieur, non par vanité, mais par reconnoissance; non par affectation, mais par gratitude, que je suis assez heureux pour auoir tousiours quelque part en l'honneur de ses bonnes graces: Ce qu'il faudroit estre bien hardy pour oser dire dans vne Lettre que j'ay renduë publique, & que S. A. R. à veuë, s'il n'estoit pas veritable. Il n'y a pas neanmoins sujet de s'estonner que M^r de Gramond ne pouuant souffrir que S. A. R. me conserue ma reputation toute entiere, il souffre encore moins qu'elle m'honore de ses bonnes graces; puis que l'un est vne action de justice à laquelle elle ne pourroit manquer sans injustice; & l'autre vne action de faueur d'autant plus obligeante qu'elle n'y est pas tant obligée.

L'estime, Monsieur, que vous jugerez que j'ay satisfait & aux plaintes injustes, & aux raisons apparentes portées par la Lettre de M^r de Gramond. Il me reste maintenant de respondre à ce qui peut passer, si je ne me trompe, pour des reproches, & pour des menaces. Car en disant *que si je veux prendre la peine de lire ce premier volume qu'il a donné au Public, je trouueray qu'en divers endroits il parle avec honneur de*

ceux de ma Maison; Qu'il en fera de mesme à l'aduenir tant que la verité de l'Histoire le luy pourra permettre; Qu'il trouuera mon nom à Philisbourg; & qu'il le trouuera aussi dans cette controuerse qui tient presentement tous nos Theologiens en suspens. Ne semble-t'il pas, Monsieur, qu'il me fait des reproches, & des menaces?

Quant aux reproches, je n'y ay point donné de sujet, puis que s'il à bien parlé de mes Oncles, je luy en sçay tout le gré que l'on peut sçauoir à vn Historien, qui dans les choses qui nous touchent, & qui nous sont les plus sensibles rend témoignage à la verité: Mais comment, Monsieur, eust-il pu sans s'en départir, & sans manquer à l'vn des principaux deuoirs de l'Histoire, qui est de laisser à la posterité des marques du merite des hommes, ne point parler auantageusement de celuy de mes Oncles, qui estant Intendant des Finances a tenu, par sa probité & par sa suffisance, vne telle place dans le Conseil, que les plus anciens de cette Premiere Compagnie du Royaume ne s'en souuiennent qu'avec vne estime particuliere; & que Henry le Grand ce Restaurateur de la France, ce second Fondateur de nostre Empire, qui excelloit en cette science des Roys de bien choisir les hommes, vouloit sur le point qu'il nous fut rauy, non seulement faire Sur-Intendant des Finances, mais luy accorder, en l'honorant de cete charge;

Qqq ij

vne gratification que d'autres à peine pourroient esperer apres l'auoir long-temps exercée. Comment eust-il pô, Monsieur, ne point parler de cét autre de mes Oncles, qui apres auoir acquis des connoissances assez extraordinaires dans la science de la guerre, & restably parmy les François la discipline des Romains, employa tout son bien pour ayder à construire, & sa vie pour maintenir avec vne constance inuincible & des travaux infatigables, cét illustre Fort Louys, quel'on ne peut desauoüerauoir esté la premiere cause du succez de l'entreprise la plus heroïque de nostre Siecle, & sans lequel il n'y eust pas eu moins d'imprudence que d'impossibilité à la tenter. Je n'ose m'excuser, Monsieur, de ce qu'il pourroit sembler à vn moins judicieux que vous que j'aurois icy trop parlé à l'auantage de mes Proches, puis que vous sçauiez que c'est en des occasions semblables à celle où M^r de Gramond m'engage contre mon gré, que les plus Sages ont toujours estimé qu'il estoit permis de parler selon la verité, bien qu'elle nous fust auantageuse.

Pour ce qui est des menaces de M^r de Gramond, s'il à intention de m'en faire, il ne faudroit pas auoir esté témoin comme je l'ay esté (estant lors Intendant de l'Armée du Roy en Allemagne) de ce qui s'est passé à la Prise de Philipsbourg, pour auoir peine à répondre aux fausses impressions que le

bruit de la perte de cette Place donna d'abord à ceux qui en estoient esloignez de deux cens lieues: Et il ne faudroit pas estre Historien pour rapporter, comme feroit vne Gazette, ces premiers bruits, après auoir eu le loisir durant tant d'années de s'éclaircir de la verité. Cette Place de si grande reputation, n'estant qu'un Palais enfermé par des bastions de terre si bas, & dont le talu estoit tel, à cause qu'ils ne sont que de sable, que l'on y montoit sans peine à cheual, ainsi que je l'ay veu de mes propres yeux; & toute sa force consistant en un fossé plein d'eau extrêmement large; Quelle pouuoit estre cette belle fortification, lors que le plus grand Hyuer qui se soit veu depuis cent ans en ce pays là, ayant glacé le Rhin de telle sorte que les Canons y passoient sans peine, ce fossé se trouua reduit en tel estat, que pour empescher que l'on ne vint de plein pied aux bastions, M^r Arnauld faisoit rompre par jour plus de dix mille toises de glace, avec un trauail si excessif qu'il est à peine croyable, veu que de toute sa garnison il ne luy restoit que Quatre cens hommes, la peste ayant tué tout le reste; & ses recreuës ne pouuant encore estre arriuées de France. Est-ce donc, Monsieur, yne chose fort extraordinaire, que Six mil hommes choisis & commandez par un Chef qui auoit durant plusieurs années esté Gouverneur de la Place, après auoir avec des échelles & des planches trauerse ce petit Canal artificiel fait dans la glace,

Qqq iij

ayent pû forcer Quatre cens hommes accablez de veilles & de lassitude? Mais plustost n'est-ce pas vne chose fort extraordinaire, qu'une partie de ces Quatrecent hommes composée d'Allemands suivant la capitulation expresse faite avec le Duc de Wirtemberg, ayant intelligence avec les Ennemis, & tuant les François par derriere, M^r Arnauld ait maintenu le combat plus de trois heures, sans pouvoir jamais estre forcé sur les bastions qu'il defendoit avec les François, jusques à ce que les Ennemis estant entrez par la trahison de ces Allemands, il fut environné de toutes parts? N'est-ce pas vne chose fort extraordinaire qu'il ait pû, en combattant tousiours avec ce peu de gens qui luy restoiert, regagner le Chasteau; y resister encore; & après auoir receu deux mousquetades, faire dans vn lieu qui n'est qu'une Maison de plaisir, vne capitulation si honorable, qu'il sauvoit ce qui luy restoit d'hommes, si elle n'eust point esté violée. Vous semble-t'il, Monsieur, qu'après cela il y ait grand sujet de me menacer? Mais M^r de Gramond peut-il ignorer aussi que mon Cousin s'estant sauué de prison, il vint du fonds de l'Allemagne apporter sa teste aux pieds du feu Roy, & se rendre volontairement prisonnier dans la Bastille pour justifier son innocence? Ce qu'il fit d'une si haute maniere, & encore par le témoignage, non seulement de ceux qui s'estoient sauez de prison avant luy, mais aussi des Ennemis, qu'il

faut n'estre pas de la Cour pour ignorer l'entiere satisfaction qu'en témoignerent sa Majesté, & ses Ministres. Mais afin, Monsieur, que vous soyiez encore plus pleinement informé de cette affaire, je vous en enuoye vne Relation si exacte & si veritable, que je ne doute point que quand M^r de Gramond l'aura veüe, il ne s'étonne d'auoir pû douter, s'il l'a fait, du deuoir rendu par mon Cousin en cette occasion ; & n'auoie que jamais Place n'a esté plus genereusement defenduë.

Quant à mon Frere Docteur de Sorbonne, je ne voy pas que M^r de Gramond puisse entrer fort auant en discours sur son sujet, puis que ces matieres de Theologie ne doiuent, & ne peuuent estre traitées à fonds que par des Theologiens ; & que c'est à l'Eglise, & non pas à l'Histoire à les decider.

Voila, Monsieur, ce que j'ay creu estre obligé de répondre aux impressions que la Lettre de M^r de Gramond auroit pû faire dans l'esprit de ceux qui ne sont point informez de ce qui me touche. Et vous vous étonnerez possible aussi bien que moy, que m'ayant si fort desobligé par son Histoire, & ayant eu tout loisir depuis la plainte que je vous en ay faite, de s'enquerir de ce qui me regarde, il dit que j'ay toute ma vie porté vne essee à mon costé, & qu'à cause de cela je suis excusable de ne vous auoir pas écrit en Latin, & d'ignorer ~~vne~~ langue qui n'est connue d'ordinaire que par les Sçauans, puis que ma profession n'est

pas celle des Lettres; & qu'il croit me rendre justice en disant que je fais beaucoup mieux que je ne parle.

Le n'ay garde de contredire ces dernieres paroles de sa Lettre, n'affectant nullement la qualité d'Eloquent, & m'estimant tres-heureux de pouuoir avec la grace de Dieu faire mieux que je ne parle. Mais, Monsieur, comment peut-il croire que j'ay porté toute ma vie vne espée à mon costé, puis qu'il voit par ma Lettre, que j'ay seruy le Roy durant vingt ans dans ses Finances; & qu'il dit luy-mesme que j'étois Intendant de la Maison de Monseigneur le Duc d'Orleans, qui ne sont point des emplois d'un homme de guerre. Il semble qu'il veuille me donner vne profession que je n'ay pas, pour me recompenser de ce qu'il m'oste vne petite connoissance que j'ay; & qu'il me gratifie d'une espée, afin que n'ayant plus besoin de sçauoir le Latin, je me console de ce qu'il m'en a fait perdre l'intelligence. Iugez je vous supplie par là, si M^r de Gramond ne m'a pas mal traité dans son Histoire auant que de m'auoir connu, & pource qu'il ne me connoissoit pas; puis qu'aujourd'huy il ne me connoist point encore. Je veux me persuader qu'il en a du déplaisir; & vous puis protester deuant Dieu que ma reputation estant, comme j'ay sujet de le croire, pleinement justifiée par la premiere Lettre que je vous ay écrite, & par celle-cy, il ne me reste pas le moindre sentiment d'aigreur contre luy; n'ayant eu dessein que de me defendre, &
non

non pas de l'attaquer ; & n'ayant entrepris la refutation de ces trois mots de son Histoire que par vne necessité absoluë. Personne n'est plus esloigné que moy de toutes sortes de contestations ; & à moins que d'y estre contraint pour la conservation de mon honneur, je ne serois jamais entré dans celle-cy. Je connois graces à Dieu les obligations du Christianisme, qui me permet bien de me plaindre de ce que M^r de Gramond s'est laissé emporter à écrire des choses qui me seroient tres-prejudiciables si je ne les éclaircissois ; mais qui me defend de le haïr quand il seroit mesme mon ennemy : Ce que je veux croire qu'il n'est point, puisqu'il le témoigne en diuers endroits de sa Lettre, & qu'il paroist assez qu'il ne l'a écrite que par ce desir si naturel aux hommes d'excuser les fautes qu'ils ont faites. Mais pour vouloir trop defendre mon innocence vers les autres, je crains, Monsieur, de me rendre coupable vers vous, en vous ennuyant d'une trop longue Lettre. Pardonnez-le, s'il vous plaist, à ma confiance en l'honneur de vostre amitié, qui me persuade aisément, que vous ne plaiguez pas vn peu de temps pour vn sujet qui m'est de si grande importance, & dans lequel je m'adresse à vous comme à l'une des personnes du monde que j'estime dauantage, & de qui je suis avec autant de passion.

De Paris, ce 19. Juin 1644.

R r r

A Monsieur de Couunonge Gouverneur de Cazal.

LET TRE. CCLXXX.

IE me réjouis de voir que vous pretendez d'acter-
der les ceremonies & les complimens avec vne
amitié telle que la nostre. Cela estoit bon avant que
nous nous fussions veus : Mais à cette heure c'est me
donner vn trop grand auantage sur vous, puis que
je suis incapable de tomber en de pareilles fautes, ne
pouuant souffrir ces paroles inutiles lors que l'on se
peut parler cœur à cœur, & vous protestant avec ve-
rité que vous pourrez tousiours lire dans le mien
comme dans le vostre. Et puis que vous m'aymez à
cause que j'ayme mon Fils, comme vous me l'avez
dit d'une maniere qui ne me partira jamais de l'es-
prit, il est raisonnable que vous me sçachiez gré de
ce que je ressens autant que je fais l'extreme joye que
luy donne vostre retour : Et vous m'en devez sça-
voir tous deux beaucoup dauantage de ce que je
vous souhaite plus de bien que vous ne vous en sou-
haitez à vous mesmes, veu que mon ambition pour
l'un & pour l'autre a pour objet des biens aussi ve-
ritables & aussi solides, comme tous les autres sont
faux & imaginaires : Mais il n'appartient qu'à Dieu
qui seul touche les cœurs des hommes de vous faire

penſer tous deux ſerieuſement à vne choſe ſi importante. Ainſi il vaut mieux que je m'adreſſe à luy qu'à vous pour le ſupplier de vous ouurir les yeux, afin de regarder deſormais le Monde avec le mépris dont il eſt digne. Et ce peu que je vous en diſ, au lieu de me faire paſſer icy pour Predicateur, ne me doit faire paſſer, ſi vous me rendez tous deux juſtice, que pour vn vray Amy, & pour vn vray Pere. Si peu de perſonnes vous parleront le meſme langage que vous n'en ferez gueres importunez; Et je loüe Dieu de ce que ſans y penſer il m'a engagé à l'une des plus grandes preuues que je vous pouuois jamais donner de mon amitié, en vous diſant ainſi avec vne telle naïueté ce qu'il ſemble que je ne deurois dire qu'à mon Fils. Je ſuis aſſuré que cét excez ne vous déplaira pas, & que comme certains deſordres que fait l'amitié valent mieux que tous les ordres du monde, vous connoiſtrez beaucoup mieux par celuy-cy que par vn diſcours plus réglé en apparence, ce que je vous ſuis.

De Paris, ce 20. Iuin 1644.

*A Monsieur * * **

L E T T R E C C L X X X I .

PVis que Dieu, par son infinie misericorde, nous a vnīs d'une telle sorte, que nous pouvons dire avec verité que nous ne sommes qu'un mesme cœur & qu'une mesme ame ; & que s'il se pouvoit adjouster un nouveau nœud à celuy dont nous sommes liez par une si étroite charité, ce seroit sans doute dans l'occasion presente : Il n'est point besoin que je vous parle de mes sentimens sur vostre sujet, la source n'en estant pas moins en vous que dans moy-mesme, & vostre propre connoissance vous faisant assez juger tout ce qui se passe dans mon esprit en cette rencontre, où j'ay remarqué plus clairement qu'en nulle autre le bon-heur incomparable de ceux qui sont veritablement à Dieu, n'ayant jamais veu tant de force en tous nos Amis qu'en ce qui auroit esté un sujet de foiblesse pour des personnes du monde, & ayant admiré mille fois depuis quelque temps, particulièrement en * * * cette constance inuincible, & non moins humble que genereuse qui ne se rencontre que dans l'esprit du Christianisme. Si j'estois moins à vous, je vous offrirois toutes choses : Mais pource que j'y

fuis entierement , ie ne vous offre rien du tout ; de peur de commettre vn larcin en retirant ce qui est defja à vous, pour vous l'offrir vne seconde fois ; Ce qui seroit agir de mauuaife foy, & indigne d'un homme qui doit apprendre de vous à demeurer aussi bien dans la simplicité que dans la liberté des Enfans de Dieu, dont l'une me defend de vous faire des complimens ; & l'autre m'oblige à vous dire que vous estes trop heureux de pouuoir maintenant donner de nouuelles preuues de vostre fidelité à vn Maistre, pour qui vous souhaitez tous les jours de pouuoir donner vostre vie. Pardonnez moy si en vn temps où vous luy estes si agreable, je vous demande plus que jamais part à vos prieres, & de ne m'auoir pas moins present, s'il vous plaist, que si j'auois le bon-heur d'estre aupres de vous. .

De Paris, ce 20. Iuin 1644.

*A Monsieur * * **

LETTRE CCLXXXII.

MONSIEVR,

Ie vous auoie que plus je pense à l'affliction de la Personne que vous sçaez, plus elle me fait de com-

Rrr iij

passion, pour ce que ie ne croy pas que jamais douleur ait esté plus juste & plus violente tout ensemble; nulle affection ne pouuant estre plus legitime qu'estoit la sienne, & personne n'ayant à mon auis plus de merite que celuy qu'elle pleure, qui sont deux rencontres si puissantes lors qu'elles se trouuent vnies, qu'en y en adjoustant vne troisiésme tres-veritable, & qui ne se peut expliquer que de viue voix, elles seroient capables de porter vne ame dans le desespoir, si elle s'abandonnoit à ses sentimens: Mais la grandeur de nostre Religion nous éleuant au dessus de ceux de la nature; & les beautéz & les richesses infinies du Dieu que nous adorons nous faisant retrouver en luy, par l'esperance de le posséder vn jour dans le Ciel, infiniment dauantage que tout ce que nous sçaurions esperer sur la terre; C'est là qu'il faut que cette Personne tourne desormais les yeux, afin de pouuoir essuyer ses larmes. Ce seroit la flatter de luy dire qu'après vne si grande perte elle puisse jamais trouuer de la consolation, qu'en celuy qui se nomme luy mesme le Pere, & la source de toutes les consolations: Mais s'il luy fait la grace de remplir son cœur de son amour qu'elle partageoit avec vn autre, j'ose l'asseurer qu'elle trouuera par son assistance dans cette tempeste vn repos qu'elle n'eust pû se promettre de toutes ces vaines apparences de bon-heur que l'on se figure comme veritables, bien qu'elles ne le puissent estre dans vn Monde sujet à de continuels chan-

gemens, & dont toute la felicité consiste à y pouvoir meriter celle de l'autre par vne humble patience à souffrir les afflictions qui nous arriuent. Et pour ce que j'ay sujet de croire que vous estes aujourd'huy la principale, & possible la seule consolation de cette Personne que je plains incomparablement dauantage que je ne sçauois vous le dire, j'ay creu deuoir joindre ces considerations à celles que vous sçaurez beaucoup mieux que moy luy représenter, afin de contribuer ce peu que je puis au soulagement de sa douleur, qui ne seroit pas si grande, si ceux qui en sont touchez autant que nous, pouuoient aussi bien la partager que la ressentir avec elle ; ou si j'auois plus de vertu, pour oser esperer que mes prieres luy fussent aussi vtils, comme je les adresse de bon cœur à Dieu, pour le supplier de l'assister dans cette occasion vnique, & la plus importante de sa vie.

De Pomponne, ce 14. Iuillet 1644.

A Monsieur le President de Bailleul Sur-Intendant des Finances, sur la mort de Monsieur le Marquis de Nangis son Beau-Fils tué au Siege de Gravelines, en 1644.

LETTRE CCLXXXIII.

MONSIEVR,

La perte que vous auez faite est si grande, que si vous auez moins de vertu, j'aurois sujet de craindre de vous importuner en vous témoignant mes sentimens sur vne si juste & si violente douleur: Mais ceux qui sont à Dieu comme vous, estant tousiours dans vne soumission absoluë à sa volonté, au milieu mesme des plus grandes agitations de leur esprit & de leur cœur; je veux croire, Monsieur, que vous n'aurez point de fâcheux que je m'acquitte d'un devoir auquel je ne pourrois manquer sans me rendre indigne de l'amitié si particuliere dont vous m'honorez depuis tant d'années, & qui jointe à la consideration du Public, m'oblige à estre tres-sensiblement touché d'une perte qui vous est commune avec toute la France. Ceux qui outre les auantages de la naissance

naissance ont autant d'excellentes qualitez qu'en auoit Monsieur vostre Beau-fils; en qui le jugement égale l'esprit; la conduite le cœur; & la modestie cette haute & louable ambition qui fait mépriser la vie par le genereux desir de seruir son Prince & sa Patrie, ne doiuent pas estre mis au rang des Ames ordinaires. Ce sont des hommes tels qu'eust esté Monsieur le Marquis de Nangis, si Dieu nous l'eust conserué plus long-temps, qui soustiennent les Estats, & estendent les frontieres des Royaumes; n'y ayant point de Charges & d'emplois ausquels sa passion à exceller dans la science de la Guerre se rencontrant avec la fidelité & le courage qui luy estoient hereditaires, ne l'eust pû porter par merite. Que si outre ces considerations si puissantes sur vostre esprit, la douceur du sien, le respect qu'il auoit pour vous, & vostre tendresse pour luy, vous portoient à l'aymer d'une maniere toute extraordinaire, & à ne le considerer pas seulement comme vostre Beau-fils, mais comme vostre propre Fils. Qui pourroit dire sans injustice que vostre extreme affliction ne soit pas juste, puis qu'elle a toutes les circonstances qui peuuent la rendre excessiue? Mais, Monsieur, n'est-il pas raisonnable qu'apres auoir consideré tout ce qui peut contribuer à l'accroissement de vostre douleur, vous consideriez aussi ce qui la peut soulager en quelque sorte? Et comme je demeure d'accord qu'elle ne pouuoit estre plus grande en elle mesme; ne de-

Sff

uez vous pas reconnoître aussi, qu'elle ne pouuoit estre accompagnée de dauantage de consolations? Monsieur vostre Beau-fils pouuoit mourir dans l'un de ces combats abominables, qui joignant la perte du corps à celle de l'ame font des sacrifices au Démon de ce qui n'appartient qu'à Dieu seul; Et luy au contraire a fait vn sacrifice à Dieu de son corps & de son ame, en répandant son sang pour le seruice de celuy qui le represente sur la terre, & dans vne occasion si illustre qu'elle ne pouuoit estre plus glorieuse. C'est de ceux qui ayant vescu avec beaucoup de vertu meurent ainsi dans leur deuoir, qu'il y a sujet de bien esperer; & pour qui il est permis de mesler des larmes de joye à celles que la douleur nous fait respendre. N'avez vous pas sujet de croire, Monsieur, par tant de raisons que vous sçaurez beaucoup mieux vous représenter que je ne pourrois vous les écrire, que Dieu a voulu retirer à luy Monsieur vostre Beau-fils dans le temps qui luy estoit le plus fauorable: Et cela estant, n'est-il pas juste qu'après vous estre affligé pour l'amour de vous & de vostre Maison, vous vous consoliez pour l'amour de luy? C'est ce que j'espere, Monsieur, de vostre pieté; Ainsi que j'espere de vostre affection, que vous me ferez tousiours l'honneur de me croire autant que personne le sçauoit estre

De Pomponne, ce 18. Iuillet 1644.

*A Monseigneur le Duc d'Orleans, sur le sujet
de la prise de Grauelines, en 1644.*

L E T T R E C C L X X X I I I I .

MONSEIGNEVR,

Si vostre Altesse Royale connoissoit moins quelle a tousiours esté ma passion pour sa grandeur & pour sa gloire, j'apprehenderois de luy donner la peine de jetter les yeux sur cette lettre dans vn temps, dont elle employe tous les momens à des occupations si importantes: Mais je sçay trop quelle est sa bonté, pour craindre qu'elle ait desagreable que je luy témoigne mon extreme joye d'vn aussi grand succez qu'est celuy dont il a pleu à Dieu de fauoriser les armes du Roy sous sa conduite. Il y a des Prouinces entieres dont la conqueste ne seroit pas si vtile & si glorieuse à la France qu'est celle de Grauelines: Et cette entreprise ne pouuant reüssir que durant les troubles d'vn Royaume, qui auoit passé tout vn siecle dans le calme, il semble que Dieu ne l'ait voulu rendre possible que lors que V. A. R. seroit en estat

S ff ij

de l'executer, afin de faire voir à toute l'Europe par des commencemens si illustres, ce que la France doit esperer de la suite de vos actions ; & combien ses forces commandées par le Fils de Henry le Grand doivent estre redoutables à l'Espagne. Mais puisque les Personnes les plus élevées sur la terre, ainsi que V. A. R. l'est par sa naissance, & par cette haute reputation qu'elle s'efforce d'acquérir, sont celles qui ont le plus de besoin d'une assistance toute particuliere de Dieu ; V. A. R. ne trouvera pas mauvais qu'en usant de la liberté qu'elle m'a tousiours donnée de luy dire mes sentimens, & qu'elle receut si bien encore lors que j'eus l'honneur de prendre congé d'elle, je la fasse souvenir, que pour avoir sujet d'esperer de nouvelles faueurs de Dieu, il faut travailler à se rendre digne de celles que l'on a desia receuës ; & que puis qu'il se nomme luy mesme le Dieu des Batailles, & des Armées, c'est plustost de sa protection que de vostre conduite, & de son assistance que de vostre courage, que V. A. R. se doit promettre la continuation d'un bon-heur, qui ne dépend ny de la prudence d'un General, ny de la valeur des Soldats, ny du pouuoir de la Fortune. Il n'y aura, Monseigneur, que trop de personnes qui vous flatteront dans une rencontre où la plupart des hommes se laissent aisément emporter à oublier Dieu : Ce qui me rend ce me semble d'autant plus

excusable d'oser parler à V. A. R. avec cette franchise, qu'elle a tousiours eu la bonté de recevoir comme vne marque de mon affection si ardente & si des-interessée pour ce qui la touche, & comme vn effet de l'iniuolable fidelité avec laquelle je suis

De Pomponne, ce dernier Iuillet 1644.

*A Monsieur de Couuonze Gouverneur
de Casal.*

LET TRE CCLXXXV.

PVis que les complimens sont morts entre nous, je veux esperer que les ceremonies ne les suruiuent plus gueres; & que les billets succedans aux lettres, nous ne nous écrivons plus rien qui ne represente le langage simple & sincere de l'amitié. Je suis trop jaloux de la vostre pour souffrir que les effets que j'en reçois ne soient pas accompagnez de toutes les marques qui peuuent témoigner combien elle est grande; Et vous ne deuez pas trouuer étrange que pour la posseder avec vne joye parfaite, je souhaite qu'il ne me reste pas la moindre chose à y desirer : Enquoy je voy bien que je réussiray mieux

Sff iij

qu'en ce que je vous ay écrit, puis qu'il n'y a rien plus difficile que de persuader ceux qui ont quelque peur de l'estre, & qu'il est vray que la haute ambition, & la haute pieté s'accordent fort difficilement ensemble. Mais est-il juste qu'estant aussi pacifique que je suis, vous vous serviez contre moy des avantages que vous donne la science de la guerre, en me contraignant de passer de l'offensive dans la defensive, par ce beau scrupule que vous voulez faire naître dans mon esprit, de recevoir dès icy bas ma recompense, pource que je jouïs des-ja d'un repos qui est l'image de celui du Ciel. Trouvez-vous donc étrange que lors que l'on est si heureux que de ne servir plus que Dieu seul, l'on en reçoive des avantages que tous les Roys de la terre ensemble ne sçauroient donner, & qui nous font éprouver par avance quelque sentiment de cette éternelle félicité que ce souverain des Roys nous prepare dans une autre vie ? Mais il n'en faut pas dire davantage, puis que cela suffit pour me défendre ; & qu'il vaut mieux prier Dieu pour vous durant les perils continuels où vous allez passer cette Campagne, que de vous entretenir sur ce sujet en un temps où les mousquetades & les coups de Canon vous empêcheroient de m'écouter. Que si Dieu permet quelque jour que nous en puissions parler à loisir, j'ose m'assurer de convaincre vostre esprit de ces veritez, dont il

n'appartient qu'à luy de toucher vostre volonté pour vous porter à les suiure.

De Pomponne, ce 8. Aoust 1644.

*A Monsieur le Cardinal Bentiuoglio, sur le sujet
de ses Memoires.*

LET TRE CCLXXXVI.

MONSEIGNEVR,

Maintenant que j'ay leu ces incomparables Memoires, je suis si esloigné de craindre d'en témoigner par complaisance trop d'admiration, que j'ay honte au contraire de ne pouuoir trouuer des termes capables d'exprimer en cela mes pensées, & de me voir reduit, ou à demeurer dans le silence, ou à ne parler que foiblement de tant de diuerfes beautez qui éclatent à l'enuy dans cét Ouurage. Il faudroit auoir quelque étincelle de ce grand feu d'esprit qui l'a produit, & quelque partie de ce jugement merueilleux qui luy a donné sa perfection, pour pouuoir dignement louer le sujet le plus digne de louange qui se soit jamais veu, à mon aduis, en cette maniere d'écrire. Mais quand j'aurois pour cela toutes les qualitez qui me manquent, Vostre

Eminence est trop juſte pour trouver étrange qu'en obéiſſant à ce qu'elle m'a commandé de luy en dire mes ſentimens, je m'acquitte conſuſément de ce devoir ; puis que je ne ſerois pas dans l'étonnement & le tranſport où tant de merueilles m'ont mis, ſi j'eſtois capable de les diſcerner toutes avec ordre. En conſiderant d'abord la pureté & la magnificence du Stile, qui ſans auoir rien d'enſſé ny rien de bas conſerue touſiours vne majeſté également éclatante & naturelle, je m'imaginois que nulle autre beauté ne pouuoit ſurpaſſer cette partie ſi agreable de l'Eloquence : Mais la grandeur & la ſolidité des Penſées m'ont bien toſt fait voir, que cét ornement des paroles n'eſt au reſte du diſcours, que ce que les ſeuilles ſont aux fruits, les habits au corps, & le corps à l'ame. Il me ſemble, Monſeigneur, que cét Ourage eſt comme vn grand fleuve, qui partant d'vne ſource auſſi illuſtre qu'eſt la naiſſance de V. E. accompagnée de cette noble inclination, qui vous portoit dès vos premieres années à exceller dans les ſciences & en toutes ſortes de vertus, ſe groſſit dans la ſuite de ſon cours, par ce grand nombre d'euene-mens & d'affaires ſi importantes venuës à la connoiſſance de V. E. ou tombées ſous ſa conduite, qui comme autant de ruiſſeaux forment le corps de ce trauail admirable, & qui n'a rien de mediocre que le nom que V. E. luy veut donner, en faiſant paſſer pour des Memoires ce qui ne merite pas ſeulement d'eſtre

d'estre considéré comme vne Histoire, mais comme vn chef-d'œuvre de l'Histoire, puis qu'il en prescrit si excellemment les regles, que lors que vous fauoriserez tant le Public que de luy en donner la connoissance, il n'y aura plus d'excuse pour ceux qui voudront écrire, s'ils tombent dans les fautes qui rendent la plupart des Histoires si imparfaites. Mais, Monseigneur, j'ose dire avec verité, que si la grandeur de vostre Ame n'accompagnoit, celle de vostre esprit & de vostre jugement, vous ne vous seriez rendu immortel dans cet Ouurage que par les moindres parties de vous mesme. Car bien que l'art donne tant de charmes à vos Narrations que la fin en surprend tousiours le lecteur; Bien que vos *Descriptions* soient si accomplies, que l'on croit voir les choses qu'elles representent; Bien que la multitude des Affaires dont vous parlez soit démessée avec vne telle clarté, qu'il n'y reste jamais la moindre ombre de confusion; Bien que vous exposiez de telle sorte à nos yeux la face de toute vne Cour, de tout vn Royaume, & de toute vne Negociation tres-importante, que l'on se persuade d'auoir esté present à tout ce qui s'y est passé, d'auoir eu part à tous les diuers interests qui s'y sont traitez, & d'auoir assisté à toutes les deliberations qui se sont faites pour les decider; Ne faut-il pas toutesfois auoïer, que si V. E. auoit moins de

T t t

modestie, elle n'auroit pas parlé d'elle-mesme avec tant de moderation & de retenuë; Que si elle auoit moins de generosité, elle n'auroit pas parlé des autres avec tant d'honneur & d'auantage; Que si elle estoit moins des-interessée, elle auroit caché des défauts que la verité l'obligeoit de découurir; & que si elle auoit moins de vertu, elle n'auroit pas fait en mille endroits des reflexions si saintes & si Chreustiennes, que tout le reste, quoy que tres-éclatant, n'estant nullement considerable en comparaison de ces preuues de sa Pieté; c'est de cela, Monseigneur, dont j'estime que ceux qui ont vne aussi forte passion que moy pour V. E. doiuent principalement louer Dieu des graces si extraordinaires qu'il luy a faites; & que je le supplie de couronner par vn bon-heur qui en soit le comble. Le mien sera tres-grand, Monseigneur, si vous m'honorez tousiours de la creance que personne ne scauroit estre plus que moy.

De Pomponne, ce 10. Aoust 1644.

A Monsieur l'Euesque de Bazas.

L E T T R E CCLXXXVII.

MONSEIGNEUR,

Je n'aurois pas le ressentiment que je dois d'une Lettre aussi obligeante qu'est celle qu'il vous a plu de m'écrire, si je croyois vous le pouuoir témoigner par des paroles : Mais j'espère que mes actions vous feront connoître combien je desire de me rendre digne de l'honneur de vostre amitié, & de la faveur que vous me faites de me parler avec tant de confiance. Je vous confesse que jamais rien ne m'a plus touché que la benediction si extraordinaire qu'il plaist à Dieu de répandre sur vos travaux : Et je croy pouuoir dire sans crainte, qu'il ne s'est point veu en France depuis la naissance de l'Herésie, vingt-quatre Calvinistes rentrer en mesme temps, & en mesme lieu dans l'Eglise, sans qu'aucunes inductions ou considerations humaines y aient eu part; & la conuersion de leur esprit estre tellement suivie de celle de leur cœur, que leur penitence ne laisse pas lieu de douter que c'est Dieu qui les a touchés, & qui propose ce grand exemple aux Catholiques pour leur servir de condamnation, s'ils souf-

T t t ij

frent que ces derniers appelez à la connoissance de la verité, les precedent à témoigner leur foy par ces fruits des bonnes œuures qu'elle doit produire dans les ames. Il faut auoüer, Monseigneur, que vous estes bien-heureux de ce que Dieu veut ainsi se seruir de vous, pour ramener en sa Sainte Bergerie ces Brebis égarées qu'il est venu racheter de son propre sang; & dont ne dédaignant pas d'estre luy-mesme le Souuerain Pasteur, il ne faut point trouuer étrange qu'il fauorise par des benedictions particulieres, le zele de ceux qu'il a voulu luy succeder dans la fonction de cette charge, la plus importante & la plus esleuée qui soit dans le Monde. Rien n'est impossible à des Euesques qui sont alterez de l'heureuse soif du salut des ames; dont le cœur brûle de charité pour les ramener à leur deuoir; dont les mains tousiours ouuertes aux besoins des Pauures s'enrichissent en s'appauvrissant pour les secourir; dont l'esprit humilié deuant Dieu implore sans cesse son assistance pour leur seruir de conduite; & dont le zele tout Apostolique est également saint & invincible dans la defense de la verité. Comment se pourroit-il faire, Monseigneur, que Dieu refusast quelque chose aux prieres, aux larmes, & aux souspirs de ceux qui sont en cét estat; & qu'un Prophete ayant eu le pouuoir de vaincre le Ciel par ces mesmes armes, en le contraignant de s'ouuir pour donner des eaux à la terre lors qu'il paroissoit estre d'airain, selon

le langage de l'Ecriture, vn successeur des Apostres ne peust pas, par cette puissance toute diuine que I E-
s u s- CHRIST luy a commise, accompagnée d'une
feruente pieté, faire descendre cette veritable ro-
sée du Ciel, cet esprit d'amour & de consolation,
pour verser ses graces dans des Ames auparavant se-
ches & arides, & faire voir par leurs actions qu'el-
les sont maintenant remplies de ces heureuses eaux
qui rejaillissent à la vie eternelle. Je supplie Dieu de
tout mon cœur de fauoriser de plus en plus vos tra-
uaux par des marques si visibles de sa benédiction;
& qu'il me rende assez heureux pour rencontrer des
occasions de vous faire paroistre avec combien de
passion, & de verité je suis

De Pomponne, ce 12. Aoust 1644.

A Madame de Blerancour.

LET TRE CCLXXXVIII.

MADAME,

La lettre que vous m'avez fait la faueur de m'é-
crire est en tant de manieres si obligeante, & si di-
gne de vostre esprit & de vostre pieté, que soit que

T t t iij

j'y considere ou l'affection dont vous m'honorez, ou la lumiere de vos jugemens, ou vostre amour pour la verité, j'auoüe n'auoir point de paroles qui ne soient au deffous des remerciemens que je vous dois, & de l'estime toute extraordinaire que je fais de vostre bonté & de vostre vertu. Et puis que l'un & l'autre vous porte à voir avec plaisir la justification de l'innocence d'un homme aussi celebre dans l'Eglise qu'estoit feu Monsieur l'Abbé de Saint Cyran, je ne doute point, Madame, que vous ne receuiez de tres-bon cœur l'Apologie que je vous enuoye, & qui vous fera connoistre si clairement l'excez des impostures dont on s'est seruy pour noircir sa reputation & sa memoire, que vous ne pourrez je m'assure lire sans estonnement, que l'on ait inuenté de si estranges calomnies, pour faire croire qu'il y eust destaches dans vne ame, & dans vne vie qui estoient si pures. Que si vous auiez, Madame, besoin de caution pour estre assurée qu'il n'y a vn seul mot que de vray en toute cette Apologie, il me seroit bien aysé de vous en seruir, puis que j'ay connoissance de toutes les particularitez dont elle parle, & que je vous puis protester que les Amis de Monsieur de Saint Cyran croiroient se rendre indignes de l'estre, si contre les maximes qu'ils ont apprises de luy, il leur arriuoit jamais d'employer le moindre mensonge pour deffendre la verité. Ceux qui souhaitent avec ardeur de deuenir Enfans de lumiere en deuenant

Enfans de Dieu ne se seruent point des armes de tenebres; Et c'est ce qui les rend inuincibles, pour ce qu'ils establisent toute leur force, non pas sur les artifices de cette prudence de la chair qui n'est que mort selon l'Apostre; mais sur la bonne foy de cette prudence de l'esprit toute diuine & toute celeste, qui rend les ouurages de ceux qui la suiuent immortels parmy les hommes, & fait viure leurs ames deuant Dieu de la seule veritable vie. Je vous laisse à juger, Madame, si ce petit ouurage porte les marques d'auoir esté fait dans cet esprit; & s'il n'y a pas sujet d'admirer que cette Prouidence eternelle qui veille sans cesse pour les siens, a permis que l'on se soit efforcé d'obscurcir la reputation d'un aussi grand Personnage que *Monsieur de Saint Cyran*, afin d'obliger ses Amis, non seulement sans affectation, mais par vn deuoir de pieté, à la rendre plus éclatante. Il me semble que j'aurois tant d'autres choses à vous dire sur ce sujet qu'il les faut remettre à la viue voix. Ce qui ne sera jamais si tost que je le fouhaitte, pour ce que mon estime pour vostre merite, aussi bien que ma passion à vous honorer allant tousiours croissant, jepense pouuoir dire sans crainte qu'il est impossible que personne soit dauantage que ie suis.

De Pomponne, ce 16. Aoust 1644.

A Monsieur le Comte de Reuiglias.

LETTRE CCLXXXIX.

MONSIEUR,

Puis que mon Frere est maintenant dans vne telle separation du monde, que je ne reçois pas mesme de ses lettres ; il est bien raisonnable que je vous témoigne au lieu de luy le ressentiment que je suis assuré qu'il conservera toute sa vie de l'affection si particuliere qu'il vous plaist de luy faire paroistre, & qui ne peut proceder que d'une bonté extraordinaire ; veu que n'ayant pas le bonheur d'estre connu de vous, ny de vous auoir rendu aucun seruice, il faut que vous ayez trouué dans vous mesme ce qui deuoit venir de luy pour vous engager a l'aymer. Je ne m'en estonne pas neantmoins, Monsieur, puis que la Verité estant le plus grand & le plus ferme lien qui puisse attacher les hommes, ensemble, l'amour que vous auez pour elle ne vous sçauroit permettre de tenir pour indifferens ceux qui luy consacrent tous leurs traux & toutes leurs veilles ; & que d'un autre costé, vostre vertu ne sçauroit souffrir sans indignation de voir deschirer mon

Frere

Frere par deslibelles diffamatoires & par des calomnies horribles, pour ce qu'il fait profession d'estre humble Disciple de ces grands Saints, qui par les merueilles de leur vie, & par l'eminence de leur sçauoir ont merit  le nom de Peres de l'Eglise, apres auoir tant trauaill  pour maintenir la pureté de ses mœurs & de sa doctrine. l'espere, Monsieur, que la fuite des actions de mon Frere ne le rendra pas indigne de la bonne volonté dont vous l'obligez, & de laquelle ne pouuant se ressentir que par des prieres, je m'estimerois heureux de pouuoir par mes seruices vous faire connoistre, que n'estant qu'une mesme chose avec luy, ce n'est pas sans raison que vous luy faites l'honneur de l'aymer, & de mecroire

De Pomponne, ce 17. Aoust 1644.

A Madame la Princesse, sur le sujet de la Bataille de Fribourg, en 1644.

LET T R E C C X C.

MA D A M E,

Je pense pouuoir dire que Vostre Altesse connoist maintenant par experience, quels sont les sentimens

V u u

plus tendres , & les plus éleuez tout ensemble d'une Mere pour vn Fils , ; puis que la nouuelle gloire que Monseigneur le Duc d'Aguiens s'est acquise vous oblige à n'auoir pas moins d'estime que d'affection pour luy : Et je vous auoüe, Madame, que dans la profession si particuliere que je fais d'estre vostre tres-humble seruiteur, je ne sçay comment m'acquitter de mon deuoir en vne rencontre, où tout ce que je sçauois dire à V. A. est beaucoup au dessous de l'estonnement que me donne vne aussi grande action que cette derniere; dans laquelle il semble que Monseigneur vostre Fils, pour la rendre plus qu'heroïque, ait voulu se surmonter luy-mesme ; & que n'estant pas satisfait de la haute reputation qu'il auoit desia meritée par le gain d'une des plus grandes Batailles de nostre Siecle , & par la prise d'une des plus fortes Places du monde, il ait voulu, pour vaincre la Nature aussi bien que les Ennemis, forcer vne puissante Armée dans des lieux pres-qu'inaccessibles ; & par vne constance toute extraordinaire, remporter l'honneur d'un Combat qui peut tenir lieu de diuerses Batailles renfermées dans vne seule, puis qu'il n'a pas seulement duré plusieurs heures, mais plusieurs journées; Qu'il ait voulu pour animer les autres par son exemple à faire des choses qui sembloient impossibles aux hommes, joindre le courage d'un simple Soldat à la valeur d'un grand General; & pour rendre le nom de Fribourg encore plus celebre que celuy de Céri-

folles, & que celuy de Rocroy mesme, faire connoistre à toute l'Europe, en portant l'effroy dans l'Allemagne, que rien n'est impossible aux François commandez par le Premier Prince du Sang de France, & par vn Prince qui ne se contentant pas de la grandeur de sa naissance, auroit honte de n'estre connu que par elle, & dont le courage ne met point de bornes à la gloire qui le peut rendre immortel par ses actions. Mais pour témoigner à V. A. que je n'ignore pas ce qu'elle ressent en cette rencontre, je ne crains point d'asseurer que sa joye n'est pas toute pure; puis qu'il ne se peut faire qu'elle ne soit troublée par l'image des perils que Monseigneur vostre Fils a courus, & qui ont esté si grands, & en si grand nombre, que c'est vn miracle qu'il soit demeuré vivant au milieu de tant de morts, & que cette gresse de mousquetades qui a mis en pieces entre ses mains cette espée fatale à l'Espagne, ait respecté sa Personne, & épargné celuy qui estoit luy mesme si prodigue de sa vie. Ne seroit ce pas, Madame, parler trop humainement que d'attribuer cela au hazard; au lieu de reconnoistre que c'est Dieu qui vous a conservé celuy que selon toutes les apparences du monde, vous deuiez perdre dans vne occasion non moins sanglante qu'elle est illustre? Et luy seul vous le pouuant conserver encore, je pense que c'est de cela principalement que ceux qui ont autant de passion

V u u ij

que moy pour le service de V. A. doiuent le supplier avec ardeur. Ainsi, Madame, vous estant si inutile en tout le reste, j'auray la consolation de pouuoir au moins vous témoigner en cette sorte avec combien de verité je suis

De Pomponne, ce 21. Aoust 1644.

*A Monsieur de Chalais President au Parlement
de Bretagne.*

LETTRE CCXCI.

MONSIEVR,

Si j'estois en vn aage plus capable de former de nouuelles habitudes, ce que vous me faites l'honneur de m'écrire me porteroit à m'efforcer d'acquiescer les bonnes qualitez qui me manquent, afin de me rendre digne de l'opinion si auantageuse qu'il vous plaist d'auoir de moy, & qui ne me fait pas peu de honte en me voyant si different de ce que je paroiss estre dans vostre lettre : Mais pour vous témoigner, Monsieur, qu'au moins ma sincérité est aussi grande que vous la croyez,

je vous auoüeray franchement que si j'estois en tout le reste , tel que je suis dans les devoirs de l'amitié , & dans l'inclination d'honorer parfaitement les personnes qui vous ressemblent , je pourrois recevoir sans vanité ces mesmes louanges qui me font rougir maintenant ; & que je considere beaucoup plus comme des effets de vostre ciuilité, que comme des faueurs que je merite : Mais bien qu'elles soient si excessiues, je confesse neanmoins que vous m'en pouuez faire encore de beaucoup plus grandes , en me donnant des occasions de vous témoigner par mes seruices, que si vostre affection vous aueugle en vous faisant conceuoir vne trop bonne opinion de moy , au moins est-elle fort clair-voyante **lors qu'elle** vous fait croire qu'il n'y a personne au monde qui soit avec plus de raison & de passion tout ensemble.

De Pomponne, ce 10. Septembre 1644.

V u u iij

*A Monsieur le Comte du Pleſſis-Praslain, sur
le ſujet de la mort de Monsieur de Choiseul
ſon Frere, tué au ſiege de Santia
en 1644.*

L E T T R E C C X C I I.

MONSIEVR,

La grandeur de voſtre perte me ſurprend & me touche de telle ſorte, qu'il ne m'eſt que trop facile de comprendre dans quel trouble, & quelle affliction elle vous a mis. Les plus inſenſibles meſmes pleurent vn Frere; la nature ne pouuant ſouffrir ſans vne extreme violence la ſeparation d'une perſonne à laquelle, en nous formant d'un meſme ſang, elle nous auoit attachez par tant de liens: Mais lors que nous rencontrons de ſi rares qualitez dans vn Frere que les conſiderations de la naiſſance cedent à celles du merite; & que les affections naturelles ſe trouuant ſurmontées par l'eſtime d'une ſi haute vertu, nous l'aymions encore beaucoup plus comme noſtre Amy, que nous ne le cheriſſions comme noſtre Frere; Qui doute, Monsieur, que la douleur de nous voir rauir en vn moment, & par vn malheur tout extraordinaire vne perſonne qui nous eſtoit ſi

proche & si chere tout ensemble, ne soit capable d'ébranler l'ame du monde la plus ferme & la plus constante ? Je pense, Monsieur, pouuoir dire avec verité que voila l'estat où est la vostre : Mais, s'il vous plaist, en vous détournant des pensées de la terre, leuer les yeux vers le Ciel pour adorer vn Maistre, dont toutes les volonteé sont autant de loix inuiolables que nous sommes obligez de reuerer avec vne soumission absoluë; la crainte de murmurer contre les decrets immuables de son eternelle Prouidence mettra vostre esprit dans vn calme que toutes les raisons humaines seroient incapables de luy donner. C'est ce que je souhaite de tout mon cœur que vous puissiez faire par l'assistance de sa grace, sans laquelle ceux qui ont autant de passion que moy pour vostre seruice entreprendront inutilement de vous consoler, puis qu'elle seule nous peut faire trouuer de la force dans nostre foiblesse, & releuer nos esprits abatus par vne douleur non moins violente que legitime. Je vous flaterois, Monsieur, si je vous parlois d'une autre sorte ; Et cette maniere d'agir si indigne de vous le seroit aussi de moy, si je l'ose dire, puis que je fais profession d'estre avec autant de sincerité que de verité.

De Pomponne, ce 13. Septembre 1644.

*A Monsieur * * **

L E T T R E C C X C I I I .

A Prés auoir attendu si long-temps inutilement vostre réponse, n'ay-je pas droit de me plaindre, non de vostre oubly, puis qu'il est impossible que vous en ayez jamais pour moy; mais de vostre paresse? Quelle parole! Est-il croyable qu'elle me soit échappée? elle l'est pourtant: Mais si vous voulez j'en auray regret, & confesseray qu'il suffit pour auoir tort de vous accuser d'en auoir. Dites-moy donc seulement je vous supplie comment il se peut faire qu'un homme aussi soigneux, & qui ayme autant que vous, demeure deux mois sans rendre réponse à l'une des personnes du monde que je suis assésuré qu'il ayme le plus? Est-ce que la certitude que vous auez que je lis dans vostre cœur fait que vous croyez n'auoir pas besoin de m'écrire ce que je sçay aussi bien que vous? En verité je pense qu'oüy; & qu'ainsi vous auez un si grand sujet de vous plaindre de mes plaintes, que je dois vous en demander pardon. Ce que je fais avec tant de joye, que vous me deuez trouuer aussi raisonnable en finissant ce Billet, que je vous ay sans doute paru injuste en le commençant.

De Pomponne, ce 14. Septembre 1644.

*A Monsieur de Couuonze Gouverneur
de Caſal.*

L E T T R E C C X C I I I I .

I'Ay appris de vos nouuelles avec ma joye ordinaire, & avec vn plaisir extraordinaire de voir que ce n'eſt plus par des lettres, mais par des billets; & qu'ainſi vous commencez à vous inſtruire dans vne ſcience en laquelle j'ay grand intereſt que vous vous rendiez ſçauant de plus en plus, afin que vous m'aymiez touſiours dauantage. Et puis que vous vous plaignez de ce ~~que les occupations d'une Cam-~~pagne donnent peu de loisir de penſer ſerieuſement à des choſes beaucoup plus importantes, il faut attendre vn temps plus fauorable pour vous dire, que la ſeule ſageſſe veritable conſiſte à trauailler pour ſe rendre heureux eternellement : Mais au moins me ſera-t'il permis de ſouhaiter ſans vous le dire, que Dieu vous ouure les yeux pour connoiſtre vne verité ſi importante, & vous touche le cœur, afin de vous engager à ſeruir vn jour ce Souuerain Maiſtre de nos ames & de nos vies avec la meſme ardeur & la meſme fidelité que vous ſeruez noſtre petit Maiſtre. Il ne faut pas courir tant de perils, ny ſouſtenir tant de trauaux pour gagner le Ciel, que ceux

Xxx

où vous vous précipitez, & que vous souffrez tous les jours pour acquérir vne vaine reputation qui ne vous suiura point en l'autre vie. Et c'est se tromper de croire que Dieu se nommant luy-mesme le Dieu jaloux, tienne pour innocens ceux qui preferent à sa gloire l'honneur du Monde, & qui dans ce partage si inégal de leurs affections ne laissent au Createur que ce qu'ils auroient honte de donner aux creatures. Mais comment est-il arriué que contre ma resolution je sois encore entré dans ce discours. Permettez-moy s'il vous plaist de vous dire, que vous ne pouviez receuoir vne plus forte preuue de mon amitié, qui m'emporte ainsi malgré moy-mesme à ce qui regarde vostre solide bon-heur, & me fait manquer aux loix de la prudence pour accomplir celles de la charité. N'attendez donc point s'il vous plaist d'excuses d'un excez qui vaut mieux que toutes les regularitez des Amis ordinaires, & d'une faute à laquelle je ne pourrois auoir regret sans en commettre vne beaucoup plus grande.

De Pomponne, ce 22. Septembre 1644.

A Monsieur * * *

LETTRE CCXCV.

IE pourrois dire avec verité que jamais Billet n'a esté veu avec plus de joye que le vostre des deux

personnes dont il parle, si elle n'auoit esté diminuée par le sentiment du tort que vous leur faites, en craignant que si vous leur eussiez écrit, elles eussent mis vos lettres dans leurs poches pour ne les lire que quelque temps après. Est-ce donc ainsi que vous connoissez l'Amitié qu'elles ont pour vous ? Et si vous la connoissez, est-ce ainsi que vous en jugez ? Et si vous la jugez telle qu'elle est, est-ce ainsi que vous la traitez ? Que si cela n'est luy faire vn outrage, que voudriez-vous donc faire pour l'offenser ? Et de quel plus grand défaut pourriez-vous accuser vos Amis qu'en les croyant capables d'vser enuers vous de la plus grande de toutes les injures qui est le mépris ? En verité je ne voy pas quelle satisfaction vous leur pouuez faire, si vous n'auoüez qu'ils sont plus sçauans que vous en Amitié, puis qu'ils ne vous auroient jamais soupçonné d'une telle faute que celle où vous auez estimé qu'ils pouuoient tomber ; & si vous ne les aymez plus que jamais, puis que vous voyez qu'ils en sont encore plus dignes que vous ne pensiez, estans si impeccables à vostre égard, qu'ils n'auroient à desirer pour comble de leurs souhaits, que de l'estre autant en tout le reste.

Comme je fermois ce Billet, j'ay appris la nouvelle de la naissance de ce Petit Fils, qui tient déjà vne si grande place dans vostre cœur, que je ne meritois pas celle que vous m'y auez donnée, si je n'en ressentois vne jöye toute extraordinaire.

De Pomponne, ce 23. Septembre 1644.

X x x ij

*A Monsieur le Marquis de Montauzier,
Prisonnier de guerre en Allemagne
en 1644.*

L E T T R E C C X C V I.

MONSIEVR,

Je ne sçay si la Lettre que je vous écriuis il y a quelque temps aura esté assez heureuse pour arriuer jusques à vous ; Et j'auoüe que je serois fâché qu'elle fust perdue , puis qu'elle vous assure qu'elle seroit suiuiue de plusieurs autres si je rencontrois souuent des occasions de vous en faire tenir , ou si elles pouuoient contribuer quelque chose à vostre satisfaction & à vostre seruice. L'estat où vous estes, Monsieur, adjouste vn nouveau respect à l'estime que j'ay tousiours faite de vostre merite ; & la vertu ne me semblant jamais plus illustre que quand elle triomphe de la mauuaise fortune , je considere vostre constance dans vostre prison comme vn des effets de cette grandeur de vostre ame que j'ay tousiours veü si eleuée au dessus des foiblesses du commun des hommes , que c'est par là principalement que je juge quel est mon bon-heur d'auoir tant de part en vos bonnes graces. Et il faut

Monsieur que vous ayez l'esprit bien libre au milieu de cette ennuyeuse captivité, pour me railler d'une manière si obligeante par vostre lettre à nostre Amy, en luy voulant persuader, que quand vous n'auriez pas par vous mesme assez de fermeté pour souffrir sans inquietude toutes les peines de vostre prison, je serois seul capable de vous la donner, par la honte que vous auriez de faire rien d'indigne de nostre amitié. Ce que vous exprimez en des termes que je ne pourrois redire sans auoir perdu la modestie, & que j'ayme beaucoup mieux, pour ne point faire de tort à vostre jugement, considerer plustost comme une image de la vertu que vous me desirez, que comme une vertu que vous croyez veritablement que je possède. Que si les souhaits suffisoient pour l'acquiescer, je confesse, Monsieur, que vous auriez raison de m'attribuer cette grandeur de courage que j'estime tant, que je la prefererois à toutes les Couronnes de la terre; ne pouuant m'empêcher de croire qu'il y a beaucoup plus de satisfaction d'auoir le cœur d'un Roy sans l'estre, que d'estre Roy sans en auoir le cœur, & se trouuer accablé du poids d'un Sceptre qui ne se peut soutenir dignement, dans l'idée que j'en conçois avec vous, que par des ames élevées au dessus de ces courages ordinaires, qui ne remplissent qu'une petite partie de cette generosité sans bornes, qui doit estre, pour user des paroles d'un grand Roy

& d'un grand Prophete tout ensemble, comme l'esprit principal qui anime les Souuerains. Mais, Monsieur, comment me suis je emporté si auant; ou plustost comment m'y auez vous tiré par force? Pardonnez le moy, puis que je ne fais en cela que vous suiure, & me parer de la vanité que vous m'aurez donnée, si je m'estois laissé flatter à l'opinion que vous faites semblant d'auoir que je puis pretendre quelque part à la chose du monde que je prise le plus selon le monde. Et puis que vous n'auiez en cela qu'emprunté mon nom pour vous représenter vous mesme, continuez, je vous supplie, à vous seruir de cette fermeté inuincible que Dieu vous a donnée, pour supporter avec mépris toutes les trauerses de la Fortune, qui cesseroit d'estre Fortune si elle cessoit d'estre ennemie de la Vertu; Et reseruez moy s'il vous plaist quelque petite partie de cette constance pour me conseruer tousiours, en me conseruant l'honneur de vostre amitié, vn bon-heur qui m'est si cher, que je ne perdray que par la mort la qualité de.

De Pomponne, ce 24. Septembre 1644.

*A Monsieur l'Abbé Bentinoglio, sur la mort
de Monsieur le Cardinal Bentinoglio son
Oncle, en 1644.*

LETTRE CCXCVII.

MONSIEVR,

Je suis trop affligé de vostre incomparable perte pour entreprendre de vous consoler: Et j'ay grand besoin moy-mesme de l'estre, puis que mes sentimens n'estans pas ~~moindres~~ en cela que ceux de mon Frere, jamais nouvelle ne m'a plus penetré tout ensemble l'esprit & le cœur, que celle qui rait à l'Eglise & à toute l'Europe l'une des plus grandes lumieres de nostre Siecle; & à ses seruiteurs l'un des plus genereux Amis qui fust au monde. Il n'y a que Dieu qui soit capable d'adoucir vne si juste & si violente douleur. Je le supplie, Monsieur, de tout mon cœur qu'il veuille soulager la vostre, & qu'il me donne dans la mienne des occasions de vous faire voir par mes tres-humbles seruites avec combien de passion je suis

De Pomponne, ce 27. Septembre 1644.

A Monsieur de Chaudebonne.

LETTRE CCXCVIII.

A Pres auoir si souuent demandé aux autres de vos nouuelles, je vous supplie de me permettre de vous en demander à vous mesme; & de donner charge à quelqu'un de vos gens de m'en écrire: Je ne dis pas des principales; mais seulement de celles de vostre santé: Car quant aux autres je sçay qu'elles ne se peuuent dire que de viue voix, & dans vne confiance aussi grande qu'est celle où il a plu à Dieu de nous mettre. Je vous auoüe que je n'ay jamais tant éprouué la puissance de la Foy que sur le sujet de vostre mal; veu que sans elle il me seroit insupportable; au lieu qu'elle fait que je le regarde comme vne grace toute extraordinaire de Dieu, qui en vous l'enuoyant d'une main, vous donne de l'autre vne si extreme patience pour le souffrir, qu'il doit moins estre considéré comme vn mal que comme vne faueur, puis que la plus grande qu'il puisse faire à ses Eleuz, est de les purifier de telle sorte dès cette vie par des afflictions supportées saintement, qu'ils ayent sujet d'esperer de passer des miseres de la terre aux felicittez du Ciel, & d'adorer dans les joyes d'un bonheur

heur eternel, celuy qu'ils ont adoré dans les douleurs d'une souffrance passagere. C'est pourquoy plus nostre Amitié est forte, & moins elle me permet de vous plaindre dans l'estat où vous estes maintenant, lors que je pense qu'il est l'une des causes de celuy où vous serez vn jour, & que je me remets deuant les yeux cette excellente parole que vous m'avez dite si souuent, que l'on est trop heureux de satisfaire à Dieu en ce monde pour éviter les peines de l'autre. Je vous confesse que je ne sçauois assez admirer la force qu'il vous donne, & il faudroit estre bien auugle pour ne voir pas qu'elle ne peut proceder que de luy, puis que toute cette constance humaine que l'on vante tant, ne va qu'à estouffer dans la bouche les cris que l'on jette dans le cœur; & que la plus haute Philosophie ne passa jamais jusques à considerer les maux comme des biens, & à donner des benedictions & des louanges à celuy qui nous les enuoye. Il n'appartient qu'à ceux qui sont aussi Chrestiens d'effect que de nom, de baiser la diuine main qui les frappe, & de recevoir avec joye comme des preuues de sa misericorde, ce que les Meschans considerent avec horreur comme des chastimens de sa justice. Mais c'est à vous à m'apprendre ces veritez, dont Dieu vous instruit par vne experience si rude en vn temps pour estre si douce en vn autre. Ainsi je feray mieux de le supplier dans le silence, qu'il continuë de répandre si abondamment ses graces sur vous; & qu'il me fasse celle d'entrer dans vne resolution veritable d'estre tout à luy en vous imitant.

De Pomponne, ce 29. Octobre 1644.

Yyy

*A Monsieur Seruien l'un des Plenipotentiaires du
Roy pour la Paix Generale.*

L E T T R E C C X C I X .

M O N S I E U R ,

Je sens encore augmenter ma joye de la grace si particuliere que Dieu m'a faite de me resoudre à passer le reste de mes jours dans la solitude, puis que vous n'approuvez pas seulement ce dessein, mais que vous me portez quelque enuie du repos dont je vas jouïr dans vne si heureuse retraite. Je vous auoüe, Monsieur, que quand je me remets deuant les yeux les euene-
mens arriuez durant tant d'années que j'ay passées dans la Cour & dans le Monde ; cette face des affaires si souuent renouuellée ; ces changemens merueilleux en la condition des Personnes les plus puissantes sur la terre ; tout ce que l'on appelle bon-heur estre meslé de tant de déplaisirs & d'amertumes ; & la mort terminer en vn moment ces desirs démesurez, & cette ambition sans bornes qui deuorent le cœur des plus esleuez d'entre les hommes, il me semble que tout ce qui est renfermé dans vn si petit espace de temps, est si peu considerable en comparaison des felicitéz éternelles auxquelles nous deuons tous aspirer, que dans les sentimens que Dieu me donne, & dans la liberté où il m'a mis de pouuoir, sans blesser aucun de mes

deuoirs, employer ma vie à son seruice en renonçant pour jamais à tous les intereſts du Siecle, je ſerois extrêmement coupable de reſuſer vne faueur ſi extraordinaire, & que j'auois ſi peu meritée. Voila, Monsieur, les veritables raiſons de cette retraite dont Monsieur voſtre Frere vous a écrit, & que vous avez beaucoup mieux jugées que je ne ſçauois vous leſadire : Mais pardonnez-moy ſi je me plains du tort que vous me faites de douter du ſouuenir continuel que j'auray de ceux qui me font l'honneur de m'aymer, & particulierement de vous. Il eſt vray qu'en quittant le Monde, je m'efforceray avec la grace de Dieu de renoncer à tous ces vains objets des ſens, qui ne font que diuertir nos penſées des objets de noſtre foy : Mais comment cela pourroit-il me faire perdre la memoire de mes veritables Amis, veu que je les porte & les veux touſiours porter dans mon cœur, où je les offriray ſans ceſſe à Dieu, afin qu'il les comble de tant de vertus que je puiſſe m'exciter à le mieux ſeruir par leur exemple, n'y en ayant point de plus puiſſant ſur noſtre eſprit, que celuy des perſonnes que nous aymons & qui nous aiment. Quant à vous, Monsieur, puis que Dieu par ſa prouidence vous engage dans les affaires, vous avez ce me ſemble grand ſujet de le louer de ce que c'eſt en vne occaſion ſi importante à la tranquillité publique non ſeulement d'un Royaume, mais de tous les Eſtats de la Chreſtienté : Car à quoy pourriez-vous mieux employer vos trauaux & voſtre zele, qu'à contribuer à vne Paix Generale, qui en faiſant ceſſer les

Yyy ij

miseres sans nombre d'une longue & cruelle guerre, redonnera comme une nouvelle vie à tant de Peuples, & ramenera un calme d'autant plus doux, qu'il aura été précédé de tant d'orages. Mais comme c'est une faueur que l'on ne peut attendre que de la bonté toute puissante de celui qui tient entre ses mains les cœurs des Princes, & qui les fléchit ainsi qu'il luy plaist pour l'exécution des desseins de sa justice ou de sa miséricorde sur les hommes, & que les prieres sont les seules armes que l'on peut opposer à sa colere pour auancer les effets de sa grace; j'estime, Monsieur, qu'estant si inutile à tout le reste, ce m'est un extreme bon-heur de me joindre à quelques unes de ces personnes, qui par leurs larmes & leurs souspirs s'efforcent de destourner la juste vengeance qu'il pourroit continuer à prendre de nos crimes, & d'arrester ce deluge de sang qui inonde aujourd'huy toute l'Europe. Ainsi, Monsieur, je ne dois pas m'estonner que m'honorant d'une amitié si particuliere, vous entriez dans ce sentiment; & que vostre affection soit assez genereuse pour m'aimer également en quelque estat que je sois, comme je seray tousiours avec la mesme passion.

De Paris, ce 11. Mars 1645.

F I N.

T A B L E



TABLE
DES LETTRES
CONTENUES EN CÉ LIVRE.

	<i>Madame d'Orleans Religieuse Benedictine, & Mere de Monsieur le Duc de Retz,</i>	page 1
	<i>A Monsieur le Cardinal de Retz,</i>	pag. 5
	<i>A un Prince,</i>	pag. 6
	<i>Au mesme,</i>	pag. 56
<i>A</i>	<i>Monsieur l'Euesque de Lizieux,</i>	pag. 7
	<i>Au mesme,</i>	p. 293
	<i>Au mesme,</i>	p. 300
	<i>Au mesme sur la mort de Monsieur l'Euesque de saint Brieu,</i>	p. 330
<i>A</i>	<i>Monsieur le Cardinal Bentiuoglio,</i>	pag. 8
	<i>Au mesme,</i>	pag. 16
	<i>Au mesme,</i>	pag. 67
	<i>Au mesme sur le sujet de la mort de Monsieur le Mar- quis Bentiuoglio son Frere,</i>	p. 267
	<i>Au mesme sur le sujet de ses memoires,</i>	p. 469
	Zzz	iiij

T A B L E.

<i>Au mesme sur le mesme sujet,</i>	pag. 511
<i>A Madame la Marquise de Senecey, sur la mort de Monsieur son Mary en 1622.</i>	pag. 16
<i>A Monsieur de Montraue premier President au Parlement de Tolose,</i>	pag. 13
<i>Au mesme,</i>	pag. 213
<i>Au mesme sur le sujet de l'Histoire de M^r le President de Gramond,</i>	pag. 456
<i>Au mesme sur le mesme sujet,</i>	pag. 465
<i>Au mesme sur le mesme sujet,</i>	pag. 467
<i>Au mesme sur le mesme sujet, & pour respondre à la lettre de M^r le President de Gramond à Philarque,</i>	pag. 471
<i>A Monsieur de Sponde, depuis Euesque de Pamiers,</i>	pag. 14
<i>A Monsieur le Marechal d'Ornane,</i>	pag. 15
<i>A Monsieur le Marechal de Schonberg, lors qu'il fut éloigné de la Cour en 1623.</i>	pag. 17
<i>Au mesme,</i>	pag. 19
<i>Au mesme,</i>	pag. 20
<i>Au mesme,</i>	pag. 23
<i>Au mesme,</i>	pag. 24
<i>Au mesme,</i>	pag. 25
<i>Au mesme,</i>	pag. 27
<i>Au mesme,</i>	pag. 28
<i>Au mesme,</i>	pag. 29
<i>Au mesme,</i>	pag. 43
<i>Au mesme,</i>	pag. 44
<i>Au mesme,</i>	pag. 45

T A B L E.

<i>Au mesme,</i>	pag. <u>46</u>
<i>Au mesme,</i>	pag. <u>47</u>
<i>Au mesme sur la défaite des Anglois en l'Isle de Ré,</i> <i>en 1627.</i>	pag. <u>75</u>
<i>Au mesme sur la blessure de Monsieur le Duc d'Haliuin</i> <i>son Fils, à Rouuroy en 1632.</i>	pag. <u>122</u>
<i>Au mesme,</i>	pag. <u>127</u>
<i>A Madame la Marquise de Lyancour,</i>	pag. <u>21</u>
<i>A la mesme,</i>	pag. <u>66</u>
<i>A la mesme,</i>	pag. <u>228</u>
<i>A la mesme,</i>	pag. <u>435</u>
<i>A Monsieur le Comte de * * *.</i>	pag. <u>30</u>
<i>A Monsieur le Duc de Montmorency,</i>	pag. <u>32</u>
<i>Au mesme sur le sujet de la Bataille Navalle qu'il ga-</i> <i>gna contre les Rochelois en 1625.</i>	pag. <u>65</u>
<i>Au mesme,</i>	pag. <u>82</u>
<i>A Monsieur de Virazel Euesque de S. Brien,</i>	pag. <u>33</u>
<i>Au mesme,</i>	pag. <u>301</u>
<i>Au Pere Gregoire Capucin, & Provincial de la Prouince</i> <i>de Guyenne,</i>	pag. <u>34</u>
<i>A Monsieur Bouthillier Euesque d'Aire,</i>	pag. <u>35</u>
<i>Au mesme,</i>	pag. <u>58</u>
<i>A Monsieur l'Abbé de Saint Cyran,</i>	pag. <u>37</u>
<i>Au mesme,</i>	pag. <u>38</u>
<i>Au mesme,</i>	pag. <u>40</u>
<i>Au mesme,</i>	pag. <u>107</u>
<i>Au mesme sur la mort de sa Niece,</i>	pag. <u>358</u>
<i>A Monsieur de Saint Pierre,</i>	pag. <u>41</u>

T A B L E.

<i>Au meſme,</i>	pag. 155
<i>Au meſme,</i>	pag. 331
<i>Au meſme ſur la mort de Monsieur le Marquis de Senecey, en 1641.</i>	pag. 333
<i>Au meſme,</i>	pag. 353
<i>Au meſme,</i>	pag. 425
<i>A Monsieur le Marquis de Valencé,</i>	pag. 42
<i>Au meſme,</i>	pag. 157
<i>Au meſme ſur les bleſſeures de Monsieur ſon Fils à Fontarabie, en 1638.</i>	pag. 191
<i>A Monsieur le Marquis de * * * ſur la priſon de Monsieur le Colonel d'Ornane,</i>	pag. 50
<i>A Monsieur le Comte de * * * ſur le meſme ſujet,</i>	pag. 53
<i>Au meſme ſur la liberté de Monsieur le Colonel d'Ornane, & ſur le retour de Monsieur le Mareſchal de Schonberg à la Cour, en 1624.</i>	pag. 61
<i>A Monsieur le Marquis de * * *</i>	pag. 54
<i>A Monsieur * * *</i>	pag. 59
<i>A Monsieur le Marquis de Poyane,</i>	pag. 60
<i>Au meſme,</i>	pag. 401
<i>A Monsieur le Cardinal de Richelieu,</i>	pag. 62
<i>Au meſme,</i>	pag. 288
<i>A Madame de la Trimoüille Abbeſſe du Lys,</i>	pag. 63
<i>A Monsieur le Cardinal de Marquemont, ſur ſa promotion au Cardinalat,</i>	pag. 68
<i>A un Premier Preſident d'une Compagnie Souveraine, ſur ſa promotion en cette Charge,</i>	pag. 69
<i>Au</i>	

TABLE.

<i>Au Seigneur Iean de Gl'effetti Maistre d'Hostel ordinaire du Pape Urbain VIII.</i>	pag. 71
<i>A la Mere Marie Magdelaine de Saint Ioseph, Superieure du grand Couuent des Carmelites,</i>	pag. 72
<i>A la mesme sur la mort de Monsieur le Cardinal de Berulle,</i>	pag. 98
<i>A Monsieur le President Marion Controlleur general des Finances,</i>	pag. 73
<i>A Monsieur le Marquis de Fontenay,</i>	pag. 76
<i>Au mesme,</i>	pag. 118
<i>Au mesme sur la mort de Madame de Mareil, sa Mere,</i>	pag. 125
<i>Inscription pour le cœur de Madame de Mareil,</i>	pag. 126
<i>Au mesme sur le sujet de sa maladie à Nancy, lors qu'il estoit Gouverneur de Lorraine.</i>	pag. 100
<i>A Monsieur le Duc de Mantouë, auparavant Duc de Neuers,</i>	pag. 78
<i>Au mesme,</i>	pag. 80
<i>A Monsieur de Noyers,</i>	pag. 79
<i>Au mesme, sur la mort de Monsieur le Premier President de Champigny son Oncle,</i>	pag. 101
<i>A Madame la Marquise de Magnelay, sur la mort de Monsieur le Marquis de Ragny son Beau-Frere,</i>	pag. 83
<i>A la mesme,</i>	pag. 244
<i>A la mesme, sur la mort de Madame la Duchesse d'Haluin sa Fille, en 1641.</i>	pag. 355
<i>A Madame * * * sur la mort de la Mere Sousprieure</i>	
Aaaa	

TABLE.

du Conuent des Carmelites de la Mere de Dieu à Paris,	pag. 86
<i>A la Mere Marguerite Prieure dudit Conuent, & sur le mesme sujet,</i>	pag. 88
<i>A Monsieur le Marquis de Portes, sur la mort de Monsieur le Marquis de Portes son Frere tué au siege de Priuas en 1629.</i>	pag. 20
<i>Au mesme, sur la mort de Monsieur l'Euesque d'Agde son Frere,</i>	pag. 96
<i>A Monsieur de Bignon, Aduocat General au Parlement,</i>	page 94
<i>A Monsieur * * *</i>	pag. 99
<i>A un Premier President d'un Parlement,</i>	pag. 100
<i>A Monsieur le Comte de Brassac Ambassadeur à Rome, sur le sujet des affaires d'Italie en 1630.</i>	pag. 102
<i>Au mesme sur le mesme sujet en 1631.</i>	pag. 111
<i>Au mesme,</i>	pag. 119
<i>Au mesme,</i>	pag. 121
<i>A Madame la Marquise de Ramboüillet, sur la perte de son second Fils mort de peste,</i>	pag. 108
<i>A la mesme, en luy enuoyant une Traduction,</i>	pag. 330
<i>A Mademoiselle de Ramboüillet, sur la perte de son second Frere mort de peste,</i>	pag. 109
<i>A la mesme,</i>	pag. 131
<i>A la mesme en luy enuoyant avec une Lettre non signée, le Tombeau du Roy de Suede,</i>	pag. 148
<i>A la mesme,</i>	pag. 153
<i>A la mesme,</i>	pag. 403

TABLE

<i>A Monsieur le President Barrillon,</i>	pag. 116
<i>Au mesme,</i>	pag. 182
<i>Au mesme,</i>	pag. 197
<i>Au mesme,</i>	pag. 221
<i>Au mesme,</i>	pag. 253
<i>Au mesme,</i>	pag. 261
<i>Au mesme,</i>	pag. 270
<i>Au mesme,</i>	pag. 281
<i>Au mesme,</i>	pag. 311
<i>Au mesme,</i>	pag. 317
<i>Au mesme,</i>	pag. 322
<i>Au mesme,</i>	pag. 360
<i>Au mesme,</i>	pag. 377
<i>Au mesme,</i>	pag. 407
<i>A Madame la Comtesse de Brienne, sur la mort de deux de ses Filles mortes en mesme jour,</i>	pag. 455
<i>A la mesme sur la guerison de Monseigneur le Duc d'Anguien en 1641.</i>	pag. 117
<i>A la mesme sur la mort de Monsieur de Virazel Euef- que de S. Brieu,</i>	pag. 321
<i>A la mesme,</i>	pag. 328
<i>A Monsieur le Duc d'Haluin, sur le sujet de sa blessure à Rouuroy, en 1632.</i>	pag. 335
<i>Au mesme sur le sujet de la suruiuance que le Roy luy accorda des Charges de Monsieur le Marechal de Schonberg son Pere,</i>	pag. 124
<i>Au mesme, sur la mort de Monsieur le Marechal</i>	pag. 128

Aaaa ij

TABLE

de Schonberg son Pere, en 1632.	pag. 132
A Monsieur le Marechal de Brezé, sur sa promotion à la Charge de Marechal de France, en 1632.	pag. 130
Au mesme sur le secours de Heidelberg, en 1634.	pag. 152
Au mesme, sur le sujet de la Bataille d'Auein, en 1635.	pag. 161
Au mesme, sur le sujet de sa Harangue à Messieurs les Estats pour les dissuader de faire la Treue avec l'Espagne,	pag. 163
Au mesme,	pag. 164
Au mesme,	pag. 165
Au mesme,	pag. 167
Au mesme,	pag. 168
Au mesme,	pag. 172
Au mesme,	pag. 174
Au mesme,	pag. 176
Au mesme, sur le sujet de la Bataille de Thionuille, en 1639.	pag. 231.
Au mesme,	pag. 250
Au mesme,	pag. 262
Au mesme sur la mort de Monsieur de Feuquieres, en 1640.	pag. 271
Au mesme,	pag. 347
Au mesme, sur ce que s'en allant Vice-Roy en Catalogne, il s'estoit arresté pour faire la guerre dans le Comté de Roussillon, en 1642.	pag. 364
Au mesme, sur son Combat du 29. Janvier 1642. con-	

T A B L E.

<i>tre les Espagnols dans le Comté de Rouffillon ,</i>	<u>pag. 372</u>
<i>A un President d'un Parlement ,</i>	<u>pag. 147</u>
<i>A Monsieur de Balzac ,</i>	<u>pag. 151</u>
<i>A Monsieur * * *</i>	<u>pag. 155</u>
<i>A un jeune Gentil-homme qui auoit l'esprit admirable ,</i>	<u>pag. 158</u>
<i>A Monsieur de Benjamin ,</i>	<u>pag. 170</u>
<i>A Monsieur * * *</i>	<u>pag. 171</u>
<i>A Monsieur le Cardinal de la Vallette.</i>	<u>pag. 177</u>
<i>Au mesme , sur la prise de Landrecy , en 1637.</i>	<u>pag. 180</u>
<i>Au mesme ,</i>	<u>pag. 212</u>
<i>Au mesme ,</i>	<u>pag. 217</u>
<i>Au mesme , sur la mort de Monsieur le Duc de Candale son Frere , en 1639.</i>	<u>pag. 220</u>
<i>Au mesme , sur la conseruation de la Citadelle de Turin , en 1639.</i>	<u>pag. 225</u>
<i>Au mesme , sur le sujet de la Bataille de Thionuille en 1639.</i>	<u>pag. 235</u>
<i>A Monsieur Seruien ,</i>	<u>pag. 179</u>
<i>Au mesme ,</i>	<u>pag. 362</u>
<i>Au mesme ,</i>	<u>pag. 382</u>
<i>Au mesme ,</i>	<u>pag. 399</u>
<i>Au mesme ,</i>	<u>pag. 405</u>
<i>Au mesme ,</i>	<u>pag. 409</u>
<i>Au mesme ,</i>	<u>pag. 430</u>
<i>Au mesme ,</i>	<u>pag. 445</u>

T A B L E.

<i>A Monsieur de Feuquierie sur le Combat de Poligny, en 1638.</i>	pag. 183
<i>Au mesme, Prisonnier de guerre à Thionuille en 1639.</i>	pag. 238
<i>A Madame la Mareſchalle de Guebriand,</i>	pag. 185
<i>A la mesme, sur la mort de Monsieur son Mary, en 1643.</i>	pag. 444
<i>A la mesme sur le mesme sujet,</i>	pag. 451
<i>A Monsieur * * *</i>	pag. 186
<i>A Monsieur * * *</i>	pag. 188
<i>A Monsieur le Marquis de Gévres, en suite du malheur de Fontarabie, en 1638.</i>	pag. 190
<i>Au mesme, Prisonnier de guerre en Flandres, en 1640.</i>	pag. 292
<i>A Monsieur le President Ardier, sur la mort de Monsieur son Pere,</i>	pag. 192
<i>A la Mere Angelique, Prieure du Couvent des Carmelites de Saint Denis.</i>	pag. 194
<i>A la mesme,</i>	pag. 417
<i>A Monsieur le Marquis de Lyancour,</i>	pag. 195
<i>Au mesme,</i>	pag. 245
<i>A Monsieur le Duc Weymar, en 1638.</i>	pag. 202
<i>A Monsieur le Vicomte de Turenne,</i>	pag. 204
<i>Au mesme sur sa promotion à la Charge de Mareſchal de France, en 1643.</i>	pag. 441
<i>A Monsieur le Comte de Guebriand,</i>	pag. 205
<i>A Monsieur le Marquis de Montauzier,</i>	pag. 206
<i>Au mesme sur la mort de Monsieur de Feuquierie,</i>	pag. 274

T A B L E.

<i>Au meſme, lors Priſonnier de guerre en Allemagne,</i>	pag. 332
<i>A Monsieur le Comte de Pas Fils de Monsieur de Feu-</i> <i>quierie ſur ſa bleſſure à l'afſaut de Lunéuille, en 1638.</i>	pag. 208
<i>Au meſme,</i>	pag. 296
<i>A Monsieur de Saint Ange Premier Maiſtre d'Hoſtel de</i> <i>la Reyne,</i>	pag. 209
<i>A Monsieur le Marquis de la Tourlandry ſur la mort de</i> <i>Madame ſa Femme,</i>	pag. 210
<i>A un Religieux,</i>	pag. 214
<i>A Monsieur Arnauld, Docteur de Sorbonne.</i>	pag. 215
<i>A Monsieur l'Eueſque de Graſſe,</i>	pag. 226
<i>Au meſme ſur la mort de Monsieur l'Eueſque de Saint</i> <i>Brieu,</i>	pag. 332
<i>A Monsieur Arnauld, en ſuite de la Bataille de Thionuil-</i> <i>le en 1639.</i>	pag. 230
<i>A Monsieur le Duc de Longueuille, ſur le ſujet de la Ba-</i> <i>taille de Thionuille, en 1639.</i>	pag. 233
<i>Au meſme, ſur ſa grande maladie en Allemagne, en 1640.</i>	pag. 276
<i>Au meſme, ſur ſon paſſage en Allemagne, en 1640.</i>	pag. 282
<i>A la Mere Catherine Felicité Religieuſe à Port-Royal,</i> <i>ſur la mort de ſon troiſieſme Fils tué en un Combat</i> <i>auprès de Verdun.</i>	pag. 240
<i>A Monsieur de Chandebonne,</i>	pag. 242
<i>Au meſme,</i>	pag. 336

T A B L E.

<i>A Madame de la Grange le Roy,</i>	pag. 247
<i>A la mesme sur la mort de son dernier Fils,</i>	pag. 332
<i>A la mesme,</i>	pag. 351
<i>A la mesme, sur la mort de Madame la Marquise d'Inteuille sa Fille,</i>	pag. 366
<i>A la mesme, sur la mort de Mademoiselle d'Inteuille sa petite Fille,</i>	pag. 436
<i>A Monsieur * * *</i>	pag. 242
<i>A Monsieur * * *</i>	pag. 252
<i>A Monsieur de Thou, sur la mort de Monsieur le Cardinal de la Vallette en 1639.</i>	pag. 254
<i>A Madame la Duchesse d'Eguillon, sur la mort de Monsieur le Cardinal de la Vallette en 1639.</i>	pag. 257
<i>A Monsieur * * *</i>	pag. 259
<i>A Monsieur le Prince de Guemené.</i>	pag. 264
<i>Au mesme,</i>	pag. 277
<i>Au mesme,</i>	pag. 378
<i>A Madame la Marquise de Sablé,</i>	pag. 266
<i>A Monsieur * * *</i>	pag. 268
<i>A Monsieur * * *, sur la mort de Monsieur de Feuquiere, en 1640.</i>	pag. 273
<i>A Monsieur * * *</i>	pag. 279
<i>A Monsieur * * *</i>	pag. 286
<i>A Monsieur * * *, sur la mort de son Fils unique tue à un siege,</i>	pag. 291
<i>A Madame la Duchesse de Guise, sur la mort de Monsieur son Mary en 1640.</i>	pag. 298
<i>A Madame la Princesse de Guemené,</i>	pag. 303
<i>A Mon-</i>	

T A B L E.

<i>A Monsieur l'Euesque d'Aleth,</i>	pag. 309
<i>A Monsieur le Comte de Montauban,</i>	pag. 313
<i>Au mesme,</i>	pag. 376
<i>Au mesme,</i>	pag. 390
<i>A Monsieur * * *</i>	pag. 315
<i>A Monsieur * * *</i>	pag. 318
<i>A Monsieur * * *</i>	pag. 320
<i>A une Religieuse,</i>	pag. 326
<i>A Monsieur * * *</i>	pag. 334
<i>A Monsieur * * *</i>	pag. 336
<i>A Monsieur le Chancelier Seguier, sur la mort de Monsieur le Marquis de Coëslin son Beau-Fils tué au siege d'Aire en 1641.</i>	pag. 338
<i>A Monsieur * * *</i>	pag. 341
<i>A Monsieur * * *</i>	pag. 342
<i>A Monsieur * * * sur la mort de son Frere,</i>	pag. 344
<i>A Monsieur de Bernay Conseiller en la grande Chambre du Parlement,</i>	pag. 345
<i>A Monsieur * * *</i>	pag. 346
<i>A Monsieur le Comte de Guiche, sur sa promotion à la Char- ge de Marechal de France en 1641.</i>	pag. 348
<i>A Monsieur * * *</i>	pag. 349
<i>Au mesme,</i>	pag. 350
<i>A Monsieur le Premier President Molé, sur sa promotion à cette charge en 1641.</i>	pag. 357
<i>A la Mere Marguerite de la Misericorde Carmelite,</i>	pag. 366
<i>Au Pere le Jeune Iesuite, & Superieur des Missions de Ca- nada,</i>	pag. 368

Bbbb

T A B L E.

<i>A Monsieur d'Aiguebonne Ambassadeur du Roy en Pied-</i>	
<i>mont,</i>	pag. 373
<i>A Monsieur de Couuonze Gouverneur de Cazal,</i>	pag. 374
<i>Au mesme,</i>	pag. 414
<i>Au mesme,</i>	pag. 440
<i>Au mesme,</i>	pag. 498
<i>Au mesme,</i>	pag. 509
<i>Au mesme,</i>	pag. 529
<i>A Monsieur Goulas Secretaire des Commandemens de Mon-</i>	
<i>seigneur le Duc d'Orleans,</i>	pag. 380
<i>A Messieurs les Officiers du Baillage de Mortain en Nor-</i>	
<i>mandie,</i>	pag. 384
<i>A Monsieur Bouthiller Sur-Intendant des Finances,</i>	pag. 386
<i>A Monsieur de Fabert Gouverneur de Sedan,</i>	pag. 388
<i>A Madame de Blerancour,</i>	pag. 389
<i>A la mesme,</i>	pag. 517
<i>A Monsieur de Pontac President au Parlement de Bordeaux,</i>	
<i>sur la mort de Monsieur de Thou son Beau-</i>	
<i>Frere,</i>	pag. 392
<i>Au mesme,</i>	pag. 410
<i>Au mesme,</i>	pag. 421
<i>Au mesme,</i>	pag. 431
<i>Au mesme,</i>	pag. 442
<i>A Mademoiselle Arnauld sur sa Profession en l'Abbaye de</i>	
<i>Port Royal,</i>	pag. 394
<i>A Monsieur le Marquis de Humieres, sur la mort de Ma-</i>	
<i>dame sa Femme,</i>	pag. 396
<i>A Mademoiselle de Rohan,</i>	pag. 404

T A B L E.

<i>Au Pere des Mares Pere de l'Oratoire,</i>	pag. 408
<i>A Monsieur d'Auaux Sur-Intendant des Finances,</i>	pag. 412
<i>Au mesme,</i>	pag. 418
<i>A Monsieur le Comte de Tresmes, sur la mort de Monsieur le Marquis de Gesvres son Fils tué au siege de Thionuille en 1643.</i>	pag. 415
<i>A * * * sur la mort d'une Religieuse de tres-grande vertu,</i>	pag. 422
<i>A Monsieur * * *</i>	pag. 426
<i>A Monsieur * * *</i>	pag. 428
<i>A Monsieur * * * sur la mort de Monsieur l'Abbé de Saint Cyran.</i>	pag. 431
<i>A Monsieur le Marquis de la Rocheposé, sur le mesme sujet,</i>	pag. 438
<i>A Monsieur * * *</i>	pag. 445
<i>A Madame de Saint Ange,</i>	pag. 447
<i>A la mesme sur la mort de Mademoiselle Arnauld Religieuse à Port Royal,</i>	pag. 449
<i>A Monsieur le Baron de Renty,</i>	pag. 448
<i>Au mesme,</i>	pag. 464
<i>A Monsieur * * *</i>	pag. 500
<i>A Monsieur * * *</i>	pag. 501
<i>A Monsieur le President de Bailleul Sur-Intendant des Finances, sur la mort de Monsieur le Marquis de Nangus son Beau-Fils tué au siege de Grauelines en 1644.</i>	pag. 504
<i>A Monseigneur le Duc d'Orleans, sur le sujet de la prise de Grauelines en 1644.</i>	pag. 507

Bbbb ij

T A B L E.

<i>A Monsieur l'Euesque de Bazas,</i>	pag. 515
<i>A Monsieur le Comte de Reuiglias,</i>	pag. 520
<i>A Madame la Princesse, sur le sujet de la Bataille de Fribourg en 1644.</i>	pag. 521
<i>A Monsieur de Chalain President au Parlement de Breta- gne,</i>	pag. 524
<i>A Monsieur le Comte du Plessis-Praslain, sur la mort de Monsieur de Choiseuil son Frere tué au siege de Santia en 1644.</i>	pag. 526
<i>A Monsieur * * *</i>	pag. 528
<i>A Monsieur * * *</i>	pag. 530
<i>A Monsieur l'Abbé Bentiuoglio, sur la mort de Monsieur le Cardinal Bentiuoglio son Oncle en 1644.</i>	pag. 535

PRIVILEGE DV ROT.



O V I S par la grace de Dieu Roy de France & de Nauarre, A nos amez Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Baillifs, Seneschaux, Preuosts leurs Lieutenans, & à tous autres nos Iusticiers & Officiers qu'il appartiendra, Salut:

La Veue de nostre cher & bien amé JEAN CAMUSAT, Marchand Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, nous a fait remonstrer qu'il luy a esté mis entre les mains vn Volume de Lettres du Sieur ARNAULT D'ANDILLY, Conseiller en nos Conseils d'Estat & Priué, lesquelles Lettres elle desireroit de faire imprimer, s'il nous plaisoit de luy accorder nos Lettres de permission sur ce nécessaires, humblement nous requerant icelles: A ces causes desirant gratifier ladite Exposante, nous luy auons permis & permettons par ces presentes, de faire imprimer, vendre & distribuer lesdites Lettres en telle marge, en tels caracteres & autant de fois qu'elle verra bon estre pendant l'espace de dix ans entiers, à compter du iour qu'elles seront acheuées d'imprimer pour la premiere fois; Faisant très-expresses inhibitions à toutes personnes de quelque condition qu'elles soient, d'imprimer ou faire imprimer, vendre ny distribuer lesdites Lettres en aucuns lieux de nostre obeïssance durant ledit temps, sans le consentement de ladite Veue Camusar, ou de ceux qui l'auront d'elle, sous pretexte d'augmentation, correction, ou changement, en quelque sorte & maniere que ce soit, ny mesme en extraire aucune piece, ou d'en contrefaire le tiltre & frontispice, à peine de quinze cens liures d'amande, applicable vn tiers à nous, vn tiers à l'Hostel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à ladite Exposante, & confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous despens, dommages & interests, à condition qu'il sera mis deux Exemplaires desdites

Bbbb iij

Lettres dans nostre Bibliothèque publique auant que les expo-
ser en vente, à peine de nullité des presentes, du contenu des-
quelles moyennant ce, Nous vous mandons que vous fassiez
jouir plainement & paisiblement ladite Exposition, & ceux qui
auront pouuoir d'elle sans qu'il leur soit donné aucun empes-
chement. **V O U L O N S** qu'en mettant au commencement ou à
la fin de chacun desdits Exemplaires vne copie ou vn bref Ex-
trait des presentes, elles soient tenuës pour deuëment signi-
fiées, & que foy y soit adioustée comme au present original.
MANDONS aussi au premier nostre Huissier ou Sergent sur ce
requis, de faire pour l'exécution d'iceluy tous exploits neces-
saires, sans demander aucune permission : **CAR** tel est nostre
plaisir, nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & au-
tres lettres à ce contraires. **DONNE'** à Paris le 5. iour de May
l'an de grace mil six cens quarante-cinq. Et de nostre regne le
second.

Par le Roy en son Conseil,

LE COQ.

Ladite Veuue Camusat a cédé la moitié du Priuilege cy-dessus,
à Pierre le Petit aussi Marchand Libraire, ainsi qu'il est accordé en-
treux.

Aché d'imprimer pour la premiere fois, le 18. May 1645.

Fausse survenues en l'impression.

PAge 79. ligne 10. les Rochellois trop, *lisez* les Rochellois sont trop. page 111.
lig. 24. ny que leur, *lisez* que ny leur. pag. 168. lig. pen. maintenant vous, *lisez* de
vous. pag. 199. lig. 21. je vous parle, *lisez* je ne vous parle. pag. 284. lig. 8. nul, *lisez* nul
autre. pag. 326. lig. 17. a guerre, *lisez* la guerre. pag. 472. lig. 14. le seul & vniq^{ue}, *lisez*
l'uniq^{ue}.

50.



